6e Année. N° 4. 15 Février 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Gabriel d'Annunzio	*Le Songe d'un Soir d'Automne*	673
H. de Balzac	*Lettres à l'Étrangère* (4e série-I)	701
N.-M. Bernardin	*Henri II de Lorraine*	728
Édouard Estaunié	*Le Ferment* (3e partie)	772
Vicomte M.-A. de Reiset	*Avant et après Iéna*	823
Georges Dumas	*Moussane*	834
Prince B. Karageorgevitch	*Notes sur l'Inde* (fin)	849
H. Berthélemy	*La Question des Octrois*	880

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

MONSIEUR DE FOLLEUIL, par **Gyp**.

Plein de scepticisme et d'indulgence, M. de Folleuil est de ceux que la vie intéresse et qui savent regarder autour d'eux. Jeune encore, il a beaucoup vécu ; et pourtant ce n'est point un blasé, c'est tout simplement un homme averti. Rien ne lui échappe des autres, il sait découvrir à travers ce qu'ils disent les pensées secrètes qu'ils voudraient bien cacher ; il démasque aisément toutes les menues hypocrisies mondaines ; sous les apparences, qui dupent tant de gens, il sait découvrir le vrai fond d'égoïsme et de vanité ; il devine d'un regard les intrigues, et, dès lors, il s'y intéresse, non pour en médire, mais pour son plaisir personnel qui est de savoir, d'être au courant. Si, de temps en temps, il risque un mot, c'est toujours avec discrétion : les intéressés seuls peuvent comprendre, et monsieur de Folleuil ne compromet personne ; il se plaît à n'être point bavard, et il y a ce mérite qu'il aurait toujours beaucoup à dire. Tel est ce parfait honnête homme ; visiblement, c'est le porte-parole de Gyp : c'est dire qu'il est plein d'esprit, de belle humeur, d'aisance et que l'on ne s'en ennuie pas en sa compagnie.

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE SUGGÉRÉE PAR LA SCIENCE, par **Léonce Ribert**.

Il faut savoir gré à ceux qui, comme M. Ribert, ne reculent pas devant l'effort exigé par une telle tentative, quand elle est sincère. M. Ribert s'est courageusement astreint à prendre connaissance de l'état actuel des sciences de la nature et des sciences historiques. Son livre est nourri de faits, et le lecteur est certain de s'y instruire. Il est moins certain que l'hypothèse dualiste où aboutit M. Ribert soit la vérité définitive : à tout le moins est-elle présentée avec beaucoup de vigueur et de clarté. L'œuvre est intéressante comme résultat de la réflexion d'un esprit libre sur le savoir actuellement acquis.

SILHOUETTES D'HUMBLES, par **Paul Renaudin**.

En ce livre, consacré tout entier aux humbles, M. Paul Renaudin a su nous initier discrètement à la vie si intéressante et parfois si dure des pauvres ménages de Paris. Trop souvent, l'observation des romanciers se détourne de ceux qui travaillent, au jour le jour, prisonniers de la chambre ou de l'atelier. Ceux-là certes, n'ont point le loisir d'analyser rêveusement ce qu'ils ressentent, mais leurs peines et leurs joies n'en sont que plus humaines. M. Paul Renaudin nous fait pénétrer dans ce monde que trop de gens ignorent : il nous conte quelques touchantes histoires, il fait revivre en croquis pittoresques certains coins mal connus des faubourgs ou de la banlieue, et il nous apprend à aimer et à comprendre les humbles parce que, d'un cœur sincère, il les aime et les comprend.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE, — GUERRE TURCO-RUSSE 1877-1878, — par le **colonel W.-M. Wonlarlarsky**, avec une préface de **M. Anatole France**.

Le colonel Wonlarlarsky prit part, comme officier d'ordonnance du grand-duc Nicolas, aux faits décisifs de la guerre de 1877-1878, à l'assaut de Nicopol, au siège et à la prise de Plewna, à la marche sur Andrinople et San-Stefano, à la signature de la paix. Il tint de toute la campagne un journal simple, familier et sincère. Les lecteurs de la *Revue* se souviennent des pages vivantes et charmantes, pleines d'une bonne humeur courageuse et naïve, que nous avons extraites jadis de ces *Souvenirs*. Ils aimeront à lire, après la préface émue et pénétrante de M. Anatole France, l'élégante et ferme traduction que M. le commandant Weil nous offre de cet excellent livre d'histoire honnête et vraie, dans un volume dont l'exécution typographique et l'illustration sont fort belles.

LES DÉBUTANTES, par **Richard O'Monroy**.

Madame Manchaballe et ses trois filles, pensionnaires dansantes de notre Académie nationale de musique, sont pour nous d'anciennes connaissances que nous retrouvons toujours avec un plaisir nouveau. M. Richard O'Monroy ne nous présente les filles qu'à travers les confidences de la mère : c'est d'elle qu'il tient tout ce qu'il sait de ces jeunes personnes, et le grand charme, précisément, de ces histoires, c'est que l'auteur semble ne conter que de mémoire. Madame Manchaballe vient le voir, quelquefois ravie, plus souvent éplorée, car ces demoiselles sont fort déconcertantes ; elle lui fait part de ses joies ou de ses ennuis ; il regarde, il écoute, et, la bonne dame à peine partie, il prend une belle feuille blanche et résume ce petit entretien ; il nous dit les choses mot pour mot, telles qu'il vient de les entendre, sans aucun souci d'arranger ; — et comme il a raison ! Son récit a un charme de verve toujours naturelle, une bonne humeur, une grâce pittoresque de mots simples et inattendus.

L'ART D'ÉCRIRE ENSEIGNÉ EN VINGT LEÇONS, par **Antoine Albalat**.

M. Antoine Albalat s'est efforcé, en vingt leçons, d'apprendre l'art d'écrire à quelqu'un qui ne le sait pas, mais qui a ce qu'il faut pour le savoir. Si étrange que cela puisse paraître, la tentative de M. Antoine Albalat est la mise en pratique d'idées fort acceptables : il est évident qu'on peut, avec une aptitude moyenne, se créer un style. Reste à savoir si les vingt leçons de M. Antoine Albalat y suffiraient. Du moins enseignera-t-il aux lecteurs à découvrir en eux-mêmes et dans notre littérature des ressources qu'assurément quelques-uns n'y soupçonnaient pas.

ne
ne
ux
s-
de
n-
de
et
nt
ne
us
nt
de
c-
de
ie,
ue

n-
nle
is-
un
ous
de
ait
ne,
eur
me
lus
ort
de
nne
ille
dit
les
et
de
ur,
at-

s,

le-
qui
r le
la
en
lent
réer
de
en-
eux-
rces
ient

LE SONGE

D'UN

SOIR D'AUTOMNE

PERSONNAGES

LA DOGARESSE VEUVE GRADENIGA.

LA CAMÉRISTE PENTELLA.

LA SORCIÈRE D'ESCLAVONIE.

LES ESPIONNES.

Le domaine d'un patricien de Venise, au bord de la Brenta, laissé en héritage par un des derniers Doges à la Sérénissime Veuve, qui séjourne en ce lieu comme une exilée. — Le jour automnal touche à son déclin. — On aperçoit, toute proche, l'aile de la villa : une architecture circulaire de marbre, en forme de tour, qui renferme un escalier, semblable à celui du palais vénitien dit « du Bovolo », dans la cour Contarini, et où les marches, les colonnes et les balustres s'élèvent en spirale. — Ce merveilleux escalier aérien est couronné d'une loggia (cachée par la courbe du cintre), d'où l'on découvre le jardin, la rivière et la campagne lointaine. — En bas, devant la porte, est un espace libre, une sorte d'atrium découvert, orné de statues, de torchères, de bancs, de tapis, et séparé du jardin par des grilles que soutiennent des pilastres où sont fixés de grands fanaux dorés qui se dressaient jadis à la proue des galères. Les grilles, semblables à celles qui entourent les tombeaux des Scaliger à Vérone, sont aussi subtilement travaillées que des cottes de mailles, aussi élégantes que des ouvrages de broderie, mais un peu disjointes, en sorte que parfois le vent les ébranle avec de légers grincements. A travers, on voit l'immense jardin de délices et de parade : une lourde masse de feuilles décolorées, de fleurs défleuries, de fruits trop mûrs, qui s'incline vers le fleuve avec l'abandon d'une créature voluptueuse et lasse, penchée vers un miroir où elle contemple la dernière splendeur de sa beauté caduque. — Sous le soleil oblique, la pourpre et le safran de l'automne

prennent un éclat extraordinaire; les ombres paraissent presque fauves, comme celles des antres où beaucoup d'or est entassé. De vastes nuages, immobiles et rayonnants, pareils à des concrétions d'ambre, sont suspendus sur les portiques des charmilles, sur les coupoles des pins, sur les flèches des cyprès. Partout dans le silence est répandue l'anxiété de l'attente.

La Dogaresse veuve GRADENIGA est debout, la face contre la grille où s'accrochent aux mailles noires ses mains pâles et chargées de bagues, dans l'impatience furieuse de l'attente. Sous la pesée de ce corps qui se convulse, la trame de fer plie et oscille. Tandis que la DOGARESSE appelle vers le jardin, son attitude est celle d'une bête sauvage prise dans un rets.

GRADENIGA, d'une voix rauque et courroucée.

Lucrezia! Ordella! Barbara! Catarina! Nerissa!... Pas une seule ne revient, pas une... Lucrezia! Catarina!... (Dans un élan de colère, elle secoue la grille qui oscille et grince. Haletante, elle se retourne, et promène autour d'elle des yeux égarés; exsangue, elle se raidit, comme sur le point de s'abandonner à une convulsion frénétique de douleur et de fureur. Elle fait quelques pas vers le piédestal d'une Vénus en bronze presque noir, où est posé un miroir d'argent qu'elle saisit. Pendant quelques minutes, elle y regarde son image, puis le laisse tomber sur le tapis avec une sorte d'effroi. Elle se dirige vers la spirale de l'escalier; elle appelle.) Pentella! Pentella! Où es-tu? Que vois-tu? Réponds!

PENTELLA, du haut de la spirale, invisible.

Une barque sur la Brenta, toute pavoisée, pleine de musiciens... La barque s'approche... Mais ce n'est pas celle-ci. Votre Sérénité entend-elle la musique? (A travers le jardin arrive en ondes une musique lointaine. — Une pause.) Encore une autre barque... Une autre! Une autre encore! Quatre, cinq, six barques, toutes pavoisées, pleines de musiciens... Elles descendent au fil de l'eau. Toute la rivière s'est changée en or. La fête commence. Une des barques a tous ses pavois rouges : mille flammes... C'est elle! (GRADENIGA fait un mouvement impétueux pour s'élancer dans l'escalier.) Non, ce n'est pas elle; le Lion avec la Fleur : Soranzo!

GRADENIGA, impuissante à supporter plus longtemps son angoisse, vacille et se couvre d'une pâleur mortelle.

GRADENIGA.

Descends, Pentella! Viens! viens à mon aide! Je vais mourir!... Mon cœur, mon cœur... il se brise, mon cœur!

Adossée au montant de la porte, elle presse son sein de ses deux mains. Du lointain arrive la musique des embarcations. Par la spirale de l'escalier aérien, on voit descendre la caméristé, dont la robe agitée par la course rapide entoure la personne comme d'une palpitation d'ailes. — PENTELLA se précipite au secours de l'affligée, la soutient entre ses bras.

PENTELLA.

Ah! Seigneur Jésus, sauvez-la de ce mal!

GRADENIGA, languissamment.

Tu sens, tu sens mon haleine : c'est comme si je mourais empoisonnée. Mes lèvres, n'est-ce pas? n'ont plus de couleur. Mes joues sont verdies... Mes paupières blessent mes yeux, quand je les ferme. Je brûle jusqu'au fond des os. Mes paumes entrent dans le creux de mes tempes. Quand je parle, je n'entends pas mes propres paroles : je n'entends que la pulsation de mes poignets, le battement de mon cœur malade. J'ai soif, toujours soif; et chaque gorgée ravive en moi cette ardeur, comme si c'était de l'huile versée sur la flamme. Quand je plonge mes mains dans les fontaines, je ne suis pas soulagée; mais toute ma chair tremble comme l'eau. De la tête aux pieds mon corps se consume, et je n'ai plus de sang que celui qui se mêle à mes larmes...

PENTELLA.

Seigneur Jésus, sauvez-la de ce mal!

GRADENIGA.

Il faut que je meure! il faut que je meure!... Mais le voir une fois encore, le regarder une fois encore, une seule fois! Non, lorsque mes mains le tenaient, je ne l'ai jamais regardé fixement... Il a disparu de moi; il m'a repris jusqu'à la mémoire de son visage. Ce visage, ma vue se trouble quand je veux le revoir dans mon âme; tout, dans mon âme, se confond et se détruit comme dans un lac de feu; tout prend une même couleur, comme les choses qui brûlent dans les fournaises, comme les péchés dans l'enfer... Ah! Pentella, Pentella! avant que l'enfer me prenne, fais que je puisse le revoir, fais que je le touche, que je lui demande s'il m'a jamais aimée, s'il a jamais reposé sa joue sur mon cœur... Va, va, je t'en supplie! Dis-lui que je meurs, que je veux mourir pour le rendre content, que jamais plus je ne rouvrirai les yeux s'il vient me les clore avec ses doigts, que jamais plus je ne me relèverai si, après que je me serai étendue à ses pieds, il me recouvre de terre... Va, va, dis-lui ces choses, je t'en conjure! Fais que je le revoie, et ensuite demande-moi tout ce que tu veux avoir : tu auras tout. Je te donnerai tout ce

que je possède : mes ors, mes turquoises, mes vairs, mes ceintures, mes courtepointes, mon palais de Saint-Luc, mes maisons du Rialto, ma ferme de Villabona... Tout, je te donnerai tout, si tu le forces à venir... Va ! va !

PENTELLA.

J'irai, j'irai... je ferai tout... Ah ! Seigneur Jésus, sauvez-la ! Sauvez-la, Seigneur, de ce mal !

GRADENIGA.

Où peut-il être ? avec la courtisane ? Est-ce que tu l'as vue, cette Panthéa ?

PENTELLA.

Oui, je l'ai vue.

GRADENIGA.

Elle est donc si belle ?

PENTELLA, hésitante.

Non, elle n'est pas belle.

GRADENIGA.

Oh ! ne me fais pas de mensonges ! Comment pourrait-elle attirer tous les hommes et en faire ses esclaves, si elle n'était pas très belle ? Non, ne me fais pas de mensonges ! (La CAMÉRISTE se tait. La DOGARESSE demeure quelques instants aux écoutes. Du lointain arrive la musique des barques qui descendent la Brenta.) Entends-tu ? entends-tu ? C'est son triomphe. C'est le soir de son triomphe. Elle emmène avec elle sur la rivière tous ses esclaves. Et lui, est-ce qu'il l'accompagne ? Dis, crois-tu qu'il l'accompagne ?

PENTELLA, incertaine.

Peut-être n'est-il pas avec elle... peut-être est-il à la Mira...

GRADENIGA.

Oh ! personne ne sait rien ! Et tout le pays est semé de mes espionnes ! Pourquoi ne sont-elles pas revenues encore ? Où s'attardent Lucrezia, Barbara, Catarina, Orseola ? Sans doute à rire sous les arbres avec celui qu'elles aiment !

PENTELLA.

Peut-être qu'elles attendent la tombée du soir.

GRADENIGA.

Et l'Esclavonne ? Vont-elles me l'amener avant ce soir ? Il faut qu'avant ce soir la sorcière ait accompli l'incan-

tation. Je suis moribonde. Cette heure est pour moi la dernière heure de la lumière. Je ne verrai pas naître les étoiles... (La Camériste, pour faire le guet, monte par la spirale de marbre.) Ah! je le sais bien, je le sais bien, ce que personne ne veut me dire. Elle le retient prisonnier dans son bateau, elle le cache sous ses oreillers... Où cette femme aurait-elle pu trouver une proie plus douce? Il est enveloppé dans sa jeunesse comme un fruit dans son écorce délicieuse. Le sang d'amour vibre et bondit par tout son corps, jusqu'à la racine de ses ongles, comme en une furieuse bête sauvage. Parfois il me semblait un léopard flexible et fort, et tout tacheté par la cruauté de ma bouche. Sous la caresse de ses doigts, il me semblait que mes veines, comme mes cheveux, se divisaient une à une... (Elle s'abandonne à son ardente langueur et s'incline comme vers une forme créée par le délire vespéral.) Ah! quelle que soit la femme que caressent tes mains douces comme des fleurs, je resterai toujours celle qui eut les prémices de toi. Sur toi, toutes les lèvres se poseront après les miennes, après les miennes... La première, j'ai eu ton amour et ta force, quelle que soit la seconde, quelle que soit la dernière : la première, c'est moi, toujours! Et qu'importe qu'elle soit plus belle, qu'elle soit plus belle? La première, c'est moi, toujours! Et que tu trouves d'autres lèvres plus rouges que les miennes, et que tu sois étreint par des bras plus agiles, et que tu sentes contre ton sang un sang plus tiède, oh! cela n'est rien, cela n'est rien. Jamais nulle créature ne t'aura comme je t'ai eu; jamais nulle ne te sentira trembler comme je t'ai senti trembler. Tu étais un enfant timide et taciturne. La pâleur et la rougeur alternaient sur ton visage comme la mort et la vie, quand je te regardais ; comme si, par un battement de mes cils, mon âme t'eût couvert de cendre ou de braise. Tu avais horreur de mon désir, et tu venais à moi d'une marche oblique. Tes flancs palpitaient comme ceux du lévrier après la course. Une nuit, je te trouvai abattu en travers de ma porte. Et alors... Alors, ah! dans toutes mes veines, quelle soif et quelle faim sans trêve j'avais de toi, de ta fraîcheur! En rêve, je buvais et mangeais ta vie, comme on boit le vin, comme on mange le miel. J'ouvrais ton cœur vivant, au fond de ta poitrine, sans te faire souffrir; et, pour moi, les gouttes de

ton sang étaient comme les grains de la grenade. Elle était sur ton visage, la saveur de ton sang, lorsque je t'embrassais dans l'ombre et que sur ma nuque passait le souffle de la mort. Te souviens-tu ? te souviens-tu ? Nos lèvres étaient comme un seul fruit que la mort écrasait sur nos dents froides ; et tout à coup, dans l'ombre, une lueur apparaissait à nos prunelles, comme si nos cils et nos cheveux mêlés eussent pris feu à la flamme de nos tempes folles. Il y avait sur ton visage une saveur de sang, et aussi la saveur d'une chose cruelle... Ah ! cette chose cruelle, tu la sentais sur toi et sur moi ! Quand le Doge s'assoupissait sous le poids de ses draps d'or et de ses vairs, tu le regardais d'un œil dur comme l'acier... C'est toi, c'est toi qui, dans nos plaisirs, appelais la mort. Moi, je priais la mer de nous cacher, de nous prendre dans son secret, de nous emporter sur ses puissantes eaux. Quand je voyais par la fenêtre un beau navire s'en aller vers les pays des aromates, je lui jetais mes ceintures encore tièdes de ma vie... Et tu t'en es allé seul, tu as traversé la mer pour faire appel à la mort ! Et tu m'as ramené cette sorcière d'Esclavonie, celle qui sait faire mourir de loin... (Après les dernières paroles, prononcées avec lenteur, elle reste pensive, les yeux fixés sur une vision funeste, avec une expression cruelle sur ses lèvres mi-closes.) Elle était habile, cette Esclavonne... Avec deux livres de cire elle façonna l'image. Elle me demanda une dent du vieillard, trois gouttes du saint chrême, une hostie consacrée. Et je lui donnai tout cela, et elle le mit dans la cire. Ah ! c'est pour toi que j'ai fait cette chose, pour toi, pour te voir dormir sur mon oreiller ! La cire avait l'odeur de l'enfer. De mes propres mains, je coupai une pièce dans le manteau du Doge, pour vêtir l'image qui lui ressemblait... Quand j'approchais l'image du feu, la cire, en fondant, avait l'odeur de l'enfer... Et, chaque jour, le vieillard se faisait plus décharné, plus hâve et plus débile... Sur son front, la grande cicatrice elle-même se décolora, devint invisible... Pendant les cérémonies, il ne pouvait plus supporter le poids de son brocart. Ah ! il se consuma tout entier, toutes ses veines se vidèrent ; et nul ne sut par où son sang fuyait. Sur son siège, lorsqu'il expira, il était comme une relique dans un reliquaire d'or. Il dit *Amen*, et me regarda ; et, dans sa bouche desséchée, j'entrevis le

creux de la gencive d'où était tombée la dent... Par les trous de son crâne, son regard venait d'une profondeur terrible... Ah! cette chose, je l'ai faite pour toi! Avec ce cadavre et avec ce péché, je suis descendue de mon trône pour venir à toi, pour te donner mes jours et mes nuits, pour me mêler à ta vie comme l'âme est mêlée à la chair, pour être dans toi comme ton souffle est dans ta poitrine. Voilà ce que j'ai fait pour toi; et tu m'as aimée, tu m'as aimée! Tu t'es nourri de moi comme d'une grappe de raisin; jusqu'à la gorge, jusqu'aux yeux, tu t'es rassasié de ma douceur. Tu m'as vue belle; tu as trouvé sur mon corps la perle et l'ambre; tu m'as effeuillée comme une fleur nombreuse. Pour toi, mes tresses avaient une odeur de mer et de myrrhe, comme les cordages d'un vaisseau chargé de parfums. (Une pause. D'un geste vague, elle touche ses cheveux, ses joues, son menton.) Il est donc mort soudain pour toi, mon visage, comme la feuille qui meurt en un jour? Cependant, sur mon cou nu, j'ai encore ta chaude haleine... (Découragée et tremblante, elle se touche le cou, comme pour y chercher des rides.) As-tu découvert sur mon cou les signes des années?

Elle ramasse le miroir sur le tapis, et s'y regarde. Son visage semble se décomposer dans la tristesse et la pâleur. Elle abaisse le miroir et reste quelques instants immobile, comme pétrifiée de désespoir.

PENTELLA, du haut de la spirale.

J'aperçois deux cavaliers sur l'Orlanda.

GRADENIGA, se redressant d'un bond.

Pàris? Almorò? Seuls?

PENTELLA.

Ils accompagnent une mule... Sur la mule, il y a une femme. La femme semble attachée comme une prisonnière.

GRADENIGA, avec un sursaut de joie.

C'est la sorcière! Elle arrive! elle arrive! (Elle respire profondément, les yeux levés vers les vastes nuages radieux qui pendent sur le jardin de safran et de pourpre. Du lointain arrive par ondes interrompues la musique des bateaux qui descendent le fleuve. Une envie frénétique de vivre et de jouir lui gonfle le cœur.) Ah! Panthéa, Panthéa! Toute ma richesse pour une boucle de tes cheveux, pour un lambeau de ta robe, pour la moindre parcelle de toi, pour la plus menue des choses qui sont tiennes, pour un ongle, pour un fil! Tout mon or, toutes mes terres, tous mes palais à qui m'apportera un fil de

ta gorgerette ! (Elle approche son visage de la grille, s'y abandonne comme dans un filet, regarde entre le feuillage, appelle.) Nerissa ! Catarina ! Orseola ! Jacobella ! Oh ! qui de vous m'apportera la mort ? qui de vous m'apportera la vie ? (Elle aspire l'odeur de maturité et de dissolution qui monte du jardin somptueux.) La vie ! la vie !... Comme les fruits embaument ! Il est profond et lourd, le parfum des fruits se détruisant de maturité et de douceur sur la branche qui ploie et gémit. Personne à présent ne les cueille plus, personne n'en comble plus pour moi les corbeilles et les carènes. Les arbres en sont chargés et fatigués, et ils se plaignent comme s'ils portaient le châtiment de noces trop heureuses. La terre en est couverte et s'en nourrit, et, de leur pulpe dissoute, elle se fait blonde et grasse. Ah ! elle les mangera tous de son immense bouche silencieuse, perdus pour moi, perdus pour mon amour, pour mon désir qui ne les a pas cueillis. Tous, l'un après l'autre, ils auraient pu passer dans mes paumes avec leur velours voluptueux. Le désir aurait pu me donner d'innombrables lèvres pour boire en un seul jour toutes leurs saveurs ! Perdus pour moi, perdus, perdus, hélas ! (Elle glisse entre les mailles de fer ses mains pâles et chargées de bagues, et les tend vers les grenades qui luisent près de là, fendues et ruisselantes.) O fruits, ô beaux fruits, puissent encore votre parfum et votre douceur être comme un vêtement sur mes sens, de même qu'au temps où j'étais la dogaresse Gradeniga et où la loi ancienne convertissait pour moi votre prix en étoffes d'or ! Ah ! lorsque tous les vergers des îles se dépouillaient pour que, sur mon trône, j'apparusse belle et magnifique, il m'aimait alors, il m'aimait. Du balcon, je voyais passer dans le bassin les grandes barques, regorgeant comme des cornes d'abondance. Les enfants, sur les proues, mordaient avidement les pulpes et les grappes qui semblaient saigner sous leurs dents fortes ; et moi, au spectacle de toute cette douce nourriture qui se répandait dans ma ville de marbre, je calculais le tribut agreste et méditais la forme de mes brocarts et de mes armoisins. Par vous ainsi vêtue, ô fruits, je portais pour son plaisir votre fraîcheur tissée sur mon corps. Hélas ! elle n'est plus sur moi, votre fraîcheur, dans les plis de mes robes et de mon voile ; mais il me semble, à présent, que toute votre maturité se dissout dans mes veines et que je suis toute ruis-

selante de votre bonté perdue. Ses lèvres trouveraient en moi une saveur d'une puissance irrésistible, s'il revenait soudain à moi de l'oubli qui le possède... Panthéa! Panthéa! (Elle se retourne, suffoquée par l'amour et la haine, les yeux troubles d'ivresse, en vacillant un peu.) Vivre, vivre encore, pour l'envelopper dans ma vie qui souffre comme dans une flamme; pour donner à ses jours et à ses nuits des passions nouvelles et inconnues, d'inouïes inventions de volupté et d'angoisse... Ah! je veux me faire une beauté nouvelle avec mes larmes, avec ma fièvre et avec mes poisons! (D'un geste violent elle ramasse le miroir et se penche pour s'y mirer encore une fois.) Mes yeux jamais ne furent si grands, ni cerclés de tant d'ombre... Il ne pourra distinguer mon visage: les flammes de mes yeux le lui cacheront... Chaque nuit, aux aguets sur l'oreiller, la fièvre m'attend comme une panthère ardente et me dévore la face jusqu'aux os. (Elle ouvre ses lèvres, découvre ses gencives.) Mes lèvres sont blêmes; mais j'ai les dents brillantes encore... Lorsque je descendais en pompe au rivage de Saint-Marc, les marins, de leurs galères, voyaient l'éclat de mon sourire. Lorsque je lui parlais, il regardait mes dents luire dans l'ombre, et ne m'écoutait plus... Il les retrouvera comme une rosée pure au fond d'un calice brûlé...

PENTELLA, du haut de la spirale.

Douze barques descendent de Fisaore, couvertes de damas cramoisi, avec des sirènes d'argent à la proue. Elles viennent sur deux files, reliées l'une à l'autre par des chaînes de guirlandes... Tout le fleuve se couvre de guirlandes qui flottent au fil de l'eau. Les barques en sont pleines; et elles en versent toujours, toujours... Des guirlandes vertes. Le fleuve devient vert; tout à l'heure il était rose comme les nuages... Oh! ce grand nuage vers la Mira... Il monte, il monte. C'est comme un géant de feu.

GRADENIGA, anxieuse, effrayée par la grande lueur qui frappe les statues autour d'elle.

Et les cavaliers? et la mule? et la mule? Est-ce que tu les vois encore sur la route? Est-ce qu'ils approchent? Est-ce qu'ils courent?

PENTELLA.

Maintenant, le bois les cache... Les voici! les voici! Ils

sortent du bois. Ils approchent. Ils marchent à l'amble... Une femme entre par le jardin... C'est Lucrezia... Une autre la suit... Une autre encore... Catarina, Orseola...

GRADENIGA.

Ah! enfin! (Elle s'élance et de ses mains convulsées ouvre la grille qui grince et oscille. Survient l'espionne LUCREZIA, toute haletante, svelte et onduleuse comme un lévrier. Elle est vêtue d'une robe fauve, dite rouanne; et sa tête est enveloppée dans une écharpe qui palpite au vent. La DOGARESSE la saisit par les poignets et l'entraîne, furieuse.) Ah! enfin! Je me dévorais le cœur; et tu ne venais pas, tu ne venais pas!... Parle, parle, que sais-tu? Qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? Parle. (Elle lui arrache l'écharpe de la tête pour découvrir la bouche haletante. L'espionne tombe à genoux.) Tu l'as vu, dis? Où est-il? Avec la courtisane?

LUCREZIA, épouvantée.

Sérénissime!...

Arrivent les autres espionnes, ORSEOLA, CATARINA, toutes haletantes, sveltes et onduleuses comme des lévriers dans leurs robes rouannes.

GRADENIGA.

Et toi, Catarina? Et toi, Orseola? Venez, venez ici! Parlez! Je vous ferai traîner à la rivière avec la corde au cou, si vous ne me dites pas où il est... Est-il avec Panthéa?

LUCREZIA, balbutiante.

Non, Sérénissime! Je l'ai vu à la Gigliana...

GRADENIGA, la saisissant par les cheveux et lui donnant de cruelles secousses.

Pas de mensonges! pas de mensonges! Parle, Orseola. Où est-il?

ORSEOLA.

Oui, Sérénissime. Je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane.

GRADENIGA. Elle repousse LUCREZIA et attire vers elle ORSEOLA, qui s'agenouille.

Ici, Orseola, ici. Parle! dis-moi ce que tu as vu. Tout, il faut tout me dire. Tiens, prends! (Elle lui donne une bague.) Et tu auras en outre cent ducats d'or.

ORSEOLA, devenue loquace.

Oui, Sérénissime. Je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane... Il était assis sous le baldaquin, devant une table dressée... Panthéa dansait sur la table parmi les cristaux,

sans briser une coupe; et toutes les coupes étaient pleines jusqu'au bord; et elle avait les pieds nus, avec deux petites ailes attachées aux chevilles, des ailes de perles et de grenats; et elle dansait la danse appelée *Alis*, inventée par elle pour le duc de Mantoue; et lui, il était assis; et il regardait, regardait avec tant d'ardeur que sa face, peu à peu, s'inclina jusque sur la table; et Panthéa, de ses pieds nus et de ses petites ailes, effleurait les coupes pleines et les cheveux du jeune homme; et à la fin elle lui posa un talon sur la tempe et continua de le tenir pressé de cette manière; et alors il ferma les yeux, et il était vraiment pâle comme la nappe de lin...

La DOGARESSE écoute, abattue sur un siège comme sur une enclume, se tordant et scintillant comme le fer sous les coups atroces du marteau.

GRADENIGA.

Il était pâle... Et alors... Parle, parle! Tiens!

De ses doigts qui se crispent elle retire une seconde bague et la donne à l'espionne. — CATARINA et LUCREZIA font vers l'objet précieux un geste involontaire de cupidité.

ORSEOLA.

Alors elle se plia vers lui comme un arc et lui décocha un baiser sur les lèvres; et sa ceinture se rompit tout d'un coup avec un sifflement, comme la corde d'un luth; et elle resta sans ceinture...

GRADENIGA, d'une voix rauque et terrible.

Alors? alors?

ORSEOLA.

Alors il se dressa d'un bond; et ses genoux tremblaient, et toute sa personne tremblait. Et elle lui dit en riant: « Comme tes lèvres sont froides! Où donc ton sang est-il allé? »

GRADENIGA, tordue par une angoisse intolérable.

Ah! elle lui a dit: « Comme tes lèvres sont froides!... » Je sais cela! je sais cela!...

ORSEOLA.

Elle parlait ainsi pour le railler. Et lui, comme un furieux, tendit les mains pour la prendre; mais elle se retira brusquement et sauta de la table; et, en une seconde, elle était loin de lui. Et, pour le railler, elle chantait la chanson-

nette du seigneur Alexandre Stradella, qui ravit la belle Hortensia au procureur Contarini :

Se amor m'annoda il piede,
Come dunque fuggirò [1] ?

Et, comme un furieux, il la poursuivait pour la saisir. Et toujours elle lui échappait, en tournant d'une façon si légère et si parfaite qu'il semblait qu'elle dansât encore. Et ils couraient ainsi par tout le navire, de la poupe à la proue, elle, riant, lui rugissant comme s'il eût voulu la mettre en pièces. Une fois, il attrapa le bord de sa robe...

GRADENIGA, la gorge serrée.

Alors ?...

ORSEOLA

Le morceau lui resta dans les mains. La robe se déchira depuis le cou jusqu'aux genoux. Et elle riait, riait ; et, quand elle passait près de la table, elle prenait une des coupes pleines et lui jetait le vin en criant : « Bois, puisque ta gorge brûle ! » Les barques des Nobles, qui font toujours cortège au *Bucentaure* de la courtisane, étaient alentour et se pressaient en grand nombre ; et d'autres encore s'en venaient à force de rames, et d'autres encore ; et toute la rivière en était couverte. Et toute cette multitude se penchait pour voir, si avide que les barques étaient toutes inclinées sur un bord et que les tolets touchaient l'eau. Et tous les visages pâlissaient, et tous les yeux s'allumaient ; et les rameurs étaient comme les patriciens ; et tous étaient dans une grande fureur, et tous déliraient et tendaient les mains comme s'ils allaient, eux aussi, prendre la courtisane ; et ils criaient : « Panthéa ! Panthéa ! » Et si grand fut le frisson qui courut par toute la rivière que Panthéa en fut étonnée et effrayée ; et elle s'arrêta...

GRADENIGA.

Alors ?

ORSEOLA

Alors, d'un bond, il s'élança sur elle, comme pour la dévorer. Mais cette fois encore elle lui échappa, lui laissa entre les mains le reste de sa robe ; et ainsi, sans vergogne, elle monta

1. « Si Amour m'enchaîne le pied, — comment donc fuirai-je ? »

sur la proue d'or, se fit voir à tous ces hommes, se jeta à tous ces yeux comme dans un brasier, sans rien sur le corps que les deux petites ailes de gemmes. Et tous déliraient de convoitise et criaient : « Panthéa ! Panthéa ! » comme si c'eût été une déesse. Et chacun était enivré comme si cette femme se fût trouvée dans ses bras ou se fût montrée à lui seul. Et les rameurs s'arquaient sur la lisse vers elle, comme les fauves quand ils vont bondir...

GRADENIGA.

Mais lui, lui ?

ORSEOLA.

Il resta quelques instants immobile, avec la robe vide à ses pieds... Oh ! on aurait cru qu'il allait tomber sur place, mort. Il faisait horreur. J'ai vu autour de sa vie le vertige comme un tourbillon de vent... Mais soudain il se secoua, guetta la femme debout sur la proue, partit comme une arbalète, l'atteignit ; et on aurait cru que toute la force de ces mâles avides était entrée dans ses bras : car il l'enleva de la proue d'or comme on empoigne un étendard...

GRADENIGA.

Ah ! mort et enfer ! (Elle se débat comme entre les nœuds d'un serpent qui la broierait dans ses anneaux inextricables.) Pentella ! Pentella !

PENTELLA, du haut de la spirale.

Plus de cent barques pavoisées voguent sur la Brenta... Il en arrive de Fisaore, de la Mira, des Portes... Je vois l'aigle des Malipiero, les fasces des Grimani, les roses des Loredan...

GRADENIGA.

Descends, Pentella ! Descends, descends ! (Elle tourne dans la cour, aiguillonnée par la douleur et par la fureur. Elle s'adresse d'un ton menaçant aux espionnes.) Et pas une de vous ne m'apporte un fil, un cheveu ! Ah ! oui, si elle ne meurt pas, il faut que je vous fasse mourir toutes... (PENTELLA paraît sur la porte et GRADENIGA la traîne, la pousse dehors.) Va ! Cours au-devant de l'Esclavonne... Qu'elle vienne ici sans retard ! Dis-lui que je la couvrirai d'or et de joyaux ; promets-lui tout ce que je possède. Va, cours ! Elle arrive... (LA CAMÉRISTE sort par la grille et disparaît à travers le jardin.) Et toi, Lucrezia, tu ne me dis rien ? Et toi, Catarina ? (Elle se jette sur un banc large comme une couche et garni de coussins écarlates.) Parlez ! parlez !

(Elle reste étendue sur les coussins, où elle se cache le visage ; et, de temps à autre, un aride sanglot la secoue. Les espionnes s'approchent du banc, souples et obliques. ORSEOLA, souriante, contemple les deux bagues données.)

LUCREZIA.

Moi aussi, Sérénissime, je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane. Elle chantait une villanelle, et il l'accompagnait sur un grand théorbe. Et les barques faisaient cercle autour d'eux ; et on n'entendait pas un souffle. Elle chantait cette villanelle romaine qui dit :

Non più d'amore,
Non più d'ardore...[1]

CATARINA.

Moi aussi je l'ai vu, Sérénissime... Il était devant un clavicorde, et elle s'était couchée sur le couvercle de l'instrument et avait dénoué ses cheveux ; et son visage était tout près de celui du musicien, et une de ses boucles s'enroulait au cou du jeune homme ; et c'est comme cela qu'il jouait du clavicorde, et elle chantait à voix basse, presque dans l'oreille qu'il inclinait vers elle. Et la musique lui courait dans les cheveux ; et il semblait que la femme et lui et l'instrument ne fussent qu'une seule et même chose ; et tous deux semblaient en éprouver une joie sans limite...

LUCREZIA.

Lorsqu'elle chante sur la rivière, elle entraîne à sa suite quiconque l'entend. Les vendangeurs délaissent la cuve et viennent au bord de l'eau. Hier, deux bœufs accouplés tombèrent dans le courant. Les prêtres abandonnent l'autel pendant l'office. Il y en a un qu'on appelle le prêtre rouge, celui qui fut musicien à la cour de l'Électeur, et il y a aussi un frère augustin de Sainte Anatolie, organiste à Saint-Étienne, qui se damnent à lui composer des villanelles et des madrigaux. On dit qu'elle possède le secret de la sirène...

CATARINA.

On dit que, lorsqu'elle était à Naples pour l'amour du duc de Calabre, un soir, dans une grotte marine sous le palais, elle trouva une sirène endormie...

1. « Plus d'amour, — plus d'ardeur... »

LUCREZIA.

Cela, c'est vrai, Sérénissime.

ORSEOLA.

Cela, c'est vrai, Sérénissime. Tristan Cibeletto, lui aussi, au retour de Chypre, lorsqu'il intriguait pour remarier la reine Corner au prince Alphonse, en vit une endormie sur la mer; et ensuite il avala le diamant parce qu'il voulait mourir.

CATARINA.

Les uns disent que Panthéa tua la sirène dans son sommeil, en lui perçant la gorge avec une épingle à cheveux, et qu'elle reçut bouche à bouche l'âme de la mourante; et ce fut alors qu'un de ses yeux, qui étaient noirs, devint bleu. D'autres disent que la sirène ne connaît pas la mort, mais que Panthéa la fit prendre dans un filet, puis renfermer dans une grande nasse, pour la garder prisonnière; et que la sirène racheta sa liberté au prix de son secret, et qu'elle devint muette; et que la nuit, de temps à autre, on voit cette sirène muette apparaître dans les eaux où navigue le *Bucentaure* de la courtisane : car elle attend que Panthéa meure pour reprendre sa voix...

La DOGARESSE se lève brusquement des coussins, avec le visage livide et convulsé de ceux qui, après s'être plongés dans un gouffre profond, viennent respirer à la surface.

GRADENIGA.

Il faut qu'elle meure! il faut qu'elle meure! (Elle se dirige vers le jardin et regarde, impatiente, si PENTELLA vient avec la sorcière. Les vastes nuages s'empourprent dans l'air immobile. Confusément arrivent de la Brenta les musiques des bateaux d'amour.) Va, Orseola! va au-devant de Pentella. Dis-lui qu'elle se hâte, qu'elle accoure! Va, va! Et toi, Lucrezia, monte à la chambre au haut de la tour, vois si le brasier est allumé, apporte-le ici... (ORSEOLA disparaît par le jardin; LUCREZIA monte par la spirale.) Mais Nerissa, Barbara, Jacobella? Pourquoi ne reviennent-elles pas encore? Ah! si nulle ne me rapporte un de ses cheveux... N'étais-tu pas auprès du clavicorde, Catarina?

CATARINA.

Je n'étais pas sur le *Bucentaure*. J'espionnais sur un esquif.

GRADENIGA.

Je vous ferai toutes mourir... Ah! voici la sorcière!

Elle fait un mouvement pour courir à la rencontre de l'arrivante; mais elle se contient et attend que ses femmes conduisent la SORCIÈRE jusqu'à elle. Conduite par ORSEOLA et PENTELLA, la SORCIÈRE s'avance d'un air soupçonneux, en promenant de côté et d'autre ses yeux luisants et durs comme de l'émail, et dont le blanc resplendit d'une façon singulière sur ce visage olivâtre. Elle est vêtue d'une longue robe rayée et porte sur la tête des bandelettes noires qui lui couvrent le menton et le front. Elle s'incline devant la DOGARESSE.

GRADENIGA.

Tu ne voulais pas venir, Esclavonne?

LA SORCIÈRE, humblement.

Je le voulais bien, Sérénissime; mais j'en étais empêchée par un jeune homme de Trévise qui exigeait de moi un philtre pour une femme traîtresse. Comme ce n'était pas le point de la lunaison où j'aurais pu cueillir les herbes qui servent à préparer les sucs, ce jeune homme au désespoir ne me permettait pas de partir. Et il me promettait de me tuer si je ne lui donnais pas le philtre. Et il en est venu aux mains avec les gens de Votre Sérénité; et je ne sais pas comment je suis encore vivante, car j'ai toute la chair meurtrie par les cordes, pour avoir été attachée sur la mule comme un fardeau.

GRADENIGA, ôtant de son cou une chaîne d'or et la jetant à la SORCIÈRE qui se lamente.

Tiens, pour les cordes qui t'ont meurtrie!... As-tu apporté ce livre du roi de Majorque?

LA SORCIÈRE.

Oui, je l'ai apporté.

Elle tire de sa poitrine, sous sa robe, un livre qu'enveloppent des lanières de cuir usées.

GRADENIGA.

As-tu entendu parler d'une courtisane qui s'appelle Panthéa et va naviguant sur la Brenta, en grande pompe, dans un *Bucentaure* qui lui appartient, comme si elle était l'épouse du Sérénissime?

LA SORCIÈRE.

Panthéa, celle qui a un œil bleu et un œil noir, comme ce terrible Alexandre qui mourut pour n'avoir pas voulu écouter une sorcière à Ecbatane... Oui, je connais le signe...

GRADENIGA.

Et l'as-tu jamais vue?

LA SORCIÈRE.

Je l'ai vue récemment à Venise, sur sa terrasse. Elle se tenait au soleil pour blondir ses cheveux. Du rivage, un jeune homme la regardait, vêtu de satin cramoisi, avec une grande toque à la Sforza.

GRADENIGA.

Ah! tu es sagace, Esclavonne... Je veux de toi une effigie de cire. Comprends-tu? Il faut que Panthéa meure!... Comprends-tu? Je te donnerai ce que tu me demanderas; je te renverrai à ton pays d'outre-mer sur un vaisseau chargé de richesses. Tu seras, dans ta maison, riche et heureuse pour tous les jours de ta vie.

LA SORCIÈRE.

Je ferai l'image cette nuit même, Sérénissime.

GRADENIGA.

Non, non, pas cette nuit; mais tout de suite, ici, sous mes yeux. Comprends-tu? La cire est prête; le brasier est allumé. Vois: Lucrezia te l'apporte. Va, Pentella; cours chercher la cire dans la chambre des cuirs d'or. Il y en a deux livres. Prends aussi l'écrin des joyaux et la bourse des ducats, dans le coffre.

LUCREZIA descend par la spirale, apportant le brasier à deux anses. PENTELLA monte.

LA SORCIÈRE, brûlante de cupidité.

Oui, je vais faire l'image tout de suite. Mais, Sérénissime, que mettrai-je dans la cire? L'hostie consacrée, les gouttes du saint chrême, la dent...

La DOGARESSE tressaille, comme si passait tout à coup devant ses yeux enflammés le spectre du vieillard s'éteignant dans ses lourds draps d'or.

GRADENIGA.

La dent... Je n'ai rien, je n'ai rien encore! Je n'ai pas même un fil, pas même un cheveu. Mais attends, attends quelques minutes. Mes femmes vont revenir... Regarde, Orseola, regarde si elles arrivent par le jardin. Oh! je les tuerai, je les tuerai! (Elle est folle d'impatience et de colère. LUCREZIA dépose sur le tapis le brasier ardent. PENTELLA apporte la cire, l'écrin et la bourse. GRADENIGA prend la cire qu'elle présente à la sorcière.) Voici la cire: de la cire vierge.

Regarde : elle est jaune comme l'ambre, obéissante comme l'eau. Tu peux la modeler en une seconde. Et, pour le moment, reçois aussi ces ducats... Mais dis, dis : ne te serait-il pas possible de rendre le sortilège mortel avec la cire seule et sans y mêler autre chose ?

LA SORCIÈRE.

Peut-être. Le jour est bon : l'ange de ce jour est Anhoël.

GRADENIGA.

Essaie donc, Esclavonne. Commence l'œuvre. J'emplirai le navire qui te ramènera dans ton pays d'outre-mer. Il faut que Panthéa périsse.

LA SORCIÈRE.

L'ange de ce jour est Anhoël.

Elle se prépare à l'œuvre. Après avoir ouvert le livre magique d'où pendent les longues lanières de cuir dénouées, elle le pose sur le piédestal de la Vénus, contre les pieds de la statue de bronze comme contre un lutrin, de sorte qu'elle peut lire debout. Elle se penche sur le brasier pour amollir la cire ; puis, lisant dans le livre, à voix basse, d'incompréhensibles paroles, elle façonne l'image avec ses doigts. Cependant la DOGARESSE la regarde avec des yeux attentifs, comme si elle voulait infuser dans la cire la vertu meurtrière de sa haine. Des lointains de la rivière arrive une confuse clameur, comme un bruit de bataille.

GRADENIGA, tressaillant.

Vous entendez ? vous entendez ?

PENTELLA retourne à la vedette par la spirale.

ORSEOLA, accourant du jardin.

Voici Nerissa ! voici Jacobella !... Le visage de Jacobella est couvert de sang.

JACOBELLA paraît, haletante, pâle, avec une joue rouge du sang qui coule de son front blessé. NERISSA l'accompagne et pleure.

JACOBELLA.

Sérénissime !

NERISSA.

Sérénissime !

GRADENIGA, s'approchant pour regarder JACOBELLA.

Pourquoi ce sang ? Qui t'a blessée ? Parle !

Les espionnes se groupent autour de l'arrivante. La SORCIÈRE n'interrompt pas son œuvre.

JACOBELLA, d'une voix étouffée.

J'apporte à Votre Sérénité des cheveux de la courtisane : une boucle, une grande boucle...

GRADENIGA, suffoquée par une joie imprévue.

Tu dis, tu dis...

JACOBELLA.

Une boucle... je l'ai coupée moi-même, de mes propres mains... La voici, la voici.

Elle fouille convulsivement dans son sein, tandis que, sur sa joue, NERISSA essuie le sang avec son mouchoir déjà trempé de larmes, tendre et douloureuse.

GRADENIGA, s'adressant avec une joie cruelle à la SORCIÈRE, qui continue son œuvre.

Tu as entendu? tu as entendu, sorcière? Une boucle de cheveux... La mort, la mort!

JACOBELLA.

La voici! je l'ai! (Elle retire de son sein une étoffe nouée plusieurs fois, où elle a caché la boucle ravie.) Je l'ai... Il faut que je défasse les nœuds. Il y en a beaucoup, beaucoup. Si nous avions pu, nous en aurions fait mille. Nerissa, tu les connais bien, puisque c'est toi qui les as serrés. Dénoue, dénoue!

Elles travaillent ensemble à démêler les nœuds. A plusieurs reprises, GRADENIGA tend vers le paquet ses mains impatientes.

PENTELLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

Les barques virent; elles font force de rames contre le courant; elles semblent courir à l'abordage... Il s'élève une grande clameur, là-bas, du côté des Portes... On voit comme des lueurs d'éclairs... Toute la rivière est dans l'ombre...

JACOBELLA, qui retrouve enfin la boucle au fond du paquet.

La voici, la voici! Est-elle assez longue? est-elle assez grosse? Je l'ai coupée moi-même, avec ces ciseaux que j'avais pris...

ORSEOLA.

Comme elle est longue!

CATARINA.

Comme elle est belle!

LUCREZIA.

Comme elle est luisante!

GRADENIGA.

Sans rien dire, elle présente ses mains jointes en forme de coupe, pour y recevoir la chose dérobée à celle qui doit mourir. Lorsque JACOBELLA pose la boucle dans les paumes des mains tendues, la DOGARESSE ferme les yeux et se raidit toute, subitement glacée d'un dégoût invincible, comme au contact d'un aspic. Elle demeure ainsi quelques secondes, pâle et muette, puis rouvre les yeux et, toujours dans la même attitude, se dirige lentement vers l'ESCLA-

VONNE qui est debout au pied de la statue, devant son livre ouvert, occupée encore à façonner l'image. La SORCIÈRE se penche pour regarder dans les paumes de la DOGARESSE les cheveux de la courtisane.

PENTELLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

Une grande clameur, là-bas, vers les Portes... Mille voix... On dirait qu'ils crient : « Panthéa ! Panthéa !... » Toute la rivière est dans l'ombre... Il y a encore une bande rougeoyante, et l'on y voit encore les guirlandes qui passent, qui passent... Elles sont innombrables... Une barque descend, seule, sans rameurs, déserte, abandonnée au fil de l'eau...

GRADENIGA, à la SORCIÈRE.

Prends, Esclavonne ! Sa vie maintenant t'appartient. Fais une bonne incantation,

La SORCIÈRE prend les cheveux qu'elle insère dans l'image de cire, autour de la tête.

LA SORCIÈRE.

A présent, deux grains de jais pour les yeux : un bleu et un noir.

GRADENIGA.

Celle qui possède un collier de jais en possédera un d'or.

LUCREZIA.

Moi !

CATARINA.

Moi !

ORSEOLA.

Moi !

A l'envi, les trois espionnes avides arrachent de leur cou les colliers et cherchent anxieusement le grain bleu et le grain noir.

CATARINA.

Voici le noir !

LUCREZIA.

Voici le bleu !

Elles présentent les grains de verroterie à la SORCIÈRE, qui les prend et les fixe sur le petit visage de cire en guise de pupilles. — GRADENIGA ouvre l'écrin posé sur la banquette écarlate, pendant que les espionnes allongent vers elle leur main creuse.

GRADENIGA.

Pour toi !... Pour toi !... Pour toi !

Les espionnes font le geste de baiser la main de la donatrice, et s'inclinent ; puis elles s'éloignent à regret en serrant le collier reçu, souriantes, flexibles et obliques. — JACOBELLA se tient à l'écart, près de NERISSA qui lui bande le front avec une écharpe blanche où le sang refleurit, vermeil. — GRADENIGA la regarde et s'approche.

GRADENIGA.

Et pour toi, Jacobella? Tu restes à l'écart, silencieuse; et tu saignes! Pour toi mes joyaux les plus chers! Sur ton front qui saigne, je mettrai une couronne de perles. Je veux t'avoir sans cesse à mes côtés, je veux que tu ne me quittes plus. Tu seras toujours la chérie de mon cœur. A partir d'aujourd'hui, ta vie coulera comme un ruisseau... Et Nérissa, ta douce Nérissa!... Je ne te séparerai pas d'elle; je vous garderai toutes les deux près de moi, et jamais vous ne serez tristes... Tu souffres, tu souffres de ta blessure? Dis-moi, dis-moi : qui t'a frappée? C'est elle, sans doute, la courtisane, pendant que tu coupais la boucle de cheveux? Et comment t'y es-tu prise? Parle, ma bien-aimée! Je t'écoute.

Elle attire JACOBELLA près du banc et jette sur le tapis un coussin pour que la blessée s'y accommode.

LA SORCIÈRE, s'avançant.

L'image est faite. (Elle tend à la DOGARESSE la figurine chevelue, nue, jaunâtre, aux yeux de verre, pareille à une idole. Muettes, les femmes regardent avec une vague terreur.) Cette image est celle de la courtisane Panthéa, qui doit mourir. L'ange de ce jour est Anhoël.

Les mains de la DOGARESSE tremblent en recevant le maléfique engin de mort. Elle s'assoit sur le banc écarlate et pose l'image sur ses genoux. Elle reste quelques instants penchée sur le sortilège, fixant un regard intense où elle amasse toute la force destructive de sa haine. Puis, d'un geste brusque, elle tire de ses tresses une longue épingle d'or, comme on tire un stylet de sa gaine, et elle la plonge dans la figure de cire. La SORCIÈRE, qui s'est rapprochée du piédestal, lit à voix basse dans le livre les imprécations et, de temps à autre, verse sur le brasier une poudre d'aromates. Les nuages sont violets au-dessus du jardin qu'envahit une ombre morne.

PENTELLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

On voit un feu sur la rivière, du côté des Portes... Le feu grandit, grandit toujours. On dirait un incendie; on dirait qu'il approche; on dirait qu'il se meut sur l'eau comme un navire embrasé... C'est un feu de joie. Quelles étranges couleurs! On y voit s'agiter des ombres noires, comme de gens qui danseraient... Le feu grandit toujours...

GRADENIGA, furieuse, arrachant de ses tresses une seconde épingle et la piquant dans l'image.

Ah! que le feu de l'enfer te dévore!... (Elle se tourne vers la sorcière.) Esclavonne, Esclavonne, invoque tous les anges et tous les démons! Fais qu'elle tombe foudroyée au milieu de

sa joie! Tout ce que je t'ai promis, je te le donnerai; et je te donnerai davantage encore, davantage encore. Tu m'entends? Mais il faut qu'elle meure! Fais les imprécations. Fais les imprécations! (Elle arrache de ses cheveux une autre épingle, puis une autre, puis une autre, et les plonge toutes dans l'image; et puis, elle en cherche encore dans ses tresses, furieuse. Comme elle n'en trouve plus, avec un geste violent elle met la main sur la tête de JACOBELLA qui se tient près d'elle, accroupie sur le tapis. JACOBELLA pousse un cri de douleur.) Ah! Jacobella, ta blessure! Elle saigne encore. Ton bandeau est rouge... Mais tu ne m'as pas dit, tu ne m'as pas dit qui t'avait frappée. C'est elle, sans doute, la courtisane, pendant que tu coupais ses cheveux? Raconte-moi, parle! A quel endroit de sa tête as-tu coupé la boucle? Près de l'oreille? sur le cou? à la place où palpite la grande veine?

JACOBELLA.

Sur la nuque. Elle ne s'en est pas aperçue; elle n'a pas entendu le bruit des ciseaux... Si abondante est sa chevelure que, quand elle la dénoue, elle n'entend et ne voit plus rien. Elle est comme surchargée de dix manteaux. Et parfois elle suffoque. Et parfois elle gémit, comme celle qui porterait un fardeau sur une montagne; ou bien elle gazouille comme un rossignol caché dans un buisson.

De nouveau, GRADENIGA cherche parmi ses tresses la pointe cruelle. Comme ses femmes l'entourent, agenouillées, elle tend la main vers leurs têtes. Alors ORSEOLA retire une de ses épingles et l'offre à sa maîtresse, qui la pique dans l'image.

GRADENIGA.

Tu étais donc sur le bateau? Et par quelle ruse y étais-tu entrée? Dis-moi, dis-moi.

JACOBELLA.

Panthéa avait fait publier un ban pour demander une coiffeuse nouvelle qui lui arrangerait les cheveux d'une nouvelle manière. Car elle est lasse d'inventions, vu qu'elle a imité jusqu'ici toutes les choses naturelles, les plus délicates et les plus superbes: les cellules des abeilles et les cornes du bélier, les fleurs de la jacinthe et les flots de la mer. J'avais appris cela, et j'allai m'offrir chez une de ses servantes à laquelle je vantai mon adresse. Et je fus admise à donner des preuves de mon art. Nerissa m'attendait dans une nacelle. En montant sur le *Bucentaure*, je tremblais comme la feuille.

GRADENIGA.

Il était là? tu l'as vu?

JACOBELLA.

Il était là; il respirait les fioles des parfums, comme pour s'enivrer. Lorsqu'elle me vit paraître, Panthéa lui dit, moitié riante et moitié maussade : « Une encore qui n'a que ses deux mains! Ah, donne-moi pour ma toilette une petite esclave aux cent doigts subtils et agiles! » Je tremblais. Il me regardait fixement.

GRADENIGA.

Quel était son visage?

JACOBELLA.

Oh! très beau!

GRADENIGA renverse la tête en arrière, comme frappée au cœur. Sa main s'allonge vers ses femmes, avec un geste qui demande le dard aigu. LUCREZIA lui donne une de ses épingles. La DOGARESSE en perce l'image, qui se hérisse de pointes.

GRADENIGA.

Je te demande comment était son visage : serein, oublieux?

JACOBELLA.

Il paraissait avoir entre les cils une sombre pensée. Il avait les yeux ardents et un peu farouches.

GRADENIGA.

Mais parlait-il?

JACOBELLA.

Non, il ne parlait pas. Il paraissait absorbé. Lorsqu'il eut fini de me regarder, il tira de la gaine un poignard qu'il portait à sa ceinture et en trempa la pointe dans les fioles, pour la parfumer ou pour l'empoisonner, je ne saurais dire. Moi, je tremblais en défaisant les tresses pesantes. Mes mains, dans cette grande forêt d'or, étaient comme deux feuilles perdues. « Mais que fais-tu là, que fais-tu là? » me disait Panthéa, de dessous ses cheveux en désordre; et dans sa voix bouillait la colère. Alors, tout d'un coup, l'audace m'est venue. En un clin d'œil, leste comme un escamoteur, je coupai, je cachai. Puis je ne pensai plus qu'à la fuite. Mes mains devinrent presque inertes. Et sa colère éclata sur moi, terrible. Je fus chassée, poursuivie, battue... Une ser-

vante cypriote voulait me tuer à coups de babouches... Un Esclavon excitait contre moi ses lévriers...

NERISSA, qui éclate en larmes.

Ah! Sérénissime, je ne sais pas comment elle a pu s'échapper... Elle a toute la chair meurtrie par les coups; elle est toute blessée, aux bras, aux épaules, au sein...

GRADENIGA, à Nérissa.

Va, emmène-la. Fais-la panser. Demande à Pentella les baumes... Pentella! Pentella!

PENTELLA, du haut de la spirale.

Le feu s'approche; il vient sur le courant; toute la rivière en est illuminée... Les barques le suivent, l'entourent, serrées, innombrables... Une grande clameur!...

ORSEOLA.

Il faudra que le *Bucentaure* de la courtisane passe devant le jardin, avec son cortège.

CATARINA.

Elle naviguera sur la Brenta toute la nuit en festoyant; et, à l'aurore, elle entrera dans Venise par la Giudecca.

LUCREZIA.

A l'aurore, elle prendra un bain de rosée, comme la dogaresse Theodora Selvo, la Grecque, la fille de l'empereur Constantin.

ORSEOLA.

Chaque matin, dit-on, elle se baigne avec la rosée qu'elle fait recueillir dans les jardins et dans les champs, comme la dogaresse Theodora.

JACOBELLA.

Elle a plus de mille flacons, fioles et ampoules remplies de toutes sortes de parfums. Sur son *Bucentaure*, elle a un réservoir d'essences; et elle possède une femme appelée Morgantina, qui, mieux que personne au monde, connaît tous les secrets galants et la façon de composer des eaux parfaites, des pâtes, des onguents, des poudres, pour conserver la beauté!

LUCREZIA.

On dit qu'elle n'a pas un signe sur tout le corps, excepté les trames de ses veines, et qu'elle n'est pas véritablement

blanche, mais qu'elle est un peu bleuâtre, comme le blanc dans les yeux des enfants.

CATARINA.

On dit que le duc de Calabre possède une coupe d'or venue de Constantinople et modelée sur le sein de la Grecque Hélène, et qu'il en a fait modeler une seconde sur le sein de Panthéa, et que les deux coupes sont jumelles.

Pendant que les femmes parlent ainsi autour d'elle, GRADENIGA transperce l'image avec les épingles qu'elles enlèvent de leur tête et qu'elles lui offrent en faisant alterner les gestes et les paroles. La lueur interrompue des épingles cruelles évoque l'éclair et le froissement des armes sur la légende de cette femme à l'œil noir et à l'œil bleu. Mais la SORCIÈRE, debout entre le piédestal de la Vénus et le brasier ardent, continue à lire dans le livre du roi de Majorque. Par moments arrive du fleuve comme une clameur de bataille. Les nuages sont sur le point de s'éteindre.

ORSEOLA.

Entendez-vous la clameur ?

LUCREZIA.

Quels cris étranges ! Quels cris étranges !

CATARINA.

On dit que le désir d'elle met les hommes en frénésie, comme le taon les taureaux.

ORSEOLA.

C'est vrai, c'est vrai. Quand elle s'est montrée sur la proue d'or, tous les hommes étaient en démence.

JACOBELLA.

Elle a deux regards. La diversité de ses yeux trouble la raison de ceux qui la fixent.

LUCREZIA.

Écoutez ! écoutez ! Cela ne ressemble-t-il pas à un bruit de bataille plutôt que de triomphe ?

CATARINA.

La courtisane veut surpasser les triomphes des Dogaresses. Elle veut obscurcir dans les mémoires Morosina Morosini et Zilia Priuli et notre maîtresse la Sérénissime Gradeniga.

JACOBELLA.

C'est par milliers et par milliers qu'on a jeté dans la rivière les guirlandes de myrte, de laurier et de cyprès, pour que le courant les apporte jusqu'à la Giudecca, jusqu'à

Saint-Marc. Elles sont envoyées à Venise comme des messagères...

ORSEOLA.

O Seigneur Jésus, faites que celles de cyprès arrivent les premières !

CATARINA.

A l'aurore, Venise se réveillera toute enguirlandée, et dira : « Panthéa la courtisane arrive en triomphe ! » Et les Dix et le Grand Conseil...

Elle s'interrompt parce que GRADENIGA fait encore le geste de demander une épingle et que ses femmes n'en ont plus dans les cheveux.

ORSEOLA.

Nous n'avons plus une seule épingle, Sérénissime.

Les femmes, accroupies autour de la DOGARESSE, cherchent encore dans leur chevelure en désordre.

GRADENIGA, à la SORCIÈRE.

Esclavonne, esclavonne, que me dis-tu? Que dit ton livre? Crois-tu qu'elle sente les blessures? Crois-tu qu'elle agonise? Ne vois-tu pas comme je l'ai transpercée? Elle est toute hérissée d'aiguilles comme un porc-épic. (Du lointain de la rivière arrive encore une fois la clameur incertaine.) Écoute, Esclavonne, écoute les cris du triomphe ! Et tes imprécations durent depuis une heure ! (La SORCIÈRE, avec lenteur, portant toujours le livre ouvert dans sa main gauche, s'avance vers la DOGARESSE; elle s'incline sur l'image de cire toute brasillante d'aiguilles; elle pose sa main droite sur la petite tête chevelue et transpercée, en murmurant d'obscures imprécations. La nuit tombe du ciel, où les nuages ressemblent à des bûchers voilés de cendre.) Allumez les torches ! Il fait nuit.

Les femmes courent aux torchères. Tout à coup, on entend des cris dans le jardin. — BARBARA et ORDELLA entrent par le jardin en criant.

BARBARA.

Panthéa est dans les flammes !

ORDELLA.

Panthéa est dans les flammes !

La DOGARESSE bondit impétueusement, et jette au loin l'image, qui tombe à terre.

BARBARA, survient haletante.

Panthéa brûle ! Le *Bucentaure* est en feu ! Toutes les épées sont dégainées !

ORDELLA, suffoquée par l'angoisse.

Le *Bucentaure* flambe avec la courtisane, avec tous ses

gens! Il vient par la rivière, il est près d'ici. Déjà on distingue la lueur!...

BARBARA.

Une bataille, Sérénissime, une bataille!... Tous furieux... De barque à barque, ils se battent encore. Le sang ruisselle. C'est un carnage...

GRADENIGA, avec désespoir.

Et il est là-bas!

ORDELLA.

Le triomphe était prêt : cent et cent barques pavoisées, toute la rivière couverte de guirlandes, et les chants et les musiques. Et alors la discorde a éclaté... Sont venus de Mirano, par le canal, Priam Gritti, Marin Boldù et Pierre Sagredo, avec des bateaux pleins de leurs gens d'armes ; et ils voulaient monter sur le *Bucentaure* et prendre par force la courtisane et être les seigneurs de la fête. Et ils menaçaient de tout mettre à feu et à sang, pour imposer leur loi...

GRADENIGA.

L'ont-ils tué? l'ont-ils tué? Ah! dis-moi, dis-moi la vérité! Est-ce que tu l'as vu tomber?

ORDELLA.

Avec ses gens, il défendait le *Bucentaure* contre l'assaut... e ne l'ai pas vu tomber. Je ne l'ai vu qu'une seconde : il se battait contre Priam Gritti qui avait sauté sur le pont.

BARBARA.

J'ai vu Priam Gritti couvert de sang.

ORDELLA.

On ne voyait plus rien qu'une grande mêlée furieuse... Toute la rivière était pleine de fureur. Les barques pavoisées s'abordaient comme des galères, avec une grande fulguration d'épées. Et tous criaient : « Panthéa! Panthéa! » et à crier ainsi leur férocité s'exaltait. Et ceux de Mirano lançaient des feux grégeois. Et, à un moment, on vit le *Bucentaure* de la courtisane envahi par les flammes avec une rapidité incroyable, comme une botte de sarments, comme une poignée de copeaux. Et une forte odeur se répandit sur toute la bataille ; et les flammes avaient des teintes jamais vues...

BARBARA.

Les essences, les aromates... Toutes les essences brûlaient dans les réservoirs, et les bois odoriférants, et les épices... En une seconde la barque s'est embrasée, l'air s'est parfumé, et la fureur s'est accrue aux alentours... Ils se battent à mort! Tous les bateaux descendent la rivière pêle-mêle, en une seule masse... Et ils se battent à la lueur de l'incendie... Ils approchent, ils sont là... Écoutez, écoutez!

Le bruit s'entend, de plus en plus proche; au fond du jardin apparaît le rougeoiement du bateau incendié. Folle de douleur et de terreur, la DOGARESSE s'élance vers l'escalier ; sur les premières marches elle vacille, tandis que ses femmes accourent et la soutiennent. La SORCIÈRE ramasse l'image de cire et la dépose aux pieds de la statue de Vénus, de telle façon que les épingles reluisent contre l'obscurité du bronze.

PENTELLA, du haut de la spirale.

Voici le feu! voici le feu! C'est le *Bucentaure*, le *Bucentaure* de la courtisane, tout embrasé, couvert de cadavres ardents... Une bataille... Les épées brillent... mille épées... Feu et sang...

La DOGARESSE, parvenue au milieu de la spirale, se penche sur les balustres entre deux colonnes, muette, folle de douleur et de terreur, tandis que passent devant le jardin les flammes et les cris. Son visage livide et désespéré s'illumine d'une réverbération sanglante et exprime toute la grandeur et toute la beauté de ce spectacle tragique.

LES CRIS DES COMBATTANTS.

Panthéa!... Panthéa!... Panthéa!...

GABRIEL D'ANNUNZIO

Traduction de G. HÉRELLE.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— QUATRIÈME SÉRIE —

I

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, 17 septembre — 16 octobre 1838.
17 septembre.

Depuis que je vous écrit, je n'ai fait que travailler en désespéré. Je n'ai pu, *cara*, vous écrire deux lignes, au milieu de cette avalanche d'idées et de travaux.

Rien de tout cela ne me donne un sou; j'ai préparé, pour me sauver, des drames, et je les ai tous commencés, mais je veux aller *au grand*, et je suis mécontent, en sorte qu'en voyant combien je fais mal et combien je vois de belles choses à faire, j'abandonne. Cependant, mon salut est au théâtre. Un succès y donne près de cent mille francs; deux

1. Voir la *Revue* des 1er février, 15 février et 1er mars 1894; — 1er décembre 1894, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1895; — 1er octobre, 15 octobre 1896, 15 mars et 15 avril 1898.

La dernière lettre de la troisième série était datée du 2 mars 1838. Dans l'intervalle, Balzac était allé en Sardaigne: on sait qu'il avait conçu l'espoir de faire fortune en exploitant les scories de plomb argentifère abandonnées par les Romains dans ce pays, aux environs des mines; on sait aussi que ce projet ne réussit pas. — Voir dans sa *Correspondance* (Paris, 1882; Calmann-Lévy, éditeur), une lettre du 22 avril 1838. — Revenu en France par Gênes et Milan, rentré à Paris, il s'était installé dans une maison de campagne, aux Jardies, près Sèvres, pour échapper à la loi sur la garde nationale.

succès m'acquittent, et deux succès, c'est une affaire d'intelligence et de travail, voilà tout.

Au moment où je vous écris, je commence un drame en trois actes, intitulé *la Gina*. C'est *Othello* retourné. La Gina sera un Othello femelle. La scène est à Venise, et je veux enfin essayer du théâtre. Les propositions ne me manquent pas. On m'offre, d'un côté, vingt mille francs de prime pour quinze actes, et j'ai les quinze actes dans la tête, mais non sur le papier.

18 septembre.

Le temps de tourner cette page, j'ai trouvé *la Gina* trop difficile, il y a des raisonnements qui assassinent. Ainsi, dans *Othello*, Iago est le pilier qui soutient la conception ; moi, je n'ai que l'intérêt d'argent, au lieu de l'intérêt de l'amour méconnu. J'ai trouvé mon personnage inadmissible. Un auteur de vaudeville n'eût pas été arrêté par cette difficulté. Comme il s'agit de gagner de l'argent, je vais revenir à une ancienne pièce, conçue depuis longtemps, et qui s'appelle *Richard Cœur-d'Éponge*. Je vous en dirai quelque chose, si je la fais.

Ma maison n'avance pas ; j'ai encore des murs à faire pour m'enclore, et une foule de choses à l'intérieur. C'est effrayant. J'y ai trouvé une source ; mais ce n'est pas une source de fortune ! c'est de l'eau claire.

10 octobre.

Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon, et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau, et qui était sur ce petit livre que vous connaissez, qui vous appartiendra, hélas ! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières. Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés), étant sans argent, j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait cinq cents, et de là le plus beau livre de l'époque, c'est-à-dire la publication des *Maximes et Pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier, qui est un gros bonnet de son arrondissement, et qui veut avoir

la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura en dédiant ce livre à Louis-Philippe. Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme, saisie après bien des recherches, par votre mougik, Honoré de Balzac. Rien ne m'a fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à une espèce d'épicier, qui peut se recommander à Vôtre Grâce par son titre d'administrateur d'un bureau de charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs, et le bonnetier peut en gagner cent mille. J'ai une si grande défiance de moi-même que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier la gloire et le profit. Vous reconnaîtrez la main de votre esclave dans la dédicace à Louis-Philippe. Que l'ombre de Napoléon me pardonne[1] !

15 octobre

Cara, vous êtes plus que jamais convertisseuse à mon égard. Votre lettre est d'une grave et sérieuse abbesse, et de l'omnipotente, et *omni-sçavante*, et gracieuse, et spirituelle comtesse Hanska. Je me mets à vos genoux, belle et chère sœur Massillon, pour vous dire ici que le malheur de ma vie est une longue prière, que j'ai l'âme bien blanche, non parce que je ne pèche pas, mais parce que je n'ai pas le temps de pécher, ce qui la rend sans doute bien noire à vos yeux. Mais vous savez que j'ai dans la niche de mon cœur une madone qui sanctifie tout. Que vous ai-je dit ou fait qui me vaille tant de recommandations chrétiennes? Je travaille tant, que je n'ai pas toujours le temps de dormir, et, symptôme plus effrayant, de vous écrire. Un homme aussi malheureux

1. Cet ouvrage, rarissime aujourd'hui, parut réellement à la fin de 1838, sans nom d'éditeur, sous ce titre : *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J.-L. Gaudy jeune, Paris 1838. Voici la dédicace dont parle Balzac :

« SIRE,

» Une récompense ambitionnée par l'auteur de ce travail a été l'honneur de le dédier à VOTRE MAJESTÉ.

» A vous, SIRE, appartenait ce legs d'un génie qui voulut une domination absolue pour faire triompher la France; ne vous doit-on pas des triomphes que l'Europe nous envie, obtenus par des pensées probes et citoyennes, qui manquent dans ces *Maximes* trop souvent dictées par la nécessité, et où brille toujours l'épée du capitaine? Aussi, vous seul, SIRE, pourrez un jour avoir grossi ce trésor sans avoir alarmé la liberté. »

est le plus grand coupable ou le plus grand innocent de la terre, et, dans ces deux cas, il n'y a rien à faire. Voulez-vous savoir jusqu'où cela va? Je suis las de la vie ainsi faite, et, sans mes devoirs, j'en prendrais une autre. Il faut avoir reçu bien des coups, être bien lassé par le sort, pour s'abandonner au hasard, comme je le fais aujourd'hui, avec un caractère aussi fortement trempé que l'est le mien.

Vous avez des réticences, à propos de mes affections, qui me chagrinent d'autant plus que je ne puis y répondre (aux réticences), et vous me demandez sur ma santé des explications superflues. Comment n'avez-vous pas deviné, avec votre front si grand de perspicacité et de mille autres attributs, que les malheureux ont toujours des santés robustes; ils peuvent traverser les mers, les incendies, les batailles, coucher au bivouac, dans les plâtres neufs ; ils sont toujours sains et entiers! Oui, je suis à merveille, sans douleurs, sans aucuns maux, dans ma jeune maison. N'ayez aucune inquiétude. Hormis ma grande et générale fatigue, après mes excès de travail de la quinzaine dernière, je vais bien, et n'étaient mes cheveux blancs qui abondent, je me croirais rajeuni de dix ans.

Mon Dieu, comme je souffre quand, en vous lisant, je m'aperçois que vous avez souffert de mon silence, et que vous avez épousé mes inquiétudes et les angoisses de ma pauvre vie! Le savez-vous? Le sentez-vous? Non, ne me voyez jamais, comme vous me le dites, joyeux et tranquille! Quand je vous écris joyeusement, c'est que tout est au plus mal et que je veux vous cacher combien tout va mal. Tout va si mal que, si je ne vous écris pas, c'est que... Non, je ne puis vous l'écrire; je vous le dirai quelque jour et vous aurez regret de m'avoir écrit quelques paroles cruelles et douces tout à la fois, à propos d'un retard. C'est de ces choses que vous ne devineriez jamais. Ne craignez pas que jamais rien n'altère ni ne diminue un attachement comme le mien. Vous me supposez léger, étourdi; cela me fait rire. Croyez donc une bonne fois pour toutes que celui à qui vous voulez bien reconnaître quelque profondeur dans la pensée, en a au cœur, et que, quand on déploie autant de courage dans la lutte où je suis engagé, on peut avoir une grande constance dans les

affections. Seulement, vous ignorez les exigences de chaque journée, les épouvantables difficultés où je me dépense. Si vous saviez qu'il a fallu des intrigues comme celles du *Mariage de Figaro* pour faire arriver un bonnetier à payer quatre mille francs les *Pensées et Maximes de Napoléon;* que mes éditeurs ne veulent pas me donner d'argent ; que je suis en train de rompre ce marché, que pour le rompre il faut cinquante mille francs, que cinquante mille francs ne se trouvent pas dans toute la librairie ; qu'après avoir cru ma vie arrangée et tranquille, elle est plus en péril que jamais, vous ne traiteriez pas de folie (vous !) mon entreprise de Sardaigne ! Oh ! je vous en prie, ne vous mêlez jamais de conseiller ni de blâmer les gens qui se sentent au fond de l'eau et qui veulent revenir à la surface ! Jamais les gens riches ne comprendront les malheureux.

Il faut avoir été soi-même sans amis, sans ressources, sans pain, sans argent, pour savoir à fond ce qu'est le malheur ! Aussi ai-je, moi, l'intelligence de toutes ces choses, et je ne me plains plus d'être la victime d'un malheureux, qui, pour vivre, vend le bon mot que j'ai pu dire hier sur le boulevard et qui, publié, est une attaque horrible contre moi. Je ne me plains plus ni de la calomnie ni des injures ; les pauvres malheureux en vivent et, quoique je préférerais mourir à vivre ainsi, je ne me sens pas le courage de les blâmer, car je sais ce que c'est que de souffrir.

Vous ne savez pas tout ce que ceux qui m'aiment, comme ma sœur et ma mère, me disent quand ils savent que j'écris des lettres. Vous croyez que c'est peu de chose de tout quitter pour raconter sa vie !... Je ne veux pas vous dire encore tout ici, car vous m'écririez fièrement de ne plus vous écrire, comme madame Carraud l'exige de moi, et je ne pourrais pas me passer de la seule consolation que j'aie. Quelque rares que soient mes lettres, elles sont *les seules* que j'écrive aujourd'hui (celles d'affaires exceptées ; et encore, que de querelles et de mauvaises affaires me suis-je faites pour n'avoir pas répondu !). Vous ne pouvez savoir ce qu'est une vie littéraire aussi occupée que l'est la mienne. Quoi qu'on vous dise ou qu'il vous paraisse de mon silence, sachez bien que je travaille jour et nuit ; que le phénomène de ma production est

doublé, triplé ; que je suis arrivé à corriger des volumes en une nuit, à les écrire en deux jours et demi ! Le monde est fou. Il croit qu'un *livre se parle*. Cela ne me fait du chagrin que de vous ; les autres me font rire de pitié. Depuis le mois de novembre dernier, j'ai écrit : 1° *César Birotteau ;* 2° *la Maison Nucingen ;* 3° *la Torpille* (ou le commencement) ; 4° j'ai sous presse le commencement du *Curé de Village ;* 5° *le Constitutionnel* a donné *les Rivalités en Province* (la fin du *Cabinet des Antiques) ;* 6° j'achève *Massimilla Doni ;* 7° j'ai deux volumes in-octavo intitulés *Qui a Terre a Guerre ;* 8° j'achève les *Illusions perdues* ; 9° j'ai cinq drames sur mon bureau. (Ceci est inconnu.)

Cara, chacun de ces ouvrages aurait efflanqué et fourbu pour un an le plus fort des autres écrivains français, qui ne font pas un demi-volume par an. Quand je vous dis que c'est à faire pitié !

Je ne vous parle pas du livre d'amour dont je vous ai dit quelque chose et qui est là sur ma table, sous votre lettre ; j'en ai vingt-cinq feuillets d'écrits, environ. Je ne parle pas de cinq *Contes drolatiques* écrits depuis deux mois.

Mon Dieu, je n'ai pas une *âme* qui me connaisse ; il n'y en a eu qu'une. La pauvre et chère madame de B... me venait voir tous les jours, et, dans ce temps-là, elle croyait que je périrais sous le fardeau. Que dirait-elle en le voyant décuplé ! Oui, je travaille dix fois plus en 1838 qu'en 1828, en 1830 et 1831, 1832 et 1833. Dans ce temps-là, je croyais à la fortune, et aujourd'hui je crois à la misère. Il y a beaucoup de gens qui m'en veulent de ne pas me vendre au bel ordre de choses actuel. J'aimerais mieux périr ! Je veux avoir mon franc parler.

Vous me demandez quand se calmera cette furie française qui m'emporte en Italie, en Sardaigne, etc. : n'est-ce pas me demander quand je serai imbécile ? Vous voulez donc qu'un homme qui peut écrire en cinq nuits *Qui a Terre a Guerre* ou *César Birotteau*, aille à pas comptés comme un rentier qui promène son chien sur le boulevard, lit *le Constitutionnel*, revient dîner chez lui et va, le soir, voir jouer au billard ? Je vous accorde cinq secondes ici pour rire de la plus charmante personne du monde, qui est, à mon avis, madame Eveline. Il

ne vous resterait plus qu'à blâmer *la furia* qui me fera venir voir les gens du Nord dans leur steppe. Sachez, belle grande dame, que si je m'abandonnais, comme vous me le proposez, à la Providence, la Providence m'aurait déjà mis en prison pour dettes, et je ne vois pas ce qu'il y aurait de providentiel dans un séjour à Clichy. Que diraient les plantes, qui sortent des caves pour aller au soleil, si elles entendaient une jolie colombe leur demander pourquoi elles se traînent le long d'un soupirail?

Théophile Gautier est un garçon dont je croyais vous avoir parlé. C'est un des talents que je reconnais; mais il est sans force de conception. *Fortunio* est au-dessous de *Mademoiselle de Maupin*, et ses poésies[1] qui vous ont plu m'ont épouvanté comme décadence de poésie et de langage. Il a un style ravissant, beaucoup d'esprit, et je crois qu'il ne fera jamais rien, parce qu'il est dans le journalisme. C'est le fils d'un receveur d'une barrière d'octroi de Paris, la barrière de Versailles précisément. Il est très original, il sait beaucoup, il parle bien des arts, il en a le sentiment. C'est un homme hors ligne, et qui se perdra sans doute. Vous avez deviné *l'homme;* il aime la couleur et la chair; mais il comprend aussi l'Italie sans l'avoir vue.

16 octobre.

Je suis en marché avec *le Journal des Débats* pour y loger toute ma prose, à un franc la ligne. Voici pour faire hurler M. Sedlitz, le poète allemand, qui est baron, qui a des terres, et qui s'est scandalisé, chez votre hôtesse de la *Landstrasse*, de m'entendre causer des produits de la littérature. Si *l'affaire* se fait, vous me verrez alors bientôt à Wierzchownia. J'y veux venir en hiver.

Mille tendresses, prêcheuse ou rieuse, mondaine ou catholique. Allons, à bientôt.

1. *La Comédie de la Mort.*

II

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies (Sèvres), 15 novembre 1838.

Aujourd'hui, j'aurais fermé et vous eusse envoyé une lettre commencée depuis un mois ; elle est perdue, et perdue sur mon bureau. Voici trois heures de nuit consumées à la rechercher. Je me dépite, je la pleure, car, pour moi, toute expression d'âme tombée dans le gouffre de l'oubli me semble irréparable. Vous auriez su tout ce qui m'est arrivé depuis ma dernière lettre. En deux mots, je vais entrer dans une période plus heureuse, ou, pour se servir d'un mot plus juste, moins malheureuse que par le passé, financièrement parlant. Encore quelques jours et j'aurai peut-être acquitté la moitié de ma dette. Le succès matériel arrive; il commence. On va m'exploiter sous plusieurs formats à la fois. Mes éditeurs me laissent leur rembourser mon marché qui me liait trop, et je vais, dans quelques mois, être libre. Voici les résultats. Vous ignorerez, jusqu'à ce que je vous les dise, les deux mois de marches et de contremarches, de conférences, d'allées et de venues qui m'ont fait monter et descendre les échelles de l'espérance.

Ma plume aura rapporté des monceaux d'or pendant ces mois-ci. *Qui a Terre a Guerre,* plus de mille ducats ; *le Cabinet des Antiques*, cinq cents ducats ; *Sœur Marie-des-Anges*, mille ducats, etc., etc. *Massimilla Doni*, cent ducats. On a vendu deux mille ducats le droit de vendre trente-six mille volumes in dix-huit pris dans mes œuvres. La *Physiologie du Mariage*, in dix-huit, a été vendue cinq cents ducats. Enfin, c'est toute une récolte subite, inespérée, et venue à temps. J'espère, d'ici à cinq mois, avoir acquitté pour dix mille ducats de dettes. Mais j'ai huit volumes à terminer. On m'a acheté des préfaces d'une feuille cinquante ducats [1]. Cela vous fera plaisir, n'est-ce pas? Rien ne me donne encore d'aisance, car

1. La préface de la *Physiologie du Goût*, édition Charpentier.

tout ne sert qu'à acquitter l'ancien passif; mais enfin, j'ai pu respirer. Quelque chose qui vous fera plaisir et qui réjouira votre âme catholique, sera d'apprendre que toutes mes affaires ont pris cette riante tournure depuis un jour où ma mère m'a pendu au cou une médaille bénie par un saint, et que je porte religieusement avec une autre amulette que je crois plus efficace[1]. Les deux talismans se sont très bien trouvés ensemble, et ne se sont pas déplu. Je n'aurais pas pas voulu désobliger ma mère, mais ce miracle ne m'a pas encore converti, parce que j'ignore quel a été le plus puissant.

J'ai été très misérable, ces jours-ci; mes éditeurs empilaient des écus, mais je n'avais pas un rouge liard, et cette guerre de conférences diplomatiques me coûtait beaucoup. Me voilà revenu dans ma coquille à Sèvres, où rien n'est encore fini ni habitable. J'ai mon déménagement à faire, et beaucoup de dépenses encore.

Le moral est moins satisfaisant que le physique; je vieillis, je sens le besoin de compagnie, et, tous les jours, je regrette l'adorée créature qui dort dans un cimetière de village auprès de Fontainebleau. Ma sœur, qui m'aime tant, ne pourra jamais me recevoir chez elle. Il y a là une jalousie féroce qui barre tout. Ma mère et moi nous ne nous convenons point, réciproquement. Il va falloir s'appuyer sur le travail, à moins que je n'aie une famille d'amis auprès de moi; c'est ce à quoi je voudrais arriver[2]. Un bon et heureux mariage, hélas! j'en désespère, quoi que nul mieux que moi ne fût façonné à la vie domestique.

J'ai des chagrins intérieurs que je ne puis dire qu'à vous et qui m'oppressent. Depuis que j'ai eu des idées et des sentiments, j'ai été tout entier à l'amour, et la première personne que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un cœur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis son fatal *mais! Mais elle avait vingt-deux ans de plus que moi,* en sorte que si l'idéal était dépassé mora-

1. Sans doute le portrait de madame Hanska.

2. Balzac loua, en effet, un pavillon des Jardies au comte et à la comtesse Émile Guidoboni-Visconti.

lement, le matériel, qui est beaucoup, posait des bornes infranchissables. Cette passion sans limites que j'ai dans l'âme n'a donc pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout. Croyez-vous, maintenant, qu'il puisse se rencontrer quand je vois le temps fuir au galop pour moi?

Ma vie sera manquée, et je le sens amèrement. Il n'y a pas de gloire qui tienne, il faut se résigner. Il n'y a pas de hasard pour moi. Ma vie est déserte. Il y manque ce que j'y ai désiré, ce pourquoi je ferais les plus grands sacrifices, ce qui ne me viendra plus trouver, ce sur quoi je ne peux plus compter. Je le dis mathématiquement, sans la poésie des doléances, que je pourrais élever à la hauteur des lamentations de Job; mais le fait est là. Je ne manquerais pas d'aventures. Je puis jouer, si je le veux, le rôle d'homme à bonnes fortunes, et il me soulève le cœur de dégoût. La nature m'a fait pour l'amour unique. Je ne comprends rien hors cela. Je suis un Don Quichotte inconnu. J'ai des amitiés vives. Madame Carraud, en Berry, est une belle âme; mais l'amitié ne remplace point l'amour, l'amour de tous les jours, de toutes les heures, qui fait trouver des plaisirs infinis à entendre à tout moment des pas, une voix, un frôlement de robe dans la maison, ce que j'ai eu, quoique imparfait, à plusieurs reprises, en dix ans. Ajoutez à ceci que j'ai en détestation profonde les jeunes personnes, que je tiens plus compte de la beauté développée que de celles qui se développeront, et le problème est encore plus difficile à résoudre.

Hier, pendant toute la soirée, à l'Opéra, où j'ai été entendre chanter Duprez dans *Guillaume Tell*, j'ai été en Suisse, et la Suisse c'est le Pré-Lévêque et les deux bords du lac que nous avons faits ensemble. Il y a tel détail de notre course à Coppet ou à Diodati qui m'a plus occupé que ma vie même. En regardant le lac des Quatre-Cantons, je me souvenais, mais *mot pour mot*, de tout ce que vous me disiez en passant devant l'habitation Galitzin, de ce que vous m'avez dit à propos de tel ou tel portrait à Coppet, etc. Aussi me suis-je dit, de la manière que je me dis ce qui sera : « Il ne se passera pas tel temps sans que j'aie vu l'Ukraine ». Puisque je vis tant par le souvenir, voilà les trésors qu'il faut

aller chercher, et non des mines d'argent, car j'étais plus heureux en Suisse d'Opéra que le millionnaire Greffulhe, qui bâillait au-dessus de moi. Je vais économiser pour faire mon voyage.

D'après vos lettres si sérieuses, si couleur *tannée* et ascétique, j'ai peur de vous trouver l'esprit changé. N'importe, il faut aimer ses amis comme ils sont.

Vous vous plaignez des divorces de Pologne, tandis que nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le code civil, tel que Napoléon l'avait fait combiner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux, sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux. Il y a dans Paris quarante mille ménages sur parole, sans contrat ni religieux ni civil, et c'est les meilleurs, car chacun craint de se perdre. Nous ne disons pas cela au public, mais cette statistique est exacte. La loi napoléonienne n'admettait qu'*un* divorce dans la vie d'une femme, et elle l'interdisait après dix ans de cohabitation. En ceci, elle avait tort. Il y a des tyrannies qui se supportent dans la jeunesse et qui plus tard sont intolérables. J'ai connu une femme adorable, qui a attendu l'âge de quarante-cinq ans et le mariage de ses filles pour se séparer à l'amiable de son mari, ayant remis à ce moment, où elle ne serait plus soupçonnée, cette libération sans laquelle elle serait morte.

Comment, vous osez nous dire qu'il n'y a qu'*un* homme en ce *stupide* XIXe siècle ! Napoléon, n'est-ce pas? Et Cuvier, *Cara !* Et Dupuytren, *Cara !* Et Geoffroy Saint-Hilaire, *Cara !* Et Masséna, *Carina !* Et Rossini, *Carissima !* Et nos chimistes, et nos hommes secondaires, qui valent des talents de premier ordre ! Et Lamennais, George Sand, Talma, Gall, Broussais, mort hier, etc. ! Allons, vous êtes injuste. Lord Byron et Walter Scott, Cooper, etc., sont de ce siècle. Weber aussi, et aussi Meyerbeer, et aussi quelques gamins de Paris qui font une révolution en un tour de main. Victor Hugo, Lamartine et Musset sont, à eux trois, la monnaie d'un poète, car aucun d'eux n'est complet.

A propos, *Ruy-Blas* est une énorme bêtise, une infamie en vers. Jamais l'odieux et l'absurde n'ont dansé de sara-

bande plus dévergondée. Il a retranché ces deux horribles vers :

. . . . . affreuse compagnonne,
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

mais ils ont été dits pendant deux représentations. Je n'y suis pas encore allé ; je n'irai probablement pas. A la quatrième représentation, où le public est arrivé, on a sifflé d'importance.

Cara, je voudrais que vous m'expliquassiez ce qui me mérite une phrase ainsi conçue : *la légèreté de votre caractère*, qui s'adresse à moi dans votre dernière lettre. En quoi suis-je léger ? Est-ce parce que, depuis douze ans, je poursuis sans relâche une immense œuvre littéraire ? Est-ce parce que, depuis six ans, je n'ai qu'une affection dans le cœur ? Est-ce parce que, depuis douze ans, je travaille nuit et jour à acquitter une dette énorme, que ma mère m'a mise sur le corps par le plus insensé calcul ? Est-ce parce que, malgré tant de misères, je ne me suis ni asphyxié, ni brûlé la cervelle, ni jeté à l'eau ? Est-ce parce que je travaille sans cesse et cherche à abréger, par d'ingénieuses tentatives qui manquent, le temps de mes travaux forcés ? Expliquez-vous ! Est-ce parce que je fuis toute société, tout commerce, pour me livrer à ma passion, à mon travail, à mon acquittement ? Serait-ce parce que je fais douze volumes au lieu de dix ? Serait-ce parce qu'ils ne paraissent pas avec régularité ? Serait-ce parce que je vous écris avec acharnement et constance, en vous envoyant toujours un autographe, avec une incroyable légèreté ? Serait-ce parce que je vais à la campagne au lieu d'être à Paris, afin d'avoir plus de temps et de dépenser moins d'argent ? Allons, dites, pas d'arrière-pensée avec votre ami. Serait-ce parce que j'ai, malgré tant de malheurs, conservé quelque gaieté, et que je fais des campagnes en Chine ou en Sardaigne ? De grâce, soyez sans crainte, parlez. Serait-ce parce que je tarde à faire du théâtre, pour ne pas y trouver une chute ? Ou serait-ce parce que vous êtes — avec une aveugle confiance de fils à mère, de frère à sœur, de mari à femme, d'amant à maîtresse, de pénitent à confesseur, d'ange à Dieu, de tout ce qu'il y a de plus *un*, — au fait de tout ce qui se passe dans ma pauvre

existence, dans ma pauvre cervelle, dans mon pauvre cœur, dans ma pauvre âme, que vous vous armez de mes confidences pour faire de *moi* un autre *moi* que vous grondez, souffletez, sermonnez, frappez à votre aise?

Légèreté de caractère! Certes, vous faites ce qu'aurait fait un bon bourgeois, qui, voyant Napoléon se tourner à droite, à gauche, et de tous côtés, pour examiner son champ de bataille, aurait dit : « *Cet homme ne peut pas rester en place; il n'a pas d'idée fixe!* »

Faites-moi le plaisir d'aller regarder là où vous l'avez mis le portrait de votre pauvre mougik; voyez l'espace qui est entre les deux épaules, le thorax et le front, et dites-vous : « Voilà l'homme le plus constant, le moins léger et le plus solide! » Telle est la pénitence. Après cela grondez, accusez, votre pauvre Honoré de Balzac; c'est votre chose, et j'ai tort d'avoir raison, car, si vous y tenez, je vais être léger de caractère: je vais aller, venir sans projets; dire des douceurs, sans projet, à la duchesse d'Otrante; m'amouracher d'une notaresse; faire des feuilletons pour faire enrager des actrices, et je serai d'un décousu superlatif. Je vais vendre les Jardies; j'attends vos ordres souverains. Il n'y a qu'une seule chose en laquelle je vous désobéirai, et c'est ma chose de cœur, où vous avez cependant tout pouvoir.

Je vous supplie d'ajouter que je suis aussi très léger de corps et maigre comme un squelette. Le portrait sera complet.

Expliquez aussi, si vous pouvez, la *multiplicité de mes entraînements*, moi de qui l'on dit qu'il n'est donné à personne de me faire faire autre chose que ce que je veux! (On ignore que je suis mougik de la terre de Paulowska, sujet d'une comtesse russe, et admirateur du pouvoir autocratique de mes souverains.)

Hélas! moi je ne mets rien en doute de vous, et je ne me révolte que contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un admirable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai *la nature dévote* en horreur. Ce n'est pas la piété qui m'effraie, mais la dévotion. S'envoler par-ci par-là dans le sein de Dieu, d'accord; mais, autant j'admire ces élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me dessèchent. La chicane n'est pas la justice.

Addio, cara. Il faut finir *Massimilla Doni,* faire le préambule du *Curé de Village* (dans ce livre vous m'adorerez en qualité de *Père de l'Église.* Ce sera du Fénelon tout pur), corriger *Qui a Terre a Guerre,* et, enfin, donner d'ici à dix jours, le manuscrit d'*un Grand Homme de province à Paris,* qui est la fin de : *Illusions perdues,* et vous voyez que ma paresse est bien occupée.

Je me suis occupé de votre parure de perles de Paris, et j'aurai une occasion. Dieu veuille qu'elle vous arrive pour la nouvelle année!

Avez-vous des autographes de Scribe, de Hugo, de Byron? Je vais vous envoyer tout cela.

III

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, 12 février — Paris 14 avril 1839.
12 février.

Quand cette lettre sera entre vos mains, il est probable que le sort de *l'École des Ménages* se décidera, que l'on représentera, pendant que vous me lirez, cette pièce méditée depuis si longtemps, et qui pourra tomber en deux heures. Elle a pris d'ailleurs de grandes proportions; il y a cinq grands rôles et le sujet est vaste. C'est bien le point douloureux des mœurs modernes : le mariage; mais peut-être les personnages manquent-ils de certaines conditions pour devenir types. A mes yeux, la pièce est bien la famille bourgeoise. Mais elle a quelque infériorité par cela même.

Je vais demain à Paris pour m'entendre avec les directeurs de la Renaissance, après beaucoup de protocoles échangés entre eux et un ami qui s'est chargé de débattre mes intérêts à propos de cette pièce; on la monterait en vingt jours. J'ai pris, pour poser mes idées et me les écrire, un pauvre homme de lettres, nommé Lassailly, qui n'a pas écrit deux lignes bonnes à conserver. Je n'ai jamais vu de pareille incapacité. Mais il m'a été utile à faire un premier germe sur lequel j'ai travaillé; néanmoins j'aurais voulu quelqu'un qui eût plus d'intelligence

et d'esprit. Théophile Gautier va venir pour faire une seconde pièce en cinq actes, et j'attends beaucoup de lui.

En effet, chère comtesse, il m'est impossible de faire tout ce que j'entreprends et tout ce qu'il me faudrait faire pour sortir d'embarras. Le croiriez-vous? Voici ce que j'aurai fait ce mois-ci : *Béatrix, ou les Amours forcés,* deux volumes in-octavo entièrement écrits, corrigés, et qui paraîtront dans *le Siècle*, puis, deux autres volumes in-octavo, intitulés : *Un Grand Homme de province à Paris*, la suite des *Illusions perdues*, dont il ne me reste à faire que le second volume, et qui sera fini cette semaine. Puis, enfin, trois pièces de théâtre : *l'École des Ménages*, *la Gina*, *Richard-Cœur-d'Éponge*.

Enfin, après de tels travaux, car j'en ai autant à faire en mars, me donneront-ils la liberté, ne devrais-je plus rien à personne, aurais-je la tranquillité d'âme d'un homme à qui personne n'a d'argent à demander? Je commence à sentir quelque fatigue. En me mettant à l'ouvrage tout à l'heure, il m'a été impossible de reprendre mon œuvre avec la même ardeur, et j'ai pensé à vous; j'ai voulu vous dire, à travers les espaces, combien souvent vous êtes là, puis vous confier mes petites douleurs et mes grands travaux, ou, si vous voulez, mes petits travaux et mes grandes douleurs.

13 mars.

Que de choses écoulées dans ma vie depuis le jour où je vous écrivais ces lignes! D'abord, vingt jours employés à corriger et refaire ma pièce, pour les gens du théâtre de la Renaissance, qui l'ont brutalement refusée, faute d'argent pour me payer la prime convenue; puis, lecture à quelques comédiens, directeur, etc., du Théâtre-Français qui l'ont trouvée magnifique, mais impossible à représenter telle qu'elle était, à cause de l'alliance du comique et du tragique. Ils la veulent ou tout l'un ou tout l'autre. Enfin, lecture chez une madame Saint-Clair, la sœur de madame Delmar, en présence des trois ambassadeurs d'Angleterre, Autriche et Sardaigne et leurs femmes, madame Molé, M. de Maussion, Custine, etc. Ravissement et critiques. Enfin, deuxième et dernière lecture chez Custine, en présence d'un autre flot de beau monde, qui la voudrait voir représenter. J'ai froidement mis ma pièce

dans mes cartons, et, ce matin, Gustave Planche est venu me la demander pour savoir ce qu'elle est ; il me donnera son avis dimanche prochain.

Ainsi, chère, beaucoup de travail, beaucoup de monde, beaucoup d'ennuis et peu de résultat. Cependant, apprenez que Taylor, le pêcheur des tableaux espagnols et l'ancien commissaire du roi près le Théâtre-Français, que le directeur Védel et Desmousseaux ont pris une si haute opinion de moi comme auteur dramatique qu'ils m'ont prié de leur donner le plus tôt possible une pièce entièrement comique, en me disant qu'ils la joueraient immédiatement. Ils sont convaincus que je puis faire tout un théâtre.

16 mars.

Planche est venu me demander ma pièce à lire ; il va me la rendre dans deux jours et, sans doute, il me dira ce qu'elle peut valoir. Stendhal, qui assistait à la lecture chez Custine, m'a écrit le petit mot qui servira d'enveloppe à ma lettre, et qu'il a signé, selon une vieille habitude inexplicable : *Cotonet*. Il ne signe qu'officiellement son vrai nom de Beyle.

Je ne suis bien ni d'esprit ni de corps. J'éprouve une lassitude horrible et qui, pour ma tête, n'est pas sans dangers. Je n'ai plus ni force ni courage. Les obstacles que je suis habitué à vaincre grandissent démesurément et m'épouvantent. Les soucis d'argent deviennent pour moi ce qu'étaient les Furies pour Oreste. Je suis sans soutien, énervé, sans même de sentiments aimables et sans la faculté d'en éprouver d'aucune sorte. Je suis une négation. Ah ! ces moments-là sont terribles, surtout quand, faute d'argent, je ne puis me secouer par un voyage. Il n'y a pas de plaisirs pour moi ; il n'y a que ceux du cœur. C'est la seule chose que l'intelligence n'ait pas encore envahi, c'est la seule chose qu'elle ne puisse remplacer.

Adieu ; voici une lettre sur laquelle j'ai écrit depuis deux mois ; depuis deux mois elle est dans mes papiers, et je la retrouve quand j'ai épuisé les feuillets dans lesquels je la mets.

14 avril.

Chère, voici près d'un mois écoulé. Quel mois ! Je viens de recevoir votre lettre aujourd'hui. Si mon irrégularité vous

fait chagrin, la vôtre me tue ; elle m'a fait croire que vous ne vouliez plus de mes lettres, et je suis resté comme un corps sans âme. J'ai, d'ailleurs, travaillé nuit et jour. Les corrections renaissantes du *Grand Homme de province à Paris*, de *Béatrix*, des articles à faire, tout m'a obligé de venir me mettre à Paris, dans une mansarde, où je suis tout auprès des imprimeries, afin de ne pas perdre de temps. Il faut finir tous ces ouvrages pour ravoir ma liberté, de l'argent, et vous ne savez pas ce qu'est l'argent en ce moment!

Je n'ai pas eu le plus fugitif moment pour reprendre cette lettre ; je n'ai dormi que par hasard, quand je succombais à la fatigue. Aussi suis-je entièrement désintéressé de la vie; il m'est absolument indifférent de vivre ou de ne pas vivre.

Voici les nouvelles. Vous verrez M. de Custine; il va en Russie. Il vous apportera le manuscrit de *Séraphita*, le manuscrit, entendez-vous, et non les travaux, qui sont trop volumineux. Il vous verra; il est riche; il est heureux de pouvoir voyager à son aise. Il fera, s'il le faut, un détour pour vous voir.

Je suis arrivé à ce point qu'en contemplant froidement ma situation, je n'ai plus que deux manières de couper le nœud gordien. Ou je vais vendre mon œuvre à exploiter pendant dix ans pour cent cinquante mille francs, ou, si je ne réussis pas à recouvrer ma tranquillité par ce moyen, je vais faire assurer ma vie pour une pareille somme, qui est le montant de ma dette, et je me jette dans le travail comme dans un gouffre d'où je sais ne pas sortir, car, aux faiblesses qui me prennent après mes travaux, quand ils dépassent une certaine limite, je sens qu'on meurt très bien par excès de travail.

Planche m'a rapporté ma pièce. Il la trouve au-dessus de tout ce qui se fait, mais nous sommes du même avis sur les défauts. Ramenée au point de vue de l'art, elle en a beaucoup.

Beyle vient de publier, à mon sens, le plus beau livre qui ait paru depuis cinquante ans. Cela s'appelle *la Chartreuse de Parme*, et je ne sais si vous pourrez vous le procurer. Si Machiavel écrivait un roman, ce serait celui-là. Jules Sandeau vient de traîner George Sand dans la boue d'un livre qui s'appelle *Marianna*. Il s'est donné le beau rôle, il est *Henry*! Lui! Grand Dieu! Vous lirez ce livre; il vous fera horreur,

j'en suis sûr. Il est antifrançais, antigentilhomme ; il est lâche ; il reproche à George Sand de l'avoir énervé et de l'avoir jeté comme une orange sucée ! Et Henry finit comme Jules aurait dû finir (quand on aime bien et qu'on est trahi), par la mort. Mais vivre et écrire le livre, c'est épouvantable.

Chère, n'accusez pas mon amitié. Vous saurez quelque jour quelle vie j'ai menée ces jours-ci, quels fardeaux j'ai portés ! Mes murs de terrasse se sont écroulés, aux Jardies ; il faut acheter de nouveau des terrains, une maison, et je n'ai plus d'argent. Cette maison, mon rêve de tranquillité, ma chère chartreuse, il faut quinze ou vingt mille francs pour m'y établir, et je ne sais si jamais j'y coulerai tranquillement mes jours. Douze ans de travaux, de peines et de chagrins m'ont laissé comme le premier jour, devant une dette aussi lourde et qu'il m'est aussi difficile d'acquitter. Madame de Staël l'a dit : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. »

Votre projet de venir voir les bords du Rhin m'a fait battre le cœur. Oh ! venez ! Mais vous ne viendrez pas. Il m'est bien facile d'aller à Bade et de voir le Rhin ; ce n'est ni long, ni coûteux, et de longtemps les voyages, qui me sont si nécessaires, ne me seront permis. Mais la malle-poste jusqu'à Strasbourg, et, de là, en deux instants, en Allemagne, c'est dix jours et vingt louis. Oh ! je ne sais pas si vous ne réchaufferiez pas un peu mon courage et si vous ne retremperiez pas mon âme. Alors, je ne donne pas le manuscrit à M. de Custine, et vous le viendrez prendre, celui-là et tous les autres ! Si vous faisiez cela, je vous amènerais un grand pianiste pour Anna, je... je ne sais pas ce que je ferais, car à ces lignes de votre lettre j'ai eu plus chaud, et je suis revenu à cette idée que la vie était supportable.

Vous me trouverez, en effet, bien changé, mais physiquement, horriblement vieilli, les cheveux blancs, et, enfin, vieux bonhomme. « Vous avez l'air aujourd'hui de porter tous vos lauriers », me disait l'autre jour M. de Beauchêne, que mon changement frappait. Quoique exagéré, le mot est joli. Je suis sûr que de l'autre côté du Rhin, je redeviendrai jeune. Quand je pense que, ma lettre reçue, ce qui prend un mois, vous pouvez venir, et que je vous verrais en juin, précisément

au moment où je ne pourrai plus écrire, où j'aurai besoin de repos ! Mais c'est un rêve, et il faut revenir à la poste et au papier à lettres, et à la puissance de l'imagination du cœur : le souvenir !

Adieu ; je vous dirai ce qui va m'advenir et comment finira pour moi la crise actuelle, que les affaires entre la Chambre et Louis Philippe ont compliquée.

IV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Sèvres, aux Jardies, 2 juin 1839.

Je reçois aujourd'hui votre dernière lettre et je viens de manquer, heureusement, de me casser la jambe, en allant voir ici les dégâts produits par un orage. Le pied m'a glissé ; j'ai fait porter le poids de mon corps sur le pied gauche, qui s'est tordu sous la masse, et tous les muscles qui enveloppent la cheville se sont violemment écartés et ont craqué avec un grand bruit. La masse de volonté que j'ai émise pour me soutenir m'a causé une douleur d'une violence extraordinaire au plexus solaire ; j'ai plus souffert là qu'à la cheville, quoique la douleur m'ait fait croire que j'avais la jambe cassée. Le chirurgien et médecin en chef de l'hôpital de Versailles est venu ; j'en ai pour quinze jours à garder le lit. Voilà, chère comtesse. Moi, j'y ai vu cette compensation que toutes mes horribles affaires financières, littéraires, etc., etc., etc., étant interrompues par force majeure, j'allais pouvoir vous écrire tout mon content, car il y a bien longtemps que je ne me suis trouvé avec vous. Hélas ! il a fallu tant travailler ! Les Jardies vont me coûter tant de veilles ! N'en parlons pas.

Eh bien, comme *disait* M. de Talleyrand[1], en se promettant des chagrins on est sûr d'être prophète. Plus de voyage au bord du Rhin ! Eh bien, pour une mauvaise nouvelle je vous en donnerai une bonne. Si la Chambre des députés nous vote notre loi sur la propriété littéraire, j'irai sans doute à

1. M. de Talleyrand était mort l'année précédente.

Saint-Pétersbourg et reviendrai par l'Ukraine. Mais, dans tous les cas, chère des chères, sachez que mon premier voyage sera pour vous. Tant que les Jardies ne seront pas arrangées, il m'est impossible de voyager ; ce serait une trop insigne folie, ce serait une ruine. J'ai encore une centaine de mille francs à gagner. Heureusement, mon accident est arrivé au moment où j'avais fini le *Grand Homme de province à Paris*, la suite de *Illusions perdues*. Sans cela je ne sais pas ce que je devenais avec mes libraires.

M. de Custine ne va pas jusqu'en Russie ; il ne va qu'à Berlin. Ainsi j'ai sorti votre précieux manuscrit pour rien de sa cachette.

Depuis deux jours que je suis au lit, il me prend des rages, mais de véritables rages de vous voir. Toutes les fois que je suis seul, que je rentre en moi-même, que j'ai le cerveau nettoyé, que je suis avec mon cœur, il en est ainsi. Votre lettre m'a désolé ; elle est venue quand j'étais au milieu de ces douces rêveries qui sont un Élysée pour moi, et j'ai trouvé votre lettre froide, cérémonieuse, religieuse, etc. Je vous ai haïe pendant deux jours. J'ai caché votre lettre, elle me donnait de l'humeur. Vous vous y dites ma vieille amie. S'il en est ainsi, apprenez que je ne vous aime que d'hier. Traitez-moi avec plus de coquetterie. Quand avez-vous reçu une lettre sans un autographe? Sachez, comtesse, que sur onze millions d'amis français et d'autres nations, il n'y en aurait pas un demi qui perpétuerait ce petit soin ; il y a là dedans une pérennité d'affection qui prouve que l'amitié en est toujours à son printemps. Eussiez-vous cinquante ans, mes yeux vous verront toujours en robe pensée, et ce que vous étiez sur le *crêt* de Neuchâtel. Vous n'avez aucune idée ni de mon cœur, ni de mon caractère. Fi ! Ne croyez pas qu'il soit facile de se débarrasser de moi !

Ma santé a résisté à des travaux qui ont étonné la littérature. J'en suis, chère, à mon douzième volume. Je me porte sur une jambe comme si j'en avais deux. Vous lirez *le Grand Homme de province à Paris*, une œuvre pleine de verve, et où vous retrouverez Florine, Nathan, Lousteau, Blondet, Finot, ces grands personnages de mon œuvre, comme vous avez la bonté de les appeler. Mais ce qui recommandera cette

œuvre à l'attention des étrangers, c'est l'audacieuse peinture des mœurs intérieures du journalisme parisien, et qui est d'une effrayante exactitude. Moi seul étais en position de dire la vérité à nos journalistes et de leur faire la guerre à outrance. On ne défendra pas ce livre-là chez vous.

J'ai dans ce moment sous ma plume *le Curé de Village* à achever ; le second épisode va paraître dans *la Presse*, intitulé : *Véronique*. Ce sera beaucoup plus élevé, plus grand, plus fort que *le Lys dans la Vallée* et que *le Médecin de Campagne*, et les deux fragments connus ont justifié mes promesses.

Dans une vie aussi occupée que l'est la mienne, rien n'y fait plus effet ; j'ai travaillé à mon ordinaire les jours d'émeute. Seulement, un mois ou deux auparavant, nous disions, Planche et moi : « On se tirera des coups de fusil dans six semaines », et l'on s'en est tiré.

Il m'est arrivé ces jours-ci un professeur russe de Moscou, M. de Chevireff, et j'aime tout ce qui finit en eff, à cause de Berditcheff ; je suis enfant à ce point de croire que je me rapproche de vous. C'est ainsi que jamais les mots : Vienne, Genève, etc., ne sonnent à mes oreilles impunément. Plus je vais, plus je deviens *hoffmanesque* à ce sujet.

Nous voilà donc revenus du Rhin ! Vous ne sauriez croire l'éblouissement que m'ont causé les deux fatales lignes, peut-être insoucieusement écrites, où vous me dites que votre voyage est remis. Il m'était si facile d'aller sur le Rhin, même ayant des affaires et des journaux sur les bras ! Notre ligne de malle-poste est si rapide de Paris au Rhin, Enfin, il faut mettre ceci avec bien des rêves d'or. Le printemps vous a consolée ; moi, rien ne m'en console. Mais vous n'êtes plus dans le secret de l'attachement que vous inspirez. Je vois par la date de votre lettre que vous m'avez écrit le jour de ma fête, et vous ne vous en êtes pas doutée ! Je cesse mes plaintes. car j'aurais l'air bien ridicule dans les deux cas ; mais j'ai remarqué que vous aviez moins de lignes dans vos pages, et que vous vous étiez, à la lettre, débarrassée de moi. Peut-être l'ai-je mérité en vous disant, dans une de mes précédentes lettres, combien j'avais peu de temps pour vous écrire, en ayant l'air de vous vanter ma fidélité. Mais, hélas ! c'était une naïveté d'enfant qu'il ne fallait pas punir.

Un jour je vous dirai la vérité sur ces passages, et vous en serez attendrie, et vous serez très honteuse de m'en avoir voulu.

Ne croyez pas que, parce qu'il y a quatre cents lieues entre nous, je ne sache pas lire les pensées qu'il y a sous votre front sublime. Et je puis vous les défiler toutes, une à une. Il me suffit d'examiner votre lettre avec une attention à la Cuvier, pour retrouver la situation d'âme dans laquelle elle a été écrite, et vous aviez alors quelque chose contre moi, sans doute. Vous me le direz plus tard.

Mes Jardies avancent très peu. J'ai encore des constructions de peu d'importance ; mais tout est lourd pour ceux qui n'ont rien.

Je commence à avoir mal aux yeux et cela me fait assez de chagrin ; mais je vais cesser mes travaux de nuit.

Vous ai-je dit que *Béatrix* était achevée? Vous aurez cela sans doute par la *Revue* de Saint-Pétersbourg. Mais vous l'aurez mauvaise et châtrée; elle ne sera que dans l'édition in-octavo qui est sous presse. Ces puritains du libéralisme qui font *le Siècle*, où *Béatrix* a paru, ont des mœurs et démolissent l'Archevêché ! C'est bouffon de sottise. Ils ont peur du mot *gorge*, et ils jettent la morale par terre; ils ne veulent pas qu'on imprime le mot *volupté*, et ils renversent l'état social ! La femme du directeur en chef est maigre comme un cent de clous, et ils ont ôté une plaisanterie de Camille Maupin sur les os de Béatrix ! Je vous ferais bien rire si je vous racontais toutes les négociations qu'il a fallu pour mettre dans le journal une plaisanterie sur la chienne de M. de Halga[1]. Vous lirez, malheureusement pour moi, cette œuvre tronquée et châtrée.

Quel joli nid que les Jardies quand tout y sera fini ! Combien on serait heureux là ! Quelle belle vallée, fraîche comme une vallée suisse ! Un parc royal à cent pas ! Paris à un quart d'heure et Paris à cent lieues ! Quelle belle vie, si... ! Mais je commence à penser comme le capucin : nous ne sommes pas ici-bas pour avoir nos aises.

Notre exposition de peinture a été fort belle; il y avait sept ou huit chefs-d'œuvre dans tous les genres : des Decamps

1. Personnage de *Béatrix*.

superbes, une magnifique *Cléopâtre*, de Delacroix ; un sublime *Portrait*, d'Amaury Duval ; une charmante *Vénus Anadyomène*, de Chassériau, un élève de Ingres. Quel malheur que d'être pauvre quand on a le cœur artiste !

La première œuvre un peu *jeune fille* que je ferai, je la dédierai à votre chère Anna ; mais j'attendrai pour cela un mot de vous dans votre première lettre, car il faut que cela vous convienne.

Il paraît qu'il y aura un dahlia Balzac, à l'automne. Si vous en voulez une greffe, dites-moi par quel moyen vous l'envoyer ; ce sera, dit-on, une magnifique fleur, au cas où la tentative de variété réussirait.

Vous me souhaitez la tranquillité d'âme dont vous jouissez ; hélas ! j'ai les passions, ou, pour parler plus exactement, la passion trop vivace, trop agitée, pour pouvoir éteindre mon âme. Vous ne sauriez imaginer en quelles agitations je vis : pour moi, rien ne se prescrit ; tout est d'hier, de ce qui m'a frappé. L'arbre, l'eau, la montagne, le site, la parole, la parure, le regard, la crainte, le plaisir, le danger, l'émotion, le sable même, l'accident le plus léger, la couleur d'un pan de mur, tout reluit dans mon âme, tout est plus frais, plus étendu chaque jour. J'oublie tout ce qui n'est pas dans le domaine du cœur ; ou, du moins, tout ce qui est dans le domaine de l'imagination a besoin d'un rappel, d'une violente méditation. Mais ce qui est de mes amours, passez-moi cette adorable expression française, c'est ma vie, et quand je m'y livre, il me semble seulement alors que je vis. Je ne compte que ces heures de délicieux abandon ; c'est mes heures de soleil et de joie. Mais vous ne pourrez jamais imaginer cela ; c'est la poésie du cœur, augmentée d'un incroyable pouvoir d'intuition. Je ne m'enorgueillirai jamais de ce qu'on appelle talent, etc., ni même de ma volonté, qui passe pour sœur de celle de Napoléon. Mais je rends grâce et m'enorgueillis de mon cœur, de ma constance dans les affections. Là sont mes richesses ; là sont des trésors qui sont hors de la portée de ceux qui ont frappé ces belles pièces d'or ; l'ouvrier qui fit les ducats est loin, mais pour l'avare le ducat est toujours là. « Je sais combien vous avez l'âme noble et grande, et je sais où vous atteindre ; je vous ferai rougir de moi. » Cette phrase

est un de mes ducats. Pour beaucoup de sots, c'eût été rien; mais pour moi, c'est un son sublime, et si je n'avais pas aimé comme un imbécile, comme un lycéen, comme un niais, comme un fou, comme tout ce que vous voudrez de plus exorbitant, j'eusse adoré une telle femme comme une divinité[1].

Je ne sais pas si ces phrases ne vous paraîtront pas du Swedenborg, mais comme elles tiennent à mon histoire, je vous les expliquerai quelque jour. Au surplus, je puis vous le dire. Elles m'ont été dites par une femme assez extraordinaire, et que je ne puis vous nommer, dans un accès de jalousie à faux. Eh bien, je vous jure qu'il ne se passe pas de mois que je ne me souvienne de l'état du ciel au moment où elles furent dites et de la couleur du nuage que je regardais.

Allons, adieu. Dans dix jours, ma jambe ira mieux; mais je vous aurai écrit de nouveau. Je vous dirai mes rêveries une à une. Vous serez pour beaucoup dans mon oisiveté; elle est pour moi la mère des souvenirs.

Pas de Custine, pas de parure de perles; vous y perdez, elle est bien belle, et vous eussiez été la reine des bals de Kiew, l'hiver prochain. Mais vous le serez encore sans parure.

V

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, juillet 1839.

Je suis guéri. L'accident qui m'a mis au lit quarante jours sans pouvoir remuer n'a pas laissé d'autres traces qu'une souffrance dans les muscles. Mais votre silence m'inquiète beaucoup. Y a-t-il quelque chose qui n'aille pas bien chez vous, ou êtes-vous en voyage? Tout cela me préoccupe, me tourmente et m'assiège de mille idées dragonnantes.

Je suis accablé d'affaires. Le désastre de mes murs tombés n'est pas encore réparé; il y a pour un mois de travaux encore. Et j'ai été obligé de faire des acquisitions qui me ruinent. J'aurai les maçons pendant un mois encore. Il m'est

1. Cette phrase, madame Hanska l'avait dite à Balzac, lors de leur rencontre à Vienne, en 1835.

d'autant plus impossible de quitter que, d'abord, j'ai les terrassiers et les maçons; que ma maladie a arriéré mes travaux; puis, enfin, j'ai, pour trois mois, loué une des trois maisons à la famille Visconti.

Trois mois de travaux littéraires constants suffiront à peine à éteindre les ardeurs de ma dette, qui se sont attisées par quarante jours d'inactivité. A la lettre, je n'ai pu écrire; il a fallu rester couché.

Il va paraître une nouvelle de moi, intitulée *Pierrette*, dont vous serez sans doute contente. *Une Princesse Parisienne* paraît ces jours-ci. *Véronique*, le deuxième fragment du *Curé de Village*, a paru. *Les Paysans*, ou *Qui a Terre a Guerre*, est en train d'être acheté et publié par *le Constitutionnel*. Enfin, *le Bonhomme Rouget* et *les Guise*[1] sont entre les mains des compositeurs, pour *le Siècle*. *Massimilla Doni* paraît, avec la véritable édition de *la Fille d'Ève*[2]. *Béatrix* est bientôt achevée d'imprimer. Je vais travailler à la dernière partie de *Illusions Perdues*, finir *le Curé de Village* et faire un grand drame pour la Porte Saint-Martin.

Voilà, chère, à quel point nous en sommes, et je me suis certes attiré la haine de tous les hommes de plume par le *Grand Homme de province à Paris*. Il y a des rugissements dans la presse. Mais vous voyez que je continue assez intrépidement mon œuvre, allant toujours d'un pas égal, et assez insensible à la calomnie, comme tous ceux qui ne prêteront jamais à la médisance.

J'aurai trois maisons environ à louer, donnant toutes sur des jardins de sept arpents enclos, et je ne veux louer ce village élégant qu'à des personnes excessivement distinguées. Notre chemin de fer va rouler dans quelques jours et, de mon jardin, on peut s'embarquer dans un wagon, en sorte que je suis plus près du cœur de Paris que je ne l'ai jamais été, puisque pour huit sous et en quinze ou vingt minutes je suis dans Paris. Aussi suis-je enchanté des Jardies. Quand toutes les terres nécessaires seront achetées et les jardins plantés, ce sera délicieux et envié par bien du monde. Les chemins de fer changent toutes les conditions d'habitation relativement à

1. *Un Ménage de garçon en Province (La Rabouilleuse)* et *le Martyr calviniste*.
2. Publiée précédemment dans *le Siècle* (1838-1839).

Paris. J'ai encore quelques déménagements à faire rue des Batailles, j'ai encore du mobilier à amener ici. Enfin, j'ai eu mille tracas matériels qui ont retardé cette lettre, car je ne puis rien faire faire par personne. Je suis seul, comme un garçon que je suis, sans domestiques, car je n'ai ici qu'un jardinier et sa femme. Je ne veux rien avoir que toutes mes dettes ne soient payées. Aussi vivrai-je à la diable, sans nul souci de ce que l'on en pense, car je veux arriver à l'indépendance et à la tranquillité.

J'aurai, d'ici à quelques jours, une délicieuse petite histoire[1] qui pourra être lue par Anna ; je veux la lui dédier, et vous me direz si cela lui ferait plaisir, et à vous.

Hélas ! l'indifférence brutale des pouvoirs et de la Chambre pour nous autres, qui arrivons au dernier degré de la souffrance, a été telle que le projet de loi sur la propriété littéraire est resté entre les deux Chambres et n'a pas été proposé, en sorte que nous n'aurons pas, nous autres, représentants de la classe lettrée, à faire le voyage dont j'ai dû vous parler, et qui me donnait la chance d'aller vous voir. Je n'en ai pas perdu tout espoir. J'irai en Allemagne, sur les bords du Rhin, cela est probable, et, une fois là, j'irai peut-être vous dire bonjour, et, si j'ai peu de moments, au moins je vous verrai. Il faut pour cela disposer de deux mois, et deux mois c'est quatre ou cinq mille francs qu'il faut laisser ici en mon absence. Il faut bien du bonheur pour les avoir ! Si mes constructions sont finies le 15 août, et que je voie à pouvoir faire faire mes paiements, il est bien possible que je m'échappe. Voilà pourquoi, en ce moment, je m'occupe à bourrer mes journaux d'articles. Mais, si *le Constitutionnel* prend *les Paysans*, il me faudra remettre tout au mois de septembre.

Nous disons en France : *pas de lettres, bonnes nouvelles*. Je désire que l'interruption de vos lettres ait ce résultat, mais comment ne m'écrivez-vous pas un petit mot? Il est concevable que moi, qui ai la triple vie de la vie littéraire, de la vie du débiteur, de la vie du constructeur, et celle d'un homme qui se défend contre les feuilletons, qui fait insérer

1. *Pierrette*.

des articles, qui mène un peu la Société des gens de lettres, une des plus grandes choses, dans l'avenir, qui se soit faite en France, il est concevable que je sois quelquefois involontairement en retard ; mais vous, qui n'avez qu'à vous laisser vivre au fond de votre Ukraine ! Ah ! vous êtes bien coupable, car vous savez tout le bonheur que font vos jugements, vos idées :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière,

a dit Voltaire pour flatter l'Impératrice. Moi, je le dis pieusement.

Allons, je vous quitte pour *Pierrette*. Je viens de me lever; il est maintenant deux heures, et j'appartiens à l'imprimeur.

15 juillet.

Je ne vous parle pas de *l'Épicier*, de *la Femme comme il faut*, du *Rentier*, du *Notaire*, quatre figures que j'ai faites dans *les Français peints par eux-mêmes*, de Curmer. Vous lirez sans doute ces petites esquisses. Je viens de donner le dernier regard à *une Princesse Parisienne;* c'est la plus grande comédie morale qui existe. C'est l'amas de mensonges par lesquels une femme de trente-sept ans, la duchesse de Maufrigneuse, devenue princesse de Cadignan par succession, parvient à se faire prendre pour une sainte, une vertueuse, une pudique jeune fille, par son quatorzième admirateur ; c'est enfin le dernier degré de la dépravation dans les sentiments. C'est, comme le disait madame de Girardin, *Célimène amoureuse*. Le sujet est de tous les pays et de tous les temps. Le chef-d'œuvre est d'avoir fait voir les mensonges comme justes, nécessaires, et de les justifier par l'amour. C'est un des diamants de la couronne de votre serviteur. Vous mettrez ceci à côté de vieilles breloques de ma bijouterie littéraire.

Allons, adieu, car je suis accablé de travaux. Hélas ! peu de plaisir ; tout est soucis, contrariétés. Ma vie est une étrange et cruelle déception. Moi, fabriqué, je crois, tout exprès pour le bonheur ! Est-ce providentiel ?

H. DE BALZAC

(A suivre.)

HENRI II DE LORRAINE

DUC DE GUISE[1]

Charles de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafré assassiné à Blois, s'était marié, le 6 janvier 1611, à Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, veuve du duc de Montpensier. Déjà mère d'une fille qui épousera Gaston de France, duc d'Orléans, et mourra en mettant au monde la grande Mademoiselle, la duchesse de Guise eut de son second mariage dix enfants, dont sept fils. Henri de Lorraine, qui nous occupe, né le 4 avril 1614 à Blois, était le quatrième ; mais la mort de deux jumeaux en 1613 ne lui laissait qu'un frère aîné, François de Lorraine, prince de Joinville. Henri fut cependant dès sa naissance destiné à entrer dans les ordres sacrés : il s'agissait de ne pas laisser sortir de la famille l'archevêché de Reims et de nombreux bénéfices ecclésiastiques, dont les revenus étaient considérables.

Trois prélats de la maison de Lorraine s'étaient, au XVIe siècle, succédé sur le siège archiépiscopal de Reims. Dès le lendemain de l'assassinat de Henri IV, Louis de Lorraine, frère du duc de Guise, âgé de vingt-quatre ans, s'était fait sacrer

1. Bouillé, *Histoire des ducs de Guise*. — Forneron, *Histoire des ducs de Guise*. — *Documents inédits*. — L'étude que Paul de Musset a consacrée à Henri de Lorraine *(Extravagants et originaux du XVIIe siècle)* est remplie d'erreurs énormes.

et avait prêté serment pour pouvoir assister, en qualité d'archevêque de Reims, à la séance du Parlement. Jamais ce prélat, créé cardinal en 1615, ne parut dans son diocèse, du moins pour y remplir ses devoirs épiscopaux. Belliqueux et galant, les armes et l'amour l'occupaient plus que la messe et son bréviaire. Peu après le crime de Ravaillac, il avait, le 4 février 1611, épousé, plus ou moins régulièrement, Charlotte des Essars, une des dernières maîtresses de Henri IV, de qui elle avait eu deux bâtards. Elle eut de l'archevêque de Reims trois fils et deux filles, qui obtiendront la reconnaissance de leur légitimité le 1er septembre 1641. Après avoir à plusieurs reprises guerroyé pour Marie de Médicis, cet étrange prince de l'Église mourut à Saintes, le 21 janvier 1621, pour avoir bu un verre de vin glacé alors qu'il venait de se battre comme un lion au siège de Saint-Jean-d'Angély. Il fut inhumé en grande pompe dans l'église cathédrale de Reims. Il donnait par testament à son neveu Henri, âgé de sept ans, son archevêché et les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Remy de Reims, de Cluny, de Saint-Pierre de Corbie, de Fécamp, du Mont Saint-Michel, de Pontoise, de Saint-Urbain, etc. Il avait bien choisi son successeur, et le neveu devait être digne de l'oncle.

Ce prélat sans vocation parut pourtant, au début, se résigner à la destinée que ses parents lui avaient imposée. D'abord coadjuteur, puis titularisé, en 1629, archevêque de Reims, il faisait ses études dans sa ville métropolitaine, au collège des Jésuites, et soutint brillamment ses thèses en présence du chapitre de la cathédrale. Mais son précepteur, Montereul, qui le connaissait bien, ne partageait pas les illusions générales : depuis que son élève avait atteint l'âge de la puberté, il l'entendait souvent répéter cette belle sentence, assez surprenante sur les lèvres d'un primat de la Gaule Belgique : « Il n'y a que deux choses dans la vie : la guerre et les femmes, ou les femmes et la guerre, l'ordre important peu, pourvu que les deux s'y trouvent ». Il semblait que le jeune homme eût hérité ces principes inquiétants avec la mitre de son oncle, et le brave précepteur frémissait à la pensée des désordres qui allaient, à nouveau, scandaliser les ouailles du précédent pasteur.

Cependant les hostilités avaient éclaté entre le cardinal de Richelieu et le duc de Guise, et celui-ci, effrayé de la tournure que prenaient ses affaires, se rendit en Italie, sous couleur d'accomplir à Notre-Dame-de-Lorette un vœu qu'il aurait formé quarante ans auparavant, lors de son évasion du château de Tours. Il quitta la France au mois de septembre 1631, et, l'année suivante, on lui envoya la duchesse, pour lui faire comprendre qu'il eût à prolonger son séjour au delà des Alpes. Henri de Lorraine avait accompagné son père en Italie; mais il n'était point fait pour la paisible monotonie d'une vie régulière : son inaction ne tarda point à lui peser, et il passa en Allemagne, où il combattit quelque temps dans les armées impériales. Il connaissait maintenant la guerre, mais il ne brûlait pas moins de connaître l'amour; or, les sentimentales Allemandes ne plaisaient guère à son humeur enjouée; appréciant davantage par comparaison le charme piquant des Françaises, il revint en France.

***

La première maîtresse qu'ait affichée le jeune prélat était, d'après une règle qui souffre peu d'exceptions, de beaucoup plus âgée que lui. C'était une femme de qualité, fille du baron Du Tour et femme d'un M. de Joyeuse, de Champagne, de la vraie maison de Joyeuse. Tallemant des Réaux nous dit qu'elle avait séduit Henri de Lorraine par son esprit et par le talent avec lequel elle jouait de la harpe. Son amour pour la maîtresse ne l'empêchait point d'ailleurs de caresser la suivante, et l'on prétend même que, par une gaminerie irrévérente, quand cette beauté peu farouche le faisait monter dans sa chambre, il s'amusait à la déguiser en chanoine.

Après les dames mûres, après les chambrières, les comédiennes; c'est l'ordre habituel, et Henri de Lorraine le suit scrupuleusement; c'est même le seul scrupule qu'il semble avoir eu dans sa vie. La *Gazette* nous signale son arrivée à Paris le 17 juin 1635, et presque aussitôt il a une liaison déclarée avec une actrice du Marais, Françoise Olivier, dite la Villiers, femme de Claude Deschamps, comédien de Monsieur, frère du roi. Elle était d'une beauté médiocre; mais

c'était une des étoiles de la troupe, car nous la verrons bientôt jouer d'original la Chimène du *Cid*. Elle fit faire mille extravagances à l'amoureux archevêque, qui, pour lui complaire, alla jusqu'à porter sous sa soutane des bas de soie jaune.

Le brillant prélat avait alors vingt et un ans et tout ce qu'il faut pour séduire : un grand nom, plus de quatre cent mille livres de revenus, fortune de tout temps considérable, énorme pour l'époque, un visage assez beau, bien que d'une beauté un peu commune, à en juger par ses portraits du musée de Versailles comme par les gravures du recueil de Moncornet, des *Illustres Français* de Daret, et des *Triomphes de Louis-le-Juste* par Beys, la taille bien faite et bien prise, des manières nobles et chevaleresques, l'air martial, beaucoup d'agilité et de souplesse dans les exercices du corps, une agréable facilité d'élocution, de l'esprit, du goût et des dispositions pour la poésie, le désir de plaire et un don inné de charmer et d'attirer les cœurs, avec une libéralité voisine de la prodigalité. Doué de toutes ces qualités de l'esprit et du corps, un jeune prince si riche devait encore trouver moins de cruelles qu'un surintendant, et son inconstance allait lui permettre de ne décourager aucune bonne volonté.

Tandis que M. de Reims s'enfonçait ainsi dans le monde, des chevaliers de Malte, natifs de Provence, qui s'étaient mis en fantaisie de conquérir l'île de Saint-Domingue, jetèrent les yeux sur lui pour en faire le chef de leur expédition. Tous les desseins étaient déjà pris, et Henri de Lorraine s'apprêtait au départ, quand le cardinal de Richelieu s'opposa formellement à l'entreprise. Soit mécontentement, soit qu'on lui eût rappelé sèchement qu'il devait résider, le prince retourna à Reims, au commencement du mois de mars de l'année 1636, et ce retour, qui dut mouiller de larmes à Paris bien des yeux, allait fournir en Champagne aux âmes pieuses et simples de nombreuses occasions de se scandaliser.

*
* *

Ah! l'on voulait qu'il résidât! Eh bien, il résiderait, et il ferait dans les couvents des visites pastorales!

Nous devinons ce que furent ces visites. Elles désespéraient

sa jeune sœur, Françoise-Renée, abbesse de Saint-Pierre de Reims, qui l'obligeait, pour détruire dans la mesure du possible l'effet déplorable produit par ses galanteries envers les nonnes jeunes et jolies, à prodiguer ensuite des compliments et des fleurettes aux religieuses disgraciées de la nature.

Mais c'était à l'abbaye d'Avenay, auprès d'Aï, à quatre lieues de Reims, que Henri de Lorraine se rendait le plus volontiers : il y retrouvait ses deux belles cousines, les princesses Anne et Bénédicte de Gonzague. Le jeune archevêque arrivait en galant costume, ayant « jusqu'à soixante bouts de plumes à son chapeau », pour faire visite à l'abbesse Bénédicte; et, réunis, les trois cousins se livraient, en vrais enfants qu'ils étaient, à des folies que la dignité de l'un, le costume religieux d'une autre et la sainte demeure où ils se trouvaient rendent à nos yeux tout à fait extraordinaires.

Un soir, renonçant à retourner à Reims, l'archevêque se fit dresser un lit dans le parloir de l'abbaye, et la princesse Anne coucha de l'autre côté de la grille; cette plaisanterie les amusa aux larmes. Une autre se termina mal, à ce que raconte Tallemant. Il y avait dans l'abbaye une pauvre fille innocente, dont on se moquait avec la cruauté grande du siècle qui est réputé, bien à tort, doux et poli entre tous. La princesse Anne eut tout à coup une idée qui lui parut prodigieusement drôle : elle prit un cierge, s'avança, suivie de sa sœur et de son cousin, vers le lit de l'innocente, et se mit à l'exhorter à la mort. La malheureuse, réveillée en sursaut, fut saisie d'une telle épouvante que, comme le trio disait en riant : « La voilà qui va passer », elle passa effectivement.

Qui reconnaîtrait dans ces deux jeunes filles frivoles ces mêmes sœurs dont Bossuet dira, cinquante ans plus tard, en prononçant l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* : « La jeune abbesse devint un modèle de vertu; ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni : elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu, qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse »; elle « n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu? » Auquel ajouter foi de ces deux témoignages si complètement contradictoires? Certes il est presque inconvenant

de mettre un Bossuet en parallèle avec un Tallemant des Réaux ; mais, dans le cas présent, il faut bien dire que la parole du prélat n'était pas libre : il était obligé de louer, et il n'a même pas osé faire une allusion, si discrète fût-elle, à la liaison, pourtant bien certaine, de la princesse Anne avec l'archevêque de Reims.

Je crois donc volontiers Tallemant, quand il affirme que Henri de Lorraine avait été amoureux de la princesse Bénédicte avant d'épouser la princesse Anne. Et son court récit pourrait même fournir la matière d'une aimable idylle ou d'un galant opéra-comique, si les mots d'archevêque et d'abbesse ne le venaient fâcheusement gâter. La princesse Bénédicte était la plus jeune et la plus jolie des trois filles du duc de Mantoue, et si sa beauté n'est pas aussi célèbre que celle de la reine de Pologne et celle de la princesse Palatine, c'est que l'abbesse d'Avenay n'avait pas vingt ans quand elle mourut. Elle plut à son séduisant cousin, qui lui plut, et ils ébauchèrent un petit roman, lequel les amusa beaucoup. Ils avaient toute liberté de se voir à l'abbaye ; c'est donc par pur amour du romanesque qu'ils se donnaient des rendez-vous mystérieux. Déguisée en paysanne, l'abbesse s'échappait par la porte des bois ; elle rencontrait bientôt l'archevêque, qui l'attendait derrière un arbre, vêtu en paysan, et tous deux allaient vendre au marché d'Avenay le beurre que Bénédicte avait battu de ses belles mains, si bien faites et si fines que, contrairement à la règle, elle avait obtenu l'autorisation de porter des gants pour en conserver la blancheur.

*
* *

Mais Henri de Lorraine n'eut pour la princesse Bénédicte qu'une *passionnette*, et peut-être même cette galanterie avait-elle pour but de masquer le sentiment beaucoup plus vif qu'il éprouvait pour la princesse Anne. De toutes les femmes qu'a aimées ce prince volage, c'est celle dont il s'est lassé le moins vite, si nous mettons à part Suzanne de Pons, qui sera la grande passion de sa vie. Il ne ressentit, sans doute, pour Anne de Gonzague qu'un amour de tête, celui qui était le plus naturel à un jeune poète, qui jouait au héros

de roman ; mais cet amour dura du moins plusieurs années.

Le 29 juin 1636, un courrier partait du palais archiépiscopal de Reims et apportait à la princesse Anne, à Avenay, un billet écrit avec du sang, et qu'on croirait vraiment copié dans *Polexandre* ou dans quelque nouvelle galante : Henri de Lorraine protestait « de n'aimer ni d'épouser jamais autre personne que l'incomparable et adorable princesse Orante ».

Il paraissait bien difficile qu'une telle promesse fût suivie d'exécution, car Henri de Lorraine ne pouvait se marier sans abandonner son archevêché et tous ses bénéfices ecclésiastiques ; et, quant à la princesse Anne, son père voulait qu'elle prît le voile, sacrifiant ainsi ses deux dernières filles à la fortune de l'aînée, cette belle Marie de Gonzague, qui devait épouser deux rois de Pologne. Mais la mort de Charles de Gonzague, en septembre 1637, presque immédiatement suivie de celle de la princesse Bénédicte, rendit à la princesse Anne sa liberté. Elle quitta Avenay, et, ne pouvant vivre seule, puisqu'elle ne devait être majeure qu'en mars 1641, elle rejoignit à l'hôtel de Nevers la princesse Marie. Les deux sœurs vécurent dans la maison paternelle, mais sans presque se voir.

L'archevêque de Reims vint bientôt à Paris, pour se rapprocher de sa belle cousine : dépité de ne la plus pouvoir « visiter et fréquenter familièrement » comme à Avenay, il la supplia de consentir à un mariage secret, et, le 4 mai 1638, dit un *Manifeste de la princesse Anne* dont nous aurons bientôt occasion de parler, « ils se sont épousés en présence d'un prêtre chanoine de l'église de Reims, duquel ils ont reçu la bénédiction nuptiale dans une chapelle particulière de l'hôtel de Nevers, au vu et su seulement de chacun deux de leurs domestiques ». Étrange mariage, qui devait avoir des suites encore plus étranges.

En 1639, les deux sœurs firent un séjour à Nevers, et Anne y demeura quand Marie retourna à Paris ; était-ce, ainsi que le dit le *Manifeste,* « par complaisance au duc de Guise, pour être comme une femme en retraite en l'absence de son mari »? ou bien croyait-elle y dissimuler plus facilement qu'à Paris une grossesse qu'elle ne pouvait avouer? Cette dernière supposition n'a rien d'invraisemblable, car le bruit courra en 1641 que la princesse Anne « a eu une fille,

qui est morte ». A Nevers, elle reçut plusieurs lettres de l'archevêque de Reims, « en quelques-unes desquelles il l'appelait sa femme, et en d'autres il se qualifiait de son mari », véritable « correspondance de mari à femme divisés en situation, mais bien unis en affection ».

Cependant cette union secrète, qui la mettait dans une position fausse, ne pouvait longtemps convenir à la juste fierté de la princesse de Mantoue. Vaincu par ses instances, Henri de Lorraine se décida enfin, pour conduire à l'autel, à la face du monde, celle qu'il avait clandestinement épousée vingt mois auparavant, à résigner tous ses bénéfices ecclésiastiques. Mais il ne voulait pas qu'une telle fortune sortît de sa famille. Il fit donc au cardinal la proposition suivante, au témoignage de Goulas : il remettrait purement et simplement au roi l'archevêché de Reims, quand Sa Majesté aurait donné à ses frères les brevets de ses bénéfices ; mais Richelieu s'y refusa : il entendait que l'archevêque remît tous les bénéfices au roi, lequel en disposerait ensuite à sa volonté. Comme les négociations traînaient en longueur, le cardinal, un jour que Henri de Lorraine l'avait importuné et tourmenté plus que de coutume, lui dit fort plaisamment : « Monsieur, vous devriez mieux penser à l'affaire dont vous me parlez : vous avez quatre cent mille livres de rente en bénéfices, et les voulez quitter pour épouser une femme ; j'en connais qui donneraient quatre cent mille femmes pour les avoir. » Irrité, le jeune prince, sans prendre congé du roi, se retira brusquement à Sedan, qui appartenait alors au duc de Bouillon, frère de Turenne, et qui était le rendez-vous de tous les mécontents. Louis XIII, « offensé du procédé, fit saisir les revenus du prélat, et établit un économe, qui aurait soin de réparer partout les églises et les fermes, lesquelles probablement n'étaient pas en trop bonne réparation ».

C'est à Sedan que parvint à Henri de Lorraine la nouvelle que son père était décédé à Cuna, près de Sienne, le 30 septembre 1640. L'aimable prince de Joinville étant mort quelques mois auparavant d'une fièvre chaude, le mari d'Anne de Gonzague devenait chef de sa famille et duc de Guise ; le 10 décembre il reçut en cette qualité les officiers de sa maison venus pour le complimenter.

Nous avons raconté ici même[1], comment, dans son ressentiment contre le cardinal de Richelieu, Henri de Lorraine, soutenu par l'empereur et par le roi d'Espagne, avait pris les armes et formé avec le duc de Bouillon et le comte de Soissons une *Ligue confédérée pour la paix universelle de la Chrétienté,* comment il avait écrit à son beau-frère, le duc d'Orléans, pour lui offrir la direction de l'entreprise, et comment, son messager ayant porté la lettre au cardinal, celui-ci avait immédiatement intenté un procès criminel au duc de Guise et à ses adhérents.

En même temps qu'il écrivait à Blois, Henri de Lorraine avait écrit à Nevers. « S'ennuyant d'un éloignement de si longue durée, et voulant rendre son mariage manifeste », il avait invité sa femme à le rejoindre. Mais la princesse Anne « hésitait de s'engager à une telle résolution ». Cependant le duc de Guise s'était transporté à Bruxelles, afin, dit Henry Arnauld dans son *Journal* manuscrit, « d'y demeurer en otage, en attendant que la duchesse de Bouillon, qui y allait pour cela avec ses enfants, y fût arrivée ». Usant de son autorité maritale, il enjoignit à sa femme de le venir retrouver en Flandre par la Bourgogne et Besançon : il lui déclarait que tout avait été prévu par lui pour son passage hors du royaume comme pour sa réception dans les villes qu'elle devait traverser. Déguisée en cavalier, la princesse Anne se mit en route à la fin de mai 1641, sous la protection du baron de Beaujeu et du marquis de Rozoy.

La nouvelle du départ clandestin de la princesse Anne se répandit rapidement, et bientôt le marquis de Tavannes vint en personne donner avis à la cour qu'il avait arrêté sur la frontière de Bourgogne et conduit à Dijon les voyageurs, qu'avait rendus suspects leur défaut de passeports. Un peu ennuyé de cet excès de zèle, Richelieu commanda qu'on remît la princesse en liberté, mais qu'on lui fît d'abord avouer qu'elle était mariée, ce qui permettrait de confisquer les bénéfices du duc de Guise. Anne de Gonzague n'hésita pas à faire l'aveu désiré au président Bouchu, qui avait été chargé de l'interroger. Elle fut aussitôt menée à Dôle, d'où elle gagna

1. Voir la *Revue* du 15 juillet 1897, *Un Mari d'actrice au XVIIe siècle.*

Besançon au mois de juillet; son carrosse, qui avait passé par Chalon-sur-Saône, y était arrivé sans encombre avant elle; elle reprit les habits de son sexe, et se fit appeler madame de Guise.

Pendant ce temps, le duc de Guise était condamné à mort par contumace le 6 septembre et exécuté en effigie le 11; ses biens étaient confisqués; on jaunissait le dehors de son château de Meudon et de ce bel hôtel de Guise, qui est aujourd'hui le dépôt de nos Archives nationales, et l'on en abattait et effaçait toutes les armes. Henri de Lorraine s'en souciait peu: maréchal de camp de l'Empire, il commandait l'armée de Lamboy, et le roi d'Espagne lui avait alloué une pension annuelle de soixante mille écus. D'ailleurs il était tout absorbé dans un nouvel amour.

La princesse Anne était en route pour la Flandre et venait de quitter Gray, quand elle reçut, en même temps que ses passeports, une stupéfiante nouvelle: son mari, sans lui avoir jamais témoigné que ses sentiments étaient changés, venait d'épouser le 11 novembre une jeune femme de dix-neuf ans, Honorée de Berghes, fille de la comtesse de Grimbergh, et veuve d'Albert-Maximilien de Hennin, comte de Bossu, tué au siège d'Arras le 24 juillet de l'année précédente. Les détails donnés ne laissaient aucun doute : le parjure avait déclaré que son mariage avec la princesse Anne était nul, « attendu qu'il n'y avait point eu de dispense de leur parenté », et il avait fait bénir sa nouvelle union, en présence de plusieurs témoins, « par le sieur Mansfeld, vicaire général des armées du roi d'Espagne ». Cruellement blessée dans son affection et dans sa fierté, l'abandonnée, « pour être en lieu convenable à son état présent », courut à Avenay, où était né son amour si honteusement trahi, et là, puisant dans les tendres souvenirs, dont était pleine pour elle la vieille abbaye, de nouvelles forces pour défendre ses droits méconnus, elle adressa à l'archevêque de Malines une protestation, en appela « à toutes les puissances ecclésiastiques et séculières », et lança un *Manifeste de la princesse Anne pour la justification de son mariage avec le duc de Guise* [1].

1. Bibliothèque de l'Arsenal, manuscr. 3725.

Elle y « soutient que le mariage du duc de Guise avec la comtesse de Bossu est nul, n'ayant pas été célébré suivant les constitutions de l'Église, et notamment selon le décret du Concile de Trente..., et qu'il ne peut subsister, ayant été précédé du mariage du duc de Guise avec la princesse Anne... » Elle ajoute que, son mari et elle étant « parents au troisième degré de consanguinité », le duc de Guise a obtenu du pape une dispense en règle, dont il a gardé le rescrit par devers lui. Sur ce point, nous croyons bien que la princesse Anne ne dit pas la vérité, car le Saint-Siège n'a jamais reconnu avoir donné cette dispense; mais nous croyons aussi qu'elle est de bonne foi en parlant comme elle parle, et que le duc de Guise, voulant vaincre ses scrupules, lui a faussement persuadé qu'il avait obtenu la dispense nécessaire pour que leur union fût célébrée.

Mais les conclusions du *Manifeste* sont absolument extraordinaires : si l'on se refuse à faire aussitôt abandonner à Henri de Lorraine la veuve d'un gentilhomme pour reprendre la fille d'un souverain, qui a pour elle la supériorité de la naissance et la priorité des droits, Anne demande que du moins pendant le procès « la possession du mari ne soit ni à l'une ni à l'autre, mais que sa personne soit en une espèce de séquestre jusques à ce qu'après la discussion de l'état de ces deux mariages la préférence de l'un à l'autre soit décidé ».

Mettre en séquestre Henri de Lorraine! En vérité c'était là une idée folle, et plutôt que de consentir à vivre sans l'une ou l'autre de ses deux femmes, ce prince passionné et volage en eût sur-le-champ épousé une troisième.

A Paris, « l'effroyable infidélité » du duc de Guise avait soulevé une indignation générale : « Il ne se justifiera jamais devant Dieu et devant les hommes de cette action-là », s'écrie Henry Arnauld. Tout le monde plaignait la princesse Anne, et en même temps, comme la gaieté française ne perd jamais ses droits, on fit courir le bruit qu'un domestique du duc de Guise avait épousé la belle-mère de ce prince : « On dit que c'est Bridieu, l'écuyer de madame de Guise, qui a épousé la comtesse de Grimbergh. Mais cela est trop extravagant pour croire qu'il puisse être. Cela serait merveilleux qu'il fût devenu le beau-père de son maître. »

Cependant la princesse Anne attendait toujours une réponse à sa protestation. Cette réponse arriva enfin, et ne fut certes pas telle que la jeune femme la désirait : « La princesse Marie a dit à une personne de qui je le sais, écrit Henry Arnauld le 21 mai 1642, que l'archevêque de Malines avait confirmé le mariage de M. de Guise avec la comtesse de Bossu. Et pourtant la princesse Anne se flatte toujours dans la croyance qu'elle a qu'il l'aime encore. » Quand les yeux d'Anne de Gonzague s'ouvrirent à la fin, le sentiment de sa dignité lui revint aussitôt : elle rentra à Paris, dit Mademoiselle dans ses *Mémoires*, « et reprit son nom de madame la princesse Anne, comme si de rien n'était. » C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Trois ans après, elle épousera, sans grande cérémonie, Édouard de Bavière, et prendra le nom de princesse Palatine, sous lequel elle jouera dans la Fronde un rôle important.

*
* *

Quelle était cette comtesse de Bossu, pour laquelle Henri de Lorraine avait si indignement délaissé la princesse Anne? Il fallait que cette Flamande fût bien séduisante pour que le prince français, ceint de l'écharpe rouge des Impériaux, l'eût épousée si brusquement « du soir au matin ». C'était, dit Tallemant, une admirable créature. « Elle était de la plus belle taille du monde, la gorge belle, les bras beaux, tous les traits du visage bien proportionnés, le teint fort blanc, et les cheveux fort noirs » ; avec cela peu farouche, comme les événements le prouveront, et n'ayant pas l'esprit moins « roman » que le duc de Guise. Ils se ressemblaient trop pour vivre ensemble, et cette union ne pouvait être heureuse. Elle était contractée, d'ailleurs, sous de bien fâcheux auspices.

A la protestation de la princesse Anne se joignirent celles de la duchesse de Guise et de tous les membres de la famille, mademoiselle de Guise, la duchesse d'Orléans, la duchesse de Chevreuse, le duc d'Elbeuf, outrés de la mésalliance que faisait un prince de la maison de Lorraine en épousant la petite-fille d'un marchand d'Anvers, qui avait acheté le comté de Grimbergh ; chose plus surprenante, cette union fut mal vue également des parents de la comtesse de Bossu :

« M. de Guise, dit H. Arnauld, a emmené à Liège sa femme, qui y est tombée malade à l'extrémité d'une colique d'entrailles. Il a écrit à la comtesse de Grimbergh, sa belle-mère, qu'il croyait que ce mal était venu à sa fille parce qu'elle lui avait refusé sa bénédiction en partant de Bruxelles. » Il n'était pas jusqu'au roi d'Espagne qui ne fût mécontent de ce mariage conclu sans son autorisation, et il le témoigna au duc de Guise en lui retirant sa pension annuelle de soixante mille écus et le titre de général des armées commandées par Lamboy. Henri de Lorraine se consolait en regardant les beaux yeux de sa femme, et en mangeant les quatre cent mille livres qu'elle lui avait apportées. Il se disait, d'ailleurs, que le cardinal de Richelieu n'était pas éternel, et que sa mort, allait changer la face des affaires ; en quoi il ne se trompait pas.

Le premier signe que les temps n'étaient plus les mêmes fut que Louis XIII fit ramener en France le corps de sa mère dès le mois de février 1643. Le duc de Guise était allé au devant du convoi, qui venait de Mayence, et avait accompagné jusqu'à la frontière de France les restes de cette Marie de Médicis, à laquelle ceux de sa maison étaient demeurés fidèles jusqu'à encourir pour elle une éclatante disgrâce.

Dès le début de l'année Henri de Lorraine avait écrit au roi « une lettre fort bien faite, où il demandait pardon dans les termes les plus soumis et les plus touchants du monde ». Bridieu, qui la portait, fut mal accueilli, si mal qu'il resta un mois enfermé à la Bastille et n'en sortit que pour être reconduit à la frontière. Chaque jour, cependant, le roi, qui s'éteignait, perdait un peu de sa sévérité; il accorda l'autorisation de rentrer en France à la duchesse de Guise et à Madame, et permit aux serviteurs de Henri de Lorraine de replacer ses armes sur les portes de ses hôtels et de ses châteaux. Après la mort de Louis XIII tous les exilés revinrent en foule, avec la duchesse de Chevreuse et le duc d'Elbeuf, et, au mois d'août, la bonne reine Anne octroya au duc de Guise des lettres d'abolition. Il ne les avait pas attendues, car Guy Patin écrit, le 14 juillet, qu'il est à Paris depuis trois jours. Henri de Lorraine laissait, ruinée, à Delft, la comtesse de Bossu, dont il était déjà las.

Trois mois après, la comtesse n'avait encore reçu aucunes

nouvelles de son volage époux. Elle s'en plaignait amèrement au fils aîné du marquis de Sourdis, que ses yeux noirs retenaient en Hollande, et projetait d'aller chercher le duc de Guise en France : « Je me veux, disait-elle, déguiser en homme, et, après, me venger de ce déloyal. » Elle mit son beau projet à exécution, et arriva jusqu'à Rouen, mais dans une telle détresse que mademoiselle de Rambouillet, qui s'y trouvait pour un procès, fut émue de pitié et quêta pour elle. La délaissée criait sur tous les tons que son dessein était d'aller demander au duc de Guise, au milieu du Cours, s'il la reconnaissait pour sa femme, et, s'il disait que non, de lui tirer un coup de pistolet, et de se tuer elle-même ensuite. Madame de Guise prit peur, et fit si bien qu'avant son arrivée à Paris la comtesse de Bossu reçut l'ordre de retourner en Flandre.

*
* *

Pendant ce temps son « ingrat Birène », comme elle l'appelait, était l'amant en titre de cette éclatante duchesse de Montbazon, dont le cardinal de Retz a dit très durement : « Je n'ai jamais vu une personne qui ait conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Madame de Montbazon, irritée qu'un de ses amants, le duc de Longueville, l'eût quittée pour épouser mademoiselle de Bourbon, avait juré de se venger de la jeune femme. Un soir, on trouva dans son salon deux lettres sans adresse et sans signature. La duchesse de Montbazon soutint qu'elles étaient tombées de la poche de Maurice de Coligny, qui venait de sortir, et qu'elles lui avaient été écrites par la duchesse de Longueville. Le scandale fut énorme, et, quelques jours après, madame de Montbazon, ayant eu l'audace de tenir tête à la reine, reçut l'ordre de quitter Paris. Mais les parents de madame de Longueville ne la trouvèrent pas assez vengée, et Coligny envoya un cartel au nouvel amant de madame de Montbazon, au duc de Guise, auquel Bridieu servit de second. Le duel eut lieu le 12 décembre 1643, à trois heures, sur la place Royale. Au moment de croiser l'épée, le duc de Guise prononça, d'après les *Mémoires* de La Rochefoucauld, un mot qui serait beau si la querelle avait eu un plus noble motif : « Nous allons, mon-

sieur, décider les anciennes querelles de nos deux maisons, et on verra quelle différence il faut mettre entre le sang de Guise et celui de Coligny. » Grièvement blessé, Coligny traîna quelques mois et mourut le 21 mai 1644. Aussitôt après le duel, Henri de Lorraine s'était retiré dans son château de Meudon, pour y attendre que la reine lui fît connaître ses intentions. L'état de Coligny suspendit les poursuites commencées par le Parlement. Henri de Lorraine revint à l'hôtel de Guise, où se pressa aussitôt une nombreuse affluence de cordons bleus et de personnes de condition. Enfin, trois mois après le duel, le vainqueur fut autorisé à aller saluer la reine, qui le reçut parfaitement bien et se contenta d'une douce réprimande.

Cependant sa maîtresse était dans ses terres, et l'on allait combattre en Flandre. Rien ne retenait à Paris le duc de Guise, qui se rendit en volontaire, avec ses deux frères, à l'armée des Pays-Bas, dont Monsieur venait de recevoir le commandement. Le prince Palatin, mari de sa première femme Anne de Gonzague, et une foule de ducs et de gentilshommes, brûlant ainsi que lui du désir de donner de beaux coups d'épée, avaient suivi son exemple, et rejoint *l'armée dorée*, comme l'appelle Nicolas Poussin. Avant de partir, le fastueux Henri de Lorraine distribua ses habits, tout couverts de riches broderies d'or, aux comédiens de la capitale, y compris ceux de la troupe de Molière et de la Béjart. Il sortit de Paris le 16 juillet 1644, et vint retrouver Monsieur devant le fort de Gravelines. Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais Gravelines dut cependant capituler le 28 juillet, et le duc de Guise, qui ne quittait pas Monsieur, son beau-frère, entra avec lui dans la ville. L'année suivante, Henri de Lorraine repartit avec Monsieur pour l'armée du Nord, et il assistait avec lui à la prise de Mardick. Mais, dépité de ne pouvoir obtenir la lieutenance générale de l'armée, il se retira bientôt.

Quand il rentra à Paris, le prestige que lui avait donné son duel et le bruit de sa valeur en avaient fait le héros du jour. Si quelques dames graves et vertueuses, comme madame de Motteville, ne pardonnant pas au brillant prince sa conduite avec la princesse Anne et avec la comtesse de Bossu,

disaient « qu'une femme ne saurait jamais le louer sans manquer à ce qu'elle doit à son sexe », beaucoup de personnes, de mœurs moins farouches, soupiraient tendrement en regardant celui dans lequel elles voyaient « le véritable portrait de nos anciens paladins ». L'inflammable duc de Guise ne tarda pas à faire un choix parmi tous ces cœurs qui volaient au-devant du sien.

Quelque temps après, madame de Bossu avait la joie de recevoir enfin une lettre de son mari ; elle l'ouvrait avec empressement, et y lisait « qu'il était vrai qu'il l'avait épousée, mais que tant de docteurs lui avaient assuré qu'elle n'était pas sa femme, qu'il était obligé de les en croire » ; d'ailleurs, avant de contracter une nouvelle union, il allait mettre ordre à ses affaires et lui rembourser la fortune qu'il lui avait dépensée.

Pour devenir duchesse de Guise, la comtesse de Bossu avait fait annuler le premier mariage du duc ; il déclarait nul à son tour son second mariage pour faire une troisième duchesse. L'aventure tournait au vaudeville, et, de ce vaudeville même le titre est tout trouvé ; c'est celui d'une des plus joyeuses bouffonneries du théâtre contemporain : *Trois femmes pour un mari*.

*
* *

On lit dans les *Antiquités et Recherches des villes, châteaux et places plus remarquables de toute la France* par le vieil historiographe André du Chesne : « A quatre lieues de Saintes est la ville de Pons, bâtie sur une colline... On dit que la ville doit son nom à son fondateur, un certain Ælius Pontius, neveu de Pompée, et que les seigneurs de Pons sont issus de la souche de ce Romain. » Vers 1640, J.-J. de Pons, marquis de la Case, et sa femme, Charlotte de Parthenay, dame de Genouillé, étaient venus à Paris pour leurs affaires, avec leur fille Suzanne. C'était une beauté blonde, un peu massive, un peu rougeaude, comme souvent les femmes de Saintonge, et ayant l'accent de son pays, « le plus désagréable du monde » ; avec cela d'esprit médiocre ; mais très désireuse de plaire, très coquette, « folle de beaux habits », dit Tallemant, « gloutonne de plaisirs », dit madame de Motteville.

Au commencement de l'année 1641, Henry Arnauld nous la montre dansant à la cour à côté de mesdemoiselles du Vigean et de Vertus. Avoir dansé au Louvre et retourner vieillir sur les bords de la Seugne avec ses souvenirs pour seule distraction, c'était dur. La belle huguenote ne le cachait point. La nièce chérie du cardinal de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, comprit qu'il y avait là quelque chose à faire ; elle insinua à la jeune fille qu'elle pourrait peut-être, à une condition, entrer au service de la reine. Pour rester à la cour Suzanne de Pons aurait consenti à tout : la duchesse d'Aiguillon put donc bientôt annoncer qu'elle l'avait persuadée d'abjurer, et qu'elle ramenait une âme à Dieu. C'était là pour Dieu une assez mauvaise recrue.

Voilà donc Suzanne de Pons fille d'honneur de la reine, et comme telle chantée par Scarron avec mesdemoiselles de Saint-Michel, de Ségur, de Saint-Louis et de Beaumont. La cour d'Anne d'Autriche ne ressemblait en rien à celle de sa tante, la vertueuse et sévère Infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui n'avait jamais donné la main qu'à son mari. Les filles d'honneur avaient la plus grande liberté, et elles en usaient. Suzanne de Pons fut de celles qui en abusèrent, si bien que l'on fut un peu choqué de ses agaceries au beau chevalier de Bois-Dauphin d'abord, puis de la manière dont elle accueillait les compliments d'un capitaine des gardes du corps, marié depuis quinze ans déjà, qui devint le maréchal d'Aumont.

Ne fût-ce que par le contraste complet qu'elle présentait avec la brune comtesse de Bossu, la blonde Suzanne plut au duc de Guise. D'ailleurs, aussi positif en amour que le duc d'Orléans, il préférait une beauté opulente à une beauté éthérée. Il dit à mademoiselle de Pons qu'il la trouvait charmante ; elle ne se fâcha point, mais elle eut dans ses discours et dans son maintien une réserve inattendue. Il lui fit entendre alors que son mariage avec madame de Bossu était nul ; elle répondit qu'elle le pensait bien aussi. Il lui proposa de le faire casser, si elle voulait l'aimer ; elle murmura, en rougissant encore, qu'elle le voulait. Ivre de joie à la pensée qu'elle allait devenir duchesse de Guise, enchantée de sauver, en attendant, les apparences et d'avoir, comme dit madame de Motteville, « un amant sous figure d'un mari », elle autorisa

les assiduités du prince, qui ne passait guère que douze heures du jour auprès d'elle; et tous deux parlaient publiquement de leur mariage, absolument comme si le duc de Guise n'eût pas été déjà marié. On croit rêver, quand on lit dans Tallemant toutes les extravagances auxquelles se livra cet amoureux, qui avait été archevêque. Il ne se contentait pas de galoper à côté du carrosse des filles de la reine toutes les fois qu'Anne d'Autriche sortait; il avait dressé un chien à sauter en l'honneur de la belle des belles; il apprenait par cœur, pour le réciter à Suzanne, un roman qu'elle désirait lire; il se purgeait, quand elle se purgeait, « prenant de la même drogue, la même dose et de la main du même apothicaire, disant qu'il en avait besoin, et qu'il ne pouvait pas bien se porter, puisque mademoiselle de Pons était indisposée »; prenait-elle les eaux, il les prenait aussi, et, pour qu'elles leur fissent à tous deux le même effet, il mettait une des jupes de sa maîtresse, à la grande joie de la cour, qui le vit plus de quinze jours se promener dans cet accoutrement. Sur le bruit qu'un médecin s'était avisé de tourner quelques vers plaisants contre sa divinité, le duc de Guise le fit bâtonner par ses gens. Mais jamais on ne s'amusa tant qu'un jour où les deux amants se prirent de paroles; elle lui avait dit qu'il ne l'aimait pas; aussitôt il avait tiré son épée pour s'en percer le cœur. « On entendit un grand cri; on y courut, et elle se tuait de lui dire : « Remettez votre épée, monsieur de Guise, remettez votre épée; je crois que vous m'aimez plus que votre vie ».

Si la cour ne s'ennuyait pas, la duchesse de Guise était bien ennuyée. Elle fit défendre par la reine à son fils de voir mademoiselle de Pons. Le prince jura qu'il en allait mourir et se mit au lit, comme on avait coutume alors de faire quand on était dans l'affliction. Ce que voyant, la duchesse de Guise s'allia avec madame de Bossu. Cette alliance, bien que tout le monde l'ait approuvée, n'en fut pas moins pour la cour un nouveau sujet de gaieté, et, au mois de janvier 1646, Olivier Lefebvre d'Ormesson écrivait en riant dans son *Journal :* « D'abord madame de Guise demandait la rupture du mariage de son fils avec la comtesse de Bossu, et M. de Guise l'empêchait; et maintenant M. de

Guise en demande la rupture, et madame de Guise l'empêche. » Henri de Lorraine s'était pourvu à Rome au tribunal de la rote; en sa qualité de Flamande, la comtesse de Bossu sollicita et obtint l'appui de l'Espagne auprès du Saint-Siège. Le procès était engagé, et tout faisait prévoir qu'il durerait très longtemps; il n'y avait plus pour le duc de Guise qu'à prendre patience, et à faire prendre patience à Suzanne de Pons.

Il appela la poésie à son aide. Il venait de recevoir au nombre de ses gentilshommes le fameux auteur de la *Mariamne*, Tristan L'Hermite, qui avait célébré par deux sonnets ses campagnes de 1644 et 1645. Il chargea le poète de chanter la beauté de celle qu'il aimait, et voilà comment l'on trouve dans les *Vers héroïques* de Tristan jusqu'à dix-huit pièces dans lesquelles le duc de Guise, sous le nom d'*Anaxandre*, vante les attraits et les vertus d'*Élise*, c'est-à-dire de mademoiselle de Pons. Il la compare complaisamment aux beautés mythologiques, à Hélène, à Omphale; il la félicite de ce qu'une indisposition n'a point altéré l'éclat de son teint; il dit du ton le plus passionné « l'extase d'un baiser »; il termine une longue *Ode sur un portrait* par ce serment chevaleresque :

Il n'est rien que je n'entreprenne
Au moindre signe de ses yeux;

il lui présente ce madrigal, qui rappelle les plus charmantes pièces de Catulle :

UN PETIT OISEAU PARLE

Passant plus vite qu'un éclair
Par les vagues plaines de l'air,
J'ai vu tout le monde habitable;
Mais Élise est incomparable :
La Nature n'a point formé
Ni d'objet qui soit plus aimable,
Ni d'objet qui soit plus aimé.

Mais Suzanne de Pons demeurait insensible aux galanteries rimées que Tristan lui remettait au nom de son amant; elle n'avait alors qu'une idée en tête : devenir le plus tôt possible

duchesse de Guise. Voyant son impatience s'exaspérer, Henri de Lorraine se figura que sa présence à Rome suffirait à terminer les difficultés, et que le pape ne saurait rien refuser aux instances verbales d'un descendant de Godefroy de Bouillon ; il résolut donc de partir pour l'Italie, malgré les représentations de la duchesse de Guise. Montrant une fois de plus cette absence d'esprit pratique qui se retrouve dans toutes ses actions, il vendit pour le tiers de ce qu'ils valaient la plus grande partie de ses meubles afin de payer ses frais de voyage ; puis il se mit en route, le lundi 29 octobre 1646, avec le frère de sa maîtresse, le comte de Rochefort. André Félibien nous a conservé sur ce départ un détail bien caractéristique. L'ancien archevêque emportait pieusement avec lui un livre de prières ; mais sur son ordre le miniaturiste Louis du Guernier y « avait représenté en saintes toutes les plus belles dames de la cour peintes au naturel ».

Tristan restait pour sécher les larmes de Suzanne ; il répétait à la belle affligée :

Vous serez toujours dans son cœur,
Comme il est toujours dans votre âme.

De cela Suzanne n'était pas absolument sûre : la jeune marquise d'Angennes-Maintenon avait bien failli lui enlever, en sa présence, le cœur inconstant de Henri de Lorraine ! Aussi sa terreur fut-elle extrême quand le bruit se répandit à Paris que le duc de Guise, en passant par la Provence, avait demandé la main de mademoiselle d'Aletz.

Cependant l'amant de Suzanne était arrivé à Rome et descendu au palais royal des Quatre-Fontaines, c'est-à-dire à l'ambassade de France. Il avait été accueilli par le pape Innocent X avec toute la bienveillance que pouvait attendre du Souverain Pontife un prince dans les veines duquel coulaient le sang de Godefroy de Bouillon et celui d'Alexandre VI (Lucrèce Borgia était la bisaïeule du duc de Guise), et, sans tarder, il avait fait part de ses espérances à Suzanne de Pons. Celle-ci avait quitté la reine pour entrer au couvent de la Visitation, dont la règle était assez relâchée ; elle s'y faisait servir par les officiers de son amant, et elle y avait même fait tendre un très beau lit, qui appartenait à Henri de Lorraine.

Assurée désormais que les démarches du prince auraient un plein succès, elle attendait de jour en jour le courrier qui lui annoncerait qu'elle était enfin duchesse de Guise. Elle attendit longtemps. Le duc avait trouvé en Italie la comtesse de Bossu, qui se défendait avec plus d'énergie que jamais, et la cour de Rome imaginait toujours de nouveaux prétextes pour différer son jugement. Afin de calmer les impatiences de sa maîtresse, Henri de Lorraine lui adressait messages sur messages ; quelques-uns étaient confiés aux soins de Tristan, et le poète rendait compte à son maître de ses visites à la belle recluse. Il lui dépeignait les tristesses de Suzanne ; il la faisait parler en vers gracieux :

Anaxandre en partant me fit une promesse,
Qu'avant que le Printemps se couronnât de fleurs,
Il viendrait par sa joie adoucir ma tristesse,
Et pousser des soupirs qui sécheraient mes pleurs.
Roses de ce verger, qui vous montrez si vives,
Vous paraissez trop tôt pour mon contentement :
Pourquoi n'êtes-vous plus tardives ?
Que ne respectez-vous la foi de mon amant ?

Aux plaintes succédèrent des ordres ; pour obéir à la favorite, le poète dut envoyer au prince coup sur coup des stances et des madrigaux qui l'invitaient à revenir ; elle-même écrivait à l'absent les lettres les plus pressantes. ; enfin, instruite que le duc de Guise fréquentait beaucoup chez une des plus fameuses courtisanes de Rome, la Nina Barcarola, elle lui signifia, au mois de juillet 1647, dans une lettre « fulminante », dit le comte de Modène, qu'il eût à reprendre sans délai la route de la France, s'il ne voulait rompre avec elle. Effrayé par cette menace de l'habile coquette, le prince fit répandre le bruit qu'une affaire importante le rappelait à Paris, et il fixa même à sa maîtresse le jour de son départ. Mais il ne partit point.

Un matin, à Ripa Grande, sur les bords du Tibre, M. de Modène avait rencontré des mariniers de Procida, qui lui avaient annoncé le soulèvement du peuple de Naples contre la domination espagnole et la mort de Masaniello. Il leur avait appris en retour la présence à Rome d'un descendant de leurs anciens rois de la maison d'Anjou, et il les avait présentés

au duc de Guise, qui les embrassa, les harangua dans leur langue, leur offrit ses services contre leurs oppresseurs, et les renvoya comblés d'argent. Il n'en fallut pas davantage pour que les Napolitains appelassent ce prince à leur secours, et dans les tout premiers jours d'octobre un courrier arrivait à Paris, qui apportait à la reine l'offre du duc de Guise de soumettre Naples à la France, et à Suzanne de Pons la nouvelle que, si son amant désobéissait à ses ordres, c'était pour lui conquérir un trône. Après un mois d'hésitation, Mazarin accepta enfin les propositions qui lui étaient faites, et envoya quelques vaisseaux à Rome[1].

Quelques jours après avoir expédié à Naples son portrait, peint à Rome par Mignard, le duc de Guise se décida, pour pénétrer dans la ville qui l'appelait et dont les galères espagnoles gardaient les abords, à tenter une des entreprises les plus audacieuses dont l'histoire ait conservé le souvenir : risquant sa liberté et sa vie avec une intrépidité héroïque, il osa, le 15 novembre, traverser sur une légère felouque toute la flotte espagnole pour se jeter dans Naples, où il débarqua au bruit d'une canonnade furieuse. Il faut lire dans ses *Mémoires* le récit détaillé de ce coup d'éclat, où il poussa la bravoure jusqu'à la folie, se dressant debout sur la poupe, et ordonnant à ses mariniers de crier qu'ils le portaient, tandis qu'il passait au travers des vingt-trois galères et des vingt brigantins qui l'attendaient pour lui barrer la route. Une pareille arrivée, qui témoignait un mépris sans égal du danger, produisit dans la population napolitaine un enthousiasme indescriptible. Pendant que les uns, allant « jusqu'à l'adoration et à l'idolâtrie », menaient en triomphe le héros libérateur jusqu'à un beau coursier, sous le nez duquel les plus exaltés brûlaient de l'encens, les autres, dit Monglat, portant à force de bras la felouque qui venait d'effectuer cette traversée miraculeuse, la conduisaient, pour l'y pendre pieusement, jusqu'à Notre-Dame-des-Gardes ; toutes les églises de Naples, illuminées, retentissaient du bruit des orgues et du son des voix qui chantaient « *Te Deum laudamus !* »

1. M. J. Loiseleur a écrit sur l'expédition de Naples un excellent livre auquel nous renvoyons le lecteur ; nous voulons surtout ici lui présenter un duc de Guise intime.

La satisfaction fut grande à Paris, lorsqu'y parvint la nouvelle de cette action vraiment extraordinaire, et le petit Louis XIV voulut écrire à son cousin une lettre de félicitations. Mais rien ne peut peindre l'orgueilleuse joie de Suzanne de Pons. Certaine que son amant serait roi de Naples et que le pape ne pourrait plus lui refuser l'annulation de son mariage, elle tenait déjà une vraie cour à la Visitation, et distribuait aux soupirants que retenait son adroite coquetterie, comme aux ambitieux qu'attirait sa fortune, les dignités et les charges de son royaume chimérique.

Les parents de Henri de Lorraine eux-mêmes, oubliant leur mécontentement légitime contre lui, se décidèrent enfin à lui envoyer les secours qu'il avait jusque-là instamment, mais vainement sollicités de leur amitié. Au moment même de mettre à la voile pour Naples, il avait écrit à son frère, le chevalier de Guise, une lettre très pressante, sous une apparence enjouée : « Que l'on m'envoie tout ce que l'on pourra et d'argent et de pierreries ; voyez à dépouiller tous mes proches pour un si bon sujet... Volez ce que vous pourrez attraper, et, s'il est possible, les gros diamants du bonhomme Chevreuse ; ne laissez rien à l'hôtel de Guise ; enfin, qu'il n'y ait ni serrures ni cassettes à l'épreuve de vos mains. » Nous ignorons si le « bonhomme Chevreuse » engagea ses « gros diamants » ; mais une lettre affectueuse de la duchesse de Guise, conservée dans la collection Gaignières, nous prouve qu'elle, du moins, fit des sacrifices pour seconder les projets de Henri de Lorraine. Cette vertueuse mère, devant laquelle tous les contemporains, même Tallemant des Réaux, se sont respecteusement inclinés, commençait à espérer au fond du cœur que l'amour de la gloire ferait oublier au généreux Anaxandre sa passion pour son indigne Élise. La pauvre dame se trompait.

Le duc de Guise supporta d'abord avec sa bonne humeur accoutumée les petites misères de sa situation étrange : l'obligation de s'asseoir à la table peu appétissante et de partager dans la cuisine le lit dégoûtant du « capitaine général » Gennaro Annese, trois mois auparavant simple ouvrier fourbisseur. Il trouvait une compensation à ces ennuis à faire, revêtu d'un magnifique habit vert brodé d'or, des promenades

triomphales dans les rues pavoisées et recouvertes de tapis, sous une pluie de fleurs, de parfums et de dragées. Sa popularité était incroyable. C'est que jamais homme ne sut mieux gagner les cœurs par le charme naturel de ses manières et de sa parole insinuante. Il excellait à trouver de ces mots heureux et saisissants, qui se gravent dans l'esprit d'un peuple et demeurent historiques. Nous n'en citerons qu'un seul ; à tel qui l'accusait de travailler non pour Naples, mais pour sa patrie, la France : « Je suis né, dit-il, dans la felouque qui m'a apporté ici. » De tels mots provoquaient des acclamations unanimes. Aussi n'est-il point surprenant que, le 21 décembre, Henri de Lorraine ait été proclamé pour cinq ans duc de la République de Naples.

Quand cette nouvelle parvint à Paris, au mois de février, le bruit courut en même temps que le duc de Guise avait chargé le duc de Brancas d'épouser mademoiselle de Pons par procuration, et que cette pièce était faite au nom de « Henri, par la grâce de Dieu roi de Naples ».

Il semblerait que Suzanne de Pons dût être au comble de ses vœux. Et pourtant la joie de la belle n'était pas sans mélange: elle venait de se placer dans une situation assez délicate. Quinze mois de séparation, c'était bien long. Sans doute elle aimait son duc, ne fût-ce que par ambition ; mais loin des yeux, loin du cœur, dit un vieux proverbe italien, et Henri de Lorraine était absent, tandis qu'était présent son robuste écuyer, le sieur de Malicorne, laissé bien imprudemment par lui auprès de sa maîtresse. Le scandale était bientôt devenu si grand qu'Anne d'Autriche, indignée, avait dû, vers la fin de janvier, faire quitter à la demoiselle le couvent de la Visitation pour celui des Filles de Sainte-Marie, près de la Bastille, dont la règle était beaucoup plus sévère. C'est là que vinrent trouver Suzanne les nouvelles de Naples. Il lui était interdit de voir Malicorne ; privée de son nouvel amant, elle se prit à réfléchir et regretta de s'être ainsi compromise ; elle savait que la malice parisienne l'avait surnommée le *Pont-au-Change*, et sans doute les parents du duc de Guise et la reine elle-même n'allaient pas manquer de s'armer contre elle auprès de son illustre fiancé de ce qu'elle appelait « ses légèretés » ; mais, si la partie était mal engagée,

elle n'était pas encore perdue, puisque ses attraits avaient eu le pouvoir de rendre constant, malgré l'éloignement, un cœur que n'avaient pu retenir ni la princesse Anne, ni la comtesse de Bossu. Elle résolut donc de lutter seule, s'il le fallait, contre tous; aussi bien l'enjeu de la lutte en valait-il la peine: une couronne royale! Certaine qu'elle serait accusée, elle voulut prévenir l'accusation par ses plaintes, et elle se hâta d'envoyer secrètement à Naples un baigneur de Paris, pour protester contre le traitement que lui avait infligé la régente.

Cependant les affaires du duc de Guise prenaient une tournure des plus fâcheuses. Le frivole et mobile peuple de Naples commençait à se lasser de son idole; les conspirations se multipliaient; des unes Henri de Lorraine avait eu raison par de sanglantes exécutions, des autres par une clémence un peu théâtrale, mais pourtant héroïque; il était évident toutefois qu'une catastrophe était prochaine, et l'astrologue Cucurullo n'avait pas besoin d'être bien clairvoyant pour la prédire au duc de Guise. A Paris, où l'on ne recevait de nouvelles directes que par le maître d'hôtel du duc, le fidèle Compagnon[1], les inquiétudes étaient grandes : il venait de Rome et de Gênes les bruits les plus alarmants; on disait même que la cabale de Gennaro Annese avait repris le dessus, et contraint le duc à se tuer. Enfin, le 7 avril, arriva de Naples le sieur Lambert, porteur de dépêches qui rassurèrent sur le sort du duc de Guise, mais plongèrent la cour dans une véritable stupeur : le prince, oubliant les périls qui le menaçaient lui-même, ne s'adressait à la reine et au premier ministre que pour les prier de remettre en liberté une maîtresse qui le trompait: «J'ai hasardé ma vie dans le passage sur la mer;... j'ai maintenu la guerre quatre mois sans poudre et sans argent, et réduit dans l'obéissance un peuple affamé, sans avoir pu donner en tout ce temps que deux jours de pain ; j'ai cent fois évité la mort par le poison et par les révoltés. Tout le monde m'a trahi : mes domestiques mêmes ont été les premiers à tâcher de me détruire. L'armée navale n'a paru que pour m'ôter la créance parmi le peuple et par conséquent le moyen de réussir ; et parmi tous ces embarras ne subsistant que

1. Ses lettres, conservées à la Bibliothèque nationale (Cab. des manuscr., Collect Gaignières), sont du plus vif intérêt.

par mon cœur, au lieu de m'en savoir gré et me donner courage de continuer ce que j'ai si heureusement commencé, où je puis dire sans vanité que tout autre que moi aurait échoué, l'on me persécute en ce que j'ai de plus cher et de plus sensible. On tire avec violence une personne que j'aime d'un couvent où je l'avais priée de se retirer; et durant le temps que je hasarde ma vie, on m'ôte la seule récompense que je prétends de tous mes travaux; on la renferme, on la maltraite, et l'on me donne le plus grand et le plus sensible témoignage de haine que l'on peut me donner... » On juge si ces lettres le couvrirent de ridicule.

Quand elles parvinrent à Paris, le brave, mais extravagant Henri de Lorraine était depuis vingt-quatre heures prisonnier des Espagnols. Victime de ses inconséquences, de sa présomption, de ses folies, abandonné de tous, il avait dû, à Capoue, présenter sa glorieuse épée à deux capitaines espagnols; mais ceux-ci avaient refusé respectueusement de la recevoir, se contentant d'accepter pour gage les deux rubans de son chapeau, l'un vert, l'autre isabelle; c'étaient les couleurs d'*Élise*, et ce détail romanesque serait touchant, si celle qui avait inspiré un tel amour n'avait pas été une simple aventurière.

Le comte Maiolino Bisaccioni, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi très chrétien, qui écrivit quatre ans après, en italien, une intéressante *Histoire des guerres civiles des derniers temps*, ne prête pas au duc de Guise, dans cette journée suprême, l'intrépidité presque souriante que lui attribuent ses *Mémoires*. Quelque suspects que soient les *Mémoires*, leur témoignage nous paraît ici le plus digne de foi. On peut penser et dire beaucoup de mal de Henri de Lorraine, mais on ne peut sérieusement lui refuser une bravoure héroïque, et il n'y a aucune raison de supposer que cette bravoure l'ait abandonné le 6 avril 1648.

*
* *

Le premier soin du duc de Guise avait été d'écrire quelques lettres en France pour mander, du même style que François Ier après la bataille de Pavie, qu'il avait « tout perdu,

hors la vie et la réputation ». Malheureusement sa conduite n'allait point tarder à mettre une tache à sa renommée.

Tout d'abord gardé par la noblesse du pays, qui le traitait avec mille « civilités et caresses », Henri de Lorraine s'était diverti à faire des chansons sur son « aventure » ; tout changea quand il eut été remis aux mains des Espagnols. Au conseil qui fut tenu, le comte d'Oñate et la majeure partie de l'assemblée opinèrent à ce qu'il fût mis à mort, comme l'avait été dans des circonstances analogues, quatre siècles auparavant, le jeune et infortuné Conradin ; mais don Melchior de Borgia, qui était parent du prisonnier, le duc de Tursi, auquel le duc de Guise avait sauvé la vie, et don Juan d'Autriche, plein d'admiration pour la rare valeur du héros vaincu, émirent une opinion contraire, et « il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les cardinaux de la faction d'Espagne, et d'en attendre la réponse avant que de se déterminer à rien ».

Le danger que courait le duc de Guise était grand : il essaya de sauver sa tête. Suivant les conseils qui lui furent donnés par des amis, il exagéra son ressentiment contre Mazarin, qui ne l'avait pas secouru, et il offrit de se jeter « dans les intérêts de l'Espagne », et de soulever en France plusieurs provinces, où il avait « des partis puissants ». Il affirme qu'il ne voulait, en parlant ainsi, que gagner du temps, assuré qu'au bout de trois mois les Espagnols n'oseraient plus lui couper la tête. Si elle n'était pas précisément chevaleresque, la conduite du prince était habile, comme le prouva l'événement : le pape intervint en sa faveur ainsi que le duc de Lorraine ; Anne d'Autriche avoua hautement tout ce qu'il avait fait, et menaça de représailles sur tous les prisonniers qu'elle avait entre les mains, si l'on attentait à la vie du duc de Guise. Les Espagnols furent intimidés. Ils se contentèrent de transporter leur captif de Capoue à Gaëte pour plus de sûreté.

Le gouverneur, don Alvaro de Las Torrès, s'y comporta envers lui avec la plus indigne grossièreté, refusant de faire nettoyer le cachot infect où il l'enferma, et de changer même les draps qui avaient servi deux mois au dernier prisonnier. On laissa ainsi le prince français de longues semaines, « tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles il avait

été pris, faute de souliers, à ne manger que du pain et un peu de porc frais ». Aussi éprouva-t-il une vive satisfaction à la nouvelle qu'il allait être conduit en Espagne, le roi désirant conférer avec lui sur les propositions qu'il lui avait faites. Une galère lui fut envoyée, et, sur la fin du mois de mai, le jour de l'Ascension, « il s'éloigna de terre au bruit de tout le canon du château et de la ville de Gaëte, pour prendre la route d'Espagne, où il devait trouver la fin de ses disgrâces et sa liberté ». C'est sur cette phrase que se termiuent les *Mémoires;* mais cette liberté, le duc de Guise devait l'attendre quatre ans encore, d'abord dans l'alcazar de Ségovie, puis à Vitoria.

Il y connut de bien mauvais jours, et l'on ne peut s'empêcher d'être touché quand on le voit, dans une telle détresse, songer encore aux autres. Il écrit un billet de quelques lignes à sa mère, le 20 mars 1650, pour la remercier de travailler à sa délivrance, et il ajoute en marge : « Je vous supplie très humblement, madame, d'avoir la bonté de prendre soin du pauvre Branjon et de tous mes autres domestiques dans mon absence » *(Collection Gaignières.)* Cette bonté nous doit rendre indulgents pour les fautes qu'avait commises Henri de Lorraine, et pour celles, plus graves encore, qu'il allait commettre.

***

Que devenaient cependant les deux beautés qui se disputaient toujours son cœur? A peine la nouvelle de l'arrestation du duc de Guise était-elle arrivée à Paris que Conrart écrivait à Félibien, le 30 avril 1648 : « Il y en a qui disent qu'on se servira de l'intercession de la comtesse de Bossu pour demander sa liberté. Ce serait une rencontre assez plaisante que cette aventure finît par leur mariage, et l'on pourrait dire alors que le roman serait achevé ». Il s'en fallut peu que les prévisions de Conrart ne se réalisassent. Se résignant à ce sacrifice pour obtenir la bienveillance du roi d'Espagne et pour réchauffer les sympathies du pape et du duc de Lorraine, le duc de Guise reconnut la comtesse pour sa femme légitime. Tilly en témoigne sa joie dans une lettre qu'il envoie de Madrid à la duchesse de Guise, le 26 novem-

bre 1648, et il ajoute : « Je lui ai écrit que, pour assurer toutes choses et couper chemin à tous les embarras qui pourraient renaître, il serait bien à propos qu'elle fût auprès de mondit seigneur en quelque temps qu'il vînt à être libre » *(Collection Gaignières.)* Cette nouvelle réjouit grandement la duchesse de Guise, qui ne craignait rien tant que de devenir belle-mère de la maîtresse de Malicorne, et grandement aussi madame de Bossu, qui croyait déjà arrivé le moment où ses épreuves allaient prendre fin. Elle ne voulut pas même attendre la délivrance de celui qui revenait à elle ; elle brûlait du désir de traverser les Pyrénées pour se précipiter dans ses bras. De Malines, elle écrivit au roi d'Espagne, par l'intermédiaire du duc de Lorraine, des lettres dans lesquelles elle demandait, elle, Honorée de Berghes, duchessse de Guise, à venir partager la captivité de son mari. Celui-ci ne souhaitait aucunement la voir arriver. Il demeurait fidèle à l'infidèle Suzanne de Pons, et, s'il avait promis de reprendre la comtesse de Bossu, c'était avec la ferme intention de ne point tenir sa promesse. Il fit si bien qu'Honorée de Berghes n'obtint pas l'autorisation qu'elle sollicitait si ardemment.

Que ne ferait point un prisonnier pour sortir de sa prison? Le duc de Guise ne recula même pas devant ce que nous appelons aujourd'hui une trahison. On était en pleine Fronde ; il écrivit au Roi Catholique qu'il n'avait « jamais souhaité sa liberté que pour rendre à Sa Majesté des services considérables, rétablir sa maison et se venger de tous les mauvais traitements et injures que ses prédécesseurs et lui avaient reçus de la couronne de France », et il lui offrit à nouveau de faciliter l'entrée en France aux armées espagnoles. Si de nos jours une telle conduite paraît absolument criminelle, rappelons qu'il n'en était pas tout à fait de même aux yeux des contemporains : ils ont montré beaucoup d'indulgence pour le prince de Condé, et cependant Louis de Bourbon n'avait pas, comme Henri de Lorraine, l'excuse du malheur.

Cette liberté, qu'il préférait à l'honneur même, le duc de Guise fut pourtant longtemps encore sans l'obtenir. Au mois de juin 1651, Philippe IV avait refusé au duc d'Orléans de l'échanger contre tous les prisonniers espagnols détenus en France. Le 31 décembre, Loret nous apprend un bruit qui

court dans Paris : le duc de Guise, délivré par le roi d'Espagne, serait en route pour la Provence,

Où l'on aime ledit seigneur,
Afin d'en être gouverneur.

Grande joie pour Suzanne de Pons, qui commençait à être lasse de son Malicorne, avec qui elle vivait publiquement depuis que la reine n'avait plus intérêt à la retenir au couvent :

Elle cherche quelque équipage,
Carrosse et mulets de bagage,
Afin d'aller, d'un pas hâtif,
Au-devant de ce cher captif,
Et pour voir si ce prince encore,
Comme jadis, l'aime et l'adore.

La belle en fut pour ses frais, car le bruit était faux. Cependant, le prince de Condé venait d'arriver en Guyenne, et, sans plus vouloir se souvenir de ses anciens griefs, il plaidait chaleureusement auprès de son royal allié la cause du duc de Guise, faisant valoir les services que le héros de Naples pouvait rendre à la Fronde.

Enfin le roi d'Espagne consentit à laisser son précieux prisonnier « à la discrétion » du prince de Condé, exprimant seulement le désir, dit Lenet, que Louis de Bourbon « poussât de tous ses moyens le duc de Guise à épouser la comtesse de Bossu ».

***

Henri de Lorraine, mis en liberté, fut chargé de conduire deux mille Espagnols en Guyenne. Les vaisseaux, partis de Saint-Sébastien, le déposèrent avec sa petite armée à Bourg-sur-la-Dordogne, le 31 août 1652. Il rejoignit aussitôt les princes à Bordeaux, d'où, le 3 septembre, il lança un long manifeste, dans lequel il déclare qu'il n'est « plus en état d'entendre à aucun accommodement (avec la régence), à moins qu'on n'y propose, pour le premier article, que le cardinal Mazarin et tous ses adhérents seront à jamais chassés du gouvernement ». Cette belle ardeur ne fut qu'un feu de paille.

Quand il sut d'une manière certaine que Mazarin s'était éloigné après avoir conseillé au roi une amnistie générale, quand il vit tous les maux que causaient à Bordeaux, en

l'absence du prince de Condé, les fureurs de l'Union de l'Ormée, le duc de Guise n'eut plus qu'une idée : se réconcilier avec la régente et revenir près de mademoiselle de Pons. Anne d'Autriche avait jadis envoyé M. de Verderonne pour travailler à sa délivrance ; cette négociation lui servit de prétexte à abandonner le prince de Condé, dont la générosité à son égard avait, en somme, été intéressée, et à faire son accommodement avec la cour. Il partit brusquement pour Paris où, d'ailleurs, Condé se trouvait pour le moment.

Henri de Lorraine y arriva, dit *la Gazette*, le 1er octobre, et sa première visite, nous devons le reconnaître, fut pour son libérateur ; la seconde fut pour Suzanne de Pons ; celle-ci dura six heures, raconte Loret, qui ajoute :

... Certain cavalier
M'a dit ce trait particulier,
Que ce prince dit à sa dame,
Avec un langage de flamme,
Et d'un ton même un peu plaintif,
Qu'il s'était vu six ans captif,
Mais — tant son cœur était fidèle ! —
Bien moins des Espagnols que d'elle.

Le 3 octobre, le duc de Guise était à Saint-Germain, où il faisait sa paix particulière avec la régente. Le roi rentra à Paris le 21, et le lendemain Henri de Lorraine assista à la séance du Parlement qui se tint au Louvre, et dans laquelle furent condamnés le prince de Condé et son parti. « Il fut présent, dit Mademoiselle, à tout ce qui se passa contre tout le monde. » Cette fois, c'en était trop ; cet oubli si complet d'un service si grand et si récent lui enleva toute considération, et ses démêlés avec les deux extravagantes, qui se le disputaient, allaient fort prêter à rire au public parisien.

Le duc de Guise avait brusquement quitté Saint-Germain et la cour, le 8 octobre, à la nouvelle que venait de mourir subitement, à Paris, le marquis de la Case, frère de Suzanne de Pons. Loret, qui nous apprend le désespoir de la « fiancée » de Henri de Lorraine, nous dit en même temps

... Qu'une main tout à fait chère,
Qui prend soin d'essuyer ses pleurs,
Adoucit un peu ses douleurs.

Tandis qu'il consolait la belle affligée, le duc de Guise fut averti tout à coup que sa « femme » venait d'arriver à Paris ; à peine informée que son mari était sorti des prisons espagnoles, madame de Bossu était accourue pour l'enlever à sa rivale.

Mais on doute enfin si ses larmes,
Sa douceur, sa vertu, ses charmes,
Et sa rare et sainte amitié
Inspireront quelque pitié
Au cœur nouveau venu d'Espagne
Dont elle se dit la compagne.

Le ton sur lequel parle le gazetier-poète nous indique dans quels sentiments se trouvait alors pour Honorée de Berghes la société parisienne, qui avait été témoin des déportements de Suzanne de Pons. On s'intéressait à l'abandonnée ; on la plaignait ; on faisait courir sur Henri de Lorraine une parodie d'origine italienne, que nous avons retrouvée dans la correspondance de d'Hozier :

IL TE DEUM SOPRA IL DUCA DI GHISA

Pleni sunt circuli et meretrices prodigalitatis bursæ tuæ.
Te ergo quæsumus, tuæ uxori subveni, quam vitioso crimine prodidisti...

Madame de Guise et mademoiselle de Guise étaient ravies de ce mouvement de l'opinion en faveur de la comtesse de Bossu. C'étaient elles qui l'avaient fait secrètement venir pour l'opposer à la dangereuse Suzanne, et la nièce du duc de Guise, la grande Mademoiselle, lui ménagea une entrevue avec son infidèle époux. Il faut laisser la princesse raconter elle-même cette scène tout à fait curieuse : « Elle s'était logée dans un couvent de religieuses, que Madame a fondé a Charonne. Les religieuses, depuis la guerre, avaient loué une maison dans le faubourg Saint-Germain. La mère Madeleine, supérieure de cette maison, ne l'avait pas voulu prendre sans la permission de Madame. J'avais beaucoup de curiosité de la voir. J'allai un matin chez ces religieuses, dans le carrosse de madame de Frontenac. Je la trouvai au lit. Elle me parut fort agréable ; elle est flatteuse, a de l'esprit, et dans une conversation son peu de jugement ne paraît pas. Elle me conta ses misères, son mariage, l'amitié que M. de

Guise avait eue pour elle, et tout ce qu'elle avait souffert pour lui. Elle m'attendrit; je lui promis de la servir. Je la fis lever pour voir sa taille; elle l'a assez belle. J'en parlai l'après-dîner à Madame, qui dit : « Il la faut faire venir un de ces jours céans, et qu'elle se jette aux pieds de M. de Guise. » Elle vint donc un jour dans la chambre de Madame, fort ajustée, et elle était fort bien ce jour-là. Comme il n'y eut plus personne dans le cabinet que Madame, M. de Guise et moi, elle entra, et se jeta aux pieds de M. de Guise. Elle lui dit : « Ayez pitié de moi; songez à l'état où je suis, et à celui où vous devez être », et tout ce qu'on peut dire en pareille occasion. Il lui dit : « Madame, levez-vous. Je suis votre serviteur. Que voulez-vous de moi? Je vous servirai en tout ce qui sera possible. » Tout cela fort civilement, et d'un air fort froid et peu attendri. Elle lui disait : « Je ne demande que votre amitié, et de retourner avec vous. Je ne bougerai de vos pieds que je n'aie obtenu cette grâce. » Elle se leva, et la conversation dura longtemps. Elle lui disait : « Vous m'avez aimée, vous m'avez trouvée belle. » Il lui répondit : « Oui, et je ne vous aime plus, parce que vous êtes changée. » Il lui dit « assez de duretés ». Ne nous indignons pas contre le duc de Guise plus que ne fait Mademoiselle : il était de son temps. Ces hommes de la première moitié du XVIIe siècle, qui déclaraient leur « braise » à leur dame dans un langage d'une délicatesse si raffinée, devenaient aisément grossiers dès qu'ils avaient cessé d'aimer. Ouvrons l'*Astrée*, ce code de l'amour, que lut si souvent le duc de Guise, assis aux pieds de Suzanne de Pons, et écoutons le berger Hylas discourant au milieu de ses anciennes maîtresses : « J'avouerai, dit-il à Cyrcène, que, quand je ne vous vis qu'un peu, je vous aimai beaucoup, et, quand je vous vis beaucoup, je ne vous aimai que fort peu... Eh! par Hercule, demande-t-il à Palinice, dites-moi : comment vous appelez-vous? afin que je sache si votre nom ne me blessera point mieux que votre visage. » La comtesse de Bossu s'attendait donc aux duretés de son volage « Birène », et, semble-t-il, n'en fut pas froissée, car, « après, poursuit Mademoiselle, ils se retirèrent à une fenêtre, ils rirent ensemble, et causèrent en apparence de la meilleure amitié du monde. Je parlai assez longtemps à M. de Guise en sa

faveur contre mademoiselle de Pons, et je pense que cela lui déplut. » Le duc de Guise n'avait garde de songer à reprendre sa « femme », car il avait été instruit par Suzanne de la vie « abandonnée » que la comtesse avait menée depuis son retour en Flandre, et l'imprudente Honorée lui avait elle-même avoué dans leur entrevue qu'un des domestiques du prince de Condé, Guitaut, « lui envoyait tous les jours un courrier ».

Dans l'état d'esprit où se trouvait Henri de Lorraine, plus on voulait l'éclairer sur la conduite de Suzanne de Pons, plus on le fortifiait dans l'idée qu'il devait la défendre contre d'indignes calomnies. Vainement sa mère et sa sœur s'efforçaient de lui ouvrir les yeux et de lui montrer qu'il avait été honteusement trompé ; il leur faisait des scènes si violentes qu'un soir il voulut chasser de son hôtel mademoiselle de Guise. Ses domestiques, par « intérêt », ou par « complaisance pour mademoiselle de Pons », comme le déplore Tilly, l'entretenaient dans sa chère erreur. Un jour vint pourtant où l'amant trahi dut se rendre à l'évidence. D'autant plus furieux qu'il avait été plus longtemps dupe, le duc de Guise se vengea lâchement : il traîna sur le banc des accusés la femme qu'il avait voulu asseoir sur un trône, et lui intenta un procès pour vol de meubles et de pierreries. Cette idylle héroïque finit en justice ! Déshonorée, abandonnée par Malicorne lui-même, Suzanne chercha des protecteurs. Elle était jolie, elle en trouva tant que, bientôt décriée comme la fausse monnaie, elle dut quitter Paris et gagner la Flandre.

Vers le même temps, une belle nuit, la comtesse de Bossu sauta par la fenêtre de son couvent dans les bras de M. de Vandy, et s'enfuit aussi à Bruxelles ; si bien que peut-être, dit en souriant madame de Motteville, toutes deux « se consolèrent ensemble en donnant des rivaux au duc de Guise, qui les avait aimées toutes deux ». Pendant quinze jours on ne parla que de cette double aventure à Paris, où la gaieté se donna carrière aux dépens de Henri de Lorraine ; mais nul ne dut rire d'aussi bon cœur que la princesse Anne, la première des trois duchesses : elle était bien vengée.

Disons tout de suite, pour n'avoir plus à parler des deux autres, que le duc de Guise demanda toute sa vie, sans la pouvoir obtenir, l'annulation de son mariage avec la comtesse

de Bossu. Quant à Suzanne de Pons, elle s'enfonça de plus en plus dans la galanterie. Au commencement de 1654, l'auteur de la *Carte du pays de braquerie*, que ce soit Bussy-Rabutin ou le prince de Conti, la traite on ne peut plus durement, et écrit sur elle ces lignes méprisantes : « *Pont-sur-Carogne*. Il y a eu longtemps dans cette place deux gouverneurs de fort différente condition en même temps, et qui cependant vivaient dans la meilleure intelligence du monde. La fonction de l'un était de pourvoir à la subsistance de la ville, et celle de l'autre était de pourvoir au plaisir. Le premier y a presque ruiné sa maison, et l'autre y a fort altéré sa santé. Cette place a eu depuis grand commerce en Flandre, et est maintenant une république. »

Nous croyons cependant que cette république ne tarda pas à avoir un président, et même un président régulièrement élu, en d'autres termes que Suzanne finit par trouver un mari. Ce détail, inconnu jusqu'ici, et que nous avons vainement essayé de contrôler dans les généalogies de la maison de Pons, nous a été fourni par un livre très rare, qui est tombé entre nos mains. Il était en 1663 un jeune Allemand, très bien fait, et, chose peu fréquente chez ceux de sa race, très brun de cheveux, qui s'appelait Henry Piccardtus; il savait fort mal le français, quand il alla s'installer dans une « charmante solitude », qu'honorait de sa présence madame de la Gastevine; mais celle-ci lui donna de si excellentes leçons qu'en sept ou huit mois il composa sous les yeux de cette belle « Amaranthe » près de trois mille vers français, dont elle avait la bonté de corriger les fautes. Par reconnaissance, Henry Piccardtus écrivit un sonnet pour M. de la Gastevine (il y avait donc un mari), et dédia son volume de *Poésies françaises* à celle qui avait été sans doute sa vieille maîtresse, aux deux sens du mot, « à madame Suzanne de Pons, dame de la Gastevine ». C'est le seul renseignement que l'on ait, après 1654, sur la blonde « fiancée » du duc de Guise.

***

On a fort reproché, non sans raison, à Henri de Lorraine d'avoir siégé comme juge dans le procès qui fut intenté

en 1654 au prince de Condé pour crime de lèse-majesté et de félonie, et qui se termina, le 27 mars, par une condamnation à mort. Il est juste de dire, à la décharge du duc de Guise, qu'il avait essayé d'abord de se récuser à titre de parent, et qu'ensuite, Louis de Bourbon étant à la tête des armées espagnoles, il s'agissait simplement d'obtenir contre lui une condamnation par défaut. Mais à cette époque Henri de Lorraine aurait consenti à tout pour complaire à Mazarin rentré en France et plus puissant que jamais, puisqu'il demandait au ministre des vaisseaux et des soldats.

Avant de rendre la liberté au duc de Guise, le roi d'Espagne avait exigé de lui un engagement écrit qu'il ne tenterait plus rien sur Naples; mais, à peine sur le sol de France, le prince s'était empressé de déclarer nul cet engagement contracté par force, et il n'avait plus eu qu'un désir: retourner à Naples pour y prendre une revanche éclatante. Il ne cessait, dit Montglat, de persécuter pour cela Mazarin ; il l'assurait qu'à son approche le peuple se soulèverait en sa faveur. Il finit par persuader le cardinal et par en obtenir la promesse d'une armée navale. Loret l'annonce le 24 janvier 1654:

Le bruit court que M. de Guise
Doit encor, sous l'aveu des lis,
Revoir la nymphe Napolis;

et Tristan s'empresse de rimer une longue ode, dans laquelle la Renommée appelle le héros à de nouveaux exploits:

Marche donc, prince sans pareil,
Et traverse l'onde salée
Avant le mois où le soleil
Visite la Vierge étoilée.
Sous cette constellation
Il faut qu'une haute action
Te donne des palmes nouvelles;
Il faut que l'Ibère hâlé
Par tes armes soit désolé,
Et que j'aille exercer mes ailes
Pour en apprendre les nouvelles
Au climat le plus reculé.

Cette seconde expédition nous est connue dans ses détails

non seulement par la relation qu'en a laissée le duc de Guise, mais par les *Mémoires* de Montglat.

Henri de Lorraine avait fait partir son bagage dès le mois de juillet, et dans ce bagage, que le bon Loret regarde passer avec des yeux émerveillés, nous ne sommes pas trop surpris de voir, après

L'équipage de guerre,...
Une bande de violons.

Nous reconnaissons bien là et l'époque et le prince. Le duc de Guise quitta lui-même Paris le 10 août, et il eut la déception, en arrivant à Toulon, de trouver les préparatifs de Mazarin tout à fait insuffisants. Il dut les compléter de ses propres deniers, si bien qu'il crut un moment qu'il allait être obligé de vendre l'hôtel de Guise. Enfin, il s'embarqua le 5 octobre avec six mille trois cent quarante hommes. Contrarié d'abord par le mauvais temps, le duc « fit sa descente proche de Naples, à Castellamare, le 11 de novembre » seulement, et, « ayant fait mettre pied à terre à son infanterie, il l'attaqua et s'en rendit maître le 14 ».

Après cette affaire sans grande importance, puisqu'il n'y eut du côté des assiégeants qu'un mort, qui était Germain, le « vieil apothicaire de l'hôtel de Guise[1] », Henri de Lorraine s'avança aussitôt vers Naples ; mais la ville, au lieu d'ouvrir ses portes à son libérateur, le reçut à coups de canon. Découragé par cet accueil inattendu, manquant d'ailleurs de cavalerie, de vivres, de moulins pour moudre le blé, le prince se décida à une retraite immédiate. Il ne perdait pas l'espoir d'être plus heureux dans une troisième entreprise ; il ne voulait même d'abord qu'hiverner à Toulon et y renouveler ses provisions : Mazarin l'en dissuada. Mais jusqu'à la fin de sa vie le duc de Guise conservera avec l'Italie des relations nombreuses et une active correspondance : il se flattait toujours qu'il serait roi de Naples.

Il prit gaiement d'ailleurs, en 1654, l'échec d'une expédition qui avait englouti une si grosse partie de sa fortune. Vénus consolait Mars. A peine débarqué en Provence, Henri de Lorraine s'était empressé de courir à Aix, comme nous

1. Bibl. Nat., manuscr., Collect. Gaignières, *Lettre de François Colbert.*

l'apprend une lettre du président de Vair; il avait hâte de revoir les beaux yeux de madame de Canuel, qui avait fait beaucoup d'impression sur son cœur avant son embarquement, et il s'attarda plus de six semaines auprès d'elle; il passa avec elle les fêtes du carnaval en festins, en bals, en jeux de toute nature, nous dit Loret :

Dans une grande place vague
On fit plusieurs courses de bague...
Et ce prince charmant et brave...
Y parut un des plus adroits.

Le duc de Guise aimait tout particulièrement cet exercice qui lui permettait de déployer, devant les dames enthousiasmées, son habileté et son élégance ; et l'abbé de Marolles reconnaîtra que seul Louis XIV sut montrer dans les courses de bague plus d'adresse et de grâce que Henri de Lorraine.

Le prince était de retour à l'hôtel de Guise le 23 février 1655. Deux mois après, le roi le nomma grand chambellan en remplacement du duc de Joyeuse, son frère. Les aventures du duc de Guise sont finies. Désormais il va vivre de la vie de la cour, n'ayant plus souci que d'en diriger les plaisirs.

*
* *

« Les plus délicats et les plus accomplis de la cour d'Alexandre, lit-on dans le *Dictionnaire des Précieuses,* regardaient Marcelle *(le duc de Guise)* comme le modèle le plus parfait qu'ils pussent imiter, soit pour le langage, soit pour les actions. » La Mesnardière le rangeait, avec son ami le comte de Saint-Aignan, parmi les « amants illustres » ; c'étaient eux qui donnaient le ton aux beaux esprits, voyons-nous dans le *Parnasse réformé* de Guéret; c'était à eux qu'allait tout le succès dans les ballets dansés au Louvre. On parla longtemps du costume porté le 2 février 1657 par le duc de Guise dans les *Plaisirs troublés,* où il faisait Atabalipa, roi du Pérou; tout le monde, quelques mois auparavant, quand avait été dansé le ballet de *Psyché,* avait approuvé les délicates flatteries adressées par le poète à Henri de Lorraine, qui jouait le double rôle d'un esclave et de Neptune; déguisé en

esclave, on lui faisait dire ces deux vers, qui le peignent si bien :

Et je n'eus de ma vie encore en ma puissance
Le cœur qu'aux ennemis j'ai montré tant de fois ;

costumé en Neptune, il s'entendait dire, avec non moins de justesse :

La mer vous a vu faire, entre Naples et Rome,
Ce que peut faire un dieu sous la forme d'un homme.

Les poètes d'ailleurs ont à l'envi chanté le duc de Guise : ils savaient que c'était placer leurs louanges à gros intérêts. Nul n'ignore qu'à cette époque libraires et comédiens s'entendaient pour laisser mourir de faim les auteurs, et que l'unique espoir de ceux-ci était dans la générosité des « Mécènes » auxquels ils dédiaient leurs œuvres ; il n'est donc point surprenant que nul n'ait reçu alors plus de dédicaces que le civil, obligeant et surtout très libéral duc de Guise. C'est à lui que furent « présentés » l'*Inconstance d'Hylas* (1635), qui lui eût été à plus juste titre dédiée par Mareschal quelques années plus tard ; la *Panthée* (1639), de Tristan ; la *Perside ou la Suite d'Ibrahim Bassa* (1644), de Desfontaines ; *la Dame suivante* (1645), par Le Métel d'Ouville, frère de Boisrobert ; *les Coups de l'Amour et de la Fortune* (1655), cette comédie dont la paternité a été disputée à Quinault par Scarron, et le fameux *Dictionnaire des Précieuses* (1660), où Somaize appelle Henri de Lorraine le prince « le plus galant de l'empire et le plus ami des lettres ». Rangouse ne l'a pas oublié dans ses *Lettres héroïques aux grands de l'État*, et l'on ferait tout un recueil des odes, des sonnets et des stances que lui ont offerts les rimeurs de l'époque, depuis le courtisan Gilbert jusqu'à l'indépendant Maynard et à maître Adam, le menuisier poète de Nevers, auquel ce prince magnifique donna une pension pour une épître. Henri de Lorraine logea même un instant Corneille dans cet hôtel de Guise, où Tristan venait de terminer pieusement sa vie si traversée.

*
* *

En 1656, sa charge de grand chambellan valut au duc de Guise une mission qui lui convenait de tous points. Il fut,

dit Somaize, chargé par Alexandre (entendez *Louis XIV*) de recevoir Clorinde, reine des Scythes (lisez *Christine, reine de Suède*). Il alla prendre à Marseille l'étrange princesse qui allait amuser la France par ses excentricités, avant qu'elle l'indignât par un crime.

Tandis qu'il attendait l'arrivée de Christine, Henri de Lorraine fit à Marseille la rencontre d'un personnage tout extraordinaire, sur lequel nous renseignent les *Aventures de M. d'Assoucy* (1677); c'était un aveugle nommé Vidal, mais un aveugle comme on n'en a jamais vu d'autre, un aveugle « qui n'avait ni chien, ni valet, ni même de bâton pour se conduire, qui, pour vingt pistoles, n'aurait pas soupé sans chandelle », et qui — jusqu'où peut aller la folie humaine! — s'était offert le luxe, bien inutile pour lui, d'une galerie de belles peintures. C'était alors la curiosité de la ville; le duc le fit venir, et Vidal lui proposa une partie de dames; Henri de Lorraine, étonné, accepta, et ce fut l'objet de l'admiration générale que l'aisance avec laquelle « ce merveilleux aveugle, avec un pion, une dame et deux yeux de moins que M. de Guise, gagnait aux dames tout ce qu'il jouait contre ce noble seigneur ».

Cependant l'impatience était grande à Paris et à Fontainebleau de connaître cette reine sans modèle, dont les poètes avaient tant célébré les hautes et rares qualités, mais dont les bizarreries, disait-on, prêtaient si fort à rire. Aussi le duc de Guise s'empressa-t-il, quelques jours après l'entrée de Christine en France, d'envoyer aux amis, qu'il avait à la cour et à la ville, un curieux portrait de cette princesse, lequel, pour être d'un dessin un peu lâché, n'en a pas moins le mérite incontestable d'être à la fois très ressemblant et très piquant; le voici, tel que nous l'avons trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale; on l'a souvent retouché et gâté pour l'imprimer.

« Je veux, dans le temps que je m'ennuie, penser à vous divertir en vous envoyant le portrait de la reine que j'accompagne. Elle est grande comme madame de Comminges, la taille plus fournie, et la croupe plus large, le bras beau, et la main bien faite, mais plus d'homme que de femme. Elle a une épaule plus haute que l'autre, dont elle cache si bien le

défaut par la bizarrerie de son habit, l'artifice de sa démarche et de ses actions qu'on en pourrait faire des gageures. Son visage est grand sans être défectueux; tous les traits sont de même, et fort marqués, le nez aquilin[1], la bouche assez grande, mais pas désagréable, les dents passables, les yeux beaux et pleins de feu, le teint, nonobstant quelques marques de la petite vérole, assez vif et assez beau, le tour du visage assez raisonnable, accompagné d'une coiffure fort bizarre : c'est une perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, et fort épaisse sur les côtés; le dessus est un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme; quelquefois elle porte un chapeau. Son corps, lacé de biais par derrière; cela est quasi fait comme nos pourpoints, sa chemise sortant tout autour au-dessus de la jupe, qu'elle porte assez mal attachée et pas trop droite. Elle est toujours fort poudrée avec force pommade, et ne met presque jamais de gants. Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix et presque toutes les actions. Elle affecte fort de faire l'amazone. Elle a pour le moins autant de gloire et de fierté qu'en pouvait avoir le grand Gustave, son père. Elle est fort civile et caressante, parle de huit sortes de langues, et principalement la française, comme si elle était née dans Paris. Elle sait plus que toute notre Académie jointe avec la Sorbonne. Elle se connaît admirablement en peinture, comme en toute autre chose, sait mieux les intrigues de la cour que moi; enfin, c'est une personne tout à fait extraordinaire. J'oubliais à vous dire qu'elle porte quelquefois une épée avec un collet de buffle, que sa perruque est noire, et qu'elle n'a sur la gorge qu'une écharpe de même couleur. »

*
* *

La grande préoccupation de Henri de Lorraine durant les dernières années de sa vie semble avoir été d'éclipser par l'éclat de son luxe tout ce qui l'entourait. A l'entrée solennelle de la jeune reine Marie-Thérèse à Paris (août 1660), les

1. Un autre portrait de Christine dans le même manuscrit (f. fr., 6046, p. 130) dit qu'elle « a le nez plus grand que le pied » !

trente-six pages du duc de Guise furent ce qu'il y eut de plus remarqué dans le cortège. Il n'étala pas moins de faste un an après quand il eut l'honneur d'épouser par procuration pour le prince de Toscane la fille du duc d'Orléans, ni, en octobre 1661, dans la pompeuse cérémonie où Louis XIV lui remit devant toute la cour une épée d'honneur. Mais le somptueux duc de Guise parvint à se surpasser lui-même dans le célèbre carrousel du mois de juin 1662, où il conduisait la cinquième quadrille. Pougin, dans son *Dictionnaire historique et pittoresque du Théâtre* (p. 147), a reproduit une gravure du temps, qui représente le duc de Guise en tête de sa quadrille de sauvages américains : le costume du prince est d'une richesse inouïe, et son casque est surmonté d'une foule de panaches juxtaposés et superposés qui s'élèvent à une hauteur, se développent avec une ampleur invraisemblables; la crinière et la queue du cheval sont entrelacées de serpents ; des serpents descendent de la housse ; des serpents forment la ceinture du prince ; d'autres se déroulent sur son casque. Dans la quadrille figuraient douze Maures, que le duc de Guise logeait en son hôtel, et qui étaient très populaires à Paris. M. Autorde, dans son excellente *Introduction* à l'*Inventaire des Archives de la Creuse,* a cité quelques lignes fort curieuses d'une lettre écrite presque au lendemain du carrousel par M. de L'Esclache à M. de La Roche-Aymon ; nous avons là les impressions encore toutes chaudes d'un spectateur de cette fête splendide, et nous y relevons même un détail bizarre et inattendu : « Nous avons vu ici, ces jours derniers, le carrousel ; jamais homme vivant n'a vu si magnifique mascarade. M. de Guise, qui, à son ordinaire, se pique toujours de quelque chose d'extraordinaire, faisait marcher dans sa quadrille dix ou douze hommes vêtus de peaux d'ours, que des Maures menaient attachés à des chaînes. Ces malheureux, qui ne pouvaient respirer que par les bouches des têtes de ces ours, pensèrent tous crever de chaud dans leurs peaux, et l'un d'eux s'étant laissé tomber dans la place du carrousel, l'on fut contraint de l'écorcher tout en vie, et de le faire confesser en toute hâte. »

*
* *

L'ancien archevêque de Reims ne déployait pas moins de magnificence dans les manifestations publiques de sa piété. En 1655, il avait été élu marguillier de sa paroisse, et s'était enrôlé dans la confrérie de Saint-Roch. Pour cette raison, il envoya le 16 août, jour de la fête du saint, à l'église des Carmes, un pain bénit qui fit l'admiration du brave Loret: il y avait six grands gâteaux,

Qui furent depuis son hôtel
Portés jusque dessus l'autel,
Ornés de diverses fleurettes,
Au son des tambours et trompettes;
Et le tout si splendidement
Qu'on s'écriait à tout moment
Que ce prince était magnifique
Du moins autant que catholique.

La piété au moins dans les dernières années très réelle de Henri de Lorraine s'accommoda fort bien jusqu'à son heure suprême avec le goût très vif qu'il avait pour les plaisirs. Non seulement il assista, au mois de mai 1664, aux fêtes éblouissantes données par le roi à Versailles et qui passent pour un hommage secret rendu à mademoiselle de la Vallière, mais il figura même dans les *Plaisirs de l'île enchantée* sous le nom et le costume d'Aquilant le noir; il avait pris une belle et fière devise: un lion qui dort, avec ces mots : *Et quiescente pavescunt.*

Les fêtes étaient à peine terminées que, le 21 mai, le prince tomba inopinément malade d'une fièvre ardente et maligne. Le 30, Guy Patin écrit : « M. de Guise est ici fort malade; on dit tout bas que c'est *ex ulceribus ac hypersarcosi vesicæ;* il y a ischurie et strangurie ». Deux jours après, H. de Lorraine était mort. Il s'éteignit le 2 juin 1664, le lundi de la Pentecôte, à cinquante ans, après avoir pardonné à tous ses ennemis, et édifiant les assistants par sa piété. Cette mort si prompte parut suspecte, et le bruit courut qu'il avait été empoisonné; il est probable qu'il mourut de l'ignorance de ses médecins, comme mourra peu après Henriette de France par

l'ignorance de Valot. Guy Patin, qui le dit, paraît bien renseigné : « M. de Guise est ici mort, *ex urinæ suppressione cum doloribus et ulceribus ad vesicam,* et trois verres de vin émétique, que les médecins courtisans lui ont donnés avec promesse de guérison : *sic itur ad astra.* »

***

Au fameux carrousel de 1662 le cardinal de Retz, voyant s'avancer l'un vers l'autre le prince de Condé, à la tête de la quadrille des Turcs, et le duc de Guise conduisant la quadrille des sauvages, s'était pris à dire : « Voici le héros de l'histoire et le héros de la fable. » Il ne saurait être porté un jugement plus juste sur Henri de Lorraine. Ce prince était doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et avec cela il n'a su inscrire son nom qu'en marge de l'histoire. Il n'a rien fondé de durable, et sa rare valeur n'a été en somme utile ni à son pays, ni à sa maison. N'était la fâcheuse affaire de Sedan, on pourrait raconter les règnes de Louis XIII et de Louis XIV sans dire un mot du cinquième duc de Guise. Cette figure héroïque et plaisante à la fois semble moins appartenir à nos annales nationales qu'à la populaire épopée du vieil Alexandre Dumas : l'archevêque de Reims devenu duc de Guise n'a été en réalité qu'un vaillant et beau mousquetaire, présentant même plus d'affinité avec le vaniteux Porthos, le galant Aramis et l'adroit d'Artagnan, qu'avec le fier, loyal et inflexible Athos.

N.-M. BERNARDIN

LE FERMENT[1]

IV

Une nuit passa : nuit sans nom...

Tout d'abord, ç'avait été une stupeur. Une telle accumulation d'infamies était invraisemblable. L'excès même de la calomnie la détruit. Julien n'avait pas cru Dazenel, et il s'était calmé, certain d'oublier.

Comment oublier, cependant ? A peine venait-il de rentrer que des voix s'étaient élevées dans sa conscience : « Si c'était vrai !... » Voix étranges, grandies par la solitude et le silence, qui, après avoir parlé bas, montaient, criaient sans lassitude la même phrase abominable ! En les écoutant, au début, Julien n'avait éprouvé qu'une peur irraisonnée ; mais voici que, peu à peu, il s'était senti gagné par elles. Le soupçon l'effleurait, encore indistinct, si peu précis qu'il n'aurait pu le saisir corps à corps. Des détails revenaient aussi. Un mot de Ficard : « La maison des Bonnal ressemble à une auberge. Les joueurs de marque y ont droit à un repas » ; certains propos équivoques des convives ; leur hâte à retourner aux jeux ; le visage de M. Bonnal, visage fermé dont l'austérité trop continue ressemblait à un masque... Et, tout à coup, Thérèse, cette Thérèse dont Julien admirait la pu-

1. Voir la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

deur tandis que Juraeff et ses pareils la traitaient en camarade, Thérèse s'était accusée elle-même ! Elle avouait « connaître une autre vie », interdisait à Julien l'entrée du cercle, sûr moyen d'écarter sa curiosité.

Alors, une douleur aiguë, l'impression d'un immense désastre... Au moment de perdre Thérèse, le cœur de Julien s'était révolté, la vérité lui apparut : il aimait !...

Amour singulier, où le désir n'entrait qu'à la dérobée. Ce n'était pas une prise d'âme, mais un sentiment raisonné, une recherche de bonheur calme et presque égoïste. Était-ce bien même de Thérèse qu'il rêvait ou de vie familiale ? Jusqu'alors, il avait ignoré les joies de l'intérieur, la douceur d'un foyer bien à soi, le partage des ennuis journaliers avec un être qui s'y associe étroitement : peu à peu, et sans que Julien s'en aperçût, cet idéal devenu inséparable de Thérèse s'était emparé de lui. La tempête qui emportait celle-ci, emportait du même coup ce bonheur. Tout fuyait à la fois...

Ah ! les heures qui avaient suivi ! heures d'insomnie ou, comme un enquêteur, il avait discuté son doute, oscillé, misérable, entre la découverte neuve de son amour et l'effroi d'être dupe ! De quelle joie il avait salué l'aube ! La lumière, semblait-il, aurait dû chasser le cauchemar : espoir vain, l'angoisse était restée. C'était elle toujours qui avait chassé Julien du logis, elle encore qui l'escortait, tandis qu'il se dirigeait vers l'usine. Plus il s'acharnait à la fuir, plus elle dévorait son cœur, l'obligeant à repasser une à une, pour la millième fois, les raisons de croire et celles de douter.

La matinée était écrasante : matinée de juillet, où les pierres sont plus inertes que de coutume, où les ruisseaux même ont l'air d'arrêter leur cours. Sous l'azur métallique, chaque maison, portes et fenêtres closes, gardait un mystère inquiétant. Malgré lui, Julien se rappelait des racontars de Bœhm : le pays conquis par la Maison, la gangrène atteignant de proche en proche les êtres et les choses... Qui pouvait dire si la quiétude de ces façades ne couvrait pas une hypocrisie sociale pire que l'hypocrisie de l'usine ? Encore un besoin passionné de lumière soulevait son âme : il l'appelait à grands cris, la redoutait comme une catastrophe...

— C'est ainsi que vous remplissez vos promesses? dit une voix. Je passe près de vous et vous ne me regardez même pas!

Julien frémit: Thérèse était là, marchant à côté de lui, un livre dans les mains.

— Je vous demande pardon...

Il s'arrêta. La pensée qu'en deux mots il pouvait éclaircir son effroyable doute, l'étourdissait. Devant eux, la grande rue d'Angleur s'allongeait morne, toujours bordée par le talus sinistre des voies. Des locomotives passaient en sifflant. L'air ainsi déchiré de cris aigus, la terre brillante et, plus que le reste, le soleil implacable accentuaient la hideur de ce paysage.

Julien reprit, sans trop savoir ce qu'il disait:

— J'imagine que vous n'allez pas au cercle?

Les yeux de Thérèse se levèrent, exprimant une surprise douloureuse:

— Quand j'emporte un paroissien, c'est que je vais à la messe...

Julien rougit. Le regard de Thérèse était si loyal, si chaste, que l'anxiété s'évanouissait. Il suffisait qu'elle fût présente, la certitude était revenue. Il répliqua:

— Je ne vous soupçonnais pas dévote.

— Dévote!... suis-je bien sûre de l'être? Je m'y essaie de temps à autre... rarement.

— Quand vous vous ennuyez?

— Non... quand je suis lasse.

De nouveau, Julien voulut interroger ce regard, dont la droiture venait de le rassurer: il s'aperçut que Thérèse détournait la tête.

— Lasse de quoi? demanda-t-il d'une voix étranglée par un brusque désir de savoir.

Les lèvres de Thérèse s'agitèrent faiblement:

— Lasse de tout. Cela ne vous arrive-t-il jamais?

— Ah! dit-il, je connais ces jours où l'on voudrait ne pas vivre! Le présent est si lourd, peuplé de chimères si désolantes, qu'il vaudrait mieux ne plus sentir et ne plus voir... Aujourd'hui, par exemple...

Elle l'arrêta:

— Ne vous plaignez pas : le travail est un remède. Il distrait, ce qui est bien près d'assurer la guérison.

— En êtes-vous certaine?

Involontairement, leurs yeux se rencontrèrent; elle parut hésiter, puis murmura lentement :

— Ce serait si bon de pouvoir mettre à nu son chagrin devant un être qui comprendrait !... Mais, les jours noirs dont vous parlez, je n'ai que mon église. Je l'aime, quoiqu'elle soit laide. Je l'aime comme un confident qu'on va perdre... Hélas ! elle sent trop la pauvreté. Le cercle, cette année, a remis au curé les fonds nécessaires pour construire une cathédrale.

Des phrases éperdues montèrent aux lèvres de Julien. N'était-ce pas la confiance de Thérèse qui s'offrait? Un mot, et leurs vies seraient liées. Il songea :

« Quels chagrins faudrait-il comprendre ?... »

Et, bouleversé, il se tut.

Thérèse baissa la tête, devinant peut-être ce qu'il souffrait. Une tristesse affreuse les étreignit.

— Adieu, dit-elle enfin, je suis arrivée. Mes vieilles pierres vous sont indifférentes, mais elles me tiennent au cœur : j'ai peur qu'avant peu on n'en laisse plus une seule...

Elle s'éloigna. Une cloche aigre achevait de sonner la messe. En marchant, Thérèse suivait le rythme des coups. Julien la vit approcher de la porte, puis disparaître sans même se retourner.

Il s'emporta. Ah ! lâche ! lâche, qui avait reculé devant la certitude offerte ! Pourquoi laisser partir ainsi Thérèse ? Rien qu'un seul mot, il aurait su ! Du moins, il fallait attendre sa sortie. Il irait ensuite vers elle bravement ; bravement aussi, il l'interrogerait. N'était-ce pas encore l'aimer que lui montrer ce qu'il souffrait pour avoir douté d'elle ?

En face de lui, l'église bâtie en briques, encrassée de houille, élevait une façade triste. La misère du pays, comme un manteau, recouvrait ses murailles. On eût dit une usine qui tombe en ruine, faute d'ouvriers ou de capitaux. Tout à coup, Julien vit en rêve la cathédrale dont Thérèse avait parlé : cercle de piété alimenté par la roulette, annexe des jeux dont le tenancier serait Dieu lui-même. Ce fut un écroulement.

Puisque Dieu se laissait corrompre, pourquoi l'honnêteté d'un Bonnal aurait-elle résisté ? Bœhm avait raison, la Maison avait pris le pays. Cette fois l'évidence était venue : du moins, Julien le crut. Une force irrésistible l'entraîna, il courut vers l'usine, comme si l'usine — ironie des choses ! — avait pu le consoler !

Déjà Ficard se promenait devant la porte. Dès qu'il aperçut Julien, il s'approcha :

— N'as-tu pas vu Gradoine ? demanda-t-il.

— Non.

— Il est plus de huit heures. J'ai peur qu'il ne se soit égaré...

— Il est homme à retrouver toujours sa route.

Ficard soupira.

— Il y a encore un quart d'heure. L'attendons-nous ensemble ?

— Merci, je n'ai rien à lui dire.

Une tranquille ironie éclaira le visage de Ficard.

— Les lendemains de fête, soit dit sans te blesser, tu n'es plus abordable.

Il se remit à arpenter la rue à longues enjambées. Au lieu d'entrer, Julien le regarda. L'ennui de l'attente rendait son grand corps plus raide que de coutume. Il ressemblait à un automate.

— Tu ne montes donc pas ? reprit Ficard, se retournant.

La voix de Julien trembla :

— J'ai un renseignement à te demander.

— Un renseignement ?

— On m'a dit que ta cousine...

Encore une fois, sa croyance, à peine établie, s'effondrait. Tout à l'heure il était accouru, le cœur déchiré par une certitude : voici que déjà tous ses raisonnements, lui semblaient vains. Désormais, c'était la preuve brutale qu'il cherchait... quitte, après l'avoir trouvée, à lui dénier toute valeur.

Ficard poussa un cri :

— Enfin !

Gradoine venait d'apparaître au tournant de la rue. Le soleil qui tombait sur son vêtement en détaillait les reprises.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien ! répondit Ficard, il n'y a rien.

Le regard de Gradoine s'éteignit.

— Je m'y attendais.

Ficard poursuivit :

— Quand je dis « rien », peut-être ai-je tort. Mon cousin a parlé vaguement d'une place disponible dans quelque temps ; mais il ne s'agirait pas d'un travail d'ingénieur et on préférerait un Belge. Ici, comme en France, on aime peu les étrangers...

Il agitait les bras, cherchant avec peine des mots plus enveloppés pour atténuer la déconvenue de Gradoine. Trop habitué aux rigueurs algébriques, il s'embarrassait dans ses phrases.

Des ouvriers arrivaient maintenant. Leurs groupes formaient une tache noire devant la porte de la raffinerie. Les gestes résignés, les visages douloureux, les voix sourdes, tout donnait l'impression d'une réunion de gens venus là pour un enterrement.

Après un silence, Gradoine montra du geste l'usine.

— Et là ?

Ficard tressaillit :

— Le laboratoire est au complet. Quant aux autres services, j'en aurais entendu parler.

Il conclut avec une hâte visible :

— Crois-moi, là non plus, il n'y a rien... rien.

— C'est bon, dit Gradoine, je vais demander au directeur.

Brusquement Ficard l'interrompit, la voix changée :

— Ne le fais pas ! la démarche est imprudente !

Gradoine redressa la tête :

— Imprudente pour qui ? A coup sûr, pas pour moi.

Au même instant, la foule se rapprocha de la porte, oscilla une seconde, puis fondit à vue d'œil. La rue, comme un entonnoir, paraissait verser dans la cour de l'usine ce flot de misères.

— La demie va sonner, dit Julien.

— Je regrette de n'avoir pu faire mieux, reprit Ficard. Si tu veux encore déjeuner avec nous, tu sais où aller.

Une dernière hésitation parut dans ses yeux candides. Peut-être voulait-il ajouter quelque chose, mais il se tut et, s'éloignant brusquement, rejoignit Julien qui entrait déjà.

Tous deux passèrent devant Syria, montèrent d'une traite après avoir signé et se mirent au travail. Surpris par tant d'ardeur, M. Bœhm les félicita :

— A la bonne heure! dit-il; ce matin, on est en bonne disposition.

Ils répétèrent :

— En bonne disposition!

Et le silence commença : silence qui n'était déjà plus le silence habituel de l'usine, mais un autre silence plus inquiet.

Il semblait qu'un orage fût dans l'air. Les bruits de la cour arrivaient avec une netteté insupportable. La plume de Bœhm grinçait. A un moment, Ficard abandonna la table devant laquelle il se tenait, ouvrit une fenêtre et se pencha pour regarder au dehors. Julien demanda :

— Qu'as-tu?

— Rien, répondit-il.

Julien aussi éprouvait un malaise croissant. Il avait espéré que cette heure de travail lui procurerait un oubli momentané : jamais sa pensée n'avait été si libre, ses mains si légères, ses gestes si précis. On eût dit qu'une scission s'était faite dans son être : une part, tout entière d'instinct, versait les réactifs, surveillait la balance; l'autre, raisonnable et maîtresse d'elle-même, retournait en arrière, tour à tour doutait, se croyait certaine, puis doutait de nouveau.

Tout à coup, il posa l'éprouvette qu'il tenait à la main et s'approcha de Ficard. Ce fut au tour de celui-ci :

— Qu'as-tu?

Julien s'accouda :

— On m'a raconté hier..., commença-t-il d'une voix sourde.

Il s'arrêta. Comment exprimer ce que Dazenel lui avait raconté hier? Pour la seconde fois, les mots avec leur brutalité nécessaire en faisaient ressortir l'invraisemblance.

Ficard répliqua sans le regarder :

— S'il ne s'agit que de potins, laisse-moi tranquille.

— Jure de répondre la vérité; que sais-tu de Thérèse?

C'était la première fois que Julien la nommait ainsi par son nom de baptême. A peine ce nom prononcé, il le regretta, mais Ficard semblait occupé d'autre chose.

— Que veux-tu que je sache? dit-il froidement.

— Il y a des faits que tu as appris et que je veux connaître. Hier encore, en parlant de mademoiselle Bonnal...

— Dis Thérèse, cela m'est égal.

— En parlant d'elle, reprit Julien, tu as eu des réticences bizarres. J'aurais juré que tu avais de la rancune contre elle ou contre moi. Es-tu jaloux d'elle, jaloux de moi? Pourquoi tes avis mystérieux? Ils ont une raison, et cette raison, il me la faut, tu me la dois!...

Ficard l'interrompit :

— De quel droit la demandes-tu?

Julien baissa la tête. Ce mot si simple était aussi le seul auquel il fût impossible de répondre. Ficard poursuivit :

— Si tu désires un renseignement au sujet de Thérèse, son père est ici. Il ne t'est pas difficile d'aller le trouver. Quant à bavarder sur un sujet que j'ignore ou que je connais mal, non. Les affaires de Bonnal sont ses affaires. Je n'ai rien à y voir, rien à en dire.

Sa voix, douce à l'ordinaire, était devenue sèche. Une irritation dont il n'était plus maître empourprait son visage.

— C'est bon, dit Julien, il y a donc quelque chose, puisque tu le connais mal!

Exaspéré, il marcha dans la pièce. Chaque fois qu'il allait vers la fenêtre, il apercevait la Maison.

— Ah! s'écria-t-il, trouver enfin un être que la vérité n'effraye pas! Mais non, ceux-là même qui ne mentent pas ont la bouche liée!

— Qu'est-ce que tu chantes? répliqua Ficard.

La colère de Julien grandissait. Il tendit le poing vers la Maison :

— Dire qu'elle est là, qu'elle nous enveloppe et que jamais je n'aurai son secret!

De nouveau Ficard se retourna vers lui :

— Deviens-tu fou?

— Je te dis que rien ne lui résiste! ni les gens qui auraient à s'en plaindre, comme la Weppling, ni ceux comme toi qui la méprisent, ni le curé qui est censé la maudire. Le pays tout entier...

La porte s'ouvrit, une voix coupa la phrase :

— Monsieur Ficard! le directeur vous attend.

Pétrifiés, Julien et Ficard se regardèrent. Une inquiétude pire que celles dont ils avaient souffert jusque-là venait de s'emparer d'eux. La voix reprit au milieu du silence :

— C'est pressé !

Ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Ils avaient l'impression d'être parvenus près d'un abîme : aucune force ne serait plus capable de les sauver. D'une voix étranglée, Julien interrogea Ficard :

— Avais-tu demandé à le voir?

Il cherchait un prétexte plausible à cet appel : raisons de service, instructions à donner à propos d'échantillons nouveaux... Tout, à ses yeux, valait mieux que ce qu'il craignait. Il savait que trois événements seuls motivaient ces appels : le jour de l'an, les arrivées, les départs.

— Eh bien ! cria M. Bœhm, n'avez-vous pas entendu que M. le directeur est pressé ?

Il examina Ficard avec un air gouailleur et continua :

— Pas de chance, n'est-ce pas ? Pour un jour où vous commenciez de bien travailler, il faut qu'on vous dérange !

— Je devine ce qui m'est réservé, dit Ficard.

Il sortit. Il avait les joues écarlates, le regard vacillant, mais redressait la tête comme s'il eût voulu se raidir par avance contre le malheur. Julien le suivit des yeux, puis inspecta la salle vide.

A la place de Ficard, un verre à demi rempli de liquide était resté. Un cahier était ouvert à côté de lui. Le crayon allongé à la jointure des feuillets semblait attendre la main qui le prendrait. Rien dans l'aspect des choses n'avait changé : cependant, Ficard parti, un vide tragique s'était produit.

— Si M. Ficard s'amuse de son côté, ce n'est pas une raison pour ne plus travailler, déclara M. Bœhm.

Julien tressaillit :

— Vous savez pourquoi on l'appelle ?

— Peuh !...

M. Bœhm haussa les épaules et, retournant à son écritoire, se mit à siffler un air de sa composition. Julien s'assit. L'effroi de l'inconnu qui fondait sur lui avait paralysé ses pensées.

Dire que tout à l'heure il s'était torturé pour des chimères, alors que la seule amitié qui éclairât maintenant sa vie allait peut-être lui échapper!

Il songea :

« Si Ficard s'en allait, que deviendrais-je? »

Il s'était habitué au voisinage de ce grand naïf. Il l'aimait, pour sa franchise, ses échappées vers le rêve. Ficard n'était pas seulement le compagnon de travail : c'était encore le *pays*, le confident, presque un ami! Que de fois, le soir, après le dîner à la gargote, silencieux, ils avaient mêlé dans une mutuelle compassion leurs regrets de la patrie absente et leurs désirs de la belle vie aisée dont ils ne jouiraient jamais!

Très lentes, cinq minutes s'écoulèrent. Julien épiait les bruits environnants, le ronflement de l'usine toujours égal, les pas sonores des camionneurs allant et venant dans la cour. Les battements de son cœur gênaient son attention. M. Bœhm continuait de siffler.

Soudain et avant même que Julien entendît quelqu'un approcher, on ouvrit de nouveau la porte. La même voix que tout à l'heure recommença :

— Monsieur Dartot, chez le directeur! C'est pressé.

La musique de Bœhm s'interrompit. Julien se leva :

— A vous le prochain tour! fit-il, affectant de ricaner. C'est l'appel des condamnés.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front. En descendant l'escalier, il dut se retenir à la rampe pour ne pas trébucher contre les marches. C'était fini : puisqu'on l'appelait, lui aussi, il s'agissait d'une expulsion ; Ficard ou lui allait partir. A la pensée d'une telle catastrophe, un vertige le saisit. Il murmura :

— Du moins, j'irai à Paris!

Ces deux syllabes sonnèrent comme une fanfare. Elles étaient le cri de l'âme, celui qu'aucune déception ne parviendrait à étouffer. Souffrir la faim, courir les places, trouver le suicide au détour du chemin, tout était possible : cela n'arriverait qu'à Paris!

En tournant le bouton de la porte, il répéta pour se griser :

— Paris! Paris!...

Il entra ensuite, aperçut Ficard et Gradoine, séparés par le bureau, debout face à face, puis, entre les deux fenêtres, la silhouette du directeur qui se profilait à contre-jour, et, sans saluer, il attendit.

— C'est bien vous monsieur Dartot ?

La voix tranchante du directeur résonna dans la pièce. On sentait que ce Dartot était trop négligeable pour qu'il daignât se rappeler son visage. Un éclair traversa les yeux de Julien qui répliqua :

— C'est bien moi, monsieur, puisque c'est Dartot que vous avez fait appeler.

Le directeur, sans relever l'insolence, haussa les épaules. En même temps, le gouffre apparut, qui séparait ces deux êtres d'égale intelligence, jouissant de droits égaux : c'était plus qu'une différence de classe, plus qu'un hasard de naissance ou de fortune, — contre de tels accidents la volonté humaine ne se révolte pas ou ne se révolte qu'à demi ; — c'était la haine d'un salarié répondant au mépris d'un patron : mépris aveugle, haine furieuse, que seul un bouleversement social aurait pu éclairer et satisfaire.

— M. Ficard quitte l'usine, dit simplement le Directeur.

Il fit une pause, épiant un mouvement de surprise ou de colère.

— Je vous présente son remplaçant, M. Gradoine. Veuillez le conduire au laboratoire et le mettre au courant de son travail.

Et comme Julien demeurait immobile, la silhouette noire du directeur se ploya brusquement, sembla disparaître derrière ses papiers :

— C'est bien, je ne vous retiens pas.

Gradoine, Ficard et Julien approchèrent de la porte. Déjà remis au travail, le directeur ne les regardait plus.

Ils franchirent le seuil. Ficard montrait la route. Tous trois avaient une démarche mécanique. Ce qui était survenu immobilisait les visages en même temps que les âmes. Leurs pas réguliers faisaient retentir le bois des marches. Le souffle lointain des machines accompagnait la montée.

Arrivé devant le laboratoire, Ficard se tourna vers Gradoine :

— C'est là, fit-il d'une voix dure.

Il s'effaça pour le laisser passer.

— Avance donc ! dit-il encore à Julien.

Ses lèvres tremblaient. On eût dit qu'il hésitait à pénétrer.

— Qu'attends-tu ? répondit Julien. Tu es encore ici chez toi, j'imagine !

La haute taille de Ficard chancela comme sous un vent d'orage. Il se décida subitement, alla droit à M. Bœhm, et, mettant les mains sur ses épaules :

— L'argent, dit-il, les dents serrées, et que ça ne traîne pas !

La plume de M. Bœhm sauta en l'air :

— L'argent !... Quel argent ?

— Ne faites pas l'idiot : je file, donc j'ai droit au mois en cours. Donnez le bulletin pour la caisse, il est prêt, j'en suis sûr !...

— Pas possible ! Vous... vous...

La gouaillerie de M. Bœhm s'évanouit. Sur le visage de Ficard, il venait d'apercevoir une colère effrayante. Le doux naïf, le rêveur insoucieux de vie matérielle avait disparu. A la place était une façon de géant qui s'exprimait avec des mots hachés, menaçait d'écraser qui l'approche.

Livide, M. Bœhm balbutia :

— Je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas !...

Ficard se tourna vers Gradoine et Julien :

— L'entendez-vous ? il ne savait pas !...

— Calme-toi !

Mais Ficard n'écoutait plus :

— Regardez bien ! cria-t-il ; depuis deux mois, il préparait l'affaire, épiait l'occasion comme un renard. Furetant, mouchardant, il cherchait le prétexte..., mais il ne savait rien ! Allons donc ! jamais besogne n'est trop sale pour ses mains ; aucune cochonnerie ne l'arrête, pourvu qu'elle se monnaye ! Qui a fait le compte des trois verres que j'ai cassés ? Qui racontait que j'étais ivre tous les matins ?...

Il répéta, s'exaltant :

— Mouchard ! mouchard ! Combien te paye-t-on chaque départ ?

Et s'adressant à Gradoine :

— Car toi aussi, tu auras ton tour ! Tu crois peut-être qu'ils t'ont pris pour ta figure blême ! Idiot... tu travailles

au rabais : cela suffit ! Va ! installe-toi à ton aise, ma place est encore chaude. Déblatère contre l'or du patron, tout en quêtant le peu qu'il veut lâcher. Je suis tranquille, le dénouement est sûr. Au premier avancement sérieux, le Bœhm que voilà cherchera le prétexte, et te jettera dehors ! Ce serait trop bête de garder un homme à deux mille huit, quand dix s'offrent à moins. Ils peuvent spéculer sur nos misères, puisque nous sommes les premiers à les y aider !

De nouveau, il fit un geste exaspéré : un premier verre tomba, puis un deuxième... L'un après l'autre, il saisissait les objets à sa portée, les lançait à la volée... M. Bœhm se précipita :

— Malheureux ! vous les payerez !

— Laissez-moi ! hurla Ficard, je veux en casser tout mon saoul...

Il n'acheva pas. Deux bras l'avaient saisi. Mordureux, entré à l'improviste, luttait avec lui, l'entraînait vers l'escalier. Un bruit de corps qui se débattent, des mots inarticulés, un appel lointain :

— Je veux l'argent !

— On l'enverra !

Puis ce fut un calme profond. Tout était redevenu immobile. Des liquides rougeâtres coulaient sur les carreaux, parmi les débris de verre. On eût dit le théâtre abandonné d'une rixe.

Julien leva les yeux. Pour la première fois, il paraissait apercevoir Gradoine.

A la pensée que tous deux allaient être désormais rivés à la même chaîne, un cri de rage lui jaillit du cœur, et, mettant toute sa haine dans une phrase :

— Tu n'es qu'un misérable ! dit-il.

Gradoine répondit en ricanant :

— Chacun à son tour.

V

Gradoine alla vers Bœhm qui, remis de sa terreur, constatait les dégâts. Le grand silence qui accompagnait le travail recommença : on aurait cru Ficard parti depuis des années.

A l'heure du repas, Gradoine rejoignit Julien dans l'escalier :

— La pension me paraît acceptable, dit-il. Ce que j'en ai vu hier me convient.

Julien eut un frémissement :

— Mange où tu voudras : toutes les tables sont bonnes, excepté la mienne.

— Je ne tiens pas à la tienne.

L'après-midi qui suivit fut pareille au matin. Gardant leur attitude, ils travaillaient avec acharnement. Bœhm avait retrouvé l'inspiration des jours fastes, et sifflait sans discontinuer.

Le soir, tandis que Julien s'apprêtait à dîner seul, la patronne du restaurant vint lui parler : « La petite salle était réservée aux habitués, la grande aux hôtes de passage. Si M. Dartot y consentait, on installerait près de lui le nouveau venu. Ces messieurs, d'ailleurs, se connaissaient ; le tête-à-tête ne pouvait que leur être agréable. »

Tout en bavardant, elle mit d'une main preste un second couvert. Gradoine entra. Très à l'aise, il interrogea la patronne au sujet de Ficard qui n'avait plus reparu, et, s'adressant à Julien :

— Après tout, dit-il, son cousin le placera... Toi qui le connais, quel homme est ce bourgeois ?

Julien continuait de se taire.

— Il est possible, poursuivit Gradoine impatienté, que ma présence ne te convienne pas, mais, du moment que l'on est condamné à vivre ensemble, autant garder les formes !... Moi ou un autre, je ne vois pas la différence.

— Je demande à prendre mon temps pour m'y faire, dit Julien.

Il se leva et sortit. Un crépuscule gris couvrait de crêpe les murailles. Le sol de la rue paraissait limité par deux longues tentures de deuil. Çà et là des lampes isolées brillaient aux fenêtres. On eût dit une parade funèbre.

Tout de suite Julien se dirigea vers la maison Bonnal. Comme si la crise nouvelle lui avait fait oublier l'autre, les doutes qui l'avaient torturé n'existaient plus. Pur de tout alliage, son amour était devenu le refuge où il courait se

consoler. Quand il arriva, il fut stupéfait : la maison était fermée, Thérèse était partie.

Thérèse partie! Julien eut une révolte. Pourquoi ne l'avoir pas prévenu? Le lien qui l'attachait à Thérèse, maintenant, lui semblait si fort qu'il s'indignait du mystère gardé, comme d'une trahison.

— Partie!

Il chercha des raisons à cette fuite : un parent malade, une excursion, un mariage... raisons toutes folles ou puériles. Jalousement, il reprit les détails de leur entrevue le matin. Un mot, un geste — il ne savait! — avaient pu blesser Thérèse, mais il ne retrouvait rien.

— Pourquoi faut-il que je l'aime? cria-t-il avec un geste de colère.

Depuis qu'il redoutait de la perdre, il découvrait quelle place elle tenait en lui. La veille encore, il ne songeait pas à cette femme. Aujourd'hui, pour ne l'avoir pas revue, il sanglotait de regrets. Il répéta :

— Pourquoi? Quel besoin avais-je de l'aimer?... Et je l'aime! je l'aime!...

Ces mots sonnaient dans son cœur, le remplissaient d'une désolation, quand la cause du départ, la seule vraisemblable, certaine! lui apparut. Les yeux parlent, même si les lèvres restent muettes. Thérèse avait deviné son doute : ne voulant pas se justifier, ne le pouvant pas, elle s'était enfuie!

Une rafale sembla emporter la rue, la maison Bonnal, aussi les lumières, les rares flâneurs qui circulaient encore : Julien ne vit plus que de la nuit, une nuit pareille à la mer, et repartit.

Il marcha, désemparé. Il allait, pour le plaisir d'aller ailleurs, espérant échapper à lui-même. En passant devant une porte, il aperçut la logeuse de Ficard qui tricotait, prenant le frais.

— M. Ficard n'est pas là?

— Il est en voyage.

— Où pourrais-je lui écrire?

— Je ne sais pas.

Il atteignit ensuite la route qui menait à la Meuse, la suivit machinalement.

Quarante-huit heures auparavant, Ficard et lui se promenaient sur cette même route. Qui les eût alors écoutés aurait cru que rien au monde ne pouvait aggraver la dureté de leur sort. Puis Thérèse s'était approchée d'eux : Julien n'avait pas éprouvé la moindre joie. Ah! fous qui méconnaissaient leur bonheur! Malgré l'exil, malgré l'usine, malgré l'horreur de la plaine environnante, comme ils étaient heureux!

Une à une, maintenant, les hautes cheminées s'allumaient. C'était une étrange levée d'étoiles, un ciel farouche qui effaçait l'autre : et l'horizon, à mesure, paraissait reculer, le silence devenir plus profond. Harassé, Julien se retourna. Au-dessus d'Angleur, des lumières encore gravissaient le ciel; mais celles-ci formaient des lignes symétriques, comme les cierges d'autel aux jours de grandes fêtes. Plus haut, les dominant toutes, l'arceau d'une coupole illuminée dessinait un tabernacle. Alors une colère folle saisit Julien. Il aurait voulu anéantir cette Maison, entrée de force dans sa vie et qui avait détruit son bonheur. Tendant le poing vers elle, il cria :

— Lâche! Menteuse!...

Il soulageait son âme avec ces puérilités; quand il en fut las, il repartit...

Une vie nouvelle commença.

Rien dans ses actes extérieurs ne la distinguait de celle qui avait précédé. Le travail se faisait aux mêmes heures. Les rues d'Angleur étaient pareilles à elles-mêmes, pareils aussi le restaurant où Julien prenait ses repas et la chambre où il couchait : tout cependant était changé.

Ficard n'avait pas envoyé de nouvelles; Thérèse n'avait pas reparu. Chaque soir, dès qu'il se retrouvait seul, Julien se dirigeait vers la maison Bonnal, certain d'y éprouver une déception, conservant malgré tout l'espoir de se tromper. Lorsqu'il avait constaté que les volets étaient clos, la porte fermée, il s'éloignait et errait...

Marches sans but, qui le menaient vers Ougrée ou bien au delà de la Meuse, se prolongeaient parfois jusqu'à l'aube. Au retour, toutes les fois, il apercevait la Maison. Cette vision l'exaspérait. Où qu'il se dirigeât, qu'il fermât les yeux ou lui tournât le dos, elle serait donc toujours présente! Et

rentré chez lui, il la retrouvait encore : car il s'efforçait maintenant d'en connaître les rouages secrets, rêvait d'enquêtes ingénues, lui révélant le moyen d'échapper à son atteinte. Rêves puérils : comment découvrir un tel secret ? Il ne connaissait personne. Ceux qu'il aurait voulu interroger étaient partis ou suspects. Quant à Bœhm et Gradoine, comme lui enfermés dans l'usine, ignorants comme lui, qu'auraient-ils pu lui dire ?

Ces ignorants, cependant, allaient, par un hasard que Julien aurait dû prévoir, le satisfaire. Ayant eu le pressentiment de ce qui le torturait, ils apportèrent d'eux-mêmes à Julien les éléments d'enquête si passionnément désirés par lui. La haine est clairvoyante. Longtemps, elle semble tâter l'adversaire. Dès qu'elle sait où frapper, elle renonce aux finesses et s'en tient à la seule blessure qui doit être mortelle.

— On va donc avoir une fête ! annonça Gradoine, un matin.

— Quelle fête ? demanda Bœhm.

— Une bataille de fleurs, avec cortège et mascarade, organisés par le cercle.

— Je l'avais bien dit ! cria Bœhm, voilà maintenant qu'ils envahissent la rue !

Gradoine tira de sa poche un programme :

— Il y a une sorte de comité pour diriger ces réjouissances. Le cousin de Ficard est à sa tête.

— Tu te trompes, dit Julien en pâlissant.

Les yeux de Gradoine s'éclairèrent d'une joie méchante :

— Je sais lire. Il y a : « Bonnal, président de la Société de Bienfaisance ». Bienfaisance aux frais de la roulette, naturellement !

Ils se regardèrent un instant :

— J'ignorais que nous ne nous entendissions pas sur ce sujet, acheva Gradoine en s'inclinant ; je suis heureux de l'apprendre.

Dès lors, il ne parla plus que de cela. Chaque jour, il entreprenait Bœhm, affectait de ne s'adresser qu'à lui. Ce ne furent d'abord que des tirades bonnes pour les réunions populaires. Il traitait la Maison d'infamie publique, de gangrène pourrissant les consciences. D'autres fois, il détaillait la

folie du jeu, décrivait l'argent qui couvre le tapis, les croupiers en train de surveiller les mises, le sifflement grêle de la bille, puis, brusquement, sa chute dans une case, avec un bruit d'os qu'on entrechoque.

— Le rateau glisse, et ramasse des fortunes! finissait-il avec un éclat de rire sec. Vous-même, Bœhm, si vous étiez là, vous n'y résisteriez pas, une force invincible vous obligerait à vider vos poches, et vous risqueriez la chance!

Bœhm répondait, révolté :

— Jamais! jamais!

Gradoine affirmait :

— Vous la risqueriez!

Et Bœhm baissait la tête :

— C'est possible!... qui sait?

Julien, impassible, frémissait malgré lui à ces évocations puériles, comme si la Maison, se rapprochant encore, allait envahir l'usine elle-même.

Bientôt les récits de Gradoine devinrent plus précis.

— Jolie, la fête! une prostitution légale de la charité, la ville et le tripot qui battent monnaie pour le plaisir unique du bourgeois!...

Par traité, le cercle venait de s'engager à organiser des réjouissances, tir aux pigeons, courses, concours orphéonique. La foule attirée ainsi aiderait à remplir la caisse communale.

Bœhm serrait les poings :

— Monsieur Gradoine! en êtes-vous certain?

— Si j'en suis certain!

Il citait les noms, les dates. Bœhm, répétait :

— Canailles! canailles!

Maintenant qu'il devinait la souffrance de Julien, Gradoine s'acharnait. Il ignorait encore quelles raisons provoquaient cette souffrance : il lui suffisait d'avoir appris qu'elles tenaient à la Maison; pour aviver la blessure, il n'avait qu'à parler d'elle sans trêve.

Alors, devant Julien épouvanté, la Maison apparut! Il avait souhaité la mieux connaître : voici qu'elle se dressait devant lui pareille à un grand arbre, couvrait de son ombre non seulement les habitations proches, mais encore les

insectes, les infiniment petits errant sur le sol ; elle se dressait rayonnante, à travers les descriptions de Gradoine, aspirait en guise de sève toutes les forces vitales d'alentour !

C'étaient des boutiquiers déçus qu'elle transformait en fonctionnaires, comme les Weppling. Tel, ayant rêvé d'une épicerie ou d'un estaminet de bas étage, désormais galonné, la chaîne d'argent au cou, dormait aux portes des salons, moyennant trois cents francs par mois. Tel autre était « chasseur », tel encore croupier ou chargé des jetons. Sans cesse des emplois nouveaux étaient inventés pour contenter les appétits ou apaiser les rancunes, emplois réservés aux seuls gens d'Angleur, si bien que le flot d'or, ruisselant de la Maison, engraissait la contrée. Les joueurs eux-mêmes y aidaient : heureux, le joueur est prodigue ; malheureux, il s'étourdit. Un journal, chaque semaine, publiait le nom des arrivants. A voir s'allonger cette liste, chacun éprouvait la volupté sereine du rentier qui surveille la hausse.

Et c'étaient encore les bourgeois paisibles, ceux que gêne le scandale et que le vice indigne dès qu'ils commencent à en souffrir. Ceux-là, leur femme au bras, aiment à promener leurs garçons et leurs filles. Devant eux, le Parc s'ouvrait pour rien. Gratuitement, ils avaient la jouissance des ombrages, des girandoles et des concerts. En retour, leurs vertus domestiques flottaient comme un pavillon au-dessus du tripot ; et seules, les salles où fonctionne la roulette restaient pour eux obstinément closes : les plus austères peuvent être pris par la folie du jeu. En ne les ruinant pas, la Maison conquérait le droit de ruiner les autres.

Ainsi, gens de rien, commerçants, bourgeois, pas un qui échappât à son action et ne l'adorât en secret. Certains, même, les plus humbles, désolés de ne pouvoir lui porter leurs épargnes, fuyaient Angleur, cherchaient quelque autre plus accueillante. Mordureux, — l'ouvrier modèle ! — allait ainsi à Spa chaque dimanche risquer sa paie de la semaine. Il suffisait d'un premier gain, la passion s'allumait, l'incendie dévorait tout.

Quelque chose, du moins, semblait inaccessible : Justice rendue au nom de la morale, Religion prêchant le mépris des biens, Commune réunissant en un faisceau tous les

pouvoirs civils. Cela constituait le décor social, un ensemble impersonnel et nécessaire, à l'abri des convoitises et des lâchetés humaines. Il avait suffi que la Maison offrît son or : Justice, Religion, Commune, tout s'était donné !

Sans doute, la morale officielle dressait encore sa statue aux lignes rigides ; la foule maintenant passait devant elle sans la connaître, portant ailleurs son respect : à la Maison ! source de richesse publique ; à la Maison ! commanditaire de fêtes et qui transformait Angleur en villégiature à la mode ; à la Maison ! qui avait pris à son compte l'entretien des rues, planté des lampadaires et créé de nouvelles routes ; à la Maison, bâtissant une cathédrale, un théâtre et une salle pour la justice; à la Maison, toujours ! qui payait patente et remplissait les caisses ouvrières pour que pas un pauvre ne se plaignît !...

Un lieu unique, l'usine, restait encore à l'abri de cette influence terrible. Tout à coup des bruits coururent : bruits sans origine certaine, mais que tous colportaient. M. Bœhm, le premier, en fut informé. Il s'agissait de réduire les salaires. Alimentée par la Maison, la caisse de bienfaisance d'Angleur était devenue riche. Du moment que l'ouvrier pouvait puiser là sans réserve, il paraissait inutile de maintenir la paie au taux actuel. Interrogé, Syria répondit simplement :

— C'est possible !

Le mardi, enfin, une affiche annonça que la décision était prise. Après avoir lu le papier collé sur la loge de Syria, Gradoine dit à Bœhm :

— On ne daigne pas nous faire les honneurs de l'affichage; nous n'y perdrons rien.

Une note du directeur vint en effet deux heures après. On ne touchait pas au traitement des ingénieurs, mais leurs gratifications étaient supprimées.

Il se fit un silence, puis Bœhm, montrant la Maison, poussa un cri de colère :

— Nous en avons trop parlé : la gueuse est entrée ! Nous sommes f... !

— Bah ! dit Gradoine. On ne demandera pas mieux que d'accepter ses avances.

Il se retourna vers Julien :

— Que donne la maison pour compenser ce qu'elle prend ?

— Comment puis-je le savoir? répondit froidement Julien.

Un sourire singulier effleura les lèvres de Gradoine.

— Pourquoi faire l'ignorant? Si tu ne sais pas, demande à Ficard.

Julien leva la tête brusquement et répliqua d'une voix tranchante :

— Tu es libre de raconter ici des histoires invraisemblables ; elles ne me troublent ni ne m'intéressent. Mais il y a des noms que je t'invite à ne pas prononcer. S'ils ne te rappellent rien, j'ai la mémoire plus fidèle.

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie que je t'interdis de nommer Ficard !

Les joues de Gradoine devinrent blanches.

— Ce n'est pas toi, dit-il, qui m'empêcheras de faire une chose, si cette chose me convient. Quant à Ficard, sans ma venue, il n'aurait pas déniché le fromage que lui a procuré son cousin. Réserve ta chevalerie pour des occasions meilleures.

Frémissant, Julien l'interrompit :

— Ficard est parti. Tu ignores ce qu'il fait.

— Ficard est de retour, et je sais ce qu'il fait.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Tu mens!

— C'est une habitude que je te laisse.

Leurs visages s'étaient rapprochés : ils éprouvaient une envie brutale de se battre. Tout à coup Julien vit le regard de Bœhm posé sur lui. Ses bras retombèrent.

— Ah! non! dit-il, ce serait trop bête!... Si l'on cherche le prétexte, ce ne sera pas celui-là !

Il se remit au travail, les doigts tremblants et s'efforça de ne plus écouter. Gradoine poursuivit, s'adressant à Bœhm :

— Oui, nous lui avons rendu un fier service! Le voilà dans le commerce, maintenant ; un commerce pas bête, qui laisse du loisir...

Bœhm eut un éclat de rire bruyant :

— Commerçant! M. Ficard!...

— Commis voyageur, parfaitement! Commis voyageur en pigeons!...

Bœhm répéta, emporté par un délire de gaieté :

— Commis voyageur en pigeons!... Monsieur Gradoine, vous inventez!

— Je vous jure que non. Il achète au rabais les pigeons malades ou trop vieux : son cousin les revend pour le tir, au prix maximum des oiseaux bien portants. Il n'y a pas de petits bénéfices!

La voix de Julien l'arrêta, cinglante comme un coup de fouet :

— C'est faux! M. Bonnal ne trafique pas pour le compte de la Maison!

Gradoine reprit, martelant ses mots :

— Je répète que Bonnal est fournisseur du tir aux pigeons!

— La preuve!

— Le récit même de Ficard, fait ce matin. Bonnal accompagnait Ficard dans sa première tournée, pour le mettre au courant!..

— Je t'ai défendu de prononcer ce nom!

Ils étaient de nouveau visage contre visage, leurs souffles mêlés.

Saisi d'une rage de défi, Gradoine poursuivit avec un ricanement :

— Mieux que personne, tu devrais me croire. Un homme ne regarde pas à vendre des pigeons, quand il a déjà vendu sa fille!

— Misérable!

La main de Julien s'abattit sur sa joue. Ils roulèrent sur le sol, frappant au hasard, éprouvant une volupté physique à satisfaire leur haine.

Éperdu, M. Bœhm s'était lancé vers eux :

— Vous êtes fous! Que faites-vous?

Déjà, d'un effort brusque, Julien se dégageait.

— Allons, dit-il, soyez contents! le prétexte est trouvé!

Il rejeta ensuite sa blouse, prit son chapeau et s'enfuit. Après la première stupeur, il éprouvait la colère du mâle auquel on a volé son bien. Cette fois, il voulait savoir, échapper à toutes ces hontes, faire la lumière, quitte à briser son cœur!

Surpris de le voir dans la cour, Syria se précipita vers lui :

— Vous sortez, monsieur Dartot?

— Oui, je sors.

— Vous n'en avez pas le droit : c'est défendu!

— J'ai le droit de faire ce qu'il me plaît... Je suis malade.

Il avait des yeux égarés, une démarche si étrange que Syria put croire à un accès de folie.

— C'est bon, dit-il, je demanderai à Bœhm!

Julien déjà ne l'écoutait plus. Il courait vers la maison Bonnal. Il était certain du retour de Thérèse, certain qu'elle devait l'attendre. L'instinct qui l'avait poussé à abandonner l'usine contre toute règle, ce même instinct lui disait que l'heure était venue d'en finir avec ses doutes. Ce fut sans étonnement qu'il aperçut les volets rouverts, sans étonnement encore qu'il entendit le domestique lui répondre :

— M. le docteur est absent, mais mademoiselle est là...

Dès qu'il aperçut Thérèse, il devina qu'elle pensait à lui. A l'annonce de son nom, elle ne bougea point : on eût dit que depuis longtemps elle aussi s'attendait à ce qu'il parût.

— Vous? dit-elle simplement.

— Oui, c'est moi...

Tous deux ensuite eurent l'intuition que, des mots qui suivraient, le bonheur de leurs vies allait dépendre : avant de les prononcer, ils hésitèrent, et se turent...

Thérèse, la première, revint à elle :

— Pourquoi vouliez-vous me parler?

Ses yeux restaient fixés sur lui, très braves. Il répondit :

— Il le fallait.

— Je croyais qu'à cette heure vous étiez à l'usine.

— Je n'ai pas pu attendre.

— Attendre quoi?

Un rayon de lumière éclaira Thérèse. Elle était d'une pâleur de cire. Julien fit un geste farouche :

— Tout à l'heure, un homme a parlé de vous; j'étais là... Qu'a-t-il dit? je ne sais plus. Nous nous sommes colletés comme deux portefaix. J'aurais voulu lui faire rentrer les mots dans la gorge, le tuer... Puis, j'ai couru : me voici... je veux savoir! savoir si ce qu'a raconté cet homme est vrai... Ah! s'il n'y avait eu que lui! Mais, d'autres encore me l'ont répété!... Depuis dix jours, c'est une poussée d'ordures.

D'abord, je n'y ai pas cru, je ne voulais pas croire. Et puis... maintenant...

— Maintenant? répéta lentement Thérèse.

— J'ai peur qu'ils n'aient dit vrai.

Il parlait sans suite, espérant une révolte, ce cri que jette la conscience calomniée :

— Mais défendez-vous donc! Faut-il répéter encore ces infamies? Votre père, de compte à demi avec la Maison; vous-même — consciente ou non — devenue sa complice; tout joueur, s'il est heureux, libre de vous traiter en fiancée complaisante!...

Un flot de sang monta aux joues de Thérèse. Elle répliqua d'une voix glacée :

— C'est vrai.

Les mots tombèrent avec le bruit sec d'un couperet; et tout à coup le silence régna, silence de quelques secondes, mais qui sembla se prolonger à l'infini.

Thérèse reprit :

— De quel droit me reprochez-vous cela?

C'était le mot de Ficard; mais, prononcé par elle, il devenait si cruel que Julien en fut anéanti :

— De quel droit?...

Il porta la main devant ses yeux, comme pour écarter une vision :

— Est-ce bien vous qui le demandez? Tous vos actes, toutes vos paroles n'ont eu qu'un dessein : me prendre à cette comédie! Malgré le luxe qui vous environnait, malgré la distance qui vous séparait du pauvre diable sans fortune que je suis, chaque fois que je venais ici, je sentais votre cœur plus proche. Depuis que je vous vois, je lis l'amour dans votre sourire, dans le moindre de vos mouvements; et maintenant vous répondez : « C'était un jeu : de quel droit me reprochez-vous ma conduite? »

— Il n'y avait ni comédie ni jeu, dit Thérèse : tout est vrai, vous dis-je... et cela encore, que j'aurais accepté avec joie d'être votre femme.

— C'est donc que, le métier ne donnant plus, vous tenez à changer de raison sociale!

— C'est que je veux être une honnête femme!

Elle eut un mouvement désespéré .

— Vous vous indignez parce que je ne suis pas une jeune fille comme les autres. Ah ! les autres ! elles sont choyées, défendues ; elles n'ont qu'à se laisser vivre pour être honnêtes... Depuis que je me souviens, moi, je me vois entourée de gens sans aveu, d'êtres louches, d'aventuriers. Depuis que je me souviens, j'ai dû subir leur contact, deviner de l'existence tout ce que j'aurais dû ignorer !...

Un frisson agita son corps ; elle ferma les yeux :

— Est-ce ma faute si je n'ai pas eu de mère pour me garder ? si les êtres qui devaient me défendre sont les premiers à me perdre ? Ah ! cette boue, ce luxe douteux, ces familiarités qui blessent au plus profond de la chair ! Ne voyez-vous pas que j'en ai la nausée, qu'il me faut y échapper, sous peine d'en mourir ! Peut-être suis-je une fille compromise, mais pas une minute, je vous le jure, je n'ai quitté ce rêve : devenir une bonne femme, avoir un foyer et choyer des enfants !... J'ai faim d'honnêteté, comme d'autres ont faim de plaisir ou de vice. Tout à coup, vous êtes venu. Vous étiez pauvre, sans famille ; vous connaissiez la rudesse de la vie, vous n'espériez d'elle que du travail et le pain quotidien. Alors, avec nos deux misères, j'ai cru possible de faire un peu de bonheur. Était-ce un crime ? Ce qu'on vous a dit, je ne comptais pas le cacher : je suis loyale, mais j'espérais... j'espérais que, même après cela, vous me tendriez la main !

Elle subissait un écroulement, la détresse innommable du naufragé qui, après avoir vu un navire approcher, découvre soudain qu'on ne perçoit pas ses appels.

— Je remercie ma naïveté, répliqua durement Julien : grâce à elle, vous m'aviez jugé digne de sacrifier ma vie pour réhabiliter la vôtre !

— Qui parle de sacrifice ? Deux êtres se rencontrent : ils ont le même désir de droiture et le mettent en commun ; je vois bien ce qu'ils y gagnent...

— Votre passé fera-t-il aussi partie de ce gain ?

Les yeux de Thérèse lancèrent un éclair :

— De quel droit parler de mon passé ? J'ignore le vôtre. Vous, si rigide aujourd'hui, êtes-vous donc certain de n'avoir jamais cédé aux circonstances ? Allez ! le bonheur est fait

d'oublis nécessaires! Peu importe ce que nous avons paru: ce qu'on veut être compte seul. Je le croyais, du moins; si je me suis trompée, je ne le regrette pas!

Des larmes lui vinrent, qu'elle essuyait rageusement. Son courage tombait. Tout à coup, devant ce désespoir que rien ne cachait plus, la colère de Julien s'évanouit: subitement l'oubli — cet oubli auquel il avait refusé de croire — venait, détruisait leurs phrases puériles, leurs colères, leurs aveux. Une seule chose demeurait, la jeunesse triomphante, l'éternelle séduction du bonheur qu'on désire. Il cria:

— Thérèse!

Elle lut dans ses yeux les mots qu'il allait prononcer:

— Laissez-moi! vous ne savez plus ce que vous faites!

Mais il continua d'approcher. S'il avait remis l'aveu qui lui montait aux lèvres, l'occasion, lui semblait-il, n'en serait plus revenue:

— Thérèse! Demain sera comme aujourd'hui! Voulez-vous être ma femme?

Elle lui abandonna sa main sans résister. Cette seconde décidait de leurs vies; cependant ils n'éprouvaient pas même une hésitation, rien que la joie divine de se trouver unis après s'être crus pour toujours séparés. Ils restèrent ensuite muets, tout entiers à l'ivresse de ces fiançailles imprévues et des promesses qu'elles leur donnaient.

— A demain, ma bien-aimée! dit enfin Julien.

Thérèse lui sourit sans répondre. Tous deux échangèrent un dernier regard de tendresse.

Il partit...

— Monsieur Dartot! c'est une dépêche!

— Une dépêche?

Le facteur, apercevant Julien dans la rue, et satisfait de s'éviter une course, avait couru pour le rejoindre. Il tendit une enveloppe. Julien l'ouvrit et dit ensuite sans émotion apparente:

— C'est bien, je vous remercie.

La dépêche était ainsi rédigée:

« M. Dartot, mort subitement. — Gravier, notaire. »

VI

Il n'éprouvait aucun chagrin, rien qu'un vide, comme si une portion de lui-même se fût détachée. Depuis longtemps, lorsqu'il songeait à son père, il n'arrivait plus à retrouver son image ; il ferma les yeux : sans effort, cette image parut.

La mort, en touchant cet être lointain, l'avait fait revivre d'une vie éclatante. Julien aperçut nettement le visage de M. Dartot, son regard terne dont nul ne pouvait dire s'il était malin ou niais, ses paupières à demi baissées. Il revit sa taille noueuse, ses mains sillonnées par des lignes noires, sa blouse de fête, d'un bleu irritant et qui restait gonflée sous l'apprêt. La vision se détachait sur une perspective de collines où des moulins étaient piqués, pareils à des étoiles immobiles : l'horizon d'enfance... Julien murmura :

— Tout cela est mort !

Point de regrets, mais l'étonnement du marcheur qui au détour d'une route, et se croyant perdu, reconnaît le village qu'il habite.

Cependant l'image devenait toujours plus nette. Sur les lèvres de M. Dartot un sourire se dessina, sourire madré de paysan qui combine des affaires. Des ailes du nez au menton deux rides se formèrent, stigmate d'avarice marqué en pleine chair. La mort n'avait altéré ni la vulgarité morale ni les manières de rustaud. Et Julien éprouva un allègement : enfin ! la dernière attache aux origines était rompue. Cette catastrophe faisait de lui un sans-famille comme il l'avait souhaité ; une voix répéta au fond de lui :

« Oui, tout cela est mort, bien mort... »

A pas lents, Julien se dirigea vers son logis. A quoi bon retourner à l'usine ce jour-là ? En y rentrant, le lendemain, il annoncerait la mort de son père : cela suffirait à l'excuser. Il ne se rendait pas compte de l'atroce desséchement de son cœur. Rien ne lui semblait changé dans son isolement.

Très calme, il écrivit à M. Gravier, notaire, pour avoir des détails. Quand il eut terminé, il se mit à rêver.

« Mort... mort... » disait la voix.

Et tout à coup, une autre répondit :

« Tu es fiancé !... »

Les deux mots évoquaient en raccourci le drame entier de la vie. Un calme délicieux descendit sur Julien.

« Comment en suis-je arrivé là ? » songeait-il.

Il avait obéi à une impulsion intérieure. Subitement, et par un phénomène inexplicable, une communion s'était faite entre l'âme de Thérèse et la sienne, si intime que tout autre décision leur aurait alors paru absurde. L'exaltation passée, il mesurait l'énormité de cet engagement.

Que serait cette vie honnête dont la seule annonce avait transporté leurs désirs ? Celle qu'il avait rêvée jusque-là avait pour décor un appartement neuf, des meubles luisants, des fleurs. L'idée en était inséparable d'un confort sans luxe et pourtant raffiné. Les jours en devaient être paisibles. Cette quiétude serait la récompense du renoncement aux ambitions premières. Quand le navire stoppe, les bouillonnements du sillage s'éteignent et le miroir immobile de l'eau ne doit plus refléter que des objets immobiles.

Cette vie, de nouveau Julien l'imaginait. Successivement, il en calculait les éléments de même qu'un architecte établit un devis. Au fur et à mesure que leur liste se déroulait, une conviction s'imposait à lui : pour jouir du superflu, pour être servi, — même sans luxe, — il faut être riche !

Julien frissonna :

« Seul, je vivais comme un gueux ; à deux, que sera-ce ? »

Donc l'avenir qu'il avait choisi était celui-là : un logement de pauvre, des meubles achetés au rabais, la même chambre servant de cuisine et de salle à manger, empuantie par les odeurs de lessive ou de friture. Sa femme aurait les doigts noirs, les cheveux cendrés de poussière, la taille déformée par un métier de manœuvre. Encore serait-ce la période heureuse : car des enfants naîtraient. Tous les jours, quand il passait dans la rue, Julien apercevait les pareils : des êtres pitoyables qui semblaient déjà conscients du malheur de vivre, pauvres de santé avant même de connaître l'autre pauvreté qui achèvera de les tuer !... Et Julien voyait les mioches vagabonder, — la femme alitée sans secours, — lui-même

s'épuiser dans l'usine pour prolonger ce train de misère, jusqu'à l'heure ou un Bœhm quelconque, utilisant le prétexte, provoquerait la catastrophe dernière !

Il eut une révolte. Sans doute, une portion de l'humanité vivait ainsi. Cette existence qu'il prévoyait était le partage de l'immense foule anonyme qu'on appelle « les pauvres ». Cette misère abominable ceignait les villes, comme un fossé, reconnaissable aux maisons hideuses qui l'abritent, au grouillement des linges devant les fenêtres, aux odeurs moisies qui s'échappent des couloirs pour envahir la rue. Du moins, ceux qui la subissaient croyaient à sa nécessité. Lui, au contraire, n'arrivait même pas à concevoir qu'un tel sort pût être son partage ; il avait appris sur quels droits injustes reposent les bonheurs privilégiés. Entre les misérables qui n'avaient jamais rien connu en dehors de leur détresse, et le produit social qu'il était devenu, un abîme existait, la même distance infranchissable qu'autrefois entre son père et lui.

D'un mouvement brusque, Julien se leva :

— Ah ! être riche ! riche !

Il arpenta la chambre. Ce désir d'être riche, qu'il avait cru oublier, bouleversait son âme. Pour le satisfaire, il se découvrait capable d'une folie, d'un crime. Ses yeux tombèrent sur la lettre écrite à M. Gravier :

« Riche !... n'allait-il pas l'être ? »

Et l'image de M. Dartot redevint présente.

Ce n'était plus le Dartot des grands jours, rasé de frais, endimanché, mais le Dartot sordide, ayant pour unique plaisir celui de faire sonner un écu sur le marbre avant de le joindre aux écus déjà ramassés. Depuis l'origine, ce Dartot économisait comme un avare. Si modeste qu'on l'imaginât, son épargne avait duré quarante ans. Julien murmura :

— Combien pouvait-il mettre de côté par an ? Mille francs, au moins...

Cela faisait quarante mille, cinquante peut-être, grâce aux intérêts. Aussitôt, Julien ressentit un bien-être. Cette avarice, qui avait provoqué, leur brouille l'apaisait maintenant. Le mort cessait d'être ridicule. Une pitié — la première depuis l'arrivée de la dépêche — attendrit le cœur de Julien :

« Pauvre père ! comme il travaillait ! »

N'avait-ce pas été la meilleure façon d'aimer son fils que d'amasser ainsi? Il n'avait jamais touché au moindre gain, jamais cessé d'arrondir le tas.

« Mille francs, songeait encore Julien, c'est peu. Bien cultivée, la ferme aurait dû donner trois mille! Retranchons quinze cents, peut-être douze, reste... »

Il hésitait sur le chiffre. Qu'aurait pu faire son père de tant d'argent? Il ne jouait pas, ne donnait à personne, n'avait point de passions, se défiait des notaires,.. Un cliquetis de métal tinta aux oreilles de Julien. Ses jambes fléchirent : aucun doute, il serait riche !

Ayant repris la lettre qu'il venait d'écrire à M. Gravier, il y ajouta d'une main fiévreuse :

« Je vous prie de me faire connaître l'état exact des affaires de mon père. Vous voudrez bien m'adresser par le même courrier, à titre d'avance, deux mille francs dont j'aurais besoin. »

Il calcula ensuite :

— Si elle part aujourd'hui, j'aurai la réponse dimanche.

Et il sortit pour la porter à la gare. Les premières lumières de la Maison s'allumaient. De longues bandes rosées flottaient dans le ciel. Se détachant sur cette féerie, la coupole avait un air étriqué et misérable. Julien tendit l'enveloppe vers elle : il n'en avait plus peur ; désormais délivré, il la défiait !

Alors, durant les heures d'attente qui suivirent, un travail sourd commença dont la vie de Julien devait dépendre. Cet argent, auquel il ne cessa plus de penser, s'emparait de son âme, allait la pétrir, en faire une âme nouvelle. Parfois un léger obstacle suffit à retenir une pierre sur la pente : vienne un choc, la pierre se détache et rien ne l'arrête plus. Avec l'argent, ce choc était venu.

Ce ne fut d'abord qu'une impression légère. Il avait passé trop brusquement d'une certitude absolue de pauvreté à l'espoir de la richesse. Il se faisait à lui-même l'effet d'un être mal éveillé, et dont les songes, se mêlant à la réalité, ont l'air de vivre. Des doutes l'effleuraient : si pourtant son père

était mort sans rien laisser? Mais, à mesure que les heures s'écoulaient, sa confiance s'affermissait. C'était certain, il serait riche, il ne pouvait pas ne pas l'être!

Riche! Ainsi, lui qui n'avait jamais disposé d'argent, il aurait une fortune, la dissiperait à sa guise!... Il eut des préoccupations étranges. Il s'inquiétait de n'avoir dans sa chambre aucun meuble bien fermé. Il lut la cote de la Bourse. Les valeurs dansaient devant ses yeux, et il s'effrayait d'avoir à choisir parmi elles. Peu à peu l'argent couvrait le monde extérieur de son rayonnement, apparaissait le baume souverain qui apaise et guérit de toutes misères.

A sa lumière, Julien maintenant interrogeait l'avenir. Cet avenir, sans doute, était encore pareil à celui qu'il avait espéré jadis. Il n'avait jamais cessé d'aimer Thérèse: il admirait toujours la faim d'honnêteté dont elle s'était vantée. Cependant, comme tout était changé! A répéter ce mot : « l'honnêteté », Julien ne se défendait plus déjà d'une imperceptible ironie. A quoi bon une vie si humble, lorsqu'on est riche? La richesse jure avec le train médiocre d'un employé, l'humiliation du sous-ordre, les besognes machinales. C'est bête ou lâche, de renoncer lorsque le hasard envoie des armes.

L'argent, qui altérait ainsi l'avenir, obligeait encore Julien à se juger... Quelle sottise! Il aurait dû rester à Paris, tenir tête à l'orage, se consoler du dénûment en escomptant sa fortune prochaine. Mais non! dès la première tourmente, il avait lâché pied, et cette fortune le trouvait à Angleur, loin de tout soutien, le cerveau rouillé, ayant gâché en deux ans le meilleur de ses efforts... Un flot de regrets gonflait son cœur. Pourquoi cet argent n'était-il pas venu plus tôt?

« Deux ans!... Que de jours perdus! »

Soudain l'idéal d'autrefois disparut : évanoui aussi, le rêve de bonheur moyen que Thérèse avait suscité. Avant même que d'être formulée, sa décision se trouva prise : il irait à Paris! L'argent dont l'attente l'obsédait servirait au départ. Si, pauvre, il avait échoué, riche il était sûr de vaincre!

Dès lors, il vécut dans une ivresse. Il s'arrêtait parfois au cours de son travail :

« Dire que je vais être riche!... »

Et il adorait en esprit cette richesse, imaginait des moyens

invraisemblables pour l'accroître. Des ferments de moralité complaisante germaient dans sa conscience. Après avoir fait de la vie une route droite longée par deux haies infranchissables, il comprenait qu'on dût parfois prendre la traverse sans trop regarder à la boue. L'essentiel n'est-il pas d'avancer vite?

Quand Mordureux apportait des flacons, Julien comptait d'instinct :

« Encore huit voyages comme celui-ci... après, j'irai à Paris ! »

Ensuite, Paris surgissait à l'horizon avec son luxe, son odeur de plaisir. Et Julien sentait en lui des appétits effrénés, un besoin de revanche pour les privations subies, pour son amour-propre blessé, pour ses maigres fêtes d'amour, pour tout ce qu'il avait envié sans le posséder, désiré sans l'atteindre.

Nul étonnement, d'ailleurs. Il avait accompli ce chemin sans peine, sans révoltes. En cinq jours, rien ne restait plus de l'être qui avait accepté de vivre à Angleur résigné, aimé Thérèse, reconnu bon de se laisser guider par des lois sociales. Un Julien nouveau s'était substitué à celui-ci, pareil au Julien de l'École, ayant mêmes ambitions, même orgueil, mais fortifiés et plus hardis. L'argent, comme un soleil, avait fait mûrir le fruit. Désormais, ce fruit pouvait quitter la branche et tomber sur le sol, à la merci du premier passant.

Ce fut le samedi, et non le dimanche, que la secousse lui fut donnée. Ce samedi soir, Julien commençait de souper quand le facteur entra.

— Un chargement pour vous, monsieur Dartot !

En même temps, il présenta un registre :

— Où faut-il signer ? demanda Julien d'une voix étranglée.

Sa main tremblait. En portant la plume à l'endroit que désignait le facteur, il fit un mouvement si raide que l'encre jaillit et fit un pâté.

— Ne vous inquiétez pas, dit le facteur avec bonhomie : cela n'est rien.

Puis il fouilla dans la sacoche ouverte devant lui.

— Voilà, monsieur Dartot ; à une autre fois !

Immobile, Julien regarda ce papier attendu depuis cinq

jours. En tête, quelqu'un avait inscrit, d'une grosse écriture commerciale : « Valeur déclarée : *deux mille francs* ». Les oreilles de Julien bourdonnèrent. Un flot de sang colora son visage, Il saisit d'une main crispée l'enveloppe, allait l'ouvrir, quand Gradoine, qui le surveillait, partit d'un rire mauvais :

— Mâtin ! c'est toujours bon à toucher, un héritage !

Exaspéré, Julien riposta :

— Mêle-toi de ce qui te regarde !

Rageusement ensuite, il glissa la lettre dans sa poche et, ramenant son assiette, s'efforça de manger.

Avant même d'être présent, l'argent l'avait grisé ; mais, cette fois, une joie triomphale le soulevait. Plus de désillusions possibles ! L'argent était là, tangible, aussi réel que la table devant laquelle Julien était assis. Il aurait voulu crier à Gradoine : « Je suis riche ! » répéter aux clients du restaurant : « Je suis riche ! ». Puisque le notaire avait devancé le délai prévu pour la réponse, puisqu'il envoyait l'avance demandée, il n'y avait pas à en douter, — son père, lui-même était riche !... Oubliant la présence de Gradoine, Julien se voyait à Paris, maître de son temps, agissant, vivant enfin ! Il ne résista plus, rejeta sa serviette :

— Tu pars ? demanda Gradoine.

— Je n'ai plus faim... j'ai besoin de marcher.

— Prends garde aux voleurs, ce soir. Les routes ne sont pas sûres ! répliqua Gradoine d'un ton railleur.

Dehors, la lumière mourait, comme si une main, derrière Gravignies, avait baissé la flamme d'une lampe. Les murs noirs des maisons renvoyaient une chaleur étouffante. En passant devant eux, on avait l'illusion d'errer dans une chaufferie d'usine, quand, laissées à elles-mêmes, les chaudières s'éteignent. La perspective noire des champs apparaissait au loin ; Julien se dirigea vers elle.

Ayant repris sa lettre, il la tournait dans ses doigts avec une joie d'avare. La rue déserte le gênait pour l'ouvrir : il voulait être encore plus seul, loin de tout regard.

Enfin les maisons cessèrent. A droite, le talus des voies continuait, mais, à gauche, la colline de Saint-Jean venait mourir tout près. Des odeurs de feuillage et de mousses fraîches arrivaient par bouffées. On eût dit que tous les par-

fums du bois déferlaient sur le sable de la route. Julien s'arrêta, savoura une dernière seconde le plaisir de l'attente, et rompit les cachets.

Des billets sortirent d'abord. Tirant l'un après l'autre, Julien en palpait le grain, regardait leurs figurines, puis les mettait dans sa poche, sans compter. Quand il n'en trouva plus, il dut encore s'arrêter avant de lire. Ses artères battaient, ses oreilles vibraient aux moindres bruits. Il éprouvait une jouissance ineffable et le regret que ce fût déjà fini.

Une pensée l'effraya :

« Si pourtant ces billets étaient les derniers ? »

Il se mit ensuite à rire. Quelle folie l'amenait à penser cette chose absurde ? Il savait bien n'avoir là qu'un acompte ! Puis il déplia la lettre écrite par M. Gravier et commença :

Vic-sur-Tarn, le 18 juillet 189...

« Monsieur,

» En réponse à votre honorée du 13 courant, je m'empresse de vous faire connaître la situation de la succession de feu monsieur votre père.

» Elle se compose à peu près uniquement de la ferme du Grand-Pré, agrandie des diverses acquisitions réalisées par le défunt. La parcelle des Terres-Blanques est encore grevée du privilège du vendeur, votre père n'ayant acquitté qu'une portion du prix. D'autre part, votre père a été amené à contracter divers emprunts hypothécaires. Je vous enverrai la situation exacte, aussitôt après avoir levé et dépouillé l'état.

» Je ne dois pas vous dissimuler que le prêteur exige un service ponctuel de ses intérêts, et qu'il serait difficile de le subroger : c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous ne pouvez exploiter vous-même le Grand-Pré, de le réaliser le plus tôt possible. Je m'efforcerai de trouver un acquéreur amiable afin de vous éviter les frais et les risques d'une vente judiciaire.

» Nous arriverons ainsi à éteindre complètement le passif hypothécaire, et il vous restera, les droits de succession et tous frais payés, un petit reliquat.

» Je vous adresse sous ce pli les deux mille francs que

vous me demandez et dont vous voudrez bien m'adresser un reçu en due forme.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma considération.

» GRAVIER,

» notaire. »

Ah! comme en termes précis M. Gravier expliquait bien l'aventure! Pour la centième fois peut-être, il racontait cette histoire, — histoire classique du paysan que dévore la passion de la « terre ». Sans cesse, le vieux achète, paie des acomptes, s'acquitte des intérêts du mieux qu'il peut. En vain la dette s'accumule : têtu, il s'obstine, espère toujours de la récolte prochaine une libération qu'elle ne donne jamais. Puis, quand, harassé, il succombe, si aucun mâle n'est là pour continuer l'œuvre, ou si parmi les gars il se trouve un mineur, le notaire se présente, disperse le trésor au vent d'une enchère forcée, et le résultat de toute une vie disparaît, butin de choix pour les marchands de biens et les robins!

D'un geste égaré, Julien sembla vouloir embrasser les champs étalés devant lui :

— Dire que maintenant j'en possède, qu'ils sont à moi, et qu'ils m'échappent!

Il ne savait ni leur emplacement, ni combien ils valaient, mais, à la pensée de les vendre à perte, il se trouvait dépouillé, volé...

Une seconde alternative restait : garder ce bien si péniblement acquis, prendre la place devenue vide, et, les sabots aux pieds, achever le sillon commencé. En échangeant sa misère contre une misère pareille, peut-être arriverait-il après quinze ans à éteindre les dettes paternelles...

Tout à coup une colère folle emporta Julien, il cria :

— Tous pareils, les paysans!

Des mots dansèrent dans sa cervelle, mais il n'en comprenait plus le sens. Apercevant un tas de pierres, il s'assit dessus, et se cacha la tête dans ses mains, comme si l'obscurité ainsi faite devait le séparer du monde.

Aussitôt le passé l'obséda. Devant Julien ces deux vies si lointaines se déroulèrent, côte à côte : la vie d'employé famé-

lique et demi-bourgeois que, lui, avait menée, et celle de l'autre, le paysan grossier, toujours en quête d'affaires louches ou de menus profits. Des deux, laquelle était la meilleure?

A l'un, on avait ouvert l'esprit, affiné les sens ; patiemment, la plante saine arrachée du sol avait été mise en serre, greffée de branches maladives, mais d'espèce rare. Ce travail de vingt ans aboutissait là : une façon de contremaître ayant le seul droit dérisoire de garder ses mains blanches!

Le second avait ignoré les délicatesses de l'âme : il ne s'était soucié ni des élégances intellectuelles, ni des problèmes de la morale. Lui aussi, pourtant, avait été payé d'étrange sorte : sa vie sordide, partagée entre l'effroi de la grêle et les ivresses de cabaret, aboutissait à la ruine, en fin de compte, comme la première.

Julien eut un haussement d'épaules désespéré : paysan ou contremaître, le sort était le même.

Telle était cependant la tare de son âme que, pouvant choisir, — mis en demeure par le hasard de rester l'un ou de remplacer l'autre, — il n'hésitait pas, et préférait garder les mains blanches.

« Si je rentrais là-bas, songeait-il, j'aurais toujours de quoi manger. Plus de besoins superflus. Je serais un paysan... »

Il s'interrompit :

— Un paysan!

Il revoyait le visage des gamins, ses compagnons d'autrefois, ceux des gens qui avaient assisté à son enfance. Il imaginait leurs gouailleries : « Comment! il est revenu! C'est bien la peine d'être un monsieur! »

Puis c'étaient les séances à l'auberge, les finasseries de vendeur. Un haut-le-cœur le souleva :

— Jamais!

Il devait raisonner mal. Une autre issue existait. Pouvait-il en être là qu'il fallut choisir entre ces deux misères? Il fallait relire la lettre de Gravier, et il la chercha pour la méditer, dut, avant de la trouver, tirer de sa poche les billets qu'il y avait mis...

Alors il demeura stupéfait. Il regardait ces billets, les compta. Deux mille francs, qui n'étaient même pas à lui! Une aumône, en face de ses besoins. Jamais il n'avait si

bien compris l'inutilité de l'argent quand il est ainsi en petite somme. Il eut envie de jeter celui-là et se releva, exaspéré.

Aucun frisson n'agitait l'air. Le ciel avait pris un ton de cendres froides. Deux femmes suivaient le ruban clair de la route et se dirigeaient vers Angleur. Le bruit de leurs pas arriva jusqu'à Julien tant le silence était profond. Inquiet, Julien les examinait, quand il tressaillit, croyant reconnaître Thérèse.

Thérèse!... Depuis l'heure décisive où l'amour avait confondu leurs projets, il n'avait pas cherché à la revoir. En lui faisant part de la mort de son père, il s'était excusé de ne pas venir avant le dimanche. Ensuite il l'avait oubliée. L'argent, qui modifiait son âme, semblait avoir du même coup éteint sa passion. Tout à l'heure encore, dans l'atroce crise qu'il traversait, la pensée de Thérèse ne lui était même pas venue. Soudain elle arrivait...

Aucun doute : c'était bien elle, escortée par une servante. Elle marchait la tête basse, souriant peut-être au rêve d'avenir que, grâce à Julien, elle comptait réaliser. Julien eut envie de fuir pour ne pas troubler ce bonheur qui rayonnait; mais une force l'entraîna, il approcha.

Elle retint un cri :

— Vous m'avez fait peur!

Puis, apercevant les traits de Julien, ses yeux se voilèrent:

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Un malheur encore.

— Peut-il y en avoir un, après la mort de votre père?...

— Ah! il s'agit bien de mon père! Nos projets sont détruits!

Les joues de Thérèse devinrent blanches :

— Les miens n'ont pas changé. C'est donc...

— C'est donc qu'après m'avoir condamné à la vie que je mène, mon père a complété son œuvre!

Il continua, hachant les mots et presque à voix basse :

— Vous ne comprenez pas? Vous vous imaginiez que je le regrettais, que toutes mes pensées allaient à ce mort que j'aurais dû aimer. Eh bien, non! je le haïssais, je le hais!... Pour satisfaire sa vanité, il a empêché que je ne fusse pareil à lui, un paysan!... Car c'était un paysan, vous entendez bien? Il

portait des sabots, marchait dans le fumier, labourait derrière ses vaches. C'était un paysan n'adorant que la terre et le gain qu'elle procure. Il se souciait moins de moi que des animaux attachés dans son étable. Le jour où il m'a cru en état de gagner ma vie, il est venu m'arracher le peu d'argent qui m'était nécessaire. Il l'a pris, vous dis-je ! comme un voleur, furieux seulement de ne pouvoir emporter plus. Il aurait vendu mes meubles, vendu son fils pour en faire profit ! Du moins, cet argent devait me revenir. « Plus tard, me disais-je, ce sera mon tour. » Sans cet argent, aurais-je seulement osé vous aimer ? Il était le bien-être que je comptais vous offrir. Depuis cinq jours, je rêvais de la surprise qu'il vous donnerait... J'avais encore oublié mon père ! Grâce à lui, je n'aurai rien : je reste pauvre ! pauvre à en crever de honte !

A mesure que Julien parlait, sa voix montait. Grisé par la colère, il n'avait plus conscience de mentir.

— Ainsi, ce n'est que cela !

Thérèse avait écouté avec une sorte d'épouvante. Était-ce bien le Julien qu'elle avait cru connaître ? Qu'y avait-il de commun entre cet homme qui blasphémait contre son père et l'être généreux qui avait offert de partager avec elle sa vie de travail et de droiture ?

Thérèse reprit :

— Vous êtes pauvre. Avant de vous aimer, me suis-je informée chez un notaire de votre fortune ? Sais-je seulement si mon père me donne une dot ?... S'il n'y a jamais que l'argent pour détruire nos projets, rassurez-vous, nous serons heureux ! La misère même ne m'effraye pas.

— Ne jugez pas ce que vous ignorez !

— Elle vaut mieux que certaines richesses : je suis payée pour la désirer presque !

— Je le suis pour la connaître !

Brusquement, ils se turent. Cet emportement avait découvert le fond de leurs âmes. Prises de l'effroi d'être dupes, elles ne se reconnaissaient plus, mais se cherchaient encore. Recherche tragique ! La servante, se tenant à l'écart, les avait quittés. Partout le calme auguste de la nuit. Le bois aussi faisait silence, comme s'il voulait permettre à leurs cœurs de s'entendre mieux.

— A quoi pensez-vous? dit enfin Thérèse.

Il répliqua lentement :

— Je pense que, depuis une heure, je n'ai plus le droit de vous aimer.

— Qui vous l'a retiré? fit-elle d'une voix brève.

— Je ne puis plus assurer votre vie.

— Nous travaillerons.

— Même en travaillant, serons-nous certains de vivre!

— Vivre n'est rien. Il suffit d'agir comme on doit.

— Ou comme on peut... Ne le savez-vous pas?

Elle recula :

— Ah! vous êtes cruel!...

Et le silence recommença, silence adorable de la nature qui semble évanouie, où la souffrance humaine ne trouve pas d'échos. Ils l'écoutaient passionnément.

Des pas résonnèrent. Un homme approcha d'eux. Julien fit un geste de surprise.

— Vous le connaissez? demanda Thérèse.

— Mordureux, un de nos ouvriers.

Un paquet à la main, Mordureux continuait d'avancer. Lorsqu'il passa près d'eux, il évita de les regarder. Julien se rappela soudain le récit de Gradoine.

— C'est bien à la gare qu'il va.

— Est-ce qu'il quitte le pays?

De la main, Julien désigna la Maison :

— Celle-ci lui est fermée, mais d'autres sont ouvertes. Il va les chercher...

Les yeux de Thérèse s'enflammèrent.

— Celle-ci ou les autres, je ne fais point de différence!

— Pourquoi me dites-vous cela? interrompit Julien.

— Parce qu'il y a des heures où j'ai peur de tout.

Elle le regarda longuement, puis s'efforçant de paraître gaie :

— Je suis folle! Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir.

Julien tressaillit :

— En êtes-vous certaine?

Elle eut un triste sourire :

— Dieu merci! les *pauvres* n'ont rien à y faire.

Puis, comme il ne répondait plus, elle ajouta :

— La domestique doit s'inquiéter, je ne puis rester. Adieu et... à demain !

A demain ! Le mot sonna lourdement et mourut. Peut-être, en le disant, Thérèse eut-elle conscience que ce lendemain fixerait sa destinée. Julien, lui, n'entendit pas. Il écoutait de nouveau la phrase étrange : « Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir... » En même temps, il revoyait Mordureux se diriger vers la gare, Mordureux portant à Spa sa misérable paye d'ouvrier, puisqu'à Angleur la Maison n'en voulait pas.

Un grand cri jaillit de son être : jouer ! jouer ces deux mille francs qui ne servaient à rien et pouvaient encore le rendre riche ! jouer une seule fois et décider ensuite de l'avenir !

Ce fut une folie subite. Il avait oublié Thérèse, ses scrupules, ses haines. Rien ne survivait en lui que le désir effréné de l'or libérateur, de cet or qui se donnait au premier venu, sans mérite, sans peine.

Julien regarda autour de lui. La route était vide. Thérèse était partie. Au-dessus d'Angleur, qu'incendiaient les feux d'usine, au-dessus des bois que des reflets livides décomposaient, la Maison s'élevait, rayonnante, et semblait appeler Julien vers la gare...

VII

Un ciel épais, des nuages bas qui fauchaient à mi-hauteur les cheminées et les collines. L'averse commença...

A mesure que les gouttes se resserraient, le voile gris du ciel descendait encore plus bas, se rapprochait de la bouillie noire formée par le sol, le rejoignit. On ne distinguait plus ni maisons ni église. La plainte de la pluie couvrait la sonnerie des cloches pour la messe, le grondement des trains, le halètement des usines. Tout disparut.

Madame Rolleu, qui balayait la chambre de Julien, songea aux pieds boueux qui saliraient ses carreaux :

— Fichue journée !

Au même instant, la clef tourna dans la serrure. Julien entra.

— Vous êtes encore là ?

Il s'arrêta, irrité de trouver quelqu'un chez lui. Ses vêtements trempés laissaient couler des gouttes sur le sol.

— Ah ! bien ! monsieur m'a fait une jolie frayeur ! Découcher deux nuits, sans même prévenir...

Il répondit rudement :

— Vous pouviez vous épargner cette inquiétude.

— Et quand, ce matin, j'ai pensé qu'on était au lundi, que vous ne reveniez pas pour votre usine...

— Vous avez craint de n'être pas payée... C'est bien : laissez-moi.

Il avait un ton impérieux, des yeux fixes. On eût dit un homme ivre qui s'efforçe de rester droit. Voyant que madame Rolleu ne s'en allait toujours pas :

— C'est bien, vous dis-je ! Allez-vous-en, je n'ai besoin de rien !

Ensuite, il attendit, l'écouta descendre l'escalier. Au dehors, le clapotement de la pluie continuait. Cela donnait l'idée d'une vie mystérieuse répandue partout. Un gravier entraîné par l'averse tomba sur le chéneau et fit tressaillir Julien. Il avait peur de tout, n'osait ni compter son butin, ni le garder sur lui. Brusquement, il ferma la porte à double tour, s'approcha de la table, et, décidé, vida ses poches...

Il en tira des louis, des louis à poignées, tout un trésor que ses deux mains crispées n'auraient pu renfermer.

Puis, ce furent des billets de banque, certains si froissés qu'on les eût pris pour des papiers de rebut, d'autres en liasse, ceux de mille francs pêle-mêle avec ceux de cinquante ou de cent... Jetés au hasard, ils formaient un tas sordide.

Plus ce tas montait, plus Julien s'acharnait. Il chercha de nouveau, fouilla son gilet, son pardessus. Des louis s'étaient égarés parmi son trousseau de clefs : quelques-uns, s'échappant, roulèrent sur le carreau. Les pièces jaunes avaient l'air de feuilles mortes sur un amas d'ordures. A un moment, un papier soigneusement plié en quatre tomba sous la main de Julien. C'était la lettre de M. Gravier. Julien ne la reconnut

pas et la jeta sur le reste, comme si, elle aussi, faisait partie de cet énorme gain !

Lorsqu'enfin il ne trouva plus rien, il s'arrêta, regarda cet or, puis y plongea ses mains, le remua, le fit sonner. Aucune illusion :

— Tout cela, dit-il d'une voix sourde, tout cela, c'est bien à moi !...

Le sol ensuite parut céder sous lui, et, à demi évanoui, il tomba sur un siège.

Il tentait de rappeler ses souvenirs. Comment avait-il vécu depuis quarante-huit heures ? Il se voyait emporté dans le train, arriver au milieu de la nuit, rôder sans but dans la grande rue de Spa. Il se voyait encore, le dimanche, demander à quelle heure le Cercle s'ouvre, exaspéré d'attendre jusqu'à midi. Il retrouvait aussi la salle des jeux avec ses ors ternis, ses glaces malpropres, son odeur fade. Mais, parvenue là, soudain la mémoire de Julien défaillait. Elle ne lui rendait plus que des impressions fugitives : une minute où, des deux mille francs apportés, quarante seulement étaient restés... subitement, le rateau amenait devant lui une telle quantité d'or qu'il ne parvenait plus à l'évaluer... enfin l'ivresse ! Il ramassait des pièces machinalement, laissait uniquement sur le tapis ce qu'il n'arrivait pas à faire entrer dans sa poche. Il n'était parti qu'à la fermeture des portes. Dans la rue, une femme l'avait accosté : il n'avait pas compris ce qu'elle disait...

Comment s'était fait le retour ? Après quelles attentes dans les gares était-il revenu dans cette chambre ? Il ne savait plus. Les idées se choquaient dans son cerveau. Ses paupières s'abaissaient, alourdies par deux nuits sans sommeil. Il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il eut un sursaut de frayeur. Si on l'avait volé... ! Non, le tas était bien à la même place... Puis il se moqua de lui-même. Décidément, il n'était pas encore habitué au voisinage de l'argent ; il s'y ferait ! Le repos avait dissipé son vertige. En revanche, son extase recommença : c'était une sensation de liberté, un hymne de délivrance, la joie de ne plus songer au lendemain. Ainsi, tout cela lui appartenait, à lui qui n'avait jamais eu mille francs

d'avance ! Il avait travaillé dix-sept ans ; pendant dix-sept ans, il avait cru à la justice, à la toute-puissance du droit, toujours bercé d'espoir, toujours berné ; dans un accès de fièvre, il sautait les barrières : aussitôt le miracle avait lieu !

Il tenta d'évaluer son gain : trente mille, quarante peut-être... mais son esprit s'égarait encore. Il se leva, saisit le pot égueulé qui servait à sa toilette, et plongea sa tête dans l'eau froide. Il empila ensuite les pièces, superposa les billets de même valeur et compta.

Seuls les doigts agités indiquaient son émotion. Il calculait :

— Sept cents... huit cents...

En arrivant à quarante mille, il frémit. Le tas semblait intact. Par hasard, aucun billet de mille francs n'était venu sous sa main. Il en aperçut une liasse, puis une autre. La gorge serrée, il continuait :

— Quatre-vingt-huit... quatre-vingt-douze... cent mille !

Des vapeurs montaient de cet or remué. Il le trouvait doux à toucher. Il aurait voulu le porter à ses lèvres, l'adorer. Arrivé aux derniers louis, il dit enfin :

— Cent seize mille trois cent vingt...

Un délire suivit. Il avait besoin de crier sa fortune inouïe. Qu'allait-il faire de tant d'argent ?...

Au même instant, un coup sec retentit à la porte. D'un bond, Julien se dressa. Qui pouvait venir ? L'heure de l'usine était passée depuis longtemps. Tout le monde ignorait qu'il fût de retour. De nouveau, la pensée d'un vol possible le fit blêmir de peur.

On frappa un deuxième coup.

— Qui est là ? cria Julien, s'efforçant de reconnaître la voix.

— C'est moi, Ficard !

— Comment, c'est toi et tu ne le dis pas !

Il respira, exaspéré par cette angoisse inutile. Mais, avant de bouger, il regarda son or, craignit qu'il ne tentât Ficard, et, jetant son manteau sur la table, le recouvrit.

— Ouvre donc ! répéta Ficard.

— Eh ! mon cher ! il fallait te nommer tout de suite, j'aurais pu ne pas répondre ! répliqua Julien qui tournait la clef.

Ficard entra.

— Est-ce vrai que tu as fait sauter la banque? demanda-t-il, sans même songer à expliquer sa disparition.

— Qui a dit cela?

— Une dépêche adressée à mon cousin Bonnal.

Julien fit un geste de colère

— Non, ce n'est pas vrai.

— Parbleu! je le savais bien, tu n'as pas joué!

— Au contraire, j'ai joué.

— Et tu as gagné?

Julien laissa écouler une seconde avant de répondre :

— Un peu plus de cent mille...

Le visage de Ficard devint radieux :

— Cent mille francs!

— Prends garde! fit Julien.

Du coude, Ficard avait effleuré le pardessus étalé sur la table. Il recula, sans comprendre le souci de Julien pour ce vêtement.

— Alors, tu quittes la boîte?

Julien haussa les épaules.

— Est-ce que tu m'y vois restant pour le plaisir?

— En ce cas, je vais pouvoir te remplacer!

Ficard leva les bras :

— En voilà une chance!

— Rentrer à l'usine! Toi!

— Au traitement de début, ils ne demanderont pas mieux. Ils savent bien que le prétexte n'était pas sérieux, et, à tarif égal, n'est-ce pas? on préfère encore un homme que l'on connaît.

— Tu es fou!

— Que veux-tu! je suis fait pour les besognes régulières et invariables. Pour réussir dans le monde, il faut de l'aplomb, du sens pratique... Regarde-moi, ai-je l'air d'un homme pratique?

Il avait analysé son état en bon physicien et, l'expérience terminée, procédait aux conclusions. Après le court essai de vie active qu'il venait de tenter, il était fixé sur son cas.

— Du moins, à l'usine, plus de soucis quand on a passé devant Syria. Dès que j'ai franchi la porte, ni lui ni Bœhm

ne peuvent plus m'atteindre. Lorsque j'y étais, je travaillais à mon livre...

— Ton livre! dit Julien avec un sourire de pitié : est-ce en calculant des intégrales qu'on reconquiert sa liberté?

Ficard se retourna :

— Il est possible que mon livre ne paraisse pas, — dit-il sèchement, — et encore qu'il ne serve à rien : mais on ne tient jamais qu'à l'inutile ou au superflu. J'ai mis là mon plaisir : cela me suffit. Ah! quand j'aurai fini!...

Ses yeux brillèrent. Il ne songeait qu'à cette œuvre où, l'une après l'autre, toutes les notions physiques contemporaines étaient discutées et niées, où l'analyse était accusée d'altérer chaque fait dès qu'elle tente de l'exprimer. Cette destruction méthodique était sa manière à lui de se venger de la vie.

— Ah! quand j'aurai fini, tu verras!...

— En attendant, interrompit Julien, je me demande ce que tu fais ici?

— Pourquoi cette demande?

— Au lieu de me raconter des songes creux, ne devrais-tu pas être chez le directeur? D'autres peut-être ont déjà réclamé ma place!

Ficard tressaillit :

— Tu as raison. Je ne sais plus ce que je dis. C'est le bonheur qui veut cela... A ce soir!

Arrêté sur le pas de la porte, il partit d'un rire léger, presque triste :

— Tout de même, quand nous regardions la Maison, il y a quinze jours, aurions-nous jamais prévu?...

Julien répliqua lentement :

— Si l'on prévoyait, quel intérêt aurait-on dans la vie?

Puis le silence reprit dans la chambre. La pluie avait cessé. Des gouttes échappées du chéneau s'écrasaient, à intervalles réguliers, sur l'appui de la fenêtre. Leur bruit mat, pareil à celui d'un balancier, comptait le temps. Julien avait oublié déjà cet intermède : il sourit à l'ivresse qui allait recommencer, et, relevant le manteau, découvrit son or.

Il éprouva un choc. Il ne le retrouvait plus pareil :

« Comment! il n'y a que cela! »

Un voleur invisible avait dû en dérober une moitié. Les louis avaient perdu leur éclat. Un vernis de crasse miroitait sur les billets. Rien n'était changé cependant ; rien, sinon Julien, dont la fièvre tombait.

Il ouvrit sa commode, jeta son trésor sous une pile de linge et, rageusement, ferma le tiroir.

La réalité brutale avait chassé le rêve. Dégrisé, Julien analysait ce chiffre — cent seize mille — qui, au début, semblait colossal. Cent seize mille — moins de quatre mille francs de rente ! à peine de quoi vivre... Qu'est-ce qu'on peut faire avec quatre mille francs de rente?

« Quatre mille ! pas même le moyen de se payer un domestique ! Pour acheter seulement un mobilier convenable, deux ans de revenu seraient nécessaires !... Et il s'était cru libéré, maître de l'avenir ! »

— Si, du moins, j'étais resté là-bas ! Ficard aurait dit vrai : je faisais sauter la banque !

Ce mot : « la banque », évoquait en lui l'image de sommes fabuleuses, capables cette fois de satisfaire tout désir. Mais, au lieu de rester, entraîné par une timidité imbécile, il s'était sauvé dès le premier gain, comme si la chance, après avoir tourné, ne devait pas lui rester fidèle encore vingt-quatre heures !

Il répéta :

— Quatre mille francs !

De même que la veille, après la lecture de la lettre du notaire, la conviction de retomber en pleine misère l'étreignit. Était-ce avec cela qu'il élèverait des enfants, paierait les toilettes de sa femme? Ah ! le mariage ! encore un luxe accessible aux millionnaires ! Quant aux gueux de sa trempe, plutôt que de s'y résoudre, mieux valait pour eux se jeter en Meuse, avec une pierre au cou !

— Me marier ! allons donc !

Lui qui n'avait pas même pu jadis se payer une maîtresse qu'il aimait, comment avait-il songé à se payer des mioches par-dessus le marché !.. Sans doute, il avait aimé ou cru aimer Thérèse. Passion de tête, roman du jeune homme pauvre que l'ennui submerge. Bonnes pour les séances de l'usine, ces divagations plaisantes ! La pensée vagabonde, le

cœur s'exalte, l'imagination entonne un dithyrambe, et les heures passent. Mais aujourd'hui, l'usine était loin. En dépouillant la blouse, il fallait renoncer aux chimères. Quant aux souffrances que provoquerait sa décision, inutile de s'en soucier : ne savait-il pas de reste qu'elles n'ont rien de mortel ?

Il haussa les épaules :

« Après tout, elle voulait que je choisisse, je choisis... »

— Peste ! on pourrait attendre longtemps que tu daignes accueillir les visiteurs ! dit une voix derrière lui. — Tu as beau laisser ta porte ouverte, l'argent ne te rend pas plus aimable !

Julien se retourna et reconnut Gradoine :

— On frappe avant d'entrer, fit-il tremblant de colère : nous ne sommes plus ici au laboratoire, mais chez moi !

— Pas brillante, la boîte, répliqua Gradoine inspectant la chambre: je pense que tu vas changer cela ?

— Tu pourrais aussi enlever ton chapeau, riposta Julien d'un ton coupant.

— C'est trop juste.

Gradoine obéit avec une affectation de respect et s'approcha d'un siège.

— Inutile de t'asseoir. N'as-tu pas compris que tu dois t'en aller ?... Je suis ici le maître : j'y reçois qui me plaît.

— Avant de partir, cependant, j'espère que tu m'offriras l'argent dont j'ai besoin.

Julien répéta :

— L'argent dont tu as besoin ?...

— Peu de chose : soixante-douze francs. Tu n'en es plus, dit-on, à tenir compte de ces misères.

Julien s'avança d'un pas vers Gradoine.

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, dit-il, va-t'en !

— Je ne plaisante pas : je réclame. C'est bien différent.

— Je te dois quelque chose ?

Les lèvres de Gradoine tremblèrent :

— Il m'importe peu que tu détrousses les riches : c'est œuvre de justice et tous moyens sont bons. Mais hier, à cette table où tu volais ton argent, Mordureux perdait le sien...

— Eh bien ?

— Eh bien, tu vas rendre !

Julien éprouva une seconde d'effarement. Il regardait Gradoine, se demandant quelle folie s'emparait de lui.

— S'il y a un voleur ici, dit-il enfin d'une voix glacée, ce n'est pas moi : je n'ai jamais pris, que je sache, la place d'un camarade, encore moins son argent.

Brusquement, Gradoine était devenu très pâle :

— Tu vas rendre, te dis-je ! Toutes les économies de Mordureux ont passé dans ta poche. Je les en ferai sortir !

— Essaye !

Gradoine reprit, exaspéré :

— Tu vas rendre !

La haine qui, une fois déjà, les avait fait se colleter, serrait de nouveau leurs poings, mélangeait leurs haleines. D'un mouvement rude, Julien saisit les mains de Gradoine, et, visage contre visage :

— Allons, pas de bruit ! répliqua-t-il. Ce que tu dis est niais. Tu n'obtiendras rien de moi. On ne vole pas à la roulette : on a la chance ou la guigne, et c'est tout. J'ai gagné : tant mieux pour moi. Mordureux est décavé : tant pis pour lui. Il ne mérite même pas une aumône ! C'est un joueur. Si on lui donnait dix francs, il se priverait de manger, et, le samedi suivant, irait encore les perdre !

Gradoine fit un effort violent pour se dégager ; Julien serra ses mains à les briser :

— Ah ! je devine ce que tu vas me répondre : la corruption de l'argent ; le premier venu, dès qu'il trouve un trésor, perd toute conscience et devient un misérable... Garde la tirade pour un autre auditoire ! Si tu étais devenu *riche*, tu comprendrais : car je suis *riche ! riche !* et je m'en fais gloire ! Je le suis parce que je l'ai voulu. Je le serai plus, parce que je le veux encore. Pour être *riche*, il suffit de vouloir. Toi, avec tes injures, tes colères, tes rêves d'une société chimérique où chacun aurait son aise et rien à faire, tu n'as jamais eu cette volonté. Tu te contentes de crever d'envie, dès qu'un autre réussit. Eh bien, crève ! Ça ne me gêne pas !

Un éclat de raillerie méchante illumina ses yeux :

— Et maintenant, sors d'ici. Il est inutile d'insister ou de se battre. Tu sais que tu n'es pas le plus fort. Mieux vaut

descendre l'escalier de plein gré que poussé par les épaules!

En même temps, il obligeait Gradoine à reculer, l'amenait vers la porte, l'abandonna enfin. Celui-ci fit un geste farouche :

— Nous nous reverrons!

— Quand tu voudras!

Gradoine recula encore, parvint à la première marche :

— Et, cette fois, je ferai justice!

— Ou tu me supplieras de venir à ton aide! répondit Julien faisant claquer la porte.

Puis, seul, il attendit que Gradoine eut quitté la maison. Il obéissait maintenant à cette voluptueuse exaltation que donne la lutte. Il avait repris conscience de ses désirs ; l'avenir, qui s'était dérobé tout à l'heure, venait de reparaître. Il s'agissait bien de vivoter d'une rente! L'argent qu'il avait là était la semence. A lui de la jeter dans le sol et de cueillir la moisson. Julien regarda le tiroir qui renfermait sa fortune :

« Quatre mille francs de rente, alors que cent mille risqués à bon escient doivent se doubler chaque année! »

Un sourire découvrit ses dents aiguës :

« Quatre mille francs! quelle bêtise! J'aurai des millions! »

Il tendit les bras comme si déjà ces millions venaient à lui, et il appela :

— Madame Rolleu!

Que faisait-il dans cette chambre? Il fallait partir tout de suite pour Paris, partir sans une minute de retard!

— Madame Rolleu! je m'en vais. Je quitte Angleur. Servez-moi à déjeuner, là, et réglez votre compte!

Pêle-mêle, maintenant, il jetait dans une valise des vêtements d'ouvrier, du vieux linge d'École, une garde-robe misérable, usée, qu'il n'avait jamais renouvelée depuis Paris. Affolée, madame Rolleu installait un couvert.

Ayant enfermé son argent dans un mouchoir, à la manière des paysans, Julien le mit devant lui, sur la table, et commença de manger. Le soleil avait percé les nuages. Des trains sifflaient éperdument. Il semblait que la nature entière voulût fêter son départ.

Julien dévorait joyeusement. En même temps qu'il conten-

tait sa faim, il en sentait une autre exciter ses nerfs et réclamer des festins de meilleure sorte. Comme Angleur était déjà loin de lui, loin de lui cette comédie à laquelle le hasard l'avait condamné pour deux ans !

Était-ce bien lui, Julien, qui avait donné dans le panneau du ménage besoigneux, songé sérieusement à se payer une protestation vertueuse contre les abus sociaux ? Était-ce bien lui qui avait aimé Thérèse ? Il jugeait à sa valeur désormais un tel emportement : flambée de jeunesse, qu'éteindrait la première fille venue.

— Parbleu oui ! une fille !... Jolie besogne, j'allais donner ma vie pour revernir sa vertu !

Et il voyait encore Gradoine : posant pour l'ouvrier, celui-là, et n'étant plus déjà qu'un ingénieur déclassé ; toujours à la limite de deux mondes, impuissant enragé d'envie. Puis Ficard : rêveur sans volonté, jonglant avec des équations comme d'autres jouent au bilboquet, pour se distraire. Enfin les comparses : Bœhm, têtu et inepte, qui exécutait gratis les besognes basses de l'usine ; Mordureux, l'ouvrier modèle qui avait évité jusqu'au bout l'estaminet pour succomber en fin de compte devant un tapis vert.

Tous étaient pareils, sans énergie, sans rôle apparent. Vers quels buts mystérieux cheminaient leurs vies ? Quelle différence avec Julien, qui, même aux pires heures, avait rêvé la conquête du pouvoir social !

Mais, en levant les yeux, Julien aperçut la Maison : brusquement, un mot de Ficard lui revint en mémoire :

« Détruire, c'est agir ; détruire plus, c'est agir mieux ! »

Détruire ! n'était-ce pas le plus clair de l'effort de tous ces inutiles ? L'un, méthodique et très savant, ruinait, en guise de passe-temps, cette science positive à laquelle la raison s'attache désespérément. L'autre, anarchiste et ignorant, ruinait autour de lui les notions de bien et de mal, vague religion naturelle qui succédait à la religion morte : il se bornait pour cela à en nier l'existence sans donner aucune preuve, et inlassable dans sa négation, entraînait la conviction, à force de la solliciter. Et comme le troisième montrait bien l'absurdité des hiérarchies, la vanité de cette autorité sur laquelle toute société se fonde ! imbécile, qui s'imaginait

diriger la besogne, alors que, vieilli dans la routine, il ne soupçonnait pas les méthodes nouvelles; officiel mouchard incapable de conduire la machine et qui pourtant se mêlait d'en critiquer la marche!

Oui, tous, conscients ou inconscients, tous ils arrivaient au même résultat. C'était bien la loi proclamée par Ficard : ils détruisaient sans savoir pourquoi, simplement par instinct. Julien lui-même en conquérant ses millions, n'allait-il pas faire comme eux? Dans la bataille qu'il se préparait à livrer, que de ruines dont il acceptait joyeusement la responsabilité, pourvu qu'elles le rendissent plus riche!

Déjà l'approche de cette bataille le grisait. En hâte, il prit son argent, sa valise, et descendit. Il ignorait à quelle heure partait le train pour Paris : qu'importe! il irait d'abord à Liège, finirait sa journée partout ailleurs que dans ce pays où il avait souffert. En arrivant à la gare, il voulut encore le regarder, graver dans sa mémoire le paysage noir d'Angleur, ces usines, ces maisons de deuil, ces cheminées fumantes. Il se rappelait un matin brumeux où, à la même place, il avait débarqué d'un compartiment de troisième et contemplé cet horizon. Qui lui aurait alors prédit sa fortune?

Une joie éperdue souleva son cœur :

— Cette fois, dit-il, je prendrai les premières!

Le cri de Gradoine, s'installant à la place de Ficard, lui vint ensuite aux lèvres :

— A chacun son tour!

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

(La fin au prochain numéro.)

AVANT ET APRÈS IÉNA[1]

Mai 1806.

Nous sommes à Schwandorf, sur la Nab, dans le palatinat de Bavière, cherchant à passer notre temps le moins tristement possible. Nous avons été, il y a deux jours, faire une visite à une princesse de nos environs qui parle français. Elle avait invité beaucoup de monde, et nous sommes restés chez elle jusqu'à onze heures du soir, sans nous amuser prodigieusement. L'hôte du colonel est un jeune homme de vingt-deux ans qui a beaucoup de terres et de châteaux dans ces environs ; il n'est pas marié et fait ce qu'il peut pour nous récréer. Avant-hier, nous avons joué à la bague, sur nos chevaux, dans un manège découvert qui est dans son jardin ; en faisant sauter une barrière à mon cheval, j'ai voulu éviter une

1. Le premier volume des *Notes et Souvenirs* du vicomte Marie-Antoine de Reiset, qui paraîtra prochainement, par les soins de son petit-fils le vicomte de Reiset, raconte, au moyen de ses lettres intimes et de ses notes personnelles, la première époque de cette existence agitée et remplie : sa première enfance, son engagement volontaire aux grenadiers du Haut-Rhin, les campagnes révolutionnaires à l'armée de Sambre-et-Meuse, la campagne de Suisse sous Masséna, les campagnes napoléoniennes d'Allemagne, d'Autriche et de Prusse. De ce récit simple, naïf et sincère, nous extrayons quelques pages, qui racontent les marches et les contre-marches de l'armée entre Munich et Iéna, puis, au lendemain de la bataille, la marche sur Potsdam et Berlin.

branche d'arbre qui me gênait; j'ai fait un faux mouvement, et me suis maladroitement donné un tour de reins qui m'empêche de bouger.

Juin.

Nous sommes à Sulzbach, et, depuis plusieurs jours, nous sommes constamment en fêtes. Le voisinage d'Amberg nous avait déjà valu plusieurs chasses; aussi nous avons voulu, hier, leur rendre la pareille et leur donner un bal à notre tour. Je fus nommé décorateur en chef, et j'ai passé deux jours entiers à des préparatifs qui ont assez bien réussi, puisqu'on a été enchanté de notre fête, qui a mis tout le pays en l'air. Nous avions à peu près quatre-vingts hommes et trente et quelques femmes qui s'en sont donné à cœur joie depuis quatre heures du soir jusqu'au lendemain huit heures du matin. On parlera longtemps de tout cela. Jusqu'au dernier moment, j'ai eu des inquiétudes, craignant toujours la même aventure qu'au mois de février dernier, où, cantonnés à Andernach, un ordre de départ vint nous surprendre au milieu des préparatifs d'une fête, et nous força à abandonner guirlandes et victuailles pour nous mettre en route. Mais il n'est toujours pas question de nous mettre en marche, et je dois dîner demain chez un gros président à grand'croix et à crachats, qui nous recevra, paraît-il, d'une façon superbe.

22 juillet.

Je suis avec le colonel à Nuremberg depuis quelques heures : nous y sommes venus pour quelques affaires et pour voir le général Drouet, qui est dans les environs. On ne sait pas plus ici qu'ailleurs si nous aurons guerre ou paix, mais en attendant on ne néglige aucuns préparatifs dans tous les corps d'armée. Tous les régiments ont ordre de faire arriver tout ce qu'ils ont de disponible au dépôt; la plupart des détachements sont déjà en route; nous attendons cent quarante hommes montés, avec quelques objets d'habillement, ce qui nous fera grand bien, car nous en avons bien besoin. Le maréchal Soult doit venir lui-même nous passer en revue dans les premiers jours d'août. Tout cela n'annonce pas précisément la paix.

2 août.

J'ai passé plusieurs jours dans mon lit : mon cheval en trottant sur le pavé a manqué des quatre pieds et s'est renversé sur moi ; tout le monde m'a cru tué ; mais, heureusement, je n'ai pas perdu la tête, et j'ai pu me dégager de dessous lui. J'en ai été quitte pour une foulure au genou et de fortes contusions. Cela se trouve malheureusement à la jambe gauche, où j'ai déjà eu une entorse et où j'ai reçu un coup de feu.

10 août.

Pas plus de nouvelles qu'à l'ordinaire; pourtant les officiers ont reçu ordre de faire venir du dépôt leur équipement de grande tenue. Nous sommes tous fort pauvres : voilà huit mois que nous n'avons vu arriver nos appointements, et ce n'est pas peu de chose pour des gens qui n'ont pas d'avances. On croit, sans fondement, que nous n'avons pas de dépense ici. Nos domestiques, nos chevaux, notre équipement et notre tenue nous coûtent très cher ; les colonels ont reçu une gratification de douze cents florins en papier, qui les a soutenus, mais nous, nous n'avons absolument rien eu.

16 août.

C'était hier la Saint-Napoléon, et après avoir paradé longtemps et assisté au *Te Deum*, j'ai été obligé de faire les honneurs d'un repas à cinquante personnes, le colonel, comme commandant de la brigade, ayant dû se rendre à Amberg.

Nous avons porté tant de toasts et avons si bien fait que nous fûmes obligés de reconduire chez eux, en civière, barons, chambellans, baillis et bourgmestres bavarois. Après cette belle expédition, je partis à sept heures du soir, avec plusieurs officiers, pour Amberg, où nous allâmes au bal. Ma foulure m'empêche encore de danser et je m'y ennuyai fort. On n'y danse que des sauteuses et des écossaises, qui sont à peu près comme nos anglaises. Chaque danse dure trois quarts d'heure, pendant lesquels on saute constamment d'un bout de la salle à l'autre en se heurtant et en se poussant sans ménagements. On se repose ensuite une heure entière; pendant laquelle on dort ou l'on se promène, ou bien l'on mange, et c'est encore ce dont on s'acquitte le mieux. Il résulte de tout cela que

chacun est éreinté avant la fin et que l'on attrape force rhumes et fluxions de poitrine. Cela n'a pas l'air de réussir aux jeunes personnes, qui sont fanées à vingt ans. Il est vrai qu'on les conduit au bal à neuf ou dix ans, et qu'on les y laisse passer la nuit comme de grandes personnes.

17 août.

Nous venons de recevoir brusquement l'ordre de nous tenir prêts à marcher ; nous renvoyons au dépôt tout ce qui nous est inutile et nous nous équipons en tous points. Peut-être tout cela n'est-il qu'une démonstration et ne s'ensuivra-t-il pas la guerre. La Russie ne viendra pas nous chercher, et, si la Prusse osait nous attaquer, nous sommes sur ses terres et nous en aurions vite fini avec elle avant que les Russes aient pu arriver à son secours.

23 septembre.

Dimanche dernier, un courrier nous porta à l'improviste l'ordre de partir le lendemain matin ; depuis près d'un mois, nous nous tenions prêts chaque jour à nous mettre en route. La division devait se réunir à huit lieues de nous et attendre d'autres ordres. Nous quittâmes donc nos cantonnements, et aujourd'hui on nous fait faire halte, je ne sais pour combien de temps. Nous sommes placés sur deux lignes et faisons face à Bayreuth et à la Saxe. Je ne sais et ne me doute de ce qu'il en sera ; depuis le maréchal jusqu'au caporal on n'en sait rien, mais le bruit est à la guerre. Je suis logé à quatre lieues du colonel avec mes escadrons dans les montagnes ; j'occupe un petit castel où il y a une vieille baronne qui parle français et qui m'a bien reçu.

2 octobre.

Nous venons d'arriver à Nuremberg et notre brigade couche ici aujourd'hui ; nous y resterons probablement deux jours. Les Prussiens sont à Cobourg, à huit ou dix lieues au-dessus de Bamberg, et nous avons pris des positions militaires en face d'eux. L'Empereur est déjà, dit-on, à Wurtzbourg et est attendu à Bamberg. On dit que le roi de Prusse a demandé quarante jours et qu'on lui en donne cinq. Il a plu pendant toute la route ; il fait un temps abominable.

6 octobre.

Nous sommes à Güssbach, à deux lieues de Bamberg, cantonnés les uns sur les autres avec peu de ressources et de vivres. Je suis sur la paille, dans une grange, avec quatre officiers étrangers. J'ai vu arriver aujourd'hui l'Empereur à Bamberg; on dit que nous partons demain, peut-être cette nuit. Nous avons passé tantôt la revue du prince Murat.

20 octobre [1].

Le 20, nous nous arrêtâmes à Egeln. Le prince Murat logea avec nous; on avait distribué à tout le monde des billets de logement. Le 21, la brigade arriva à Barby où on établit le bivouac; les officiers étaient logés en ville et j'y fus installé très confortablement. L'armée saxonne qui, par un traité de paix avec la France, s'était dégagée de la Prusse, coucha avec nous dans la ville et nous étions pêle-mêle dans nos logements. Nous fûmes chez le colonel qui nous donna un fort bon souper, Barby est situé au bord de l'Elbe. La division Drouot passa sur le pont de bateaux établi sur le fleuve.

Le 22 octobre, nous quittâmes Barby; un courrier nous apprit en route que nous avions remporté une victoire à Halle, fait six mille prisonniers et pris soixante canons.

Pour atteindre Dessau, nous fûmes obligés de faire un détour pour traverser la Saale, dont le passage est difficile, et d'aller jusqu'à Bernburg où se trouve un pont magnifique. Nous nous rafraîchîmes à Drobel et nous nous arrêtâmes à neuf heures du soir à Mosigkau. La journée avait été de quatorze à quinze lieues par une pluie battante. Tout le village avait été pillé la veille et il n'y restait plus absolument rien. Je fus logé dans une auberge et les habitants étaient dans un tel dénûment que l'hôte me demande en grâce de lui faire la charité d'un peu de pain. En passant à Bernburg nous y avions trouvé un corps de l'armée saxonne qu'on désarma aussitôt et dont on prit les chevaux. J'en eus un qui me parut très bon et que je ne payai qu'un louis.

Le 23, nous partîmes à quatre heures du matin et nous ne

1. La bataille d'Iéna avait eu lieu le 14 octobre. Ce fut à cette bataille que M.-A. de Reiset fit prisonnier de sa main le prince Auguste de Prusse, avec les cinq cents fantassins qu'il commandait.

fîmes que traverser Dessau. C'est la résidence du prince d'Anhalt, que je vis passer à cheval. La ville est petite et très jolie. L'Empereur y avait couché la veille. Nous vîmes encore un régiment de cavalerie saxonne, auquel on fit mettre pied à terre.

Le 24, nous arrivions à Potsdam et on nous fit établir notre bivouac au faubourg de Spandau, après avoir seulement traversé la ville. La nuit nous surprit avant que nous fussions établis et tout le faubourg fut bouleversé. Je logeai avec l'état-major dans une auberge où il y avait déjà trois cents personnes. Nous fûmes naturellement fort mal, entassés les uns sur les autres.

Le 25, nous étions à cheval de bonne heure, marchant sur Spandau. Nous nous arrêtâmes aux faubourgs, où la division bivouaqua. Le maréchal Lannes, qui y était depuis le matin avec quelques troupes, fit sommation à la garnison du fort de se rendre. Sept à huit mille hommes furent faits prisonniers. Dans le faubourg où nous allâmes coucher, nous n'eûmes que de la paille, mais je m'y trouvai fort bien et surtout plus à l'aise que la nuit précédente.

Le 26, au matin, départ pour Oranienbourg, où nous devions rafraîchir, puis marche sur Lichtenberg, où était déjà le prince Murat. On nous prévint au bivouac que l'ennemi était autour de nous.

Le 27 octobre, à une heure du matin, on se mit en marche; nous nous arrêtâmes une lieue plus loin, à Falkenthal, où l'on nous fit rester jusqu'à six heures le lendemain.

Le 28 octobre, en traversant Zehdenick, nous vîmes quatre cents cavaliers que la veille et le matin même la 2e division avait faits prisonniers. Le prince Murat nous dit : « Allez, vous verrez sur votre chemin de glorieuses traces. » Effectivement, nous vîmes un grand nombre de chevaux morts et embourbés dans les marais. Nous rafraîchîmes à une petite ville nommée Templin et nous fûmes coucher à Herzfeld. En avant de ce petit village, la tête de la colonne rencontra l'ennemi qui, après avoir longtemps tiraillé, se décida à fuir. La nuit vint et, après avoir pris nos dispositions de défense et de sûreté, nous entrâmes dans notre bivouac. Le général logeait dans un magnifique château. Le feu prit pendant la nuit, allumé je ne sais comment, et tout fut consumé ; le

mobilier, qui était superbe, devint la proie des flammes, et lorsque nous partîmes, avant le jour, le château tout entier, qui était immense, était en feu avec les granges et les servitudes.

29 octobre.

On fait depuis quelques jours tant de prisonniers qu'on ne sait plus qu'en faire, et qu'on est obligé d'envoyer sur les derrières des divisions entières pour les escorter. La nôtre reçut ordre de conduire à Spandau six cents chevaux et dix-sept mille prisonniers. Nous ne nous mîmes en route qu'à midi, quoiqu'à cheval depuis huit heures du matin. Nous couchâmes à Mittenwalde, village pillé et ruiné; nous ne vécûmes que des provisions que nous avions apportées avec nous.

Le 30 octobre, nous partîmes à huit heures pour Templin où nous arrivâmes à deux heures. La ville avait été pillée, mais les habitants y étaient encore, et l'on put nous distribuer un peu de viande et du pain. Il y avait dans la ville plus de dix-huit cents chevaux, il y coucha aussi sept mille prisonniers.

Le 31, nous partîmes pour Zehdenick où nous couchâmes. La ville est tout nouvellement bâtie, fort coquette et jolie, mais elle avait été horriblement pillée.

Le 1er novembre, je fus logé à Oranienbourg chez un apothicaire, et je passai la soirée et la nuit presque entièrement à faire le rapport des opérations du régiment dans la campagne. Avant de partir le lendemain, je fus voir la bibliothèque qui était toute pillée par les Français et les Prussiens.

Le 2, nous fûmes à Spandau, et le 3 nous arrivâmes à Potsdam où le régiment bivouaqua. Je parcourus avec grand plaisir et intérêt la ville, qui est fort belle et bien bâtie. Les rues sont pour la plupart fort larges, et beaucoup de façades des maisons ont été construites aux frais du roi. Je visitai le Palais neuf, superbe et magnifique résidence, mais je désirai surtout voir Sans-Souci qui, par les souvenirs qu'il renferme, m'intéressait beaucoup. Je profitai de l'après-dîner pour aller jusqu'au château qui est distant seulement d'une demi-lieue. On l'aperçoit de loin, se dressant sur une hauteur. Une cour d'honneur, formée par une colonnade supportant une terrasse, s'étend devant le palais. C'est le seul indice qui permette de reconnaître une résidence royale; en voyant la simplicité de

ce qui vous entoure, on se croirait bien plutôt dans la paisible retraite d'un philosophe que dans le palais d'un roi. A l'entrée du château, tout voisin de la cour d'honneur, on voit s'élever un moulin à vent qui est presque célèbre dans l'histoire et qui reste un témoignage de la confiance naïve du meunier fort de son droit dans la justesse et l'équité des lois de son pays. Frédéric le Grand le fit réparer à ses frais et le moulin continue à attester le respect du souverain pour la propriété de ses sujets.

Après avoir traversé un vestibule, on entre dans une galerie garnie de tableaux fort libres qui sont, me dit-on, de Lancret et de Watteau. Nous pénétrâmes ensuite dans la bibliothèque uniquement garnie de livres français renfermés dans des armoires en bois de rose. Pas un livre allemand dans toute cette pièce. On nous montre une simple caisse en bois blanc, renfermée dans un des corps de bibliothèque, renfermant un certain nombre de volumes composés par le roi et ayant pour titre et uniforme : *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. Tout est encore en place, comme du temps du grand Frédéric ; dans la chambre à coucher se voit encore le fauteuil à bras, en soie rouge, dans lequel il expira, et jusqu'au petit coussin rempli de son, recouvert en serge verte, sur lequel il appuyait sa joue souffrante. Une pendule, qu'il remontait constamment de sa main, est arrêtée à l'heure de sa mort ; deux heures vingt minutes.

Nous vîmes aussi un très beau salon de musique, puis la salle à manger décorée de quinze colonnes de marbre blanc.

Plus loin, sur une terrasse, se trouve la chambre qu'habitait Voltaire. A l'exception d'une superbe pendule que madame de Pompadour donna au roi de Prusse, cette pièce ne contient rien de remarquable.

Du château on a une vue ravissante sur les environs, et des terrasses bordées de balustres de marbre blanc s'en vont descendant jusqu'au fond des jardins. Dans un bosquet, on vous montre comme curiosité les tombeaux que Frédéric fit élever à ses chiens. Les noms s'y lisent encore : Diane, Thisbé et Philis. Il aimait, dit-on, passionnément ses levrettes et s'en faisait suivre partout. On nous raconta qu'il avait la

faiblesse d'être fort disposé à se mettre en garde contre ceux que ses chiens accueillaient mal. Il emportait à la guerre ses levrettes avec lui et en porta plusieurs fois dans des combats sur sa poitrine et sous sa veste.

Je voulus aussi visiter le tombeau. Frédéric repose dans un simple cercueil de plomb, dans un caveau situé sous la chaire de l'église de Potsdam. Le sarcophage, en marbre, de son père Frédéric-Guillaume est à côté. De son vivant, tous deux ne faisaient pas bon ménage. Le roi, brutal et borné, n'avait pas su deviner en son fils le génie et le talent qui devaient plus tard faire la gloire de la Prusse; et, dans ses ses moments de colère, il le rouait de coups à le laisser étourdi sur place. Un jour même, si on ne le lui eût retiré des mains, il l'eût étranglé, dans un accès de rage, avec un cordon de rideau. Il avait, paraît-il, la passion des beaux régiments et avait formé un bataillon spécial, composé de colosses qu'il faisait rechercher dans toute l'Europe, et qu'on enrôlait par force lorsqu'ils se montraient récalcitrants.

L'Empereur a voulu descendre dans le caveau, et est resté quelques instants en silence, méditant profondément devant le tombeau de ce grand capitaine. Il a fait retirer, paraît-il, de la chambre de Frédéric au Château de ville à Potsdam, son épée dont il veut faire présent aux Invalides.

4 novembre.

Après s'être mis en grande tenue, le régiment se mit en route pour Berlin où nous devions passer la revue de l'Empereur. A deux heures de l'après-midi, nous étions rangés en bataille avec toute la division sur la grande place en face du palais. L'Empereur, en arrivant, fit mettre pied à terre à chaque régiment, l'un après l'autre. Il semblait de très bonne humeur et parut si parfaitement content de la tenue du régiment que, sans que personne s'y attende, il fit sur-le-champ plusieurs nominations. Notre tour vint enfin. Je commandais le 16e régiment de dragons, remplaçant le colonel qu'on avait fait descendre de cheval. Lorsque j'eus mis aussi pied à terre, l'Empereur me fit plusieurs questions, et après m'avoir complimenté sur l'affaire de Prenzlau et la prise du prince de Prusse, il me demanda combien j'avais d'années de service

et de grade de chef d'escadrons ; puis, après avoir écouté ma réponse : « Eh bien, il n'y a qu'à le faire major. » Ensuite, se tournant vers un officier général : « Inscrivez-le major », dit-il ; et il pourvut de suite à mon remplacement.

Après la revue, le régiment alla occuper son bivouac dans un cimetière et une église au milieu de la ville. Je fus logé au n° 33, sur une promenade appelée *Unter den Linden*, qui est la plus belle de la ville. On ne sait rien de la paix ; ici nos succès sont prodigieux et l'armée va toujours son train. L'Empereur paraît encore vouloir rester ici. On dit qu'il n'a consenti traiter de la paix ni avec M. de Lucchesini ni avec un autre officier du roi qui est ici. Il veut traiter avec le roi de Prusse lui-même. On raconte que la reine s'est empoisonnée de désespoir. Quant aux Russes, on les annonce toujours, mais on n'en voit nulle part.

Le 6 novembre, le régiment partit pour prendre la route de Francfort sur l'Order, et je reçus en même temps l'ordre du Ministre de rejoindre à Potsdam le général Bourcier. C'est à grand regret que je quittai mes camarades ; je n'eus que le temps de courir pour quelques emplettes, car, le lendemain, de bonne heure, je devais me mettre en route.

Le 7 novembre, je quittai Berlin de grand matin et, à mon arrivée, je me présentai aussitôt chez le général Bourcier, qui me reçut fort bien et m'invita à dîner.

Dans la nuit, je reçus l'ordre de partir pour Spandau avec les dragons à pied pour aller chercher des chevaux pris à l'ennemi. Je fus donc chez le général de Corbineau, qui me livra quinze cents chevaux de prise et près de douze cents prisonniers. Je n'avais avec moi que trois cents hommes à pied et je me trouvai fort embarrassé pour faire voyager sûrement un si grand nombre d'hommes et de chevaux, sous la garde d'une escorte si peu nombreuse. Je me mis pourtant en route avec ma colonne ; mais, malgré mes efforts pour la sauvegarder du mieux que je pus, on me vola près de deux cents chevaux pendant la route. Il faisait tout à fait nuit lorsque j'arrivai à Postdam, et c'est aux flambeaux qu'il fallut répartir dans le corps les soldats que j'amenais. Quant aux malheureux prisonniers, on les amena à leur bivouac et on leur prit leurs bottes, leurs manteaux et leurs porte-

manteaux, qui furent distribués aux divisions à pied. Ce fut encore moi qui, avec deux autres officiers, fus chargé de cette besogne par le général. Jamais je n'avais eu un plus triste devoir à remplir.

Le mois tout entier se passa à différentes besognes et travaux de classement, et, le 10 décembre, le général Bourcier me donna le commandement de tous les dépôts des détachements à pied réunis. J'étais chargé de tous les détails relatifs à l'état-major du grand dépôt de Potsdam et devais m'occuper de l'expédition et de la transmission des ordres généraux. Des chevaux arrivaient tous les jours en grand nombre et, pour en faire moi-même la répartition, je devais passer de longues heures dans la cour du château, par un froid glacial. Les vastes écuries construites par Frédéric offrent heureusement un abri spacieux et commode pour loger cette masse énorme de cavalerie. Ce souverain-philosophe avait hérité de son père son goût pour les revues et les exercices militaires ; il réunissait donc souvent un grand nombre d'escadrons qu'il faisait manœuvrer à la fois, et toutes les dispositions étaient prises pour que l'espace ne manquât nulle part.

VICOMTE M.-A. DE REISET

MOUSSANE

I

La Terreur Blanche commençait dans la basse vallée du Gard, et les protestants de Laizon fuyaient vers les Cévennes.

Leur colonne serpentait à travers les roches grises et les genêts; les capelines vertes, les robes noires, les vestes de bure, les blouses bleues s'entremêlaient, et les cantiques des vierges, les grelots des mulets, le pas régulier des émigrants se fondaient dans une sorte de brouhaha rythmique répété par les échos.

Assise sur une mule blanche, une jeune fille suivait le cortège; son vêtement de laine sombre, ses mains rugueuses, sa face brunie annonçaient une fille des champs, mais son buste aux formes pures n'était pas d'une villageoise, et, sous la ligne droite de son front, ses yeux avaient des profondeurs noires et bleues, comme un abîme.

De temps à autre, elle parcourait du regard le ciel, l'horizon, les rampes arides, la longue file des paysans, et son visage s'éclairait, son œil brillait sous ses bandeaux, comme si cette fuite avait eu pour elle un sens consolant et profond.

Marie Moussan, plus souvent appelée Moussane, était fille d'un pasteur du désert; elle avait appris à lire dans la Bible

et s'était nourrie, dès l'enfance, de toutes les histoires religieuses du passé. Elle savait les triomphes et les défaites des Camisards, la gloire des martyrs, et parfois, dans les veillées où elle contait les vieilles légendes, elle prophétisait comme les prêtresses antiques, elle improvisait des chants sacrés qu'on se répétait jusque dans les bois.

C'était aussi une vraie paysanne : orpheline depuis deux ans, elle aurait pu quitter le village ; elle était restée par amour des champs. Elle habitait toute seule sa vieille maison, et, contente de peu, elle se mêlait aux femmes du pays pour partager leurs travaux. Elle aimait les plaines ensoleillées du Gard et la ligne bleue des montagnes ; elle foulait avec tendresse ce sol roux si cher à ses pères, elle en aspirait l'âcre senteur.

Cette existence nourrissait sa foi : tous les spectacles avaient pour elle un sens caché ; toutes les œuvres de la terre, même les plus vulgaires, s'élevaient, dans sa pensée, à la hauteur d'offrandes et de sacrifices. Le ciel toujours pur, l'horizon nacré, le halo de la lune, la pénétraient d'une émotion religieuse et douce ; les vendanges, les moissons, les semailles étaient les formes du culte qu'elle rendait à son Dieu.

Elle vivait ainsi, près de la terre sacrée, dans la sérénité tranquille des campagnes, lorsqu'un malheur irréparable avait bouleversé son âme et changé sa destinée.

Au printemps dernier, elle s'était promise à Jean Peyral, un paysan de son âge, et son âme allait vers lui comme vers Dieu, sans hésitation, sans doute, avec la chaude poésie de ses dix-neuf ans. Le mariage devait se faire aux moissons ; et, devant les hommes, elle était déjà la femme de Jean. Un soir de juin, il s'était assis près d'elle, tout au fond de la tremblaie qui bordait la route de Ners : cachés par les hautes herbes qui se balançaient au vent, ils n'apercevaient que les troncs lisses des trembles, immobiles comme les piliers d'un temple, et le revers blanc des feuilles, qui formaient au-dessus de leur tête une voûte frémissante ; ils se regardaient éblouis, les mains enlacées, les yeux humides, et le baiser des lèvres avait jailli comme le jus des raisins qu'on écrase. Puis, sur leurs têtes confondues, la grande nuit avait épaissi lentement ses voiles.

Marie s'était réveillée de son ivresse, les yeux en larmes et

le cœur angoissé. De longtemps elle n'avait osé plier les genoux, et Dieu lui semblait encore inexorable, lorsque Jean était mort, assassiné par les catholiques qui déjà infestaient la plaine. Alors elle avait pleuré de toute son âme sa faute et son fiancé; elle avait cherché par quel héroïsme, par quel martyre elle pourrait venger le mort et racheter sa faute; au Dieu de ses pères, elle avait demandé pardon et justice, et depuis bientôt trois mois elle enflammait les cœurs autour d'elle, appelant de tous ses vœux le jour béni où les protestants iraient reprendre dans les Cévennes les luttes d'autrefois.

Souvent, un souvenir glaçait son enthousiasme : elle avait peur d'être à jamais déchue devant le Maître. Mais sa foi la relevait à ses yeux, elle se disait que son dévouement à la cause sacrée serait son pardon, et dans ses remords comme dans sa haine elle puisait son ardeur.

Aujourd'hui cette fuite la grise: dans son imagination de jeune fille, elle s'attribue des rôles guerriers, elle se grandit en héroïne; elle va conduire cette foule, la soutenir, inspirer la patience aux faibles et le courage aux forts.

Dans quelques jours, les femmes et les enfants seront en sûreté dans la montagne ; elle ramènera les hommes, elle soulèvera ceux d'Anduze, ceux de Mialet, et de nouveau les églises s'allumeront dans la plaine. Elle se récite à voix basse des psaumes de combat :

Les rois de la terre se sont unis,
Ils se sont concertés ensemble,
Contre l'Éternel et contre le Fils.

. . . . . .

Seigneur, prends ton bouclier, et viens me secourir.

. . . . . .

Elle songe à ce Dieu d'Israël qui n'abandonne pas son peuple; et, dans son enthousiasme, elle associe la nature à sa haine et à son espoir.

Devant elle, l'Aigoual crève l'azur du ciel; les Cévennes s'étagent au-dessous comme un chœur immense, et tous ces sommets chantent ensemble la belle chanson du passé.

Ces cimes, ces torrents, ces grottes, complices des anciennes

luttes, lui promettent encore leur inébranlable amitié : derrière ces rochers, Rolland et Cavalier ont massé leurs bandes ; ces ruisseaux, qui se tordent au fond des ravins, ont été rougis par le sang infidèle ; ces cavernes ont reçu les blessés et les mourants, et ce sont encore les mêmes rochers, les mêmes torrents, les mêmes grottes. Moussane, ravie par ces souvenirs, oublie toutes ses tristesses, pour sentir s'éveiller en elle l'âme ardente des aïeux.

Un spectacle familier la tire soudain de ses rêves : sur le plateau des Buissières, les muletiers viennent de crier la halte du soir, et le long cortège s'est groupé en masse compacte avant de s'éparpiller. Debout sur une pierre, le maître d'école de Laizon dit en français l'oraison dominicale, et les paysans agenouillés répètent en languedocien les paroles sacrées.

La prière monte dans la grande paix de ces solitudes. La voix de l'homme éclate en notes claires, et les voix des paysans battent la surface des roches de leurs flots sonores et lents.

Quand la foule se releva, Moussane était au milieu. D'un geste, elle fit faire le cercle autour d'elle et, sous un afflux de pensées brûlantes, elle se mit à parler. Ce fut d'abord une mélopée rapide et folle, où les mots de Chanaan, de Terre Promise, de Vie éternelle, s'entrechoquèrent comme des promesses ou des menaces ; mais, peu à peu, elle devint maîtresse de son âme, et, presque droite sur sa mule blanche, elle chanta.

Elle dit le supplice de Gédéon Moussan, son ancêtre, pasteur du désert comme tous ses descendants : « Deux soldats, le sabre au clair, le poursuivaient par les rues sombres et, sur les dalles du temple où il tomba, ils l'insultaient avant de frapper ; ils s'acharnèrent après le cadavre, et promenèrent au bout d'une pique la tête coupée, pendant que des enfants traînaient les entrailles. »

Puis ce fut le chien de Moussan, fidèle à son maître jusqu'à la tombe, et crucifié sur la porte du temple pour n'avoir pas voulu dévorer son cœur ; le sang coulait à grosses gouttes, le chien hurlait, et la foule raillait disant : « Lui aussi était huguenot ! »

Entraînée par ses souvenirs, Moussane chantait encore les emmurés de Carcassonne, les prisonniers d'Aigues-Mortes, et le supplice de la faim infligé à des jeunes filles dans le château

de Bramafam ; elle rappelait aussi les retours glorieux des armes, les dragons de Cosnac massacrés, Baville mis en déroute, et soixante catholiques pendus aux branches des chênes pour venger le viol d'une vierge. « Les corps étaient restés vingt mois sans sépulture, les squelettes avait blanchi dans l'herbe grasse, et par les nuits de lune ils luisaient comme des lucioles. »

Moussane promettait les mêmes vengeances, elle annonçait des rentrées sanglantes dans la vallée du Gard, et, les bras tendus, la tête en arrière, elle soufflait à tous la confiance et la haine.

Elle se tut, les paysans s'écartèrent et le plateau s'anima : les hommes déchargèrent les mulets, les femmes tirèrent les provisions des paniers, et sous les châtaigniers, sous les rochers creux, le repas du soir commença ; bientôt on n'entendit plus que les cris des enfants, le pétillement des feux et le tintement de ferraille qui s'élevait du parc aux chevaux, toutes les fois qu'une bête, en sautant, faisait sonner ses entraves.

Seule Moussane restait immobile ; elle avait mis pied à terre à côté de sa mule qui broutait, et, les genoux sur la mousse, la tête inclinée sur la poitrine, elle paraissait songer.

Habitués aux extases qui suivaient ses chants, les paysans respectaient ce silence, et quelques jeunes filles, s'approchant sans bruit, venaient de poser près d'elle des figues fraîches et du pain ; mais ce n'étaient pas des rêves mystiques qui retenaient Moussane pensive, ce n'était pas vers Dieu que s'élevait son âme.

Pendant qu'elle chantait, elle avait senti un doux frôlement, une vague caresse intime qu'elle n'avait pas voulu comprendre ; elle venait, par deux fois encore, de sentir le même frisson, et, bien qu'ignorante de ces choses, elle ne pouvait plus douter : et si ses lèvres tremblaient, si son œil contemplait fixement la terre, c'est que Moussane se savait enceinte.

Dieu lui refusait son pardon, il ne voulait pas vaincre par une femme impure. Les rêves de Marie étaient brisés, ses espérances anéanties, et tous ses souvenirs du matin repassant un à un devant elle lui apportaient une tristesse accablante. De grandes ombres partaient des Cévennes tout à l'heure si claires,

et se traînaient sur les versants ; les châtaigniers, les roches, les tamarins se fondaient dans une teinte brune, et tous les chantres du passé s'étaient subitement tus. — Marie ne devait plus les entendre, elle était à jamais flétrie ; les protestants pouvaient lutter et vaincre, elle n'avait plus le droit de se réjouir ou de pleurer avec eux. Chassée du temple, elle ne pensait plus aux héroïsmes d'autrefois et aux vengeances futures ; un abîme se creusait dans son âme, un précipice où toute sa vie venait s'engloutir ; et dans la nuit de son cœur, elle n'apercevait plus qu'une chose, la faute inouïe qu'elle avait commise et dont elle avait espéré se faire absoudre par sa foi.

Déjà, dans un avenir prochain, elle apercevait un châtiment terrible, l'accouchement odieux, sa honte proclamée par ses cris. Elle se voyait dans cinq mois avec des femmes autour d'elle, et, devant les images confuses que son âme de vierge évoquait, elle tressaillait, les mains brûlantes, la langue sèche, le corps inondé de sueur. Elle ne sentait pas l'humidité croissante, elle n'entendait pas les appels des jeunes filles que cette longue extase inquiétait ; et, toute pâle sous ses bandeaux noirs, elle songeait toujours à la chose effrayante qui se préparait.

Le soir tombait sur son deuil ; des traînées lumineuses se tendaient du couchant vers tous les points du ciel ; la crête des monts se détachait toute noire sur l'horizon enflammé, des nuages s'étiraient derrière en crinière d'or, et le soleil se couchait dans cette gloire. Bientôt il éclaira de ses rayons obliques les chaudes vapeurs qui s'élevaient de la plaine, et du plateau des Buissières la vallée du Gard apparut toute rouge sous une gaze de feu ; les maisons, les villages, les forêts semblèrent de vagues fantômes, et Laizon lui-même avec la fumée des incendies ne fut qu'un point sombre dans le lointain. Puis, au crépuscule, le brouillard décoloré monta ; lentement il enveloppa les Cévennes, il noya les plateaux, les petits sommets, il ensevelit dans ses nuages les fugitifs des montagnes comme les pillards de la plaine, et, quand la lune parut, quelques pics inaccessibles émergeaient seuls de la mer blanche.

II

L'hiver est presque fini ; les protestants ont erré mourant de faim chez leurs frères de la Lozère, ils se sont cachés dans les villages du Gévaudan, et, la Terreur passée, ils ont regagné Laizon.

Moussane a suivi ceux qu'elle devait conduire : sans énergie, sans dessein, elle s'est laissée mener comme une enfant.

Elle est rentrée en étrangère dans sa maison, et, retirée dans la plus haute chambre, délaissée de tous, elle a tristement attendu l'heure de la honte.

Cette heure est enfin venue ; et, dans le grand lit de cyprès où elle est couchée près de son fils, elle songe, sans repos ni trêve.

D'un côté, par la fenêtre qui donne sur la rue, les bruits du village lui arrivent. Le boulanger du rez-de-chaussée pétrit sa pâte avec des cris de gosier qui la faisaient rire autrefois : les femmes viennent cuire leur pain et se racontent les nouvelles ; des moineaux francs se disputent dans le réseau de plantes grimpantes qui enlace la vieille maison. Elle entend tout cela, et, dans l'effondrement de son âme, la banalité de cette vie lui fait mal.

Au-dessous d'elle, au premier étage, règne un grand silence : c'est là qu'est mort son grand-père Samuel Moussan, assassiné par les Miquelets, et, depuis l'assassinat, les fenêtres restent closes. Moussane redoute ce silence ; elle a peur de cette maison pleine de souvenirs et de fantômes : elle se sent maudite par tous ces martyrs, dont elle a souillé la mémoire.

Par la fenêtre qui ouvre sur les champs, elle aperçoit les frênes, les bouleaux, les mûriers déjà couverts de bourgeons, les amandiers et les pommiers poudrés d'une neige blanche, et, dans l'immense étendue de prés, de luzerne et de sainfoin qui entoure Laizon, elle voit le fourmillement vert des herbes, la palpitation lumineuse du printemps. Ce spectacle lui serre le cœur : elle n'ose se mêler à cette joie qui s'épanouit devant elle, et la conscience lui surgit d'une immense

solitude et d'un complet abandon. Elle parcourt d'un œil craintif les vieux meubles qui garnissent la chambre, l'armoire de chêne, les chaises de paille, la glace penchée sur la cheminée, et le portrait de Calvin qui domine toute la pièce de son regard fanatique et sec ; elle les reconnaît un à un, se rappelle leur histoire, et son visage implore de ces choses une pitié qui ne vient pas.

Son enfant la sauverait peut-être de ces tristesses, si elle pouvait l'aimer, mais voilà huit jours qu'elle est mère, et, malgré ses efforts, elle ne sent à sa vue qu'indifférence ou répulsion.

Tout entière à sa honte, elle pense à la faute commise, aux châtiments mérités, aux pardons qu'il faudra implorer à genoux.

Oh ! le crime de la chair, flétri par tous les Pères, elle l'a commis librement, par amour ; elle s'est donnée comme une païenne à l'homme de son désir, et, pour jouir de son corps, elle a perdu son âme !

Elle ne se dit pas que ce fils, où l'âme de Jean et la sienne revivent confondues, est à lui seul son excuse et peut-être sa rédemption ; c'est pour elle le fils du péché, l'être conçu dans le mal et enfanté dans la honte.

Ce petit visage rouge et bouffi, ces yeux vides, ces cris inarticulés l'irritent comme des reproches, et ses lèvres gardent leurs baisers.

Bien avant la naissance de l'enfant, les remords de la chrétienne avaient tué la mère, et lorsqu'il mourut le dixième jour, emporté par une fièvre, Marie ne put trouver une larme ou un mot de regret.

Elle s'assit sur son lit, les mains aux genoux, les yeux aux murs, dans une pose d'idole, et, trois jours durant, garda cette attitude. Des lambeaux de versets passaient dans sa tête, des menaces criaient à son oreille, des images terrifiantes frappaient sa vue sans que son visage exprimât autre chose qu'une profonde stupeur, et la faiblesse, l'anémie de son corps entretenait ce délire.

Enfin, la quatrième nuit, une hallucination rompit le fil de ses rêves : sur la cheminée de plâtre, une bible de famille faisait une tache fauve, et le filet doré qui bordait le cuir lui-

sait à la clarté de la lampe; peu à peu, à mesure que Marie le considérait d'un œil plus fixe, il devint plus brillant, il s'alluma, et ce fut une mince flamme qui courut sur le bord du livre; puis la flamme s'agrandit; l'armoire, la glace, les chaises disparurent derrière la bible, et, tout autour de la pièce, contre les murs blancs, un liséré de feu dansa; au moment où il atteignait le lit, Marie secoua ses membres raidis, et brusquement elle sauta. En deux pas elle atteignit la bible et la saisit; à peine recouchée, elle l'ouvrit au hasard, poussa un cri et s'évanouit. Elle avait la tête en arrière par-dessus le bois du lit, les yeux hagards, les lèvres blêmes, et son doigt marquait encore ces lignes de Jérémie : « Celle qui avait enfanté est devenue languissante, et le soleil sera toujours couché pour elle. » Lorsqu'elle revint à elle, tout délire avait disparu, et huit jours après elle était debout, prête à exécuter l'ordre divin. Elle avait cru le comprendre et, pour ajouter encore au sacrifice, elle l'exagéra. Sur son père mort, elle jura de ne jamais quitter sa chambre et de vivre éternellement dans l'ombre, les volets clos, sans revoir ni les vivants ni la lumière.

Elle comptait par cette pénitence fléchir le Dieu jaloux des Moussan, obtenir sa grâce pour l'éternité, et, par l'offrande volontaire de sa vie terrestre, gagner le ciel. Sans regret pour le monde, elle y renonça ; et ce fut presque avec joie qu'elle s'enveloppa de nuit.

Le jour, elle filait pour payer la nourriture qu'un enfant déposait le matin à sa porte. Dans l'obscurité de la pièce où le lit mettait une tache blanche, elle passait et revenait d'un pas égal, avec son fuseau à la main; et, tout en le tournant, elle chantait les vieux psaumes de Marot ou se récitait les évangiles. Le soir, quand l'ombre devenait épaisse, elle se blottissait dans un coin pour y parler à Dieu de ses remords. Elle s'agenouillait, la tête dans les mains, et c'était toute une litanie de promesses pour apaiser le Tout-Puissant. Il résistait d'abord, il se refusait au pardon, mais il s'apaisait peu à peu et finissait par donner à sa créature l'extase qu'elle cherchait. Elle croyait alors sortir d'elle-même pour s'unir à quelque chose de vague et de divin qu'elle ne définissait pas; une

mer de lumière et d'amour la balançait doucement, semblait l'entraîner vers des régions inconnues et, la laissait ensuite au rivage, heureuse et anéantie; dans ces moments, son âme lui paraissait aussi large que le monde et presque égale à celle de Dieu; une voix, celle de Jésus peut-être, chantait à son oreille des choses musicales et douces où elle reconnaissait les promesses mystiques de la prière sacerdotale: et les nuits passaient, nuits d'amour divin, où Moussane, sûre d'être pardonnée, jouissait déjà par le rêve des joies de l'éternité. — Six ans s'écoulèrent ainsi, et sa vingt-cinquième année la trouva toujours la même : le jour, avec des gestes lents de fileuse, et les mains jointes, le soir...

Cependant sa foi mystique se nourrissait d'elle-même et se consuma peu à peu.

Moussane croyait toujours à ce Dieu jaloux qui la punissait; elle ne doutait pas du pardon suprême; mais l'extase ne la prenait plus tout entière, et lentement le désir de la vie la mordit au cœur.

Déjà elle tentait, aux bruits et aux parfums de la plaine, de pénétrer, de deviner les saisons, les travaux des paysans, les phases de la terre.

Quand les troupeaux de moutons descendaient des montagnes, elle écoutait sous sa fenêtre le glas irrégulier des sonnailles ou le piétinement sec des sabots, et septembre revivait devant elle. Au cri des pressoirs, au chant des moissonneurs, elle se souvenait des vendanges ou des moissons, et tous ces échos des champs la faisaient tressaillir.

Les soirs de printemps, les arbres répandaient dans l'air des poussières enivrantes, dont la brise du nord lui apportait l'arome ; le peuplier surtout embaumait, et Moussane oubliait ses prières.

Son âme finit par s'échapper de cette chambre où son corps dépérissait dans la nuit; elle se revoyait dans les champs, mêlée aux bêtes et aux plantes, aspirant les mêmes souffles, dormant sur le même sol, et, ses regrets se précisant peu à peu, des larmes montaient de son cœur.

C'était là-bas, dans le pré aux chênes, que son père l'avait conduite le soir de sa communion : autour d'eux éclatait le

chant aigu des ortolans, des coquelicots précoces s'épanouissaient sur la verdure des blés, et le soleil couchant baignait le ciel, la terre, les hommes, d'une immense lueur rose.

Puis, devant ses yeux avides, passaient les meules jaunes où s'empilaient les gerbes, les vignes avec leurs grappes noires et leurs pampres rougissants, le vert pâle des oliviers, et le velours bleu des collines. Toutes ces couleurs violaient l'obscurité de la chambre, elles éblouissaient Marie de leur éclat, et le fuseau s'arrêtait entre ses doigts immobiles.

Un soir d'orage, elle avait posé sa tête contre les volets pour jouir de la fraîcheur de l'air ; elle écoutait le clapotement de l'eau que buvait la terre haletante, le bruit des ruisseaux qui se formaient sur les cailloux du chemin, et cette musique des choses la berçait tellement qu'elle s'assoupit un peu aux souvenirs des jours anciens.

Quand elle s'éveilla, les étoiles avaient reparu sur le ciel et, par les fentes des volets, elle apercevait leur frémissement bleu dans les flaques d'eau de la route. Devant ce spectacle interdit, elle rejeta la tête en arrière, mais l'émotion fut si profonde dans son âme qu'elle se sentit défaillir.

Une autre fois, par une nuit d'automne, le mistral secouait la maison ; les murailles semblaient se pencher sous la poussée de l'air et le vent remplissait la chambre de sifflements aigus comme des cris. Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas et, par la lucarne qui donnait du jour au palier, la lune glissa, rayant les meubles et le pavé d'une large bande lumineuse.

Moussane s'était précipitée pour fermer la porte et boucher la lucarne ; elle aperçut dans le val des Ranes les herbes qui ondulaient à flots pressés sous la clarté de la lune, la chevelure verte des saules qui se balançait vers le sud, et plus loin, sur l'horizon, la masse immobile et noire des Cévennes. Toute la nuit, elle pleura...

Trois ans passèrent encore, trois ans de martyre, où Moussane lutta contre la nature : elle voulait se donner à Dieu, mais son âme restait rebelle, son vœu n'était plus qu'une chaîne, une sorte de lien usé que la vie faisait éclater de toutes parts.

Souvent elle serrait sa bible contre sa poitrine, elle implorait quelque pardon manifeste, quelque miracle qui lui rendît

devant les femmes sa dignité perdue. Elle faisait de longues prières entrecoupées de cris et de pleurs; elle s'allongeait à plat ventre, et, les bras en demi-cercle devant elle, la tête posée sur ses mains, elle s'agitait convulsivement, elle troublait de ses sanglots l'obscurité silencieuse. De temps à autre, un mot sortait de ses lèvres : « Pardon ! » Elle y mettait ses regrets du passé, son désir ardent de vie, et ce désir devint peu à peu si violent que, sans savoir ce qu'elle attendait, elle espéra.

III

Un jour d'été, Moussane dormait ; accablée par la chaleur, sollicitée par le grand silence qui pesait sur le village et sur les champs, elle s'était couchée comme pour la nuit, et sa respiration régulière rythmait son sommeil.

Elle s'éveilla : c'était, à l'étage inférieur, un bruit de vagues furieuses agitées par le vent, une sorte de mugissement sonore, et l'édifice vibrait tout entier comme il arrive quand de lourds chariots ébranlent la terre. Au même instant, des pas précipités coururent, des cris de terreur éclatèrent dans la rue, des voix épouvantées appelèrent : la maison brûlait.

La voûte du four, entamée par les flammes, venait de céder par endroits, et tout le plancher du premier étage s'était embrasé. Déjà, on entendait au-dessous les vieux meubles craquer, les poutres se tordre en s'arrachant des murs, et dans la chambre de Marie les briques se fendaient avec des bruits secs.

A demi éveillée, elle s'élance vers la porte ; et dans l'escalier encore libre elle se précipite affolée, lorsqu'un mur de pierre et de feu lui barre le passage : le plancher du premier étage vient de s'abattre sur les degrés inférieurs, mettant en travers de sa fuite un monceau de décombres brûlants.

Haletante, elle remonte les marches du second, elle franchit à tâtons le nuage de poussière et de suie qui cache l'entrée de sa chambre, et dans la pièce noire elle se réfugie frémissante.

Elle est à genoux maintenant ; elle ne pense plus à la fuite, elle n'entend plus les appels du dehors ; dans le tumulte qui l'environne, elle reste impassible, sûre d'être protégée des flammes par Celui qu'elle a servi. Devant l'escalier muré par le feu, la pensée de son vœu lui est revenue, et, tout à coup, elle a cru comprendre la volonté du Dieu fort qui la châtie depuis neuf ans. C'est un miracle, sans doute, qu'il a préparé pour sa créature ; il va écarter les flammes comme jadis les lions de Daniel, et manifester son pardon. Moussane l'attend avec certitude ; elle se voit réhabilitée devant les femmes, portant comme une auréole le souvenir de son martyre, replacée par Dieu lui-même à la tête des siens ; et si elle a joint les mains, c'est qu'un remerciement ineffable s'élève de son âme au ciel.

Au dehors, la foule s'amasse, houleuse et bruyante ; des femmes se lamentent en rappelant les souffrances de Marie ; des hommes forment la chaîne et jettent sur les flammes des seaux d'eau qui se changent en vapeur ; d'autres appuient des échelles contre les murs et les retirent aussitôt enflammées et tordues. Une plainte continue, faite de cris et de pleurs, monte vers la recluse et remplit Laizon tout entier.

Soudain, l'escalier croula dans un nuage de poussière, et, du rez-de-chaussée au deuxième étage, la rampe de fer déroula sa spirale branlante et rouge. La foule comprit alors que tout espoir était perdu, et, silencieuse, elle s'écarta de quelques pas pour éviter le choc des pierres qui s'arrachaient, en éclatant, des murs.

Agenouillée au pied de son lit, la chrétienne espérait toujours : immobile sous sa chemise de lin, elle repassait son existence de douleur, ses longues souffrances, ses désirs de lumière et de vie maîtrisés par sa foi, et, confiante dans la justice de son Dieu, elle essayait d'écouter sans trembler le ronflement des flammes... Mais deux briques volèrent en éclats près d'elle, des feux rougeâtres éclairèrent la chambre, et Moussane, brûlée à la jambe, poussa un cri de douleur et de désespoir. Sa foi la trompait encore : les flammes la touchaient ; elle allait mourir !

Alors une révolte se fit enfin dans son âme ; sous ce front

droit, derrière ces yeux noirs, des idées nouvelles surgirent, où ni le nom de Jésus ni celui de Dieu ne se trouvaient plus mêlés.

Elle se dit qu'elle avait cru, en vain, à quelque justice éternelle, elle comprit que, dans l'immensité vide, nul n'avait recueilli sa plainte ni promis un pardon; — et tout à coup, dans cette détresse, la nature la reconquit : elle eut pitié de ces misérables qui l'entouraient, de ces croyants qui devaient mourir comme ils étaient nés, elle eut pitié d'elle-même, de sa jeunesse perdue, de son existence manquée, et, prise d'un immense amour pour la nature délaissée, elle voulut, avant d'expirer, revoir une fois la lumière.

Elle avait quitté la natte où se posaient ses genoux, et, chancelante sur les briques chaudes, elle appuyait ses mains mal assurées sur les volets clos qui résistaient.

Depuis neuf ans qu'elle vivait dans l'ombre, les plantes grimpantes s'étaient multipliées sur les murs ; les glycines, le lierre, les vignes vierges s'enchevêtraient en liberté, fermaient les fenêtres, montaient sur les toits, et donnaient à la vieille maison l'aspect d'un château de feuilles. Contre l'effort de Marie, elles luttaient du dehors, et la jeune femme exténuée pesait en vain de tout son poids sur ce tissu de lianes, qu'une hache seule aurait pu briser.

Mais les flammes entamaient peu à peu cette verdure : les grosses tiges rongées par le feu se détachaient du mur en brûlant, et, brusquement, les volets cédèrent, écartant de chaque côté une partie du treillis vert.

Alors, dans l'ouverture de la fenêtre, au milieu des feuilles qui frissonnaient à l'air chaud, Moussane apparut.

C'était une forme belle encore, mais complètement blanche; son visage avait la couleur morte des spectres, et ses paupières qui s'étaient closes sous l'éclat du jour retombaient comme des pétales fanés ; ses cheveux pendaient de chaque côté sur sa poitrine, pareils à deux serpents de neige ; ses seins à demi cachés par la chemise jetaient sur la pâleur du lin une teinte plus pâle.

On eût dit quelque Niobé palpitant encore sous le marbre.

Elle ouvrit ses paupières clignotantes et promena sur la foule des yeux éblouis ; elle les porta sur l'horizon où le Gard

éclatait de lumière à travers les éclaircies des peupliers : elle revit sans s'attendrir le pré aux chênes, les rochers de l'Arrias, le ruisseau de Fons-Colombe, puis elle leva la tête vers le soleil, et le regarda fixement.

En ce moment, l'astre flambait au zénith, et, sur le village épouvanté, il versait à longs flots ses ondes brûlantes : les murailles se renvoyaient ses rayons, les brisaient sur leurs surfaces, les multipliaient à l'infini, et les vitres des fenêtres brillaient comme autant de phares. Les flammes de l'incendie pâlissaient sous ce ruissellement de lumière, et se noyaient, comme des feux follets, dans l'immense incendie du ciel.

Moussane, aveuglée, tendait les mains vers la clarté ; elle la buvait, elle l'aspirait, elle la palpait de ses doigts, elle croyait l'entendre vibrer à ses oreilles comme un air plus subtil et plus doux ; elle s'absorbait tout entière dans ces torrents de flamme qui l'enveloppaient et la grisaient. C'était encore une extase ; son âme, pénétrée de toutes parts, se mêlait à l'éther sans bornes et, dans cet instant suprême, elle n'était plus que lumière.

Quand les flammes l'atteignirent, elle se dressa demi-nue sur le rebord de la fenêtre, et, sans efforts, sans crainte, elle se jeta dans le vide, au hasard de sa destinée.

La tête vint buter sur un vieux banc de pierre d'où le corps rebondit sur le pavé de la route.

Un peu de sang coula de la tempe brisée, les jambes se raidirent dans un spasme, les mains crispées battirent l'air ; puis, ce fut le calme infini de la mort.

Les chairs blanches, baignées de lumière, resplendissaient au soleil : la ligne des femmes agenouillées faisait une bande noire de l'autre côté de la rue, et des prières montaient vers le ciel, pour la martyre, pour la sainte, dont nul n'avait deviné la révolte et l'abjuration.

GEORGES DUMAS

NOTES SUR L'INDE[1]

CEYLAN — L'HIMALAYA — BÉNARÈS

Colombo.

Le port, encombré de steamers qui font du charbon, de petites barques minces, très élevées au-dessus de l'eau, maintenues en équilibre par des balanciers parallèles que soutiennent deux perches flexibles.

Les embarcations légères, surchargées de bagages et de rameurs, se heurtent, virent sur place, filent entre de gros transatlantiques en marche, dans un étourdissant vacarme de cris et d'imprécations, sous le soleil qui fond du plomb dès le matin

Au-dessus du débarcadère, en grandes lettres : « Prenez garde aux coups de soleil. » Puis, plus bas : « Évitez-les en achetant les meilleures ombrelles et les meilleurs casques de liège chez John ***. » Rues banales de ville commerçante, bordées de hautes maisons à boutiques. Poussière et lumière aveuglante, où passent des *jinrickshaws* que traînent des coolies presque nus, rapides comme des chevaux.

Des Cingalaises indolentes, à la démarche traînée, portent une longue étoffe sombre enroulée autour des jambes jusqu'à terre. Pour compléter le costume, les pauvres n'ont

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet et 1er octobre 1898.

plus qu'un *sari* très court ; les riches ont des bas et des bottines, un corsage blanc décolleté à manches ouvertes, sans basques, laissant apparaître entre le *sarang* et le buste un bourrelet de chair.

Les hommes ont un long pagne d'étoffe anglaise à pantalons, la jaquette blanche boutonnée sur la peau, et un chignon pareil à celui des femmes; sur ce chignon ils posent en couronne un peigne pareil à celui qu'on met aux petites filles d'Europe pour empêcher les cheveux de tomber sur le front. Et trop souples, les yeux trop longs, un peu cernés de kohl, riant toujours, les jeunes surtout ont un désagréable air ambigu.

Dans toutes les boutiques de la grande rue, des bijoutiers guettent l'acheteur, vont le chercher, le harcèlent, et déballent devant lui, des petits sacs ou des boîtes en carton qu'ils tenaient enfermées dans des coffres-forts, les plus beaux saphirs du monde. La journée se passe à marchander les pierres, en conversations interminables, en fausses sorties. Sans se fatiguer, les vendeurs reviennent à la charge, courent après le client, l'attendent à la porte d'un confrère, puis le ramènent chez eux, où les prix de nouveau se débattent, finissent par baisser, par ne plus être que le tiers ou le quart de ce qu'ils étaient d'abord.

***

Kandy.

Depuis Colombo, c'est l'enchantement d'un voyage parmi des plantes flexibles, de tous les tons du vert, poussées le long des lacs, des fleuves, des rizières. D'abord, autour de marais où des gens, jusqu'à mi-corps dans l'eau, pêchent avec de grands filets qu'ils remuent gauchement, un terrain plat, bordé d'anthuriums qui mirent leurs larges feuilles, tantôt de velours sombre, tantôt de gaze légère veinée de rose et de blanc, dans les ruisseaux qui forment résille entre les champs de riz. Des fougères arborescentes, des bambous et des roseaux à panaches de toutes les teintes de l'or ; des plantes grimpantes qui enlacent les troncs des cocotiers ou des phénix, s'épanouissent en bouquets roses ou

jaunes parmi les palmes, envahissent tout de leur exubérance, forment au bas des grands arbres un chatoyant buisson, une impénétrable haie, à travers laquelle le soleil se joue en ombres chaudement violettes.

Plus haut, dans les montagnes, autour des plantations de thé, des magnolias, des ficus et des néfliers compacts, envahis de plantes grimpantes, de palmiers naissants, de bambous qui arrivent de leurs pointes à percer le vélum des lianes étendu entre les arbres, aux fleurs lumineuses ouvertes entre les noix de cocos, les mangues et les papayes mûres.

Après une grande vallée, des montagnes s'estompent dans le lointain, en bleu laiteux de saphir étoilé, au-dessus de gradins délicatement verts. Dans l'air plus vif, flottent des odeurs de mousse et de fleurs d'alpes. Au-dessus de cascades vaporisées en pluie, apparaît l'enchevêtrement de lianes, de fougères, d'orchidées et de choux-*flowers* qui balancent un rideau tramé de feuilles et de fleurs.

Des jardins fleuris comme des serres, cachant des *bungalows*, un miroitement de lac parmi la frondaison, c'est Kandy.

Devant un temple bouddhiste, des bassins où nagent d'énormes tortues. Sur l'édifice, au-dessus d'éléphants sculptés en relief dans la pierre, des peintures murales, naïves et conçues dans le mépris parfait de la perspective et des demi-teintes, représentent un jardin des supplices, où des monstres verts poussent des damnés contre des arbres qui sont des scies, où d'énormes oiseaux rouges et jaunes mangent des victimes vivantes.

Dans le temple, un arome frais de fleurs apportées en offrande avec du riz encore en épis vert tendre, très flexibles. Un colossal Bouddha de pierre, chamarré d'or, brille sur l'autel, et dans l'ombre de l'idole deux bonzes, longuement, à grands gestes, avec des airs de chats en colère, se disputent un petit objet qui, tour à tour, passe des mains de l'un dans celles de l'autre.

A côté du temple, le tribunal, ancienne salle du trône des rois de Kandy, large ouverte, lambrissée de bois ciselé. Sous

les pankas qui vont et viennent d'un mouvement égal et doux, la cour en robes rouges.

L'un des accusés, debout dans une sorte de chaire, écoute impassible le réquisitoire. Attaché à son cou, un grand carton porte le numéro 5. Derrière une barre, d'autres indigènes, chacun orné d'un numéro, sont gardés par des cipayes. L'un d'eux, blessé lors de l'assassinat pour lequel ils passent en justice, est étendu sur une civière, — une natte à jolis dessins rouges et verts tendue sur des pieds de bambou. — Lui seul a unefig ure charmante, aux yeux noirs faits de profondeurs bleues assombries, dans une auréole de cheveux souples dénoués.

Comme les autres, comme celui que l'on va condamner ou ceux qui déjà ont entendu leur sentence, il semble être indifférent aux avocats et à la cour, agite doucement une feuille de latanier qui lui sert d'éventail, puis a l'air d'écouter des choses de rêve, venues de loin...

Un interprète traduit à l'accusé les questions du juge, qui comprend les réponses, mais ne doit parler qu'anglais. Un gros avocat en robe noire prend la parole. Et, sur cette assemblée de trois ou quatre cents êtres, assis derrière les accusés, plane un silence d'église, et la voix monotone continue son plaidoyer longtemps, longtemps... Les parents et les amis des accusés, eux aussi, gardent l'air impassible de gens qui ne sentent pas l'ignominie d'une condamnation édictée par les conquérants. Ils supportent ces peines sans se plaindre, comme une chose nécessaire dans la vie ; et cette vie pour eux n'est qu'une station, une attente vers une existence plus haute...

Des chants d'oiseaux, dans l'air adouci du jour finissant, pénètrent jusqu'ici, dominent presque une minute la voix monotone de l'avocat.

Dans le mystère d'un temple polychrome, aux murs vermiculés de sculptures, une relique, la dent sacrée de Bouddha.

Si près de l'objet précieux, enfermé sous l'autel, dans une succession de cassettes, derrière des murs impénétrables, aucun respect; un bruit, une agitation de foire, la

bousculade de gens pressés et bavards, inquiets seulement de voir des infidèles approcher du saint lieu.

Autour de Kandy, c'est la forêt splendide, l'encombrement des arbres poussés les uns contre les autres, les épaisseurs de branches et de feuilles dominées par un immense ficus ou un amandier : les racines à bords coupants, sorties de terre, sont pareilles à quelque hélice ; le tronc tourné en spirale monte droit à des hauteurs prodigieuses, couronné d'un épais dôme de feuillages que recouvrent encore de fragiles plantes grimpantes, constellant de fleurs la masse verte.

De grands banians aux troncs multiples s'alignent en colonnes d'un rose gris de granit, semblent les restes de quelque colossale église à voûtes d'ombre. Et, parmi ces géants de la forêt, pullule et frémit toute une vie de fougères, souples comme des plumes, et de lianes enchevêtrées.

Parfois, sous le tapis de la végétation, un bout de route apparaît, couvert d'une impalpable poussière rose brique ; des fruits de la même couleur, en grappes, pendent de grands arbres aux feuilles luisantes.

Une sorte de citronnier fleurit en œillet : une chair de givre et de nacre, frisée en petites franges au bout des pétales, exhalant une fraîche odeur de verveine. Sur un ébénier envahi de plantes grasses qui forment crête à chacune de ses branches, un oiseau mauve, les ailes ouvertes, reste immobile... et, de plus près, se mue en orchidée.

Au-dessus d'un grand latanier, des palmes fusent dans le ciel, recourbées mollement, pareilles à d'immenses plumes d'autruche. Un duvet, une poussière de fleurs, comme une délicate buée claire, saupoudre les tiges, et déjà les larges feuilles de l'arbre qui va mourir après sa floraison se fanent, inclinées vers le sol.

Dans des clairières, faites par la mort des grands arbres qui écrasent les petits en tombant, des fleurs foisonnent, cannas, topinambours, buissons de poinsetties, avec, au bout des feuilles vertes, des bouquets de ces mêmes feuilles, roses ou blanches, entourant une toute petite fleur pâle.

Aucun bruit, pas d'oiseaux, dès que l'on quitte la lisière pour s'enfoncer dans la forêt ; sur le terrain sec, bientôt même,

plus de plantes; parmi les troncs de plus en plus rapprochés, les lianes se balancent, très basses, et, entre les hautes racines tortueuses et les branches, le chemin devient impraticable. Et c'est le silence absolu, l'ombre imprégnée d'une chaude odeur de poivre dans l'immobilité de chaque feuille.

*
* *

Colombo.

Retour à Colombo. De nouveau les bijoutiers, les pierres bleues et, à la longue, la griserie de leur éclat. Dans le port, aujourd'hui qu'il y a de la brise, les petites pirogues à balanciers ont hissé de grandes voiles blanches à bords noirs; elles vont se perdre au loin, avec une légèreté d'ailes, sur l'eau trop bleue.

Dans des carapaces de tortues qui leur servent de paniers, des gens déchargent de la vase... Des petites mendiantes, l'air vicieux de petites cabotines, nous poursuivent de cette prière :

— Donnez quelque chose, Sahib, à une jolie Cingalaise qui a envie de faire un voyage au pays des *gentlemen!*

*
* *

Madras.

L'impression d'une ville construite dans l'air, puis tombée de là-haut, disséminée dans la plaine, avec d'énormes espaces laissés vides et incultes, puis, dans le quartier noir ou musulman, toute une agglomération de bâtisses serrées les unes contre les autres, tassées dans un tout petit coin de terre. Inutilement, parmi toutes ces rues, circulent des tramways électriques sans voyageurs, tandis qu'en plein jour, pour célébrer le ramadan qui commence, les mahométans tirent des fusées.

Dans le jardin de l'hôtel, perdu en rase campagne, après la pouillerie du quartier nègre, tout un grouillement de coolies domestiques, de leurs femmes et enfants qui, la journée entière, s'amusent à grimper sur des voitures remisées à l'ombre des grands arbres. Et, sans interruption, un affolant bruit de rires et de pleurs monte de cette marmaille.

Les bœufs d'attelage ont tous les cornes peintes, le plus souvent une corne bleue et l'autre verte.

En pleine rue, le soir, au milieu d'un cercle de gens qui tapent des mains en mesure, quatre petites filles en *sarang*, le buste nu, dansent... Le corps très penché à droite, le coude appuyé sur la cuisse, elles frappent la main gauche contre la droite et rejettent la jambe gauche en arrière. Les quatre se suivent en rond, et cela dure un temps infini sans arrêt, sous la lueur pâle des étoiles, tamisée par un banian monstre. Parfois, l'une des assistantes jette un long cri très haut, et les danseuses répondent par de petites notes modulées, aiguës, très courtes.

Dans la ville hindoue, sur l'étang d'une pagode, circule majestueusement un radeau couvert d'un dais éblouissant qui abrite un dieu d'or enguirlandé de fleurs et de pierreries. Une foule parfumée de jasmin et de santal entoure le bassin sacré, se presse sur les gradins, et s'incline profondément lorsque la divinité passe. Un vieux s'incline même si profondément qu'il tombe dans l'eau, aux grands éclats de rire de tous les fidèles.

Les rues sont pavoisées de bannières en papier de couleur. De-ci de-là, tendu sur quatre mâts, un vélum que borde un volant de soie légère ombrage un reposoir encombré d'idoles, de vases où trempent des amaryllis et des roses, et même d'adorables statuettes de Saxe: — marquises à révérences toutes gracieuses, bien dépaysées parmi les convulsions des Vichnous et des Kalis.

Le soir, auprès du temple, où la divinité revenue de l'étang reçoit des offrandes de fleurs et de parfums, des hurlements de foule, des vociférations de gens pressés, n'allant nulle part; et ces cris sont dominés par des tam-tams que les musiciens accordent en les chauffant jusqu'au diapason auprès de grands feux à fumée âcre. Sous une tente, des gens posent d'innombrables figurines d'or, de goût jésuite, — anges mignards et joufflus, martyres portant des palmes, vierges extasiées, les mains jointes, — autour de la châsse qui ramènera le dieu à sa pagode. Des feux de bengale éclairent les ouvriers, et dans l'ombre s'ouvre le temple, où brillent seulement, auprès du Rama que l'on fête, quelques pâles lumières voilées d'encens.

Lorsque le dieu est apporté, dans la châsse très lourde que soutiennent une centaine d'hommes, le cortège se met en marche.

Deux tambours à pied. Des enfants qui allument des feux de bengale, et font tourner au-dessus de leur tête des soleils de feux d'artifice. Trois bœufs caparaçonnés de velours à lourdes broderies d'or, montés par les joueurs de tam-tams ; ensuite viennent des prêtres, et puis le dieu, à peine visible à travers les bougies et les fleurs de la châsse.

Et sur la foule, dès que la divinité approche, passe un souffle de respect: on adore, les mains jointes, le corps profondément incliné.

Pour éclairage, des coolies tiennent à la main de longs tridents de fer sur lesquels brûlent des boules d'étoupe baignées d'huile.

Cela s'avance lentement parmi le peuple soudain calmé, silencieux; aux reposoirs le cortège s'arrête, et, dans le cercle formé par les porteurs de torches et de feux de bengale, apparaissent les bayadères sacrées : trois femmes coiffées en cheveux, tout engainées dans des *sarang* trop neufs, lourdes de bijoux cliquetants, et une vieille surmontée d'une tiare cylindrique, luisante, de velours rouge brodé d'or.

Les darboukas et une musette très tendre jouent un rythme lent, et les danseuses se meuvent, tournent longuement, les bras levés, font des révérences vers la châsse.

Sur l'or de leurs bijoux, l'éclairage cru des feux de bengale ou la lueur des torches à flamme rousse met une alternative de joie et de mystère, enveloppe la danse dans une atmosphère de rêve et de splendeur.

Et dans le noir cela s'éteint, se perd très doucement, et seuls encore les tam-tams et la musette s'entendent dans le silence revenu.

Devant le temple, où l'on rentre jusqu'à l'année prochaine le dieu de sagesse qui a découvert les secrets, retrouvé la voie juste, obtenu la grâce de son père, un grand éclat de lumières, une foule à turbans clairs, compacte, et le resplendissement de la châsse au haut des marches... Et, sur les portes fermées, c'est de nouveau le silence, le calme de la nuit étoilée...

Que de malheureux ici ont l'éléphantiasis ! Et des enfants même, des tout petits, ont déjà une, parfois les deux chevilles prises, en attendant que le mal déforme toute la jambe en bloc monstrueux, horriblement lourd à traîner.

D'autres sortes de lèpre mangent des figures, et presque toujours, au milieu d'une foule amusée à quelque spectacle, c'est la soudaine apparition d'une tête aux tons d'ivoire, les chairs plaquées sur les os, ou bien déjà rongées en plaies de sang.

*
* *

En mer.

Dans la mer transparente, intensément bleue, des tons plus opaques, du sable remué, toujours épaissi, formant comme une purée jaunâtre : déjà l'eau du Gange, avant même que la terre soit en vue. Puis, entre des rives basses, à végétation pauvre, commence le fleuve sacré. Des Hindous, à bord, puisent l'eau sainte avec des seaux, se lavent la figure, les mains, et boivent, les yeux fixés en adoration sur cette boue liquide.

Des steamers nous croisent. Et dans le lointain, pareille à un vol d'ibis, passe toute une flottille de barques à grandes voiles roses, transpercées de soleil.

Les berges se rapprochent, le paysage devient plus précis, tout en hauts palmiers, en carrés de cultures. Des cheminées d'usine pointent, puis un dôme, une grande tour...

Sur l'eau, un inextricable grouillement de pirogues et de mouches entre les vapeurs et les bateaux à voiles amarrés le long de la ville, qui s'étend immense, à perte de vue...

*
* *

Calcutta.

Cruellement capitale, à palais en torchis et plâtras, badigeonnés de jaune, alternant avec des maisons de commerce, des cabanes, et tout cela sans l'ombre de style. Dans les rues couvertes de poussière, un bruit de foire prolongé jusqu'aux heures avancées de la nuit.

Des uniformes rouges, des complets de bicyclistes finis en loques sur des coolies bâtards ; un effacement de couleur

locale pire que la banalité même. Et par-dessus tout, très forte, une écœurante et fade odeur de nénuphar et de suif à relent âcre et poivré.

Dans la rue aux boutiques indigènes, un assaut vers l'acheteur, un aboiement de prix, les marchands grimpés dans les voitures, à la main une liste d'occasions débitée avec un bagout de camelot, une persistance qui me fait fuir.

Un tramway électrique, sur lequel une grosse cloche sonne tout le temps, s'en va vers les faubourgs, à travers des rues grouillantes d'enfants nus, de poules et de cochons vautrés sur des tas d'ordures et dans les mares de l'arrosage...

Une gare somptueuse, un quartier à hauts fourneaux, puis la campagne tranquille, le Gange bordé de jardins dont les lianes fleuries se penchent sur l'eau boueuse, noircie de larges plaques de suie et de graisse...

*
* *

Chandernagor.

Autour de la gare, un village serré, des cabanes compactes, sans terrain autour d'elles; puis, enfin, la ville à maisons précédées de grandes terrasses.

Des jardins fleuris de bougainvilliers et d'amandiers blancs, à peine rosés, bordent des rues à noms de France. Dans l'air, une fraîcheur d'eau, un parfum de verdure et le grand calme bienfaisant du silence, tellement rare aux Indes!

Entourée d'arbustes et de hauts bananiers, l'église fait face à un square où un socle attend le buste de Dupleix. Une balustrade de pierre court le long du quai, en pente douce gazonnée qui s'en va mourir au Gange clair et transparent. De grands arbres, au bord du fleuve sacré, abritent des lingams et des idoles devant lesquelles on renouvelle des fleurs.

Par la ville balayée, si propre qu'on ne se croirait pas en pays hindou, seize cents bassins, la plupart d'eau croupie, où des gens se baignent et lavent leur linge. Autour de ces bassins, — que l'on exproprie peu à peu, — autour des maisons, des bambous, des flamboyants fleuris en énormes étoiles rouges, épaisses comme des fruits, des ficus drapés de plantes grimpantes à verdure légère prolongent un jardin jusqu'au bazar.

De loin, le soir, un bruit de tam-tams m'attire vers une grande place ombragée d'arbres géants. Dans une minuscule case de nattes, une informe statue de Kali, noire, ornée d'un diadème, d'une ceinture et de *nouparas* en papier doré, piétine un Siva de glaise blanche, couché. Devant la divinité, sous un vélum tendu aux branches d'un banian, deux *nauch girls* en *sari* transparent dansent à pas très glissés, aux sons de deux musettes et de tambours. Des Hindous assis par terre, foule blanche, pâlement éclairée par de rares lanternes, forment cercle et accompagnent la musique d'un chant monotone et doux.

Un homme se lève et, debout sur le tapis des bayadères, il récite en strophes égales une sorte de légende héroïque ; il enfle la voix, ponctue des mots par de grands gestes. Une des danseuses lui donne la réplique ; et cela dure un temps infini, les voix peu à peu tombées à une récitation incolore et sourde, les corps immobiles, balancés à la manière des enfants qui ne savent pas leur leçon.

Les danses reprennent, interrompues un instant par l'appel du veilleur qui passe, un long bambou à la main, s'arrête pour regarder la fête, puis s'efface dans l'ombre.

Plus tard enfin, le récitant pose sur sa tête la lourde idole. Quelques fidèles le suivent avec les fleurs, les petits pots, les paniers offerts à la déesse, et le cortège se dirige vers le Gange, tandis que les *nauch girls* continuent leur pantomime, leurs cris très hauts, scandés à contre-temps de la musique endormante et suraiguë.

Arrivé au Gange, celui qui porte la statue de Kali entre dans le fleuve sacré jusqu'au-dessus des genoux, puis laisse tomber son fardeau. Les autres se prosternent en ardente prière, la figure cachée par les mains ; ensuite, à la déesse disparue dans l'eau, ils jettent les paniers, les pots, les fleurs, qui s'en vont à la dérive. Un instant, le diadème en papier d'argent, qui s'est détaché, tournoie sur l'eau toute pailletée de lune, puis disparaît dans un remous.

Les gens retournent à la fête ; elle dure jusqu'au jour. De loin, la musique arrive par bouffées, quelquefois traversée par des cris de chacal ou par l'appel du veilleur. A l'aube seulement, les tam-tams s'arrêtent.

Dans la petite église blanche, toutes fenêtres ouvertes, la messe, dite par un curé à fort accent breton. Pendant le sermon, que troublent les cris des perruches, les sifflements des faucons, c'est un perpétuel froissement d'éventails qui ensuite restent sur les prie-Dieu jusqu'au dimanche prochain.

Église blanche, très simple, où l'on parle français, où des petits noirs s'agitent sur des bancs, tandis que, prosternées, des vieilles en *sari* gesticulent de grands signes de croix; où les bonnes sœurs tiennent l'harmonium, où les petites pensionnaires chantent de leurs jolies voix fraîches des choses banales qui, après le continuel charivari de musettes et de tamtams, me paraissent délicieuses, évoquent en moi des chefs-d'œuvre d'harmonie et de grâce.

Après-midi tranquille et presque fraîche, en visite chez le résident, qui me raconte l'Inde de Dupleix, la gloire éteinte, la pauvre vieille forteresse de Chandernagor, imprenable, démolie par la force des traités... Et pendant notre promenade par la ville, entre ces jardins qui paraissent des parcs du grand siècle, tout le passé a l'air de renaître dans ce coin de terre oublié. A chaque instant, dans le silence, dans le crépuscule mauve, il me semble voir, au long des allées fleuries, sous les grands phénix, des ombres de marquises poudrées, en robes à grands falbalas, des chevaliers de Saint-Louis très galants; et de loin arrive un son de clavecin, une mélodie simple qui flotte doucement dans l'air imprégné de souvenirs.

*
* *

Darjeeling.

Après Siliguri, où l'on quitte la grande ligne, un petit chemin de fer joujou, qui va lentement, secoue son monde à travers des plantations de thé et des bois d'arbres géants, à l'ombre desquels des fougères arborescentes s'épanouissent au-dessus des ruisseaux. Auprès des sources, attachées aux buissons et aux bambous, des prières écrites sur des rubans de papier de riz flottent au vent et se mêlent aux rhododendrons, aux funkies en fleurs, taches de clarté, vibrant dans la forêt des grands cèdres, des sycomores et des palmiers som-

bres. Sur les hautes branches se balancent des orchidées pareilles à des oiseaux, et entre les buissons courent des fils vert clair, fleuris d'étoiles blanches, embrouillés en écheveaux multiples, accrochés à toutes les épines. La végétation des banians, des phénix, des plantes tropicales, se mêle peu à peu aux chênes, aux buis, aux platanes, puis disparaît à mesure que nous montons, et sous les grands sapins noirs voici maintenant des buissons, des mousses et des fleurs d'Europe.

Plus haut, la montagne est rayée de cultures vertes et rousses qui semblent au loin du velours à côtes : — les plantations de thé ; —l'horizon s'agrandit ; à perte de vue jusqu'aux rochers couverts de neige, tout est labouré de ces rayures.

Sur Darjeeling, station climatérique moderne et fashionable, toute en villas, la plupart à toits de tôle gaufrée, un opaque brouillard blanc qui barre l'horizon à quelques milles devant nous. Et, dans l'inconsistance de cette ouate, — reflet, mirage, illusion, — luit à une hauteur d'irréel un éclat plus clair, une vapeur bleue, qui pourrait être une cime...

Au coucher du soleil, une première épaisseur de brume se dissipe, découvre à des lieues et des lieues une chaîne de montagnes, mais encore sans neige, aux faîtes de roches grises, sur lesquelles l'or et la pourpre chantent en violets, bleuis par la lune. Et la vapeur descend, dévoile à nos pieds un gouffre où des lumières de planteurs de thé scintillent dans la nuit.

Dans le village endormi, une cloche et des tam-tams sonnent longtemps pour annoncer la Noël thibétaine... Et le paradis de Brahma reste invisible, mystérieux dans le ciel clair tout cloué d'étoiles.

Si loin, si haut dans l'horizon, ce matin, je vois un point rose, d'un éclatant rose brique ; puis, avec le jour qui paraît, le point rose s'agrandit, descend, pâlit, devient blanc, et l'Himalaya se dévoile en aveuglante splendeur de neige et de lumière.

Le Kantchindjinga, à des distances infinies, dans l'air pur, semble tout près de nous, et autour du géant d'autres monstres de neige crèvent leur voile de nuages, nous encerclent d'une chaînea ux cimes d'une éclatante blancheur, perdues

dans le ciel, presque tout de suite effacées derrière la brume qui monte des gouffres, s'épaissit, puis s'immobilise en masse compacte au-dessus des pics disparus, couvre les premières montagnes proches de nous, enveloppe Darjeeling d'un brouillard opaque...

Autour d'une pagode à toit de tôle achevé par des boules de cuivre, une foule assise sur des gradins de terre, puis cramponnée à la montagne qui s'élève presque à pic, regarde et crie. Près du temple, sur des mâts de bambou, de longues bannières blanches balancent des prières imprimées.

Sous une tonnelle en branches de sapin, un lama siège dans un fauteuil. En robe jaune, en chapeau d'or que surmonte une boule de corail, avec un masque de chat que termine une longue barbiche blanche, il tourne sa machine à prier, d'un mouvement égal et mou d'abruti. A ses côtés, deux femmes à grandes tiares de fleurs multicolores, en lourds tabliers de drap sombre et jupes de satin rose tendre, l'éventent.

Avec des masques sur la figure, quatre femmes et deux hommes, dont l'un porte une pelisse de satin rouge bordée de panthère, et l'autre, par-dessus son costume, une ignoble chemise salie exprès, dansent une ronde autour du prêtre, puis s'arrêtent pour tourner sur eux-mêmes très vite. Et, gracieusement, les jupes des femmes flottent en plis lourds et souples sur les dessous de satin clair brodé d'or et d'argent. L'une des danseuses, qui ne se contente pas, comme toutes les Mongoles, de se mettre en guise de fard une plaque de sang de porc noirci sur le nez et les joues, ôte son masque et montre sa figure entièrement barbouillée de noir. Avec l'homme à la chemise sale, elle fait une foule de pitreries très goûtées des spectateurs et finit, dans un tonnerre d'applaudissements, par s'asseoir sur les genoux du lama dont elle caresse la barbiche...

Des cymbales et des tam-tams pour orchestre, et, à tout instant, des cris aigres et de stridents éclats de rire des spectatrices.

Pendant les repos, les danseuses, pour s'amuser, chantent une gamme, toujours la même, partie d'une note aiguë

aboutissant à la note la plus grave de la voix; — note que l'on répète quatre fois et qui détermine le rythme des pieds frappés en mesure.

Dans la montagne, toute l'après-midi, les cymbales, les cris me poursuivent; et je revois ces fourmis dansantes, et le lama, avec la lueur de son chapeau, tournant sa machine sous son abri de branches et de prières balancées au vent...

Le soir seulement, tout cela se disloque, rentre à Darjeeling, les femmes pauvres à pied, toutes un peu ivres, dansant la gamme descendante, quelquefois finie dans le fossé; les riches en robes de satin sombre à larges manches, sur la tête un bourrelet de bois rouge cloué de grosses perles en verroterie. Elles sont à califourchon sur de drôles de petits chevaux, presque tous isabelle, qui trottent l'amble.

Les maris, très attentifs, escortent, ramassent ces dames dont quelques-unes manifestent bruyamment leur ébriété... Les moins fortunées ont un mari, quelquefois deux, mais les riches traînent à leur suite jusqu'à six époux, serviteurs empressés qu'elles malmènent.

A quatre heures du matin, précédé d'un guide mongol à large figure jaune impassible, et monté moi-même sur un endiablé petit cheval café au lait, je pars pour Tiger-Hill.

Au-dessus de nous, un brouillard intense reste immobile, nous emmure d'une buée humide, atrocement froide. Deux heures de marche dans l'obscurité; nous arrivons.

Tout d'un coup, comme un rideau qu'on baisse, la brume tombe, le ciel apparaît, puis le terrain à nos pieds s'éclaire de la lueur des étoiles. Des vestiges de temples se distinguent parmi les herbes, fondations de salles grandioses, et, seules debout, les cheminées de briques où l'on brûlait des prières écrites sur du papier de riz.

Au loin, dans l'air transparent, au-dessus d'une masse compacte de nuages, d'une couleur morte d'ouate salie, un point se colore en mauve, — la forme et la nuance d'un cyclamen, — puis devient rose, rose brique, d'or chaud qui pâlit en argent et, sur le ciel bleu pur, reste d'une blancheur immaculée. C'est le Gaourisankar, le mont Mérou, la cime du monde, inconcevablement immense, malgré qu'il soit perdu dans le

lointain, et que nous-mêmes le voyions d'une colline de 3000 mètres...

Et après lui toute une chaîne de pics mauves, roses, puis blancs, se découvrent dans l'air merveilleusement limpide. Le soleil se lève au-dessous de nous ; dans une vibration de chaleur, les montagnes semblent se rapprocher, et, presque tout de suite, des vapeurs montent vers le Gaourisankar : — « Des *apsaras* qui tissent des voiles impénétrables, pour que les mortels ne puissent pas trop longtemps contempler le trône des dieux », me dit mon saïs prosterné depuis l'apparition du colosse de neige, les mains jointes vers le paradis d'Indra.

Encore un moment, le glacier sublime reste visible à travers les gazes claires, puis, au-dessus de l'Himalaya, un nuage se forme, descend sur les autres montagnes, et cache insensiblement la chaîne entière.

Vers midi, la chaîne du Kantchindjinga se dégage encore une fois des brumes. Tantôt blanche, avec sur les neiges une poudre d'or rose, violette dans les ombres; tantôt, sous la course des nuages, chatoyante de tous les tons de l'acier, du cuivre, des perles et du soleil. Puis, après l'ardeur du couchant, qui paraît de pourpre et de braise, et le flamboiement du feu sur la masse des glaciers, tout se mue en bleu de mystère, sous la grande clarté pure de la lune...

A la gare, des milliers de gens sont venus reconduire un grand mollah, qui porte le turban vert des pèlerins de la Mecque et des vêtements de soie jaune. Et déjà nous sommes loin de Darjeeling : des fidèles courent encore auprès du wagon pour baiser sa main sur laquelle brille un énorme diamant taillé en pointe. Et tout le long de la voie, alors que le train, à la descente, prend une allure trop vive pour qu'on puisse l'approcher, des musulmans s'inclinent et se prosternent sur la route, crient au mollah des souhaits de bon voyage.

Aux haltes, on déroule un petit tapis : le prêtre se déchausse et prie, hâté dans ses dernières génuflexions par le sifflet de la locomotive.

Le soir, on allume sur la machine une haute gerbe de

feu qui éclaire les troncs lisses des flamboyants pareils à des piliers de cathédrale, les sources miroitantes entourées de rubans aux prières, les buissons fleuris de véroniques hautes comme des arbres, les jets de bambous et de fougères, puis s'arrête sur les lianes retombantes, les fourrés impénétrables qui protègent de leur réseau le silence de la forêt endormie.

*
* *

Bénarès.

Des palais de pierre jaune, reflétés en or dans le Gange lumineux, apparaissent, des coupoles vibrent en rayons étincelants sur la clarté du ciel, puis la ville sainte s'efface. Nous ne voyons plus qu'un faubourg de masures, la gare banale, encombrée par un pèlerinage birman, — bouddhistes venus, on ne sait pourquoi, aux grands temples hindous ; — bonzes jaunes, *pungees* blanches trimballant des paquets qui s'ouvrent et d'où tombent les objets les plus disparates, ramassés, remis dans les emballages, retombés de nouveau. Foule criarde qui s'agite éperdue, s'interpelle d'un bout de la gare à l'autre, puis, moutonnière, en file, s'en va le long du chemin poussiéreux, finit par se perdre dans un carrefour du petit bazar.

Par des rues étroites, à larges dalles étagées en marches irrégulières et basses, les cinq mille temples de Bénarès alternent avec des maisons fleuries de sculptures.

Sur les pierres d'ocre des palais et des temples, un enduit violet-rouge que la pluie et le soleil ont terni en rose de chair pâle, prend des tons de rubis et de couchant dans la lumière opalisée par le voisinage du fleuve ; lumière de repos douce et tendre, qui semble provenir des objets eux-mêmes, enveloppe tout d'un poudroiement de clarté.

Serré entre des maisons qui le dominent et l'écrasent, Besesher Nath dresse son dôme recouvert de feuilles d'or ciselé. Sous la coupole splendide, le temple tout petit reste fermé aux infidèles. Des mains pieuses ont tressé au-dessus de la porte des chaînes de jasmin et de roses, qui mettent seules une clarté sur la pierre très vieille, salie de larges taches d'huile.

Sous une colonnade légèrement peinte en couleurs fanées,

soutenant un lourd toit de pierre aux sculptures multiples, un taureau de marbre est tourné vers le puits que Vichnou, descendu sur terre, a touché de son pied. Deux fakirs, dans un coin, regardent la dalle sainte. Dans l'immobilité absolue de leurs corps rigides, ils n'ont plus l'air de ce monde, sont pareils à des statues de divinités, mais leurs yeux vivent ardemment.

Plus loin, les écuries du temple, entourées d'une galerie de colonnes peintes et sculptées. Des femmes, en *saris* éclatants, soignent un taureau, et de toutes petites vaches zébus, leur donnent à manger les fleurs des offrandes répandues sur la mosaïque de la cour.

Du haut d'un observatoire, où des télescopes hors d'usage continuent à se rouiller sur les plates-formes vides, un escalier monte droit vers le ciel ; et là, c'est l'éblouissement de Bénarès apparue entière. La grande ville de pierres jaunes étalant les coupoles de ses temples parmi les palais, le long du Gange qui lentement roule ses eaux d'un vert laiteux, sous le ciel de perle, presque blanc. Puis, au loin, la plaine d'herbe fraîche, couleur d'émeraude, perdue à l'horizon qui vibre de chaleur. Tout s'enveloppe dans un halo, moins qu'un brouillard irisé : — les fumées qui montent au-dessus des bûchers hindous...

Un des gardiens de cette tour, à l'ombre d'une colonnade, fait de la peinture bizarre. Sur l'eau d'un baquet, il jette une poussière de couleur qu'il cerne d'un trait noir ; il masse les grains avec une barbe de plume, les ôte ou les remet par quantités infinitésimales. Cela représente Siva et Parvati, vêtus de bleu et de violet sur un fond crûment rouge. Puis, lorsque ses images sont finies, il agite le baquet, donne un mouvement de révérences à ses bonshommes, s'éloigne pour contempler l'effet d'ensemble, et, très content, brouille tout pour recommencer les mêmes figures avec la même attention méticuleuse.

En jonque lourde, massive, à proue faite d'une tête de serpent relevée, la gueule ouverte, nous passons devant la ville sainte, sur le Gange pailleté de rose et de bleu. Des

palais, puis encore des palais aux murailles épaisses, dont les tours ont l'air de contreforts, s'alignent en blocs immenses à perte de vue. Dans la maçonnerie pleine, des fenêtres et des balcons sont ménagés seulement à hauteur de troisième étage, Au-dessus des demeures de rajahs, les coupoles des temples se dressent vers le ciel, entre de grands arbres qui étendent leur ombre sur les pierres rousses.

Au bas des palais, des marches descendant vers le fleuve sont encombrées de larges ombrelles d'osier brillant au soleil comme des disques d'or. Là dessous, des brahmanes, après leur bain, disent le chapelet; leurs mains, de temps en temps, touchent l'eau sainte, pour mouiller les yeux, le front, les lèvres.

L'un des grands édifices, entraîné par le terrain de la berge, a plongé dans le fleuve. Intact, il continue sa splendeur sous les eaux. Ses terrasses aux tourelles délicates forment une partie du quai envahi par la foule des baigneurs qui, des petits pots de cuivre brillant à la main, s'arrosent à grands gestes, secouent les *sarangs*, les *langoutis* blancs, pour les mettre à sécher sur les gradins de pierre.

Entre les grands parasols, dans des milliers de petites pagodes, — quatre colonnes soutenant un toit, — des lingams et des Vichnous couronnés de fleurs reçoivent les offrandes et les prières.

Au fil de l'eau passent des guirlandes de jasmin et d'œillets, des flottilles de pétales roses et mauves; et dans les petites anses de sable, le long des pierres du quai, des fleurs encore forment une bordure tendre et claire.

Sur un cadavre d'enfant qui flotte au milieu du Gange, un oiseau de proie est posé, arrache des lambeaux de chair...

Au-dessus des larges gradins, des escaliers plus petits s'enfoncent sous des arcs et des voûtes, zigzaguent vers des ruelles étroites, et font dans la masse claire, comme baignée d'or, des palais et des rives, un trou d'ombre lointaine.

En haut de la berge, une immense statue de Vichnou, étendue tout de son long, peinturlurée d'ocre, la figure enduite de blanc et de rouge violent. Tous les ans, les pluies emportent l'idole de simple boue séchée; et tous les ans, avec pompe, on la reconstruit dans sa même nudité indécente. Sur l'autre rive,

parmi l'herbe très haute, d'un vert tendre, une longue théorie de femmes s'avance, faisant briller des bijoux et des petits pots de cuivre au soleil. Dans de grandes jonques à deux étages, elles traversent le fleuve, viennent aux temples faire leurs ablutions pieuses avant de porter des offrandes de fleurs et de sucreries aux idoles.

De loin, des sons de tam-tam et de musette approchent : au sommet d'un escalier débouchent les musiciens, suivis par des hommes en costume de fête, dont l'un descend vers le fleuve, s'y trempe les mains, fait une courte prière, puis remonte sur les gradins où viennent d'arriver des femmes. L'une d'elles, en *sarang* vert et *sari* violet, tient dans ses bras un tout petit enveloppé d'une robe rouge brodée d'or. L'enfant a aujourd'hui six mois. Ce soir, il fera son premier repas de riz ; pour la première fois, ses yeux voient le Gange, vers lequel son père le tient tourné.

Puis, en musique de nouveau, lentement, le cortège monte les marches, disparaît sous une voûte obscure.

Deux minuscules temples de cuivre clair, pareil à de l'or, marquent, dans le bazar, le commencement et la fin de la rue des batteurs de cuivre : là, toutes les boutiques retentissent de petits marteaux qui frappent le métal, travaillé en plateaux, en gobelets, en mille objets pour le culte et pour le ménage. Des ouvriers de quatre ans, arrière-petits-fils de batteurs de cuivre, s'exercent déjà, cisellent librement dans la matière dure, gravent des ornements sur de petites tasses ou des pots à formes consacrées. C'est le seul quartier où l'on sente le souci du touriste : les boutiques y sont installées avec un luxe de chaises, d'étalage, d'enseignes, imprévu dans cette ville calme et indolente, qui vit de ses temples et de son fleuve sacré.

Plus loin, une grande place encombrée de fleurs, jasmins et amaryllis en guirlandes, roses effeuillées, que les fidèles achètent pour en embellir le Gange...

De toutes petites échoppes, où l'on vend des bibelots en bois peint, rouge et vert cru, et, au bas de maisons garnies de portiques et de colonnades frêles, dans un quartier de silence, d'ombre et de fraîcheur, les marchands de soies et de toiles.

Entouré d'arbres, un temple polychrome, dont les fresques représentent des danses ; au toit, en guise de corniches, des statuettes de femmes avec des instruments de musique. Et, comme nous arrivons près de la pagode, un orchestre installé devant l'idole mystérieuse du lieu éclate en bruit strident, — tam-tams, flûtes de cuivre, crotales et tambours qui font rage.

Le long de masures et de palais, dont les jardins ont pour murs de fins treillis de pierre, enfin par des champs de verdure fraîche où s'épanouissent des fleurs, à l'ombre de hauts banians et de palmiers *taras*, nous allons au temple des singes.

Au bout d'un petit village, le temple, — dédié à Dourga, la déesse farouche et sanguinaire, — est tout enduit d'une peinture rousse, qui vibre au soleil d'un éclat insoutenable. Au fond du sanctuaire sombre, une image noire de la divinité à cheval sur un lion. Autour d'elle, un rayonnement de fleurs de tous les jaunes, entremêlées de quelques fils d'or. Dans la cour, sur les sculptures et le toit, partout, des singes se poursuivent, se battent, puis foncent sur les grains de maïs qu'on leur jette, et harcèlent de pauvres chiens galeux réfugiés dans l'enceinte du temple et que les fidèles nourrissent avec dévotion.

Une guenon malade, battue par tous les singes, crie de faim, tout en haut d'un portique. Longtemps je l'appelle, en lui montrant du maïs. Enfin, avec d'infinies précautions, des regards dans tous les coins, elle se décide à descendre, arrive auprès de moi, puis, après deux ou trois feintes, frappe de son poing fermé un coup sur le plateau, fait voler tous les grains par terre et se sauve éperdue, rejointe là-haut, pour une bonne volée, par toute la bande de malfaisants.

D'autres singes entrent dans le temple, arrachent des fleurs pendant que le brahmane gardien a le dos tourné ; quand je pars, ils sont occupés à promener une écuelle de terre qu'ils ont prise un mendiant et qui finit en miettes.

Devant le Dourga Khound, le temple des singes, autour d'un piquet auquel on attache la victime, de la poussière rouge marque la place où tous les jours coule le sang de la chèvre sacrifiée à la déesse.

Dans un jardin fleuri de larges roses et de lys, demeure un vieux fakir qui a fait vœu de vivre tout nu et ne met un pagne que les jours de *ladies*. Il est vénéré de tous, même d'Abibulla, mon domestique musulman, qui se prosterne devant lui, touche les pieds du saint homme, puis se touche le front. Des pèlerins enguirlandés de colliers de fleurs entourent le brahmane, qui vient vers moi, me prend par la main, puis m'emmène à l'ombre d'un kiosque pour me montrer un gros livre écrit par lui, où il a noté les extases et les joies de sa vie d'abstinence et de prières.

Le front est superbe et très haut, le regard profond : de bons yeux purs, riant dans la figure plissée en mille rides. Un calme, une foi infinie se dégage de cet homme simple et heureux, tout nu parmi les fleurs.

Au bout du jardin, dans un petit temple, se trouve la statue de l'ascète assis à terre dans sa pose favorite, parmi des brimborions extravagants et des photographies de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne...

Lorsque je m'en vais, le fakir me rappelle, me demande si je penserai encore à lui, un peu, quelquefois, et me donne une des merveilleuses roses jaunes qui étoilent le mur du petit temple.

De grand matin, après le demi-jour des ruelles, tout d'un coup apparaît en éclat intense le soleil levant, reflété en or dans le Gange lumineux, étincelant de nacre ardente.

Des gens se hâtent vers les gradins des berges. A la main, les hommes portent des plateaux chargés de fleurs et de riz, et les femmes des petits pots de cuivre clair où trempent des bouquets de jasmin et de roses, qui s'en iront vers les dieux au fil de l'eau sainte.

Déjà les marches du fleuve sont encombrées de fidèles qui attendaient le lever de Sourya, le dieu de lumière, afin de commencer leurs ablutions pieuses. Et, dans un grand vacarme de cris et d'appels, de rires et de disputes, tout ce monde s'agite sous l'œil bienveillant des brahmanes impassibles à l'ombre de leurs parasols d'osier, marmottant des prières, les mains tendues pour les aumônes et les offrandes.

Auprès du Gange, dans le bassin sacré où Vichnou se

baigne quand il descend sur terre, une vieille plonge, répand sur son dos l'eau croupie, verte, que d'autres bonnes femmes, trop infirmes pour se baigner dans l'étang, se contentent de boire pieusement après s'être passé de main en main une noix de coco qui leur sert de gobelet. Dans un coin du réservoir, un adorable bouquet de lys mauves et blancs flotte, met une tache de fraîcheur et de clarté sur l'eau saumâtre, ignoble.

Au Mâumênka Ghat, la rive des bûchers, on apporte le premier cadavre, un corps de jeune fille, enveloppé de mousseline blanche, la civière de bambou toute couverte de guirandes de soucis ; sur les fleurs et le drap, de larges taches d'une poudre rouge sombre. Les porteurs s'arrêtent au bord de l'eau, trempent la morte dans le Gange, où ils la laissent pendant que les parents prient.

Plus loin, un vieux habille d'un suaire une pauvresse toute nue, et l'attache sur deux longs bâtons pour la plonger dans le fleuve. Aidé d'un autre sudra, il pose le cadavre sur un maigre bûcher qu'il surélève par-dessus la morte, ensuite il va chercher de la braise au feu saint que des brahmanes entretiennent perpétuellement sur une plate-forme de pierre dominant le Gange. Au bout d'une gerbe de paille il rapporte le petit charbon ardent, fait cinq fois le tour des bûches qui recouvrent complètement le suaire, en psalmodiant une incantation, secoue un peu les brindilles qui s'enflamment et les met sous le bois. Lentement, de minces langues de feu montent dans une épaisse spirale de vapeur blanche, s'éteignent, reparaissent de nouveau. Et tout d'un coup le bûcher s'embrase entier, fait grésiller les chairs avec une odeur infecte.

Sur un échafaudage très haut, fait de sarments et de branches sèches, on pose la jeune fille. Son père va chercher la braise au feu sacré, puis, avec le même cérémonial de prières, incendie le bois qui s'éclaire en lumière d'or, emplit l'air d'un parfum de santal et d'encens. Longtemps la flamme monte pure vers le ciel, avant que la fumée bleue, l'odeur atroce viennent se mêler à celles de la pauvresse dont les membres, sous l'action du feu, s'étirent, s'allongent démesurément. Au bout d'un bras sorti des flammes, se crispe

la main, d'un jaune d'ambre, et les doigts semblent vouloir étreindre quelque chose, s'agitent dans le vide; et tout disparaît dans un écroulement de braise. Au-dessous de la tête qui vient d'éclater avec un bruit sourd, le bois s'effondre, et le cadavre n'est plus qu'un amas de cendres chaudes autour desquelles les gardiens des bûchers ramènent les tisons qui ont roulé au bas de la pente.

A la place de la vieille, dont on vient de jeter les os calcinés et la poussière au Gange, tandis que son mari, toujours impassible, regardait flotter un peu, puis se perdre dans le remous ce qui avait été le corps de sa compagne, — on entrecroise quelques bûches minces, et l'on y pose un cadavre aussi maigre qu'un spectre : il attendait depuis hier, en haut de la berge, son tour d'indigent, brûlé aux frais de la municipalité.

La tête seule est voilée d'une loque sordide, et des mouches forment une cuirasse mouvante sur la peau sombre, que le bec des milans et des faucons a déjà entaillée par places. On jette du pétrole sur ce paria de la mort : en même temps que le bois, le corps s'enflamme d'une lueur verte et mauve, puis s'enveloppe d'une fumée rousse, sous laquelle les chairs crépitent.

En longue file, sans cesse, des convois arrivent, apportent des cadavres de bienheureux : quelques-uns ont fait des centaines de lieues pour que, de leurs cendres brûlées sur le Mâumênka, l'âme s'élève directement vers le paradis.

Un dôme de fumée, au-dessus des feux, voile le soleil dans l'air immobile. Les parents des morts, assis sur leurs talons, contemplent les flammes d'un air presque indifférent ; personne ne pleure, et des conversations à haute voix s'engagent, couvrent le bruit des baigneurs qui remuent l'eau chariant les cendres...

Le père de la jeune fille aux guirlandes de fleurs sème au vent le corps réduit à rien, à quelques miettes d'os et de cendres, puis les servants du Mâumênka noient dans le fleuve les quelques tisons qui fument encore... Et la famille, les amis, en cortège, remontent lentement les degrés de pierre jaune, se perdent sous le portique qui mène à la ville...

Sur le bûcher municipal, les brûleurs jettent de l'eau et,

avec leurs longs bambous, poussent dans le Gange un amas de chair recroquevillée, qui a l'aspect d'une monstrueuse grenouille noire, avec, en haut du crâne, une place parfaitement blanche. De leurs bâtons ils chassent cela dans le fleuve, mais bientôt la chose remonte, flotte à la dérive, suivie d'une nuée d'oiseaux de proie qui arrachent des lambeaux de chair grillée, se les disputent dans l'air, — tandis que des crocodiles nagent sous le cadavre, l'attirent au fond, de leurs énormes mâchoires un instant aperçues à fleur d'eau.

Au-dessus du Mâumênka s'élèvent deux espèces de stèles : — un couple sculpté, s'étreignant parmi les flammes, qui remémore les temps où les bûchers consumaient les veuves avec l'époux...

Près d'une échoppe où je marchande de vieux bronzes, dans une boutique large ouverte, assis seul parmi les vases et les plateaux de métal qui brillent comme de l'or, un gamin de quatre ans, pour costume une jaquette de soie verte bordée de velours bleu cousu de fils d'argent, un collier de perles, une culotte bleue brodée d'or — et du kohl aux yeux. — Sur une ardoise il trace nettement des lignes, puis écrit au-dessous ses lettres indiennes jolies comme des ornements, et il épelle sa leçon : « *Pa pa pa, pi pi pi, paï paï paï, pom pom pom...* » Et, comme je le regarde, il s'égaye, éclate d'un bon rire de bébé très heureux; après quoi, il reprend gravement sa besogne.

Devant nous, sous un portique, un homme se déshabille, jette son *sarang* et son *dhouti*, ne garde que son mince pagne. Il porte à bout de bras un énorme pot de cuivre plein d'eau. Puis, avec ses dents, il enlève de terre le vase, se redresse debout, et, sans s'aider des mains, la tête renversée, il s'inonde, prend une douche qui rejaillit sur les dalles, éclabousse les spectateurs du premier rang. Après un joli boniment coupé de rires, débité très vite, il fixe son *dhouti* autour du vase, rempli à nouveau, et en attache le bout à une mèche de ses longs cheveux. Dans un mouvement toujours plus vif, il fait tourner la lourde chose, qui semble lui arracher la tête, la disloque, avec des bruits d'os rompus.

Enfin il cesse, et, tout de suite rhabillé, nous rejoint, son pot sous le bras, nous offre de recommencer...

Au bord du Gange, une vieille, après force salamalecs, génuflexions et bras tendus vers les divinités du ciel, lance de tout petits papiers enveloppés de boules de pâte : — prières à Rama que le fleuve saint va porter au dieu.

Non loin d'elle, une autre femme prie, lave des pots de cuivre, prie encore, fait prendre un bain à son nourrisson ; puis, accroupie sur une planche, elle prie longuement, les bras tendus vers l'eau bordée de fleurs, chariant des cadavres.

En aval du Mâumênka, des gens font leurs ablutions pieuses, et, tout près d'une chose informe, chairs grillées, noircies, tenant à des os jaunes, et dont un oiseau enlève des morceaux, un vieux puise dans sa main quelques gouttes et les boit...

Le soleil couchant embrase les pierres d'une transparence ardente ; tout en haut d'un des escaliers montant de la berge à la ville, contre une porte dont les clous étincellent, un mendiant sacré, en loques jaunes, tient un vase de cuivre incendié de reflets. Il se détache dans une gloire d'or, a l'air d'une idole. Longtemps, il reste immobile, puis disparaît derrière la porte aux clous de feu, tandis que tout se nuance en rose mauve, s'éteint en bleu profond.

De gros tam-tams, qui battent en notes basses des noires, des petits au son très sec, précipités en quadruples croches, et, sur cet accompagnement, les fioritures aiguës d'une flûte de cuivre. Les musiciens approchent très vite, précédés de deux grands chameaux de charge, si rares dans Bénarès aux rues étroites, dallées en gradins, où l'on ne rencontre que des piétons. Encore des chevaux de selle tenus à la main. Ensuite, un groupe nombreux d'hommes en habits de fête ; après un espace vide, un orchestre horriblement faux, puis un palanquin que recouvre un châle rouge tout brodé de perles et de palmes d'ors différents. Là dedans, on porte le marié de huit ans, vêtu de satin jaune pâle, une guirlande de soucis au cou, et, par-dessus son turban, un chapeau de jasmin dont les franges pendent tout autour de sa tête, voilent

un peu sa figure à peine distincte encore dans le jour presque éteint.

Petit mari de huit ans, très grave, assis, les jambes croisées, une grosse gerbe de fleurs à la main; en face de lui, ses deux tout petits frères en soie blanche et colliers de jasmin.

Le cortège va chez la mariée, qui doit avoir quatre ou cinq ans... Sur les époux, ce soir, le brahmane dira les prières; le mari restera chez les parents de sa femme. Demain l'épouse viendra passer une nuit sous le toit de son mari; et puis tous deux reprendront leurs occupations d'école ou de métier, ne se reverront, même plus peut-être, s'ils ne sont pas très voisins, jusqu'à ce que le garçon ait quinze ou seize ans et qu'on célèbre alors le mariage véritable, avec le même cérémonial, le même cortège d'amis et de présents et de musique, aux premières lueurs des étoiles...

Ce matin, la voiture du Maharajah de Bénarès vient me prendre. Nous allons au Gange. Là, pour le tout petit espace de sable à traverser de la route au bateau, attend un palanquin escorté d'un bonhomme qui m'abrite sous une haute ombrelle rouge frangée d'or. La barque, ombragée d'un dais de pourpre, a quatre rameurs rouges. L'eau de soie claire, très large, semble immobile, et tout au loin, dans un poudroiement très doux, Bénarès s'estompe en masse d'or que dominent les deux frêles minarets de la mosquée d'Aurangzeb.

Nous abordons à Ramnagar, palais de marbre, l'air d'une ville fortifiée, plongeant dans le fleuve ses murs massifs que couronnent des loggias, des kiosques légers, découpés en dentelles de pierre sur le ciel éclatant.

Le long des marches qui descendent vers le fleuve, une armée de serviteurs en rouge fait la haie; en haut de l'escalier, le prince me reçoit, en tunique jaune brochée d'argent, pantalons de soie de plusieurs violets fondus. Sur la tête, un turban très petit, endiamanté d'une aigrette qui jaillit d'un bouquet de fleurs.

Du grand salon de réception, aux murs de marbre blanc, aux épais tapis superposés, qui finit en loggia, la vue s'étend au

loin, sur la plaine verte, sur le fleuve lumineux, la ville sainte aux coupoles miroitantes... Et, comme apportés par la brise, des parfums montent, nous embaument, tandis que le rajah me parle des fêtes du printemps, des bateaux qui promènent la danse des bayadères sur le Gange constellé d'étoiles.

Au lieu de l'habituelle guirlande de fleurs, le prince me donne un collier de fils d'argent au bout duquel pend une médaille de soie verte et violette, toute brodée de paillettes d'or. A travers une série de parcs, nous allons voir Sumer-Mandir, un temple tout en carrés de sculptures qui retracent les scènes du Ramayana. Sur le toit, hérissé de pierres en pointe, des milliers de pigeons bleus dorment au soleil, adoucissent d'un chatoiement azuré la masse crûment jaune de la pierre.

Parfois, en été, le prince vient ici voir lever les étoiles et faire ses dévotions.

Tout là-bas, l'enchantement de Bénarès la sainte, aux tons d'ambre et de miel, se transforme en mirage si lointain, si transparent, que l'on s'attend à le voir s'évaporer dans l'air déjà surchauffé, vibrant au soleil.

Un jardin aux allées menues, toutes droites, bordées de capucines, de reines-marguerites et de géraniums, entoure le palais, tandis que les haies de jasmin, de roses et de bougainvilliers s'échevellent librement sous les ombrages des grands tamarins et des banians.

Au-dessus d'un massif d'orangers en fleurs, des papillons volettent, blancs, à dessins noirs, le dessus des ailes cloisonné, jaune et rose de Chine tendre.

Pour rentrer, nous passons par un village, amas de maisons basses, groupées autour d'un puits. Devant un petit temple, un fakir nu, ses cheveux lisses et noirs roussis au bout, enroulés en turban, deux fois, au-dessus de sa tête, se grille au soleil et chante une sorte de rythme sans air, rapide, pendant que deux tout petits, cachés sous une grande feuille de latanier, le regardent en suçant leur pouce...

Sur les berges, les larges escaliers, dans les ruelles de Bénarès, partout aujourd'hui on saupoudre les idoles d'une

poudre rouge pour fêter le « mois du sang »; deux bons-hommes qui venaient de faire leurs dévotions, gravement, devant une Kali grimaçante, arrosent de leur fard les loques d'un pauvre: il s'en va furieux tandis qu'ils se tordent...

Le soleil se couche dans de la braise de pourpre ardente, qui sur l'eau se mue en cuivre chaud, strié de mauve; puis le ciel se fait d'or, pâlit en citron, et, dans la brume qui du fleuve monte et s'étend sur la plaine, s'unifie en obscurité pâle, sans couleur.

A travers la brume, une partie de l'horizon se chauffe, la lune émerge en disque rouge; et sur le ciel d'or vert elle semble d'or pâle, et chatoie sur le Gange immobile, pailleté de diamants au saut des poissons ou à l'effleurement de grands oiseaux clairs qui volent silencieux... Puis l'or s'éteint, la lune devient d'acier sur le ciel intensément bleue, sur l'eau d'un ton froid de métal trempé...

A l'observatoire, où les gardes couchés sur des lits de sangle dorment en plein air, je monte tout en haut du petit escalier sans rampe, pour regarder, au bout d'une barre de fer levée vers elle, l'étoile du Nord, saphir clair en des profondeurs de velours bleu.

Dans les ruelles, entre les maisons fantômes, bleuies à la lune, entre les carrefours éclairés par la lueur chaude de quelques lampes enveloppées de papier rouge, des coins d'ombre épaisse, où l'on distingue vaguement des vaches et des chèvres couchées.

Près d'un temple, des tam-tams, des cloches mettent la vie de leur tapage dans le silence d'alentour. Les fidèles glissent sans bruit de leurs pieds nus sur les dalles, des fleurs à la main, entrent dans le sanctuaire au fond duquel brillent des bougies.

Plus loin, dans un tout petit sanctuaire, un jeune brahmane surhumainement beau, vêtu de blanc, lit un livre saint à deux femmes. A eux trois ils emplissent tout l'édifice, dont la porte est à moitié voilée, comme d'un rideau, par des guirlandes de fleurs.

Assises devant le temple, obstruant la rue, une vingtaine de femmes parfumées de santal et de citron écoutent le texte

que le prêtre psalmodie clairement, le doigt suivant les lignes imprimées.

Dans la rue aux bayadères, des femmes à toutes les fenêtres, les jolies très éclairées, les autres dans un savant demi-jour. De partout arrivent des sons de musette et de tambourin, et parfois le chant guttural et savamment chevroté de quelque danseuse.

Surtout des jeunes gens, des enfants, presque tous vêtus de blanc, passent et repassent devant les fenêtres éclairées, tandis qu'au bout du carrefour on illumine, en ce mois de ramadan, la mosquée d'où sortent des fidèles.

Sur le Gange, en bateau, la dernière fois.

Les temples, les palais, qui se reflètent dans l'eau pure, semblent de loin des forteresses, dont les petites fenêtres, tout en haut, sont les meurtrières. Les grands escaliers vides, les parasols brillant à la lune, la berge des bûchers avec deux ou trois lueurs de feux qui s'éteignent, entourés de formes accroupies, tout cela passe derrière le léger voile de brume qui se joue au-dessus du fleuve; et sur le palais du rajah de Nagpur, la couleur rouge, dégradée, pâlie, puis vers le bas effacée par les eaux, laissant la pierre nue, a l'air d'une draperie de gaze tendue le long de la muraille. Cependant plane un bienfaisant silence, bercé d'un chant de flûte lointain, étouffé...

Un kchatryia, un très vieux à belle tête blanche, m'a vu hier avec le collier de fils d'argent que le rajah de Bénarès m'a donné. Persuadé que moi aussi, je suis un rajah, — un rajah d'Europe, — il me persécute pour que je lui donne un titre. Il voudrait être *Ray Bahadur*... Et longtemps il reste dans ma chambre, après m'avoir suivi déjà une partie de la matinée à travers le bazar. Pour m'en débarrasser, je l'appelle comme il veut, mais cela ne suffit pas encore : il faut que je lui mette la chose sur un papier. Enfin, c'est écrit, et, tout heureux, il montre son parchemin à des amis qui l'attendaient dans le jardin, et, très grave, imbu de sa nouvelle dignité, à pas lents, il disparaît sur la route.

A la gare, des pèlerins toujours affolés, criant, courant après leurs paquets perdus ; et de leur foule un groupe se dégage, précédé d'un homme nu-tête qui sonne une grosse cloche, à grands gestes de bras en l'air. En chantant, le cortège défile, se perd dans les petites rues...

Du pont qui traverse le Gange, encore une fois apparaît la ville sainte, les grands parasols d'or, les baigneurs encombrant les escaliers de pierre jaune... Et lorsque tout s'efface, Abibulla prononce :

— Si l'Inde avait trois Bénarès, on ne pourrait plus jamais la quitter.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

LA QUESTION DES OCTROIS

C'est à l'abolition des octrois qu'a été consacrée, en 1893, une des dernières séances de la cinquième législature républicaine. Avant de retourner devant leurs juges, les députés avaient voulu témoigner du souci qu'ils avaient de réformer un des vices les plus impopulaires de notre régime fiscal : ils avaient décidé que les communes auraient « le droit de remplacer leurs octrois par des taxes directes ».

A la vérité, cette formule vague n'augmentait en rien la liberté d'action des communes. Nulle part et jamais les villes n'avaient eu l'obligation de s'entourer de barrières ; partout et toujours celles qui avaient créé des octrois avaient gardé la faculté de les supprimer. Il est vrai qu'elles n'usaient pas de cette faculté, — apparemment parce qu'elles l'ignoraient, pensaient peut-être les députés. — Voter un texte pour la leur rappeler était peu conforme aux usages parlementaires : on ne fait pas des lois pour rappeler aux gens qu'ils ont tel ou tel droit. On fit donc comme si le droit n'avait pas existé dans le passé, et l'on proclama qu'il existerait pour l'avenir.

Est-il besoin de dire que les villes mieux informées ne supprimèrent rien du tout ? Les « suppressionnistes » se mirent à crier plus fort que jamais que, si les communes ne supprimaient pas leurs octrois, ce n'était pas faute d'en avoir

le droit, mais bien parce qu'on ne leur en fournissait pas le moyen. Malheureusement, on attendit quatre ans pour écouter leurs doléances, et l'on ne songea à mieux faire qu'alors que le temps manquait pour discuter sur l'opportunité de la réforme et sur la meilleure manière de la réaliser.

Il fallait trouver, cependant! Cette fois, en effet, ce n'était plus seulement ceux de Paris et de Lyon qui se montraient exigeants; c'étaient surtout ceux de Narbonne et de Montpellier. Le Midi s'était levé, et il invoquait, d'une voix si impérieuse, un argument si convaincant — la *mévente* des vins — que personne n'eut le courage de lui tenir tête. Ceux-là mêmes qui jugeaient plus sage d'attendre qu'on eût le temps de réfléchir tinrent à proclamer la légitimité des réclamations du Midi. Et il advint ainsi qu'on manifesta de nouveau, deux jours avant la clôture de la session, comme avait manifesté la Chambre précédente. Cette fois, malheureusement, la manifestation fut moins anodine : elle ne consistait plus à permettre de supprimer quelque chose qu'on n'avait jamais été contraint de garder; on enjoignait aux communes de réduire leurs droits d'octroi, sans leur fournir le moyen d'y substituer de meilleurs impôts. Tel fut le résultat de la loi du 29 décembre 1897.

Cette loi, aujourd'hui la base nécessaire de toute discussion sur la suppression de l'octroi, n'a qu'une portée restreinte. Elle ne s'applique qu'à peu de taxes et ne s'impose qu'à peu de villes. Elle réduit les seuls droits sur les vins à un tarif maximum nouveau; les seules villes qu'elle mette dans l'embarras sont celles dont les droits sur les vins excédaient ce tarif réduit : trois cent quatre-vingts communes devaient, avant le 1er janvier 1899, avoir opéré la réduction prescrite; cent cinquante-deux n'ont pu se soumettre. Les taxes de remplacement qu'elles ont proposées étaient tellement inacceptables qu'on a dû légiférer une fois de plus pour ajourner à un an l'exécution de la mesure.

Ce délai suffira-t-il pour qu'on trouve ce qui est introuvable? Non, sans doute! On reconnaîtra bientôt, si le bon sens l'emporte, que la loi de 1897 n'a été qu'une funeste réclame électorale, qu'il n'en peut sortir aucun bien, qu'elle peut engendrer beaucoup de maux. On l'abrogera; un projet

en ce sens est déjà déposé. Avant d'examiner ce qui pourrait être fait de mieux, il n'est pas sans intérêt de dire pourquoi la loi de 1897 ne saurait être trop sévèrement jugée. Il y a, de cet examen, d'utiles leçons à tirer.

***

Cette loi n'a pas été faite en faveur des habitants des villes; on a dit et redit dans les deux Chambres qu'il s'agissait avant tout de venir au secours de la viticulture. Cela a été affirmé par M. Bardoux, et par M. Cochery, et par M. Mas, et par M. Cot, et par M. Guillemet, et par M. Berry. C'est à la mévente des vins qu'on veut porter remède. Les viticulteurs ne vendront pas plus de vin, puisqu'ils vendent tout leur vin; mais ils vendront leur vin plus cher quand il y aura moins de droits à payer.

Certes, je ne prétends pas qu'on ait tort de vouloir aider nos paysans. Mais je me demande, tout d'abord, pour quelles raisons on a l'idée de les secourir avec l'argent des citadins seuls, au lieu d'employer à cette fin l'argent de toute la France. « Le meilleur remède à la mévente des vins, dit M. Guillemet, c'est l'abaissement des droits d'octroi. » — Un autre remède, pourtant, serait au moins aussi efficace, c'est la suppression du droit d'entrée qui se perçoit de la même manière. Pourquoi n'y pas recourir? Et comment cette idée-là, si simple et si juste, n'est-elle pas venue à MM. les députés de Paris? Qu'ils tiennent à dégrever les viticulteurs, nous le voulons bien; mais il est au moins singulier qu'au lieu de les dégrever à l'aide de nouvelles taxes demandées à tout le monde, ils préfèrent les dégrever à l'aide des taxes payées par leurs seuls électeurs!

Je sais bien qu'ils entretiennent cette illusion que les Parisiens en profiteront. Ils disent aux viticulteurs : « Vous vendrez plus cher quand il n'y aura plus d'octroi », et ils disent aux Parisiens : « Vous achèterez moins cher parce qu'on ne vous fera plus rembourser l'octroi. » Et, comme ils ne parlent pas en même temps aux uns et aux autres, ils espèrent qu'on n'apercevra pas la contradiction. Les Parisiens ne sont pas assez naïfs pour s'y laisser prendre; ils ont entendu raconter

que, lorsque l'octroi de Bruxelles a été supprimé, en 1860, le prix des denrées n'a pas baissé. Ceux qui n'ont pas gardé ces souvenirs historiques se rappellent, à défaut, une expérience personnelle : ils savent qu'en 1881 la Ville et l'État se sont entendus pour abaisser de 5 francs par hectolitre les droits sur le vin. Le litre de vin ne s'est pas vendu un centime moins cher.

La loi de 1897, au moins, apportera-t-elle à la viticulture le Pactole qu'on lui promet? Les vignerons aussi seraient bien naïfs s'ils escomptaient ces avantages; pas plus que les Parisiens ils ne profiteront des millions de droits supprimés. Alors, où donc ces millions passeront-ils? On le sait bien à la Chambre, mais on n'a pas osé l'avouer : ils resteront aux intermédiaires, c'est-à-dire aux marchands de vin. Les marchands de vin sont devenus les vrais maîtres de ce pays, et nos représentants n'ont rien à refuser à ces enfants gâtés du régime parlementaire. En ce triste temps où chaque jour nous révèle de tristes choses, il n'en est peut-être pas de plus vraiment triste, au fond, que la constatation de l'omnipotence chaque jour grandissante du marchand de vin.

C'est en pensant qu'elle ne profiterait qu'aux marchands de vin que j'ai dit de la loi de 1897 qu'elle ne pouvait faire que peu de bien. J'ai ajouté qu'elle ferait beaucoup de mal; à vrai dire, elle menace tout le monde. Le Conseil municipal de Paris s'était imaginé tout de suite qu'il pourrait circonscrire le fléau et faire peser le plus gros des nouvelles taxes sur une catégorie de gens qu'il regarde comme bons... à ruiner : les propriétaires. Croit-on de bonne foi que la propriété parisienne, déjà si lourdement chargée par les expédients qu'on invente chaque jour dans les bureaux de la préfecture pour la tondre plus sûrement, soit capable de porter ce nouveau fardeau? On ignore donc que pour beaucoup la propriété est une industrie, et qu'elle aussi peut faire faillite, et que la faillite de la propriété, c'est la chute du crédit, c'est la ruine des entrepreneurs qui en vivent, c'est la misère pour les innombrables ouvriers du bâtiment, c'est la révolution peut-être pour tout le monde? — Non : ce dernier détail n'est pas ignoré à l'Hôtel de Ville où l'on a au moins le grand mérite de la franchise. La loi nouvelle y a été saluée tout haut

comme capable d'avancer d'un large pas la faillite de la propriété. Mais nous, qui ne sommes pas révolutionnaires, nous qui tenons seulement au développement de la liberté, au progrès de notre pays, à la juste répartition des charges publiques, nous ne pouvons suivre nos édiles dans cette voie.

Fort heureusement, d'ailleurs, les propriétaires n'étaient pas seuls atteints par les bizarres projets dont on nous a menacés. Sans entrer dans le détail des taxes diverses sorties de l'imagination des employés de M. le Préfet, j'en signale une qui était bien faite pour populariser la mesure. C'est celle qui devait atteindre sans exception possible tous les locataires parisiens. Tous les locataires, c'est-à-dire tout le monde, — sauf ceux qui ont élu domicile sous les ponts de la Seine!

Qu'importe, dit-on, puisqu'on paiera le litre de vin un sou de moins! — Mais non! Encore une fois non! Qu'on se détrompe! Personne à Paris ne paiera le vin moins cher. Sans cela, qu'adviendrait-il donc des espérances de nos vignerons et des promesses à nos marchands de vin? Et puis mettons les choses au mieux; supposons encore qu'on paye le litre de vin onze sous au lieu de douze. Croit-on qu'on ne souffrira pas beaucoup plus d'avoir à ajouter cinq francs à chaque terme de loyer, — car on devait rembourser cette taxe au propriétaire qui en faisait l'avance — qu'on ne jouira des trente ou quarante francs économisés sou à sou?

La loi de 1897 a été une loi de fin de mandat faite non pour la France, mais pour l'électeur. M. Fleury-Ravarin l'avait clairement aperçu lorsque, plus conscient que nos députés parisiens de son rôle de défenseur des villes, il avait demandé que la mesure votée eût un caractère seulement facultatif. On n'eût pu faire, sans doute, que peu de bien à ceux qui comptaient sur le dégrèvement; mais on n'aurait fait de mal à personne. Peut-être verrons-nous se résoudre ainsi la question pendante; un projet est déjà présenté où M. Guillemet reprend pour son compte l'amendement Fleury-Ravarin. Cela, il est vrai, ne résoudra pas le problème de la suppression des octrois; mais il vaut mieux garder un mal dont on souffre que le changer contre un pire.

*
* *

N'y a-t-il donc pas de moyen de nous délivrer du mal? Sommes-nous condamnés à l'octroi à perpétuité?

Je sais bien que l'exemple qui nous est fourni par nos voisins aujourd'hui délivrés de cette plaie fiscale ne peut être invoqué à cet égard qu'avec une extrême prudence. On ne coupe pas une jambe aussi facilement qu'on coupe un doigt. Les octrois de Bruxelles, de Leipzig ou de Copenhague ne ressemblent pas à l'octroi de Paris. Le problème ne s'est présenté nulle part avec cette donnée qui en fait l'énorme difficulté : l'octroi de Paris, et ses cent cinquante millions de rendement! Malgré cela, je ne crois pas qu'il soit impossible de supprimer les octrois de France, y compris l'octroi de Paris. Mais il est vain d'en chercher la suppression par les voies où l'on s'est engagé depuis une dizaine d'années. La plupart de ceux qui ont fait vers ce but de très louables efforts me semblent avoir agi à la façon des mouches qui se heurtent aux vitres pour sortir d'une chambre ouverte. Je vais essayer de montrer de quel côté se trouve l'ouverture.

On s'est trompé, à mon sens, pour avoir oublié trois vérités essentielles qu'on ne peut méconnaître sans se buter à d'insurmontables obstacles.

La première de ces vérités, c'est que la suppression des octrois est une réforme d'ordre national et non d'ordre communal. La rançon de l'octroi ne doit pas être demandée seulement à ceux qui vivent dans la ville, mais encore à ceux qui vivent de la ville.

Comment ce préjugé a-t-il pu naître, que les Parisiens seuls paient l'octroi de Paris? Paris a deux millions et demi d'habitants ; mais il héberge chaque jour un demi-million de visiteurs. Tous les Français, plus ou moins, et combien d'étrangers, sont tour à tour les hôtes de Paris. Et ces hôtes remboursent aux restaurants de Paris, aux cafés de Paris, aux marchands de vins de Paris, à tous les commerçants de Paris leur part d'octroi dont tous ceux-ci n'ont fait que l'avance. Paris offre à ses visiteurs ses monuments, ses promenades, ses musées, ses spectacles, ses boulevards bien

pavés, bien lavés, bien éclairés, ses expositions permanentes, ses attractions de tout ordre. Les visiteurs profitent des dépenses ; ils en paient leur part, et ce n'est que justice.

Mais ce ne sont pas seulement les visiteurs de Paris qui se joignent aux Parisiens pour les aider à payer les cent cinquante millions qui se perçoivent à la porte. Ce sont aussi les fournisseurs de Paris. Diront-ils le contraire, ces vignerons du Midi dont les récriminations assourdissantes ont seules fait voter cette misérable loi de 1897? Que si l'on me disait que dans telle petite bourgade il y a tel petit rentier qui, ne commerçant pas avec Paris et n'y mettant jamais les pieds, n'a pas d'intérêt à ce qu'on supprime l'octroi, je répondrais qu'il faut faire autant de cas de cet argument que du refus de contribuer à l'entretien des palais de justice parce qu'on n'a pas de procès, ou des écoles publiques parce qu'on n'a pas d'enfants.

Tous ceux qui ne vivent pas dans la ville vivent de la ville; tous aujourd'hui payent l'octroi, et c'est à tous, c'est à toute la France et pas seulement aux citadins qu'il faut demander les trois cent vingt millions avec lesquels on se rachètera des octrois.

La deuxième vérité méconnue, c'est qu'il est tout à fait chimérique de vouloir remplacer trois cent vingt millions d'impôts indirects par trois cent vingt millions d'impôts directs.

En dernière analyse, les impôts directs sont ceux qui portent sur les gens et sur les choses ; les impôts indirects ceux qui portent sur les faits. Or, y a-t-il des choses qu'on n'ait pas taxées ? Les maisons? Elles sont taxées. Les fonds de terre? Ils sont taxés. Les bénéfices commerciaux ? Ils sont taxés. Les titres, les valeurs? Ils sont taxés. Les traitements? Les taxer, c'est les réduire; on ne le peut pas. Les salaires? Qui oserait les taxer? Le revenu général, le revenu global? Il est atteint par deux impôts établis sur les signes extérieurs de la richesse, l'impôt mobilier et l'impôt des portes et fenêtres. Nous avons tant d'impôts sur le revenu et sur les revenus divers qu'il n'y a que les simples pour s'imaginer que de telles taxes, en France, seraient une nouveauté.

Si tous les biens sont taxés, établir de nouveaux impôts sur

les biens, c'est augmenter ceux qui existent. Cela est-il donc possible? Il ne peut être question d'augmenter ni cet impôt des terres qu'on vient de dégrever de vingt-cinq millions, ni l'impôt des patentes. Que donnent les autres à l'État? A peine deux cent trente-cinq millions. Peut-on concevoir même l'idée d'en tirer trois cent vingt millions de plus?

Qu'on n'hésite donc pas à le reconnaître. Le seul impôt indirect, celui que nous payons en sucrant notre café, en le buvant, en allumant notre cigare, en le fumant, en absorbant notre verre de liqueur, en faisant notre partie de cartes, celui que nous payons quand nous achetons un domaine ou quand nous héritons d'une fortune; le plus élastique de tous, parce que son produit monte quand la richesse progresse; le plus juste de tous, parce qu'il ne charge pas les consommations nécessaires, — le tabac, l'alcool, les cartes, la poudre, le café, ne sont pas des consommations nécessaires, — le plus léger de tous, parce qu'il se perçoit centime à centime et que ces centimes se mêlent au prix de la marchandise; celui qui remplit le plus sûrement cet idéal du parfait impôt qui est de produire le maximum de rendement en occasionnant le minimum de mécontentement, l'impôt indirect est seul capable de nous restituer sous une autre forme ce que nous lui demandons aujourd'hui sous la forme de l'octroi.

Pour expliquer par une image sensible cette incontestable supériorité des impôts indirects, je me suis servi jadis d'une comparaison qui m'a valu de très aimables railleries d'un de nos plus fins économistes. Si vous recevez un seau d'eau sur la tête, écrivais-je, vous vous en trouvez incommodé; si vous recevez deux seaux d'eau en poussière impalpable, c'est le brouillard; vous ne le sentez pas. Substituer des impôts directs aux octrois, c'est remplacer le brouillard par la douche, et c'est ce qu'il ne faut pas faire. Il faut remplacer le brouillard par un brouillard moindre, des impôts indirects mal assis et mal perçus par des impôts indirects portant sur d'autres faits et perçus par d'autres méthodes. M. Ernest Brelay appelle spirituellement cela un raisonnement hydraulique et météorologique: « Vaporiser les douches, s'écrie-t-il, voilà donc le secret des réformateurs modernes! » — Hé! hé! cher maître, il n'est pas déjà si mauvais de vaporiser

les douches, quand, de toute évidence, on est impuissant à les supprimer.

Il me reste à expliquer la troisième vérité, méconnue comme les deux autres : c'est qu'il n'y a pas, pour une commune, d'autre impôt indirect possible que les octrois.

La cause en est dans ce que nous appelons l'instabilité des impôts indirects. Perçu à raison des faits, l'impôt indirect ne donne, pour un même temps, des sommes à peu près équivalentes que s'il porte sur des faits capables de se produire un nombre considérable de fois. Il y a là une application simple de la loi des grands nombres. Sur trente-huit millions de Français, par exemple, il en mourra chaque année un nombre sensiblement égal, et les fortunes transmises se compenseront de manière à former un total sensiblement pareil. Le rendement de l'impôt des successions sera donc à peu près régulier. Mais imaginons qu'on veuille appliquer un impôt successoral à une commune de six cents habitants. Il y a là une demi-douzaine de grosses fortunes : qu'un des riches décède, et le budget a plus de revenus qu'il n'en demande ; il se trouve en déficit, au contraire, l'année où ne mourront que de pauvres diables.

L'instabilité de l'impôt indirect cesse d'être un inconvénient, ou plutôt elle disparaît quand les bases sont établies sur de grandes masses de population, ou bien quand les faits atteints se reproduisent sur un nombre presque infini de fois, même pour un petit pays. Or les seuls faits qui aient une fréquence suffisante pour être utilement taxés au profit de la commune sont les faits de consommation courante qu'atteint l'octroi, ceux-là justement qu'on veut dégrever.

Si nous tenons pour démontré que les communes ne peuvent avoir d'autres impôts indirects que les octrois, et si les octrois ne peuvent être remplacés que par des impôts indirects, toute solution de la difficulté ne devient-elle pas impossible ? — Aucunement ! mais nous sommes forcément conduits à la seule solution vraie, à celle qu'ont entrevue jadis M. Glais-Bizoin, M. Frédéric Passy, M. Boiteau, qu'avait reprise M. Guillemet il y a huit ans et qu'il aurait défendue sans doute avec plus d'énergie s'il avait été pénétré de la première des vérités rappelées, qui est la nécessité de faire con-

courir toute la France à la rançon des octrois : cette solution consiste à abandonner aux communes ceux des impôts directs qui conviennent le mieux à leurs finances, et à compenser ce sacrifice fait par l'État par la création d'impôts indirects généraux.

*
* *

Établis au profit de l'État, les impôts directs sont pleins d'inconvénients; ils sont inégaux de ville à ville, de personne à personne. Un commerçant de Paris fait cent mille francs d'affaires et dix mille francs de bénéfices : pourquoi paie-t-il une patente plus élevée que le commerçant d'Alençon qui fait le même bénéfice pour le même chiffre d'affaires, puisque ce que donnent l'un et l'autre sert également à payer la justice, à payer l'armée, à payer les fonctionnaires publics, et que ces services sont pareils pour l'un et pour l'autre? Qu'on attribue la patente aux communes, et la différence de taxation devient parfaitement logique. Les services que rend la municipalité d'Alençon ne sont pas les mêmes que les services rendus par la municipalité parisienne.

Je pourrais m'étendre longuement sur ce point et montrer qu'en général les impôts directs, détestables pour les nations, deviennent excellents pour les villes. Le changement de leur destination transforme en qualités leurs pires défauts. Leur franchise devient une garantie contre les gaspillages municipaux, leur brutalité devient une sauvegarde contre l'entraînement même des contribuables moins portés à réclamer des dépenses quand ces dépenses les affectent plus visiblement; leur inégalité de personne à personne cesse à peu près d'exister puisque les fortunes des personnes d'une même ville sont appréciables grâce à des éléments raisonnables de comparaison : — deux loyers de quatre mille francs, à Paris, peuvent supposer un même revenu ; mais dira-t-on que quatre mille francs de loyer à Paris supposent le même revenu que quatre mille francs de loyer à Alençon? — Le mode de perception des impôts directs, si imparfait pour l'État, devient préférable, parce qu'il est plus simple, pour des administrations inhabiles comme sont les municipalités. La grosse question

de la péréquation qu'on essaie en vain de résoudre depuis trois quarts de siècle disparaît. Ici l'exemple de l'étranger peut s'invoquer : c'est à l'impôt direct seul que s'alimentent les paroisses anglaises et les villes allemandes. Bref, on peut regarder comme une vérité scientifique cette affirmation : le meilleur régime fiscal est celui où l'on sait allier judicieusement ces deux catégories d'impôts en les destinant à satisfaire ces deux catégories de besoins : aux besoins des villes les impôts directs, aux besoins de l'État, des impôts indirects.

Quels impôts directs demanderons-nous à l'État d'abandonner aux communes? Quand nous sommes venus exposer à la Commission sénatoriale, qui étudiait consciencieusement la question, les desiderata de la ville de Lyon à l'administration de laquelle j'avais alors l'honneur d'appartenir, le maire de Lyon demanda seulement l'abandon de l'impôt des propriétés bâties. Nous avons constaté plus tard, en lisant le rapport de M. Bardoux, que le maire de Bordeaux avait préconisé l'adoption d'une méthode semblable et demandé l'abandon des patentes. A la vérité, c'est non seulement l'impôt des patentes et l'impôt des propriétés bâties, c'est en outre l'impôt des portes et fenêtres — assis en définitive sur la propriété, bien qu'il ait pour objet d'atteindre le revenu global — qu'il est opportun d'abandonner aux villes, si l'on veut que partout, même à Paris, la réforme soit praticable.

Qu'on remarque d'ailleurs à quel point ces impôts directs s'adaptent à merveille à l'usage qu'il s'agit d'en faire. Il va sans dire qu'il ne pourrait pas être question de limiter aux villes à octroi l'abandon des taxes directes, puisqu'on demanderait à tout le monde les impôts indirects qui devraient combler le vide. Nous ne voulons pas que le « plat pays » nous exploite; mais nous devons nous garder d'exploiter le « plat pays ». Or les taxes qu'il s'agit d'abandonner ne se perçoivent à peu près que dans les villes ; elles ne sont vraiment lucratives que là où s'élèvent des maisons et là où se tiennent des boutiques. Un abandon équitable pour tous ne donnerait de grosses ressources, en somme, qu'aux villes qui ont de gros besoins.

Est-il besoin d'insister sur ce point? Non, car ce n'est pas ce côté du problème qui inquiète. Tout le monde accordera que de ces deux réformes, suppression radicale des octrois,

abandon aux communes des deux cent soixante-dix millions que donnent à l'État les taxes indiquées, la première est favorable à tous, paysans et citadins, producteurs et consommateurs, vignerons et Parisiens ; et que l'autre n'est gênante pour personne, les mêmes fonctionnaires en effet devant continuer à percevoir les mêmes taxes par les mêmes procédés, sauf à ne pas les verser à la même caisse.

*
* *

Le point difficile, c'est de rendre à l'État, qui n'a pas le moyen de s'en passer, l'équivalent des millions perdus.

Quand je colportais autrefois de ville en ville mes idées sur le moyen de supprimer l'octroi, je m'évertuais à démontrer que nos deux meilleurs impôts indirects, comparés surtout aux impôts étrangers sur les mêmes faits, étaient susceptibles de procurer, grâce à quelques remaniements d'ailleurs nécessaires, les ressources dont nous avons besoin. Je préconisais l'impôt progressif sur les successions et la réforme des droits sur les alcools.

L'impôt progressif des successions est acceptable, même pour un partisan déterminé de la proportionnalité, même pour un adversaire des impôts sur le capital. Je renonce cependant à en faire état : on vient de toucher aux taxes successorales pour effacer une autre tache de notre législation financière, le principe de la non-déduction des charges dans le calcul des droits. On dit qu'il est à craindre que le Sénat ne suive même pas en ceci la Chambre, dont les décisions sont cependant fort modérées ; n'y pensons plus.

Quant aux droits sur l'alcool, je nourrissais une belle illusion. Sans adopter les théories de mon collègue, M. Alglave, qui, bien que séduisantes par certains côtés, ne me semblent pas sur le point d'aboutir, je m'imaginais qu'on pouvait essayer au moins de sauver du ridicule notre législation actuelle. Aujourd'hui, il en est des taxes sur les spiritueux comme de l'amour révélé par les marguerites. On paie un peu, beaucoup, passionnément... ou pas du tout! On paie un peu quand on ne supporte que le droit de consommation; on paie beaucoup quand on y ajoute le droit d'octroi; on

paie passionnément quand on subit en outre le droit d'entrée ou quand on paie les taxes de remplacement de Paris et de Lyon ; on ne paie pas du tout quand on jouit d'un privilège que le malheur des temps semble préserver de toute atteinte : le privilège des bouilleurs de cru. — Il serait si simple, me disais-je, de supprimer l'octroi, de supprimer le droit d'entrée, de supprimer le privilège, de supprimer les complications, d'apporter de l'air dans toute cette réglementation en y mettant de la clarté, et de l'égalité, et de la simplicité ! Il serait si facile d'instituer, sur toutes ces ruines, un droit de consommation unique, sérieux, solide, pareil pour tous, fécond pour le trésor, perçu à la fabrication ou à la sortie des entrepôts, non certes par une méthode nouvelle, mais par les vieilles méthodes connues : le droit de consommation actuel, multiplié par trois ! On croit peut-être que cela réduirait la consommation des spiritueux ? Si l'on pensait vrai, ce serait certes une raison de plus pour tenter la chose. Moi, je n'ose pas y croire et je pense plutôt, — j'ai pour cela des motifs et des termes de comparaison que je me dispense de donner ici, — je pense plutôt qu'il ne se consommerait pas un petit verre de moins, et que les droits sur les alcools rapporteraient largement, par ce moyen, de quoi racheter tous les droits d'octroi.

Tout cela n'était qu'un rêve, car il m'a été dit qu'on réservait l'alcool pour modifier les droits sur les boissons dites hygiéniques. On a ajouté que l'intérêt des députés était de maintenir le privilège des bouilleurs de cru et que, bien que l'intérêt de la France fût évidemment en sens contraire, il était fort à craindre que l'intérêt des députés l'emportât sur... l'autre. Ces raisons, plutôt attristantes, étaient si bonnes, que j'ai renoncé à mon rêve. Nous garderons notre législation incohérente sur l'alcool, et, avec elle, le vice détestable dont nous mourons, l'alcoolisme.

Je renonce, puisqu'il le faut bien, à obtenir de l'alcool et des successions de quoi payer la plus grosse part des frais de la suppression des octrois. Alors, où prendrons-nous l'argent ? Je suis certain qu'il n'est pas introuvable ; en attendant qu'on ait trouvé, je me permets d'indiquer un moyen provisoire de se le procurer, — moyen tellement simple,

tellement facile, tellement pratique, tellement à la portée de la plus routinière des administrations, que je ne verrais pas grand inconvénient à ce qu'on en fît un moyen définitif.

En l'an VII de la République, il y a juste cent ans, nous avions besoin de quelques millions pour faire la guerre à l'Europe : une loi du 6 prairial augmenta d'un décime provisoire l'ensemble des impôts indirects existants. En 1855, l'empereur Napoléon III avait besoin d'argent pour payer les frais de la guerre faite aux Russes... au profit des Anglais : un second décime sur les impôts de toute nature fut établi. Je lis dans l'exposé de motifs par lesquels on expliquait la mesure ces paroles très raisonnables : « Le décime anciennement établi sur la plupart des impôts indirects existe depuis si longtemps que, pour le public, il est presque confondu avec la taxe principale. Le nouveau décime paraîtra donc une augmentation relative peu considérable par rapport à la quotité totale de l'impôt tel qu'il est aujourd'hui perçu. Il n'aura pas l'inconvénient de grever d'une charge lourde une seule classe de contribuables, ou d'affecter gravement certains objets ou certaines transactions. Il se répartira sur un très grand nombre de redevables et sur une grande variété de produits, et, par suite, il sera presque insensible pour chacun d'eux. » — Le même procédé fut repris une fois de plus par la loi du 30 décembre 1873. Cette fois, on surchargea seulement d'un demi-décime les contributions indirectes. Depuis 1873, ce qu'on disait si justement en 1855 de l'ancien décime de guerre est devenu vrai des deux décimes et demi : on y est habitué ; ils sont entrés dans le principal de l'impôt. Nous ne pouvons plus compter sur le caractère provisoire de ces taxes : il serait simple de ne plus les distinguer du principal.

Or, si nous ouvrons notre budget, nous y trouvons que nos taxes indirectes de toute nature produisent aujourd'hui près de deux milliards et demi. J'en faisais l'éloge, tout à l'heure ; mais quel panégyrique vaut la seule indication de ce chiffre-là ? Un décime de plus, provisoire... comme les autres, donnerait près de 250 millions et permettrait d'abolir partout les douanes intérieures. Croit-on qu'on puisse mettre en balance la hausse légère des contributions indirectes et la suppression de tous droits sur les consommations nécessaires ? Deux dé-

cimes, à mes yeux, ne seraient pas trop chers pour supprimer l'octroi. Il suffit d'un seul. Qu'on en fasse donc l'essai.

Je termine ce trop long exposé sur une aride matière sans en avoir tout dit. J'ai dû laisser dans l'ombre bien des côtés très délicats du problème qui comporteraient encore d'utiles développements, Il en est un, notamment, qui présente de sérieuses difficultés et que je ne voudrais pas paraître ignorer. Nos barrières d'octroi ne servent pas seulement à percevoir des taxes d'octroi pour les villes et des droits d'entrée facilement transformables, en somme, en droits généraux. Elles servent encore à faciliter la surveillance et à assurer la perception de la plupart de nos contributions indirectes. Il faudra, le jour où on les supprimera, qu'on trouve le moyen de se tirer autrement d'affaire. Mais ce sont là des détails que je ne puis pas discuter; ils touchent à l'application du système, non à son principe.

Je n'ose pas trop espérer, d'ailleurs, — bien que la question soit, depuis quelques jours, portée devant le Parlement par un des plus sympathiques et des plus écoutés de nos jeunes représentants, M. Fleury-Ravarin, — qu'on se range à mes idées; mon ambition est moins encore de les faire adopter en pratique que de démontrer, comme j'ai tenté de le faire, qu'en dehors des règles générales qui les dominent, il n'y a pas de procédés efficaces pour supprimer l'octroi.

J'aime mieux l'octroi, et sur ce point-là je suis à peu près certain d'être suivi par tout le monde, que les expédients tortionnaires réservés par les députés de Paris à leurs électeurs et par le Préfet de la Seine à ses administrés. Si vous ne pouvez pas, messieurs les députés, trouver de nouveaux impôts indirects, si vous ne voulez pas augmenter d'un décime les impôts indirects anciens, eh bien! n'hésitez pas. Laissez-nous nos octrois. Nous n'en mourrons pas et nous les trouverons moins amers que la pilule qu'on va vous demander encore de nous faire avaler.

H. BERTHÉLEMY

L'Administrateur-Gérant : JULES COQUERET.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Janvier-Février 1899

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
MAURICE DONNAY	Georgette Lemeunier	1
COMTE DE BLACAS / DUC DE WELLINGTON	Avant et après Waterloo	86
MATHILDE SERAO	Sentinelles, prenez garde à vous! *(2e partie)*	96
PIERRE DE SÉGUR	Boutteville le Duelliste	121
LOUIS BERTRAND	Le Sang des Races *(fin)*	155
D'ESTOURNELLES DE CONSTANT	Contre la Représentation coloniale	203
FERNAND GREGH	Georges Rodenbach	204

LIVRAISON DU 15 JANVIER

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD	Conversations de Napoléon à Sainte-Hélène	229
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	Le Ferment *(1re partie)*	246
COMTE FLEURY	La France et la Russie en 1870. — II	291
ERNEST LAVISSE	« L'Étudiant » de Michelet	326
VICTOR BÉRARD	L'Angleterre et l'Empire du Monde	347
ÉMILE DESCHANEL	A mon Fils, après une lecture de Marc-Aurèle	389
VICTOR TANTET	L'Ambassade de Tippou-Sahib à Paris en 1788	393
MATHILDE SERAO	Sentinelles, prenez garde à vous! *(fin)*	421
MICHEL SALOMON	Les Premières pages de Pierre Loti	443

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
ERNEST LAVISSE	France et Angleterre : — à Sir Charles Dilke	453
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	Le Ferment *(2e partie)*	483
ERNEST DAUDET	La Dissolution de la « Chambre introuvable »	542
KAREL KRAMARSCH	L'Avenir de l'Autriche	577
COMTESSE M. DE NOAILLES	Poésies	601
GUSTAVE REYNIER	Les Bacheliers de Salamanque	609
RUDYARD KIPLING	L'Enlèvement de Mowgli	637
DE MARCÈRE	La Constitution de 1875 et M. Wallon	665

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

GABRIEL D'ANNUNZIO	Le Songe d'un Soir d'Automne	673
H. DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère (4e série-I)	701
N.-M. BERNARDIN	Henri II de Lorraine	728
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	Le Ferment *(3e partie)*	772
VICOMTE M.-A. DE REISET	Avant et après Iéna	823
GEORGES DUMAS	Moussane	834
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	Notes sur l'Inde. — Fin	849
H. BERTHÉLEMY	La Question des Octrois	880

REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES PURES & APPLIQUÉES
34, RUE DE PROVENCE. PARIS
Directeur : Louis OLIVIER Docteur ès sciences

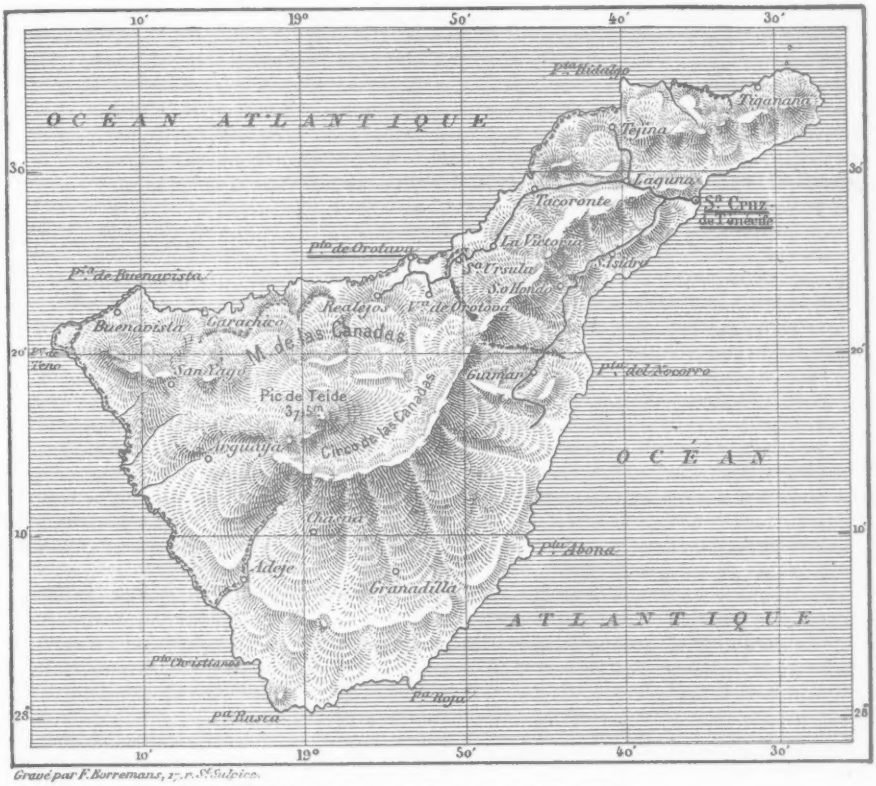
VACANCES DE PAQUES 1899

LES CANARIES — MADÈRE

MAROC — ESPAGNE — PORTUGAL

VIIIe CROISIÈRE DE LA *REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES*

Organisée avec le concours de la C^IE DES MESSAGERIES MARITIMES



Gravé par F. Borremans, 27, r. St Sulpice.

L'ILE DE TÉNÉRIFFE, d'après la carte du Dr D. GREGORIO CHIL Y NARANJO.

Départ de MARSEILLE le 29 mars. Retour le 20 avril, à bord du PAQUEBOT **"Le Sénégal"** spécialement aménagé pour cette Croisière ; ou d'un autre bateau du même type.

ITINÉRAIRE (voir la Carte page 4) : **Marseille — Malaga,** excursion à GRENADE — **Tanger — Mazagan — Las Palmas — Santa Cruz de Ténériffe — Orotava — Funchal — Lisbonne — Cadix,** excursion à SÉVILLE — **Gibraltar — Oran — Marseille.**

COMITÉ DE PATRONAGE

Des Voyages d'Etude de la "Revue Générale des Sciences"

Président : **M. O. GRÉARD**, Vice-Recteur de l'Académie de Paris. — *Vice-Président* : **M. A. MILNE-EDWARDS**, Directeur du Muséum. — *Membres du Comité* : **MM. BOUQUET de la GRYE**, Ingénieur en chef de la Marine; **E. BOURGEOIS**, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure; **P. BROUARDEL**, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris; **E. CHABRIER**, Administrateur de la Cie Générale transatlantique; **L. GRANDEAU**, Inspecteur général des Stations agronomiques; **A. GRANDIDIER**, Président du Comité de Madagascar; **S. HALFON**, Administrateur de la Cie Générale transatlantique; **E. HAMY**, Professeur au Muséum; **T. HOMOLLE**, Directeur de l'Ecole Française d'Athènes; **E. LEVASSEUR**, Professeur au Collège de France; **G. MONOD**, Président de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes; **A. MUSNIER**, Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes, **NOBLEMAIRE**, Directeur de la Cie Paris-Lyon-Méditerranée; **O. NOEL**, Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes; **H. LEONARDON**, Archiviste-Paléographe, *Secrétaire du Comité* : **L. OLIVIER**, Directeur de la *Revue Générale des Sciences*.

PRIX DES PLACES DE MARSEILLE A MARSEILLE

PLACE DE CABINE A: 720 FR. — CABINE B: 650 FR. — CABINE C: 580 FR.

CABINE D : 500 FR. PAR PERSONNE.

La différence de prix provient uniquement de l'aménagement des Cabines, de leur situation et du nombre des couchettes qu'elles comportent. Il n'y a qu'une classe. La table, qui est de 1re classe, est la même pour tous les passagers.

Ce prix comprend le trajet maritime, la table (vins compris), le logement à bord du paquebot en marche et pendant les escales.

Pour les débarquements et embarquements ainsi que pour tous les frais des Excursions à terre annoncées au présent programme,

Prix : 285 francs à payer en sus.

Réduction de moitié à l'aller et au retour sur les chemins de fer français, pour tous les adhérents à ce voyage, à la condition expresse d'indiquer très exactement, en s'inscrivant, la gare de départ ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français.

Le service de la *Revue générale des Sciences* sera fait pendant *un an* aux touristes qui auront pris part à ce voyage

Les Inscriptions sont reçues :

A PARIS. Au bureau des passages de la **Cie des Messageries maritimes**, 1, rue Vignon.
Aux bureaux de la **Revue générale des Sciences**, M. AMPHOUX, 34, rue de Provence.

Et à MARSEILLE, BORDEAUX, LYON, LE HAVRE, LONDRES, BRUXELLES, GENÈVE, à l'Agence de la **Cie des Messageries maritimes**.

Le nombre des places étant limité, la liste d'inscription sera close aussitôt ce nombre atteint.

Les touristes ont à verser un droit d'inscription de **20** *francs qui est défalqué du prix du passage au moment du règlement définitif, mais qui n'est pas rendu en cas de désistement.*

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites ayant versé le droit d'inscription ou le prix de leur place ne pourront prétendre qu'au remboursement de la somme versée.

Cette croisière sera dirigée par un des savants les plus distingués du Muséum, M. le Dr VERNEAU, dont la haute compétence en matière d'ethnographie est universellement établie, et que désignent tout spécialement, pour conduire le voyage, ses études justement célèbres sur les Canaries.

ITINÉRAIRE SOMMAIRE (voir la Carte ci-contre)

Mercredi 29 mars.	Dép. de **Marseille**,	à 1 h. soir.
Jeudi 30 —	**En mer.**	
Vendredi 31 —	Arr. à **Malaga**,	vers 3 h. soir.
Samedi 1er avril.	Excursion à **GRENADE**.	
Dimanche 2 — (Jour de Pâques.)	Dép. de **Malaga**,	à minuit.
Lundi 3 avril.	Arr. à **Tanger**,	vers 7 h. mat.
	Dép. de **Tanger**,	à 5 h. soir.
Mardi 4 —	Arr. à **Mazagan**,	vers 11 h. m.
	Dép. de **Mazagan**,	à 2 h. soir.
Mercredi 5 —	**En mer.**	
Jeudi 6 avril.	Arr. à **Las Palmas**,	vers 8 h. m.
	Excursion à **San Mateo**.	
	Dép. de **Las Palmas**,	à 10 h. s.
Vendredi 7 —	Débarquement à **Orotava**, vers 5 h. m. (pour l'ascension du Pic de Ténériffe).	
	Arr. à **Santa Cruz de Ténériffe**	vers 8 h. m.
	Excursion à **GUIMAR**.	
Samedi 8 —	Excursion à **OROTAVA**.	
	Dép. d'**Orotava**,	à 6 h. soir.
Dimanche 9 —	Arr. à **Funchal** (Madère),	vers 1 h. soir.
Lundi 10 —	Excursion au **MONT** et au **PETIT CURRAL**.	
	Dép. de **Funchal**,	à 6 h. soir.
Mardi 11 —	**En mer.**	
Mercredi 12 —	Arr. à **Lisbonne**,	vers 6 h. s.
Jeudi 13 —	Séjour à **Lisbonne**.	
Vendredi 14 —	Excursion à **CINTRA**.	
	Dép. de **Lisbonne**,	à 6 h. soir.
Samedi 15 —	Arr. à **Cadix**,	vers 1 h. soir.
Dimanche 16 —	Excursion à **SÉVILLE**.	
	Dép. de **Cadix**,	à minuit.
Lundi 17 —	Arr. à **Gibraltar**,	vers 6 h. m.
	Dép. de **Gibraltar**,	à midi.
Mardi 18 —	Arr. à **Oran**,	vers 6 h. matin.
	Dép. d'**Oran**,	à 6 h. soir.
Mercredi 19 —	**En mer.**	
Jeudi 20 —	Arr. à **Marseille**,	vers midi.

AVIS AUX PASSAGERS

Des atlas de Géographie et des ouvrages relatifs aux contrées visitées seront mis dans les salons à la disposition des touristes.

Une chambre noire est installée à bord pour permettre aux amateurs de photographie de changer les plaques de leur appareil.

Bagages. — Chaque passager a droit à 100 kilos de bagages à bord. L'accès de la soute aux bagages sera rendu aussi aisé que possible. Dans les cabines, les passagers peuvent garder une valise; sous une des couchettes, peut trouver place une malle plate (0m 33 de hauteur) du type « malle de paquebot ».

Escales et Excursions. — La visite des villes est laissée à la libre initiative des touristes. Avant chaque escale une note sera affichée à bord, indiquant les heures exactes de débarquement et de rembarquement, les rendez-vous que le Directeur de la Croisière donnera pour la visite des monuments principaux, ainsi que les heures des repas à bord. De même pour chaque excursion, une note affichée donnera le détail des heures de départ, d'arrivée et, en général, toutes les indications relatives à l'excursion.

N. B. — *La direction, soucieuse de conserver à ses Croisières leur bonne renommée, se réserve le droit de refuser toute inscription, sans avoir à donner aucun motif.*

Elle se réserve en outre le droit de débarquer, en cours de route, tout passager dont elle jugerait la tenue ou les propos nuisibles au bon ordre. Dans ce cas, la Direction rembourserait au touriste débarqué le prix total du voyage, sous déduction des frais faits pour lui.

PROGRAMME

Mercredi 29 Mars. — Départ de Marseille à 1 heure précise de l'après-midi.

Jeudi 30 Mars. — En mer.

Espagne. **Vendredi 31 Mars.** — Arrivée à *Malaga* vers 3 heures du soir. Monter pour la vue au *Castillo de Gibralfaro* qui domine la ville. — Visiter *la Cathédrale :* peintures et statues célèbres. — Dans la ville, la promenade *Paseo de Alameda.* — Hors la ville promenades très recommandées : *la Concepcion* et *San José*, propriétés particulières avec des jardins magnifiques.

Samedi 1er Avril. — Départ vers 5 heures du matin par *train spécial* pour *Grenade*, où l'on arrivera vers midi. — Visiter *la Cathédrale* et LA CAPILLA RÉAL, le quartier de *l'Albaycin*, puis le quartier des *Gitanos* sur le *Sacro Monte.* — Dîner et coucher à l'hôtel.

Dimanche 2 Avril *(jour de Pâques).* — Visite de *l'Alhambra* et du *Généralife.* — Départ de Grenade vers 5 heures du soir par *train spécial* pour Malaga.

Rembarquement et départ vers minuit.

Maroc. **Lundi 3 Avril.** — Arrivée vers 7 heures du matin à Tanger. — Débarquement et visite de Tanger : La grande rue, la grande Mosquée, petit Socco ou petit marché. Porte fortifiée. En dehors des murs : le grand Socco ; cimetière musulman Marshan, la Kasba à l'extrémité nord de la ville. Mosquée de la Kasba, palais du Sultan, palais du gouverneur. Départ à 6 heures du soir.

Mardi 4 Avril.— Arrivée vers 11 heures du matin à Mazagan, sur la côte occidentale du *Maroc*, si sauvage et si rarement visitée. Rembarquement et départ à 2 heures du soir.

Mercredi 5 Avril. — En mer.

La Grande Canarie. **Jeudi 6 Avril.** — Arrivée vers 8 heures du matin à La Luz, port de Las Palmas (Grande-Canarie), relié à la ville par un tramway à vapeur. — Las Palmas . Cathédrale (Trésor), Hôtel de Ville, Musée d'antiquités indigènes. Excursion en voiture dans l'intérieur de l'île, à San Mateo (783 mètres d'altitude), par Tafira et Santa Brigida. La route monte à travers un paysage accidenté, où se succèdent, à mesure que l'on s'élève, les végétations les plus diverses et les aspects les plus pittoresques. Départ de La Luz le soir à 10 heures.

Ténériffe. **Vendredi 7 Avril.** — Vers 5 heures du matin, le paquebot s'arrêtera un instant devant Orotava, pour y débarquer les touristes qui voudront faire

L'ASCENSION DU PIC DE TÉNÉRIFFE

Les ascensionnistes trouveront au débarquement des montures qui les conduiront avec les provisions de route au site sauvage de *Monte Verde.* De ce point, continuant à gravir les pentes escarpées de la montagne, ils franchiront le rempart des *Canadas*, puis iront coucher à l'*Estancia de los Ingleses* (la station des Anglais), située à 2891 mètres d'altitude, ou même si possible, un peu plus haut, à *Alta-Vista.*

Samedi 8 Avril. — Le lendemain, avant l'aube, on gravira à pied la *Rambleta* et le *sommet du Pic* (3,711 mètres d'altitude) jusqu'à l'immense cratère sulfureux qui le termine et auquel la montagne doit sa célébrité. On redescendra ensuite rapidement à *Alta-Vista*, et on regagnera Orotava à cheval. Rembarquement vers 6 heures du soir.

Autre Excursion : SANTA-CRUZ, GUIMAR, OROTAVA

Vendredi 7 Avril. — Le *Sénégal*, après avoir débarqué les ascensionnistes à Orotava continuera sa route avec les autres touristes jusqu'à Santa Cruz de Ténériffe, où il jettera l'ancre vers 8 heures du matin. Visite de la ville : *Place de la Constitution, rue del Castillo, Plaza del Principe ; vieux couvent de San Francisco.*

Après déjeuner, excursion en voiture à *Guimar* et de là au ravin le *Barranco de Bajadoz*, l'un des plus remarquables des Iles Canaries. Le soir, retour à bord.

Samedi 8 Avril. — Départ le matin de Santa Cruz *en voiture* pour traverser l'île et rejoindre le soir, à Orotava-Port, le paquebot. — Route accidentée et pittoresque par la *Laguna*, *Tacoronte* (déjeuner dans la forêt gigantesque d'*Agua Garcia*), la *Matanza*, *Santa Ursula*. Lorsqu'on approche d'Oratava, on voit à ses pieds « se dérouler la magnifique vallée qu'Humboldt considérait comme *la plus belle* de la terre ».

A *Orotava :* Visite du Jardin botanique et de jardins privés. Rembarquement à Orotava-Port vers 6 heures du soir et départ.

N.-B. — *MM. les Touristes devront, en s'inscrivant, indiquer laquelle des deux excursions ils choisissent pour les journées des 5 et 6 Avril :* ASCENSION DU PIC DE TÉNÉRIFFE ou EXCURSION SANTA-CRUZ, GUIMAR, OROTAVA.

Madère.

Dimanche 9 Avril. — Arrivée à *Funchal*, capitale de l'île MADÈRE, vers 1 heure de l'après-midi. Visite de la ville.

Lundi 10 Avril. — Excursion à l'*église du Mont* et au *Petit Curral*. Départ de Funchal à 6 heures du soir.

Mardi 11 Avril. — En mer.

Portugal.

Mercredi 12 Avril. — Arrivée à Lisbonne à 6 heures du soir.

Jeudi 13 Avril. — *Matinée :* Excursion recommandée au *Monastère de Bélem*. *Fin de la matinée et après-midi :* Visite de la ville. Voir la *Cathédrale*, le *Musée*, l'église *Santissimo Coração do Jesus*. Musée national des Beaux-Arts. Musée archéologique. Jardin botanique. Palais-Royal (Paço das Necessidades) et parc. Eglises *São Roque*, *Nossa Senhora da Conceicão Velha*, etc.

Vendredi 14 Avril. — Excursion à Cintra par *train spécial*. Visite du Palais-Royal. De là, *en voiture*, à travers les jardins, au Castelho da Penha, au Castelho dos Mouros et à la villa Monserrate. Retour par train spécial à Lisbonne. Départ le soir à 6 heures.

Espagne.

Samedi 15 Avril. — Arrivée à Cadiz à 1 heure de l'après-midi. Monter à la *Torre de la Vigia*. Vue générale de la ville.

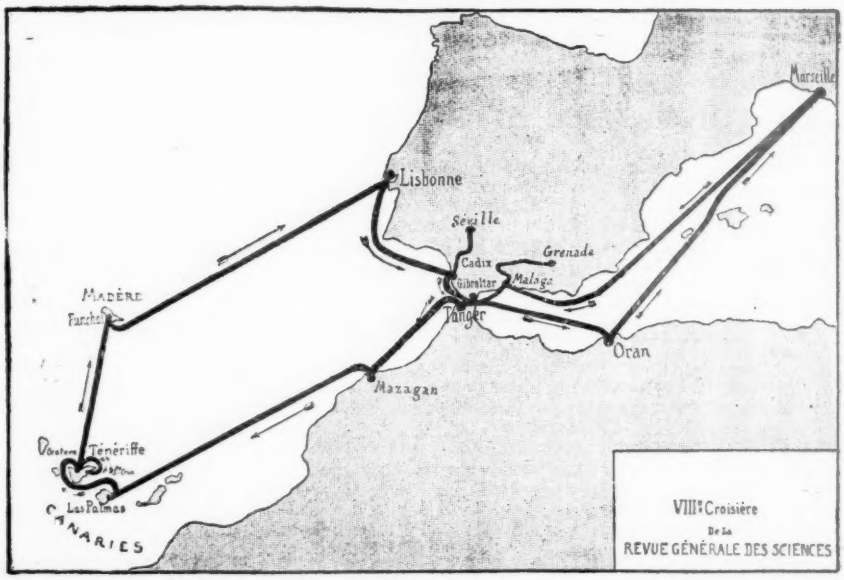
Dimanche 16 Avril. — Départ de Cadiz le matin de bonne heure par *train spécial* pour Séville. Visiter : l'*Alcazar*, la *Cathédrale* (ascension de la tour de la *Giralda*), la *Casa de Pilatos*, le *Musée*, l'*Hospice de la Caridad*, la *Calle de las Sierpes*, la *Plaza de la Constitucion*, voir la façade de l'*Ayuntamiento*. Départ de Séville par train spécial dans la soirée. Arrivée à Cadiz vers 11 heures du soir. Rembarquement et départ à minuit.

Lundi 17 Avril.— Arrivée à 6 heures du matin à Gibraltar. Se promener jusqu'à la pointe d'Europe, au Sud; jusqu'au territoire neutre, au Nord. Départ à midi.

Mardi 18 Avril. — Arrivée à Oran à 6 heures du matin. Visite de la ville arabe et de la vieille ville espagnole. Monter aux *castillos* ou châteaux-forts, d'où on a les vues les plus pittoresques sur l'amphithéâtre de maisons du vieil Oran. Départ d'Oran à 6 heures du soir.

Mercredi 19 Avril. — En mer.

Jeudi 20 Avril. — Arrivée à Marseille vers midi.



Pour les Inscriptions et les Renseignements :

S'adresser à M. AMPHOUX, à la direction de la Revue Générale des Sciences, 34, rue de Provence, à Paris.

Bouquet
MARIE-LOUISE
Parfum Exquis
ED. PINAUD Paris

Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :
Formule du D A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS EN FRANCE.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).** *Toutes Pharmacies.*

EXTRA-VIOLETTE
Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

A.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS

VIENT DE PARAITRE :

ALBERT SAMAIN

Aux Flancs du Vase

Poèmes

1 volume petit in-8°. Prix . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

AU JARDIN DE L'INFANTE, *Ouvrage couronné par l'Académie Française*, 1 volume gr. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

HENRI DE RÉGNIER

Premiers Poèmes

1 volume gr. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES, 1887-1892, 1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS, 1 volume grand in-18. Prix. 3 fr. 50

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Phocas le Jardinier

PRÉCÉDÉ DE

Swanhilde, Ançæus, Les Fiançailles d'Euphrosyne

1 volume gr. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES ET POÉSIES, 1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LA CLARTÉ DE VIE, 1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE VERHAEREN

Poèmes

Troisième série.

1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES, 1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

POÈMES, *Deuxième série*, 1 volume gr. in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LA

REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* entre dans sa sixième année ; sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères.

Le passé répond de l'avenir. On nous dispensera de remonter plus haut ; voici une partie seulement de ce que la *Revue de Paris* a publié depuis deux ans :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

La Force, par PAUL ADAM ; — Le Songe d'une Matinée de Printemps, par GABRIEL D'ANNUNZIO ; — Les Déracinés, par MAURICE BARRÈS ; — Le Départ, par HENRY BECQUE ; — L'Alibi, par TRISTAN BERNARD ; — La Danseuse de Pompéi, par JEAN BERTHEROY ; — Le Sang des Races, par LOUIS BERTRAND ; — Parole jurée, par MARIE-ANNE de BOVET ; — Lettres d'une Amoureuse, par BRADA ; — Yachting, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD ; — Le Repas du Lion, par FRANÇOIS DE CUREL ; — Le Désir, par EUGÈNE DELARD ; — La plus belle fille du monde, par PAUL DÉROULÈDE ; — Georgette Lemeunier, par MAURICE DONNAY ; — Babel, par AUGUSTIN FILON ; — Au Petit Bonheur, par ANATOLE FRANCE ; — Le Prince à la Tête sanglante, par JUDITH GAUTIER ; — Le Mariage de Panurge, par ÉMILE GEBHART ; — Minnie Brandon, par LEON HENNIQUE ; — La Philippine, par ABEL HERMANT ; — Jean-Gabriel Borkman, par HENRIK IBSEN ; — le Frère des Loups ; la Danse des Eléphants ; l'Enlèvement de Mowgli, par RUDYARD KIPLING ; — Le Sang de la Sirène, par A. LE BRAZ ; — L'Image, par VERNON LEE ; — Ramuntcho ; Judith Renaudin, par PIERRE LOTI ; — Saint-Cendre, par MAURICE MAINDRON ; — Le Carnaval de Nice, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE ; — Golo, par POL NEVEUX ; — Le Passé, par GEORGES DE PORTO-RICHE ; — Le Roi de Rome, par ÉMILE POUVILLON ; — Contes pour trois Soirs d'Automne, par HENRI DE RÉGNIER ; — La Tentatrice, par J.-H. ROSNY ; — Saint Louis, par ROMAIN ROLLAND ; — La Samaritaine, par EDMOND ROSTAND ; — Aux Lumières, par JEANNE SCHULTZ ; — Terne sec ; Télégraphes « section des femmes » ; Sentinelles, prenez garde à vous ! par MATHILDE SERAO ; — Les Noces d'Yolanthe ; l'Automne ; Le Lys des Indes, par H. SUDERMANN ; — Le Moine noir ; Tête à l'évent ; la Salle n° 6, par ANTON TCHÉKHOV ; — Une Rencontre, par PIERRE VALDAGNE ; — Les Deux Rives, par FERNAND VANDÈREM.

POÉSIE

Des vers, par le Vicomte DE BORRELLI, MAURICE BOUCHOR, ÉMILE DESCHANEL, PIERRE GAUTHIEZ, FERNAND GREGH, EDMOND HARAUCOURT, LOUIS DE LA SALLE, A. LE BRAZ, VICTOR MARGUERITTE, ALBERT MÉRAT, Comtesse M. DE NOAILLES, PIERRE DE NOLHAC, JACQUES NORMAND, RAPHAEL PÉRIÉ, HENRI POTEZ, ANDRÉ RIVOIRE, GEORGES RODENBACH, EDMOND ROSTAND, AMÉDÉE ROUQUÈS.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres (1814-1817), par ALEXANDRE Ier et madame de STAEL ; — Lettres à « l'Étrangère, » par H. DE BALZAC ; — 24 Février 1848, par le Général BEDEAU ; — Correspondance d'ERNEST RENAN et M. BERTHELOT ; — Correspondance, par le Comte de BLACAS et le Duc de VELLINGTON ; — Souvenirs de 1872 et de 1876, par BLOWITZ ; — Après Navarin (1828), par le Baron BRENIER ; — Lettres sur l'Algérie, par le Maréchal BUGEAUD ; — Thèbes, par ANDRÉ CHEVRILLON ; — Mission à Berlin : Berlin avant les barricades ; Berlin pendant les barricades (1848), par le Comte AD. DE CIRCOURT ; — Souvenirs et Impressions, par Madame ALPHONSE DAUDET ; — Alphonse Daudet, par LÉON DAUDET ; — Après Waterloo : Paris ; l'Armée de la Loire, par le Maréchal DAVOUT ; — Ma Défense, par TH. DOSTOIEVSKY ; — Islandais, par W. de DURANTI ; — Souvenirs (1848-1851) ; Après Solférino, par le Général FLEURY ; — Lettres de 1870-1871, par CH. GOUNOD ; — Conversations de Napoléon à Sainte-Hélène, par le Général Baron GOURGAUD ; — Chez les Sakalaves par GROSCLAUDE ; — Vénétie et Toscane, par DANIEL HALÉVY ; — Lettres de Bruxelles, par VICTOR HUGO ; — Notes sur l'Inde, par le prince B. KARAGEORGEVITCH — Lettres à Montalembert par LAMENNAIS ;

— Impressions d'Annam, par PIERRE LOTI; — Lettres sur le Romantisme, par le Prince MAXIMILIEN-JOSEPH et ALFRED DE VIGNY; — Lettres à Requien, par PROSPER MÉRIMÉE; Lettres (1813-1815), par le Roi MURAT; — Au pays des Afridis, par GEORGES NOBLEMAIRE; — Une Conversation avec Ferdinand IV, par LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS; — Sur le Haut-Mékong; Dernières Étapes, par le Prince HENRI D'ORLÉANS; — Ma Retraite du pouvoir, par le Duc DE RICHELIEU; — De Fontainebleau à Fréjus, par le Comte SCHOUVALOFF; — Madame Cornu et Napoléon III, par NASSAU-W. SENIOR; — La Vie de Journal, par MAURICE TALMEYR; — Une Journée à Canton, par ÉMILE VEDEL; — Lettres à une Puritaine, par ALFRED DE VIGNY; — Pages inconnues, par J.-J. WEISS; — Prise de Plevna, par le Colonel WONLARLARSKI — La guerre aux Philippines, par le lieutenant X...

ÉTUDES HISTORIQUES

Voltaire et l'Affaire Calas, par RAOUL ALLIER; — Le Prince de Bismarck, par CHARLES ANDLER; — La Séparation de l'Église et de l'État (1794 1802); les Origines du Parti républicain; la Réaction thermidorienne à Paris, par F.-A. AULARD; — Couvents du Temps jadis, par ARVÈDE BARINE; — La France et l'indépendance vaudoise, par E. COUVREU; — La Dissolution de la Chambre introuvable, par ERNEST DAUDET; — La France et la Russie en 1870, par le Comte FLEURY; — Olympe de Gouges, par LÉOPOLD LACOUR; — Louis XI, par CH.-V. LANGLOIS; — Le duc d'Aumale, par AUGUSTE LAUGEL; — Sur les Galères du Roi, par ERNEST LAVISSE; — Mickiewicz et Pouchkine, par LOUIS LEGER; — Les Bonaparte et le 18 Brumaire; Les Bonaparte et le Consulat à vie, par FRÉDÉRIC MASSON; — La Marche de Murat sur Madrid (1808), par le Comte MURAT; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854); Bernadotte et les Bourbons (1812-1814); un Préfet de Napoléon, par LÉONCE PINGAUD; — Le 24 Février 1848, par le général Bon REBILLOT; — A propos de « Struensée », par madame R. RÉMUSAT; — Les Bacheliers de Salamanque, par GUSTAVE REYNIER; — L'Art de Frédéric II, l'Art de Napoléon; L'Art du Maréchal de Moltke, par le commandant ROUSSET; — Boutteville le Duelliste, par le comte PIERRE DE SÉGUR; — L'Ambassade de Tippou-Sahib à Paris en 1788, par VICTOR TANTET; — Athènes et Constantinople en 1859, par L. THOUVENEL; — Mulhouse (15 mars 1798), par XX.

ÉTUDES POLITIQUES

La Politique du Sultan; la Macédoine; les Affaires de Crète; Joseph Chamberlain; l'Angleterre et l'Empire du Monde, par VICTOR BÉRARD; — L'Autonomie tunisienne, par EUGÈNE BONHOURE; — Vues politiques, par LÉON BOURGEOIS; — Vues politiques, par DENYS COCHIN; — En Transylvanie, par E. CRAMAUSSEL; — L'Empire Britannique, par Sir CHARLES W. DILKE; — La Troisième République, par JULES FERRY; la France et la Russie en 1870, par le Comte FLEURY. — Les Pays de France, par P. FONCIN; — Les Allemands à Constantinople, par G. GAULIS; — La Colonisation russe en Sibérie, par ÉMILE HAUMANT; — Vues politiques; Socialisme et Liberté, par JEAN JAURÈS; — L'Avenir de l'Autriche, par KAREL KRAMARSCH; — Questions; Mauvaise Méthode; Note sur le Livre Jaune; Notre Politique orientale; La Paix d'Orient; la Condamnation de la Paix armée; France et Angleterre, par ERNEST LAVISSE; — L'Orient, par le Prince MALCOM KHAN; — M. Buffet, par E. DE MARCÈRE; — Samory, par A. MÉVIL; — La Propagande socialiste en Allemagne, par EDGARD MILHAUD; — Vues politiques, par RAYMOND POINCARÉ; — La Crise du Libéralisme en Belgique, par MAURICE VAUTHIER; — Les Russes devant Constantinople (1877-1878), par ***; — La Puissance économique de l'Allemagne, par ***; — L'Alliance Franco-Russe et les États balkaniques, par ***; — Les Affaires du Niger, par ***; — Vingt-huit ans de Politique étrangère, par ***.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Un Mari d'actrice au XVIIe siècle, par N.-M. BERNARDIN; — Une Héroïne de Gœthe, la Politique étrangère de Michelet, par MICHEL BRÉAL; — La Poésie belliqueuse en Angleterre, par ABEL CHEVALLEY; — La Nature dans la Poésie de Shelley, par ANDRÉ CHEVRILLON; — Ernest Renan (Dernières Années); Ménage de Poètes, par MARY JAMES DARMESTETER; — Les Déformations de la Langue française, par ÉMILE DESCHANEL; — Les Poésies de Gabriel d'Annunzio, par JEAN DORNIS; — Sainte-Beuve; Ernest Renan, par ÉMILE FAGUET; — Alphonse Daudet, par ANATOLE FRANCE; — Georges Rodenbach, par FERNAND GREGH; — Nietzsche et Wagner; Harriet Beecher Stowe, par DANIEL HALÉVY; — Beaumarchais et Figaro, par ANDRÉ HALLAYS; — A Waterloo, par GUSTAVE LARROUMET; — « L'Étudiant » de Michelet, par ERNEST LAVISSE; — L'Amour selon Michelet, par JULES LEMAITRE; — Jules Simon, par LOUIS LIARD; — Une Amie de Liszt, par D. MELEGARI; — La Genèse d'« Antony », par H. PARIGOT: — Le Paradis de la Reine Sibylle; — La Légende de Tannhauser; Les Sept Infants de Lara, par GASTON PARIS; — Lettres de Mérimée à Stendhal, par CASIMIR STRYIENSKI; — La Syntaxe et le Style; la Bible de l'Humanité, par SULLY PRUDHOMME; — Notes sur Hugo; Notes sur Alfred de Vigny; Michelet; Stéphane Mallarmé, par HENRI DE RÉGNIER; — Le Dernier Amour de Lope de Vega, par GUSTAVE REYNIER — La Fin d'une Légende, par S. ROCHEBLAVE; — les Premières pages de Pierre Loti, par MICHEL SALOMON.

CRITIQUE D'ART

Notes sur l'Art français, par ANTOKOLSKY; — Rembrandt, par LÉON BONNAT; — Les Théâtres en Allemagne et en Autriche, par ALBERT CARRÉ; — La Peinture et le Public, par ANDRÉ CHEVRILLON et ÉMILE HOVELAQUE; — La Défense et Illustration de l'Opéra français, par J. COMBARIEU; — Les Salons de 1898, par MAURICE HAMEL; — « Fervaal » et la Musique française, par PIERRE LALO; — Trois Succès au Théâtre, par GUSTAVE LARROUMET; — Impressions de théâtre, par PIERRE LOTI; — Le Théâtre populaire, par MAURICE POTTECHER; — La Duse, par le Comte PRIMOLI; — Portraits de Femmes et d'Enfants; la Maison des Artistes, par ARY RENAN; — Charles Gounod, par CAMILLE SAINT-SAENS; — La Musique de Wagner, par le comte LÉON TOLSTOI.

QUESTIONS DIVERSES

Problèmes algériens, par UN ALGÉRIEN; — L'Éducation du Peuple en France et en Angleterre, par HENRI BÉRENGER; — Qu'est-ce que la Sociologie? par C. BOUGLÉ; — Du Devoir militaire, par ÉMILE BOUTROUX; — Automobilisme, par GEORGES DESJACQUES; — La Défense contre la Maladie; la Chimie nouvelle, par E. DUCLAUX; — La Folie d'Auguste Comte; Auguste Comte et les Jésuites, par GEORGES DUMAS; — Le Crédit agricole et l'État, par LOUIS DURAND; — Les Débuts de l'État-Major général; Zéphyrs, Disciplinaires et Camisards, par le Colonel FIX; — La Musique dans les Universités allemandes, par MAURICE EMMANUEL; — Contre la Représentation coloniale, par M. D'ESTOURNELLES; — Contre le Baccalauréat, par ERNEST LAVISSE; — Vers le Pôle : Nansen et Andrée; Sven Hedin dans l'Asie centrale, par O.-G. DE HEIDENSTAM; — Le Mouvement agraire en France; l'Effort de l'Italie, par LÉOPOLD MABILLEAU; — La Sagesse et la Destinée, par MAURICE MAETERLINCK; — La Peste, par le docteur E. MOSNY; — Peuples et Patries, par FRIEDRICH NIETZSCHE; — La Vie pastorale au Pays d'Arles, par le comte REMACLE; — Le « Trust » du Pétrole, par PAUL DE ROUSIERS; — Le Peuplement français de la Tunisie, par JULES SAURIN; — Le Féminisme en Allemagne, par KAETHE SCHIRMACHER; — Le Système français d'Impôts, par RENÉ STOURM; — Le Public et la Foule, par GABRIEL TARDE; — La Flotte de Combat; par E. TOURNIER; — Le Quatrième Centenaire de Vasco de Gama, par ÉMILE VEDEL; — La Guerre industrielle en Angleterre, par SIDNEY WEBB; — La Frontière de l'Est, par ***; — L'État de notre Marine de guerre, par *** — La Crise austro-hongroise, par ***; — Ce que valent nos forteresses, par ***.

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement de _____

à date du _____, *pour la somme de* _____

que je joins ci-inclus.

SIGNATURE

Nom : _____

Adresse : _____

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48. »	24. »	12. »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51. »	25.50	12.75
DÉPARTEMENTS	54. »	27. »	13.50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de **la Revue de Paris**, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

58e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 5. — 2 février 1899.

Die Fabel vom Untergang des Handwerks.
Zwei Artikel zur Urbeiterwohnungsfrage.
Die Fursorge sur entlassene Strafgesangne.
Ein deutscher Jesuitenpater als Kolonisator in Südbrasilien. Von E. Capff.
Die litterarische Bildung am Rhein im vorigen Jahrhundert. Von Joseph Joesten.
Der goldne Engel. Erzahlung von Luise Glass.
Massgebliches und Unmassgebliches : Das russische Budget sur 1899 und die russische Dorsverfassung. — Sozialpolitische Schriften. — Eine physiologische Bemerkung zu dem Artikel : « Castbare Malerei ».

SOMMAIRE DU No 6. — 9 février 1899.

Die Zukunft Deutsch-Sudweftafrikas. Von Felix Friedrich Bruck.
Zur Reform des Personentarifs der preussischen Eisenbahnen.
Islam und Zivilisation.
Die litterarische Bildung am Rhein im vorigen Jahrhundert. Von Joseph Joesten.
Senectus loquax. 11.
Skizzen aus unserm heutigen Dolksleben. Neue Folge. 12. Der alte Gottlieb.
Der goldne Engel. Erzählung von Luise Glass.
Massgebliches und Unmassgebliches : Der Urbeitsnachweis und die Landarbeiterfrage. — Die Brotfrage. — Das Wachstum der Sozialdemokratie. Zarte Fursorge fur stadtische Kostkinder.

Prix du Numéro *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25
Prix de l'Abonnement pour trois mois *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

DOMAINE DE MONTHORIN

Contre l'envoi d'un mandat-poste de **11 fr. 25 c.** adressé à M. Hurlin, régisseur à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine), il sera expédié un colis postal de **2 kilos 500 de beurre garanti pur** de tout mélange de margarine. Beurre frais de 1re qualité.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 16 février 1899, à deux heures.
MAISON DE RAPPORT
A Paris,
Rue du Marché-Saint-Honoré, no 4.
Contenance : 606 m. 10.
Revenu brut : 38.159 fr. 40 cent.
Mise à prix : 466.725 francs.
S'adresser : 1o A Me André Régnier, avoué, rue Tronchet, no 13 ; 2o Me Fromageot, avoué ; 3o Me Tourillon notaire.

GRANDE PROPRIÉTÉ angle rue Raynouard, no 74, rue des Marronniers, nos 2 et 4, et rue des Vignes, no 3. Cont. 1.179 m. 38. M. à pr. 120.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 28 février 1899. S'adr. à Me Rivière, not., 4, rue de la Paix.

HOTEL avenue du Bois-de-Boulagne, ang. avenue Bugeaud. Conten. 770 m. 36. Mise à prix 450.000 francs. A adj. s. 1 ench. Ch. des notaires de Paris le mardi 28 février 1899. S'adr. à Me Bertrand, notaire à Paris, no 60, rue de la Chaussée-d'Antin.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

(Suite)

VENTE au Palais, le mercredi 1er mars 1899, à deux heures.
1° MAISON A PARIS
Rue Auber, 16, et rue Caumartin, 47.
Contenance 212 m. 50.
Prêt du Crédit Foncier 175.000 francs.
Revenu net environ 33.762 francs.
Mise à prix 450.000 francs.
2° MAISON A PARIS
70, avenue de Villiers et rue Jouffroy.
Contenance 203 m. 42.
Revenu net environ 14.355 francs.
Mise à prix 180.000 francs.
3° MAISON A PROVINS (Seine-et-Marne).
Rue Victor-Arnould, 17.
Mise à prix : 6.000 francs.
S'adresser à Me Chaffotte, avoué à Paris, n° 6, aven. du Maine; Mes Rouy et Dernis, avoués à Paris.

MAISON à Paris rue Saint-Honoré, 396. Revenu brut 21.036 fr. Mise à prix 250.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. not. Paris, le 28 février 1899. S'adr. à Me W. Bazin, notaire, 7, rue Saint-Florentin.

MAISON et TERRAIN A BATIR rue de la Grande-Chaumière, 14. Conten. 570 m. M. à prix 80.000 fr. A adjuger s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 28 février 1899. S'adresser à Me Breuillaud, notaire, n° 333, rue Saint-Martin.

MAISON rue Saint-Denis, 33, et rue des Lombards, 58. Rev. br. 11.656 fr. M. à pr. 100.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 7 mars 1899. S'adr. à Me Laverne, notaire, n° 13, rue Taitbout.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 1er mars 1899, à deux heures.
1° MAISON
Boulevard Latour-Maubourg, n° 18.
Revenu brut environ 20.000 francs.
Mise à prix 200.000 francs.
2° TERRAIN
Rue des Pyrénées, n° 277.
Loué 800 fr. Mise à prix 15.000 francs.
S'adresser à Me Bourgoin, avoué à Paris, n° 23, rue Molière ; à Me Salats, avoué, et à Me Albert Morel d'Arleux, notaire à Paris.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE
Lotissement des Terrains de Mazas.
TROIS TERRAINS à Paris (12e arrond.), rue de Lyon et boulev. Diderot, vis à vis de la gare de Lyon. Cont. 727 m., 548 m. 12 c. et 579 m. 22 c. M. à prix (440 fr. et 320 fr. le mètre), 319.880 fr., 175.398 f. 40 c. et 185.350 fr. 40 c. A adj. s. une ench. Ch. des notaires de Paris, le 14 mars 1899. S'adresser aux notaires Mes Mahot de La Quérantonnais, n° 14, rue des Pyramides, et Delorme, n° 11, rue Auber, dépositaire de l'enchère.

VILLE DE PARIS
TERRAIN à Paris (15e arrond.), rue Herr (angle r. de l'Église). Surf. 222 m. 60. M. à pr. 22.260 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 28 février 1899. S'adr. à Mes Delorme, notaire, n° 11, rue Auber, et Mahot de La Quérantonnais, n° 14, r. des Pyramides, dépositaire de l'enchère.

VENTE sur surenchère, au Palais de Justice, à Paris, le 23 février 1899, à 2 heures.
1° DEUX MAISONS DE CAMPAGNE
L'une en nue propriété, l'autre grevée d'un droit d'habitation.
2° PLEINE PROPRIÉTÉ
De Prés, Terres et Bois.
Le tout sis à Boury (Oise).
Mise à prix : 17.550 francs.
S'adresser à Me Moreau, avoué, 23, rue des Mathurins ; Mes Allain, avoué, 12, rue Godot-de-Mauroi, et Lestiboulois ; à Me Kastler, notaire.

FONDS DE VINS ET LIQUEURS rue du Temple, n° 119. M. à prix 5.000 fr. Clientèle, matériel, etc. A adj. s. 1 ench. le lundi 20 février 1899, à 1 h. et demie, en l'étude de Me Massion, notaire, n° 58, boulevard Haussmann.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 25 février 1899, à deux heures.
PROPRIÉTÉ sise à PARIS
Rue de l'Ourcq, n° 36.
Revenu brut 11.353 francs.
Mise à prix : 80.000 francs.
S'adresser à Me Marin, avoué à Paris, n° 18, rue du Quatre-Septembre.

VENTE au Palais de Justice, le 4 mars 1899.
GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS
Rue des Archives, 63.
Contenance 2.031 mètres environ.
Revenu 52.000 francs environ.
Mise à prix 600.000 francs.
S'adresser à Me Vandewalle, avoué à Paris, 54, rue Caumartin, et à Me Mouillefarine, avoué.

VENTE au Palais, le 1er mars 1899, deux heures.
1° MAISON à ÉPINAY-SUR-SEINE
131, rue de Paris.
Revenu brut 700 fr. Conten. 133 m. 85 c. environ.
Mise à prix 5.000 francs.
2° MAISON avec JARDIN à ÉPINAY-SUR-SEINE
131 bis, rue de Paris, non louée.
Conten. 258 m. env. Mise à prix 5.000 francs.
3° JARDIN à ÉPINAY-SUR-SEINE
Lieu dit « Les 10 Arpents », non loué.
Cont. 239 m. env. M. à prix 100 francs.
S'adresser à Me Pelletier, avoué à Paris, n° 44, Chaussée-d'Antin ; Mes Léger et Salats, avoués à Paris ; et à Me G. Besnard, notaire à Saint-Denis.

DIABÈTE Nouveau Traitement. RESULTATS REMARQUABLES obtenus par les GLOBULES URANÉS de LEMAIRE et MONCOUR, Phiens (Traitement de 25 jours, 10 francs.) DÉPÔT : 14, Rue de Grammont, Paris. DIABÈTE Nouveau Traitement.

Les Retraites pour la Vieillesse

Il n'est pas si petit employé de l'État qui ne soit assuré d'avoir, à un certain âge et après un certain temps de services, une pension viagère constituée sur sa tête au moyen de retenues *obligatoires* faites sur ses appointements pendant toute la durée de sa carrière administrative. Aussi n'est-il pas inquiet de sa vieillesse. Il sait que quand l'heure du repos aura sonné pour lui, il jouira d'une retraite honorable.

Cette sécurité du lendemain, souhaitée par tous ceux qui, vivant de leur profession, voient arriver avec anxiété le moment où ils ne pourront plus travailler, il ne tient qu'à eux de se la procurer.

Qu'ils fassent eux-mêmes et pour eux-mêmes ce que l'État fait d'office pour ses fonctionnaires, qu'ils emploient une partie de leur gain pour assurer le repos de leurs vieux jours. En échange d'une prime modique, une Compagnie d'Assurances sur la Vie prendra l'engagement de leur servir une rente viagère à partir de l'époque qu'ils auront eux-mêmes fixée, ou bien, s'ils le préfèrent, de leur verser un capital dont ils auront alors la libre disposition.

Une pension de retraite ainsi créée a sur celle des fonctionnaires la triple supériorité : d'être proportionnée aux besoins de chacun, de commencer au moment choisi par lui, enfin, de n'être pas nécessairement subordonnée à la continuité du travail dans les mêmes fonctions.

Mais elle a surtout l'avantage de pouvoir être constituée sur deux têtes, de telle sorte que l'homme qui vit de son travail peut assurer les moyens d'existence de sa femme en même temps que les siens propres pour le moment où l'âge et les infirmités le condamneront au repos.

La Nationale tient à la disposition des intéressés, à son siège social, à Paris, et dans toutes ses Agences en France et à l'étranger, les renseignements nécessaires pour traiter en pleine connaissance de cause des opérations de ce genre.

L'honorabilité de cette Compagnie et sa situation financière exceptionnelle, la désignent particulièrement aux choix des personnes soucieuses de se ménager une vieillesse paisible après une vie de labeur.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

Rentes Viagères

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

ASTHME OPPRESSION, CATARRHE, TOUX NERVEUSE, soulag^t immédiat. Guérison par le **PAPIER** ou les **CIGARES GICQUEL**
Ph^ien 1re cl. 4, *rue Delaroche*, Paris. 40 Ans de Succès. 3e P^les Ph^ies.

Bruxelles : DELACRE. **Amsterdam** : ULOTH. **Rotterdam** : VAN SANTEN KOLFF. **Londres** : JOZEAU. **Hanovre** : RUMP ET LEHNERS. **Budapesth** : DE TOROCK. **Milan** : MANZONI ET Cie. **Copenhague** : BENZON. **Madrid** : MELCHOR GARCIA. **Alexandrie et le Caire** : GALETTI, DEL MAR, M. FISHER. **Buenos-Ayres** : DEMARCHI. **Montevideo** : DEMARCHI. **Santiago** (Chili) : MOURGUES. **Lima** : GALLESSE. **Caracas** : STURUP. **Rio-de-Janeiro** : DE OLIVERA. **La Havane** : JOSE SARA.

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la ***Signature***
Sirop, 3^f; *Pâte*, 1^f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faub^g St-Denis, Paris.*

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faub^g St-Denis, Paris.*

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PH^cies

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ **2 fr. 50**
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PH^cies.

COMPRIMÉS DE VICHY
Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière
En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

B.

Bronzes, Marbres, Objets d'Art, Curiosités, Ameublements complets de tous Styles, Orfèvrerie

A. HERZOG

41, Rue de Châteaudun — 9, rue Lafayette — Paris

MÉDAILLE D'OR, GRAND DIPLOME D'HONNEUR 1894

SPÉCIALITÉ DE CADEAUX POUR ÉTRENNES ET CORBEILLES DE MARIAGE — LE PLUS GRAND CHOIX ET LE MEILLEUR MARCHÉ DE PA

TÉLÉPHONE — OCCASIONS EXCEPTIONNELLES — TÉLÉPHONE

LYMPHATISME, SCROFULE, RACHITISME

Affections pulmonaires chroniques, Maladies de l'enfance

FUCOGLYCINE DU Dr GRESSY

Sirop *iodo-bromo-phosphoré*, préparé avec les principes actifs extraits d'algues et **fucus** marins fraîchement récoltés. Puissant succédané *naturel* de l'HUILE DE FOIE DE MORUE, présentant sur celle-ci l'avantage de ne causer ni *fatigue de l'estomac*, ni *diarrhées rebelles*, d'être un produit *sûr*, d'une efficacité incontestable.

LE PERDRIEL et Cie

PARIS — 11, Rue Milton, 11 — PARIS

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 11 FÉVRIER 1899

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Le Poids des impôts en France, l'affaiblissement des plus-values et le manque prochain d'élasticité des finances françaises. — Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1898. — Le Commerce exterieur de l'Angleterre pendant l'année 1898. — Un Quartier ouvrier de Paris : logements, professions, salaires et budgets. — Le Budget des colonies : le coût excessif de la colonisation française. — La Discussion de la Société d'économie politique de Paris : la marine marchande. — Lettres d'Angleterre : l'abaissement du taux officiel de l'escompte à la Banque d'Angleterre ; une émission de bons du *London County Council ;* la cote de l'argent en lingots ; le commerce extérieur du Royaume-Uni en janvier ; un emprunt des chemins de fer chinois ; la fédération des diverses colonies du groupe australien. — Les Naturalisations en 1898. — L'insécurité de la Tunisie. — Revue économique : le rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de janvier 1899 ; le cours des fontes en Belgique en 1898 et en 1899 ; M. de Chambrun. — Nouvelles d'outre-mer : le côté commercial des pèlerinages à Médine et à la Mecque.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque Impériale de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal et de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Émission par le Crédit Foncier de France de 500.000 obligations communales de 500 fr. ; Champ d'Or ; Banque Nationale d'Haïti ; recettes des Omnibus de Paris, des Voitures de Paris, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, des Tabacs de Portugal et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

60 ANNÉES DE SUCCÈS

ALCOOL DE MENTHE DE **RICQLÈS**

Le seul véritable Alcool de Menthe
DISSIPE *les* maux *de* cœur, *de* tête, *d'estomac, les* indigestions.
SOUVERAIN contre la GRIPPE et les REFROIDISSEMENTS
EXCELLENT *aussi pour les* dents, *la* bouche *et tous les soins de la* toilette.
REFUSER LES IMITATIONS
EXIGER le nom : **DE RICQLÈS**

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 200 MILLIONS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi **en garde** es **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 °/o aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard,	18 à 24 la 12
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard,	» 12 »	Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard. la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard,	» 12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé,	» 24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard,	» 24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard,	» 12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard,	» 12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard,	» 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard,	» 18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste, qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, Boulevard Montmartre, 19, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE lit 6.000 journaux par jour.**

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré.

Cacao van Houten
Le meilleur des Chocolats liquides
EXQUIS, RAPIDE, PUR, SOLUBLE, DIGESTIBLE
Une cuillerée à café suffit pour préparer une tasse d'excellent CHOCOLAT à l'eau ou au lait.
BIEN EXIGER le NOM et la MARQUE.

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE
rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base
d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens
ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants
Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :
ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES
ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.
71e ANNÉE REVUE HORTICOLE 71e ANNÉE
Fondée en 1829 par les auteurs du Bon Jardinier
RÉDACTEUR EN CHEF : M. ED. ANDRÉ
Le plus ancien (70 ans d'existence) et le plus important des journaux d'horticulture, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres. — Traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Répond aux demandes de *renseignements horticoles* qui lui sont adressées. — Parait le 1er et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8° de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche coloriée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8° de 576 pages avec de nombreuses gravures, et **24 planches coloriées**, d'une exécution irréprochable, représentant les plantes nouvelles, et les fruits nouveaux les plus intéressants, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.
Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **22** fr. — Six mois, **11** fr. **50**. — Trois mois, **6** fr. »
Un **numéro spécimen** est adressé à toute personne qui en fait la demande.
Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

LA LIBRAIRIE NOUVELLE
ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS
est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Souscription publique à 500.000 Obligations Communales de 500 francs

AVEC LOTS

Remboursables au plus tard en **75** *années et rapportant* **13** *francs d'intérêt par an*

Prix d'Émission : 485 francs

PAYABLES :

20 francs en souscrivant ;
30 — à la délivrance des titres ;
50 — du 10 au 20 août 1899 ;
50 — du 10 au 20 novembre 1899 ;
50 — du 10 au 20 mai 1900 ;
50 francs du 10 au 20 août 1900 ;
50 — du 10 au 20 novembre 1900 ;
50 — du 10 au 20 mai 1901 ;
60 — du 10 au 20 août 1901 ;
75 — du 10 au 20 décembre 1901.

Chacun des tirages auxquels ces obligations participent comporte **175,000** francs de lots, comprenant alternativement les lots suivants :

1 lot de	**150.000** fr.	1 lot de	**100.000** fr.
1 —	**5.000**	1 —	**25.000**
20 —	**1.000**	1 —	**5.000**
		45 —	**1.000**

soit **175.000** francs de lots par tirage.

Durant les vingt premières années, les tirages seront au nombre de six par an pour :

1.500.000 francs de lots

dont 3 lots de **150.000** francs et 3 lots de **100.000** francs par an.

Durant les vingt-cinq années suivantes, les tirages seront au nombre de quatre par an, et enfin, pour les dernières années, ils seront au nombre de deux.

Pendant la période des versements, les souscripteurs d'obligations auront droit, sur le montant de leurs versements, à un intérêt de 2.60 o/o qui viendra en déduction des termes exigibles.

Les obligations remboursables par des lots sont payables le 1er du mois qui suit le tirage ; elles n'auront pas droit au prorata du coupon courant. Pendant la période des versements, elles seront remboursées sous déduction des termes non échus.

Le tirage du 5 avril comprend, indépendamment des obligations remboursables par des lots, les obligations qui doivent être amorties au pair. Ces obligations seront remboursées à l'échéance du coupon courant. Le premier tirage d'amortissement aura lieu le 5 avril 1890.

Les souscriptions sont reçues le 21 février 1899 :

A PARIS, au Crédit foncier de France, 19, rue des Capucines ;

Au Comptoir national d'Escompte de Paris, rue Bergère, 14 ; à sa succursale, place de l'Opéra, 2, et dans ses bureaux de quartier ;

A la Société générale de **Crédit Industriel et Commercial,** rue de la Victoire, 66, et dans ses bureaux de quartier ;

A la Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, rue de Province, 54, et dans ses bureaux de quartier.

A la Banque de Paris et des Pays-Bas, rue d'Antin, 3 ;

Au Crédit lyonnais, boulevard des Italiens, 19, et dans ses bureaux de quartier ;

Au Crédit foncier et agricole d'Algérie, rue de Mogador, 4, et à Alger, Oran, Constantine, Bône, Philippeville et Tunis ;

A la Compagnie algérienne, rue des Capucines, 11 ;

A la Banque internationale de Paris, rue Saint-Georges, 3 et 5 ;

A la Chambre syndicale des Agents de change de Paris, rue Ménars, 6.

DANS LES DÉPARTEMENTS : chez MM. les trésoriers-payeurs généraux ; chez MM. les receveurs particuliers des finances.

DANS LES AGENCES ET SUCCURSALES DES SOCIÉTÉS CI-DESSUS INDIQUÉES

A Lyon : au siège social du Crédit lyonnais.

A L'ÉTRANGER : dans les agences et succursales des mêmes Sociétés.

On peut souscrire dès maintenant par correspondance

Pour plus de détails voir les Affiches et Notices

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS
PROVISOIREMENT : 4, rue Antoine-Dubois

Général Baron GOURGAUD

Sainte-Hélène

Journal inédit de 1815 à 1818

AVEC PRÉFACE ET NOTES DE MM. LE VICOMTE DE GROUCHY ET ANT. GUILLOIS

Deux volumes in-8°, brochés. — Prix de chaque volume. 7 fr. 50

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

PIERRE SALES

Le Ruban Rouge

*

L'Honneur du Mari

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

**

Le Rachat de la Femme

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. 3 fr. 50

HENRY KISTEMÆCKERS

Les Amants Romanesques

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

ADOLPHE D'ENNERY

Jacqueline

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat-poste

BERNOUX & CUMIN, libraires-éditeurs. — LYON

Aux grands Musées — Aux grandes Bibliothèques de l'Univers entier
Aux Artistes — Aux Bibliophiles — Aux Collectionneurs

Nous offrons avec Délai de Paiement

L'ÉDITION NATIONALE DES

Œuvres de VICTOR HUGO

La plus audacieuse, la plus colossale entreprise de la Librairie de Luxe, le plus grand effort de la Libratrie d'Art.

43 Volumes in-4° brochés. 2.500 Gravures en taille-douce.

200 ARTISTES (PEINTRES, GRAVEURS), TOUS EN CÉLÉBRITÉ, ONT COLLABORÉ A L'ŒUVRE

L'Édition Nationale de Victor Hugo est le RAYON D'HONNEUR de toute grande Bibliothèque.

L'Édition Nationale de Victor Hugo est la gloire et l'honneur du BEAU LIVRE MODERNE.

RABAIS ÉNORME ET PROVISOIRE
Grandes facilités de paiement. } **De 50 à 60 %** SUR LES PRIX ANCIENS

PRIME AUX PREMIERS ACHETEURS
Les 30 grandes Eaux-fortes du Théâtre de Victor Hugo tirées sur SATIN DE LYON

Édition Ordinaire : 43 volumes sur Papier Vélin . . . . . **650** fr. au lieu de **1.290** fr.
Édition de Luxe. — sur Papier Vergé . . . . . **1.000** fr. — **2.150** fr.
— sur Papier Impérial du Japon **2.000** fr. — **4.300** fr.

LES EXEMPLAIRES " JAPON " ONT UN DOUBLE ÉTAT AVANT LA LETTRE DE TOUTES LES GRAVURES

Payables en 25 mensualités de **26** fr., **40** fr. et **80** fr.

Il a été dépensé plus de TROIS MILLIONS pour cette Œuvre monumentale.
Un EXEMPLAIRE PRÉCIEUX enchâssé dans de SOMPTUEUSES RELIURES figurera à l'Exposition de 1900.

Prix : CENT MILLE FRANCS.

CATALOGUE DESCRIPTIF ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire aux **Œuvres de Victor Hugo (Édition Nationale)** *en 43 volumes in-4°, brochés, illustrés par les Maîtres contemporains* **(avec la Prime offerte aux premiers Souscripteurs).**

Édition ordinaire, payable en 25 mensualités de 26 francs. . Prix : **650** francs.

Édition de luxe, sur papier . . . . . Prix : .....
(Indiquer le papier choisi).

Payable en 25 mensualités de ..... francs.

Nom et Prénoms : .....

Adresse : .....

Mode d'envoi (indiquer la gare la plus proche) : .....

L'envoi est fait en port dû (franco d'emballage en caisse).

La **Librairie Bernoux et Cumin** à Lyon publie mensuellement un Catalogue de **Beaux Livres de Bibliophiles,** adressé franco sur demande.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Mise en vente par Livraisons, depuis le 11 Février 1899

Le Dix-huitième Siècle

LES MŒURS, LES ARTS, LES IDÉES

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS

Ouvrage illustré de 20 planches en taille-douce et de 500 gravures.

On connaît le mot de Mérimée, qui de l'histoire, n'aimait, dit-il, que les anecdotes : c'est qu'elles nous offrent presque toujours la peinture vraie des mœurs et des caractères qui furent propres à une époque. Aussi aux historiens de profession préférait-il les auteurs de mémoires, plus amusants et, à le bien prendre, plus instructifs.

C'est à ceux qui pensent comme lui que s'adresse notre livre.

Notre *Dix-huitième Siècle* n'est point une histoire : c'est le tableau de la société, non certes la plus solidement ordonnée, mais la plus élégante, la plus brillante, la plus humaine, la plus ouverte qui fût jamais aux séductions délicates de l'art comme aux audaces généreuses de l'esprit.

Et pour que ce tableau fût fidèle et que le lecteur y retrouvât les choses et les hommes tels qu'ils furent dans la réalité, nous avons le plus possible, en retraçant tant de scènes de la vie de la cour, des salons, de Paris, de la province, laissé parler ceux-là mêmes qui en furent les témoins ou les acteurs. Depuis les lettres de Voltaire, jusqu'aux correspondances anonymes du temps de Louis XVI, depuis Saint-Simon jusqu'à madame du Hausset ou à madame Campan, écrivains, philosophes, hommes politiques, gens du monde, comédiens, gazetiers, lectrices ou femmes de chambre, il n'est point de contemporain, qu'elle qu'ait été sa condition, dont nous ayons dédaigné le témoignage, quand il semblait véridique, ou les récits, quand ils étaient piquants.

Mais, à évoquer une telle époque, la plume du narrateur ne saurait suffire. L'esprit d'un siècle ne se manifeste complètement ni par les actions d'éclat de quelques grands personnages, ni même par la vie journalière des gens du peuple ; il se traduit encore dans l'œuvre des artistes, et notre livre serait trop incomplet si l'illustration ne se joignait au texte pour faire la place qu'ils méritent à Watteau et à Largillière, à Nattier et à La Tour, à Boucher et à Lancret, à Greuze et à Chardin, à Pigalle et à Clodion, à Houdon et à Caffieri, à Cochin, à Moreau le Jeune, aux Saint-Aubin, à Gravelot, et, après eux, à ces artisans de génie, aux maîtres de l'ameublement, de la céramique et de l'orfèvrerie, qui décorèrent de tant d'exquises merveilles les salons du XVIIIe siècle.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE paraîtra en trente Livraisons à 1 franc.

Chaque Livraison, contenant de nombreuses illustrations et protégée par une couverture comprendra, soit 8 pages de texte et une gravure hors texte en taille-douce, soit 16 pages de texte.

La première Livraison a été mise en vente le Samedi 11 Février 1899.

On peut dès maintenant se procurer l'ouvrage complet au prix de 30 francs, broché, et de 40 francs, relié.

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Mise en vente par Livraisons, à partir du 18 Février 1899

ÉTIENNE GROSCLAUDE

UN PARISIEN A MADAGASCAR

Aventures et impressions de voyage

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 138 GRAVURES

Il y a des livres d'étrennes qui sont bons pour le premier de l'an, et il y en a d'autres qui sont bons pour toute l'année.

Parmi ces derniers il faut mettre en première ligne **Un Parisien à Madagascar**, de Grosclaude, qui, paru pour les étrennes de 1898, a obtenu en quelques jours l'honneur de trois éditions

Aujourd'hui que la question de Madagascar est plus vive que jamais et que la mise en valeur de la grande île est en voie d'accomplissement, la librairie Hachette a cru le moment venu de mettre en vente en livraisons cet ouvrage si plein d'humour et d'intérêt, afin de le mettre ainsi à la portée de toutes les bourses.

On pourra donc lire avec intérêt, dans toutes les classes de la société, ce récit de voyage et d'aventures, dont une grande partie se passe précisément parmi les tribus sakalaves, c'est-à-dire chez les peuplades les plus sauvages de la colonie, où l'insurrection fut la plus violente, et où la colonne d'occupation trouva l'occasion de se signaler par de si vaillants faits d'armes.

L'ouvrage se présente sous un aspect qui tient le lecteur sous le charme jusqu'à la dernière page, car il possède cette rare qualité d'instruire sans être fastidieux.

A côté des questions coloniales les plus sérieuses, on rencontre des anecdotes d'une gaieté et d'un imprévu extraordinaires, narrées dans ce style pétillant de verve particulier à l'auteur.

Ajoutez à cet attrait du texte l'agrément de nombreuses gravures, inédites pour la plupart et prises sur le vif, — et vous conviendrez que **Un Parisien à Madagascar** est, comme à la fin de l'année, « un joli cadeau à faire à un enfant », et même à une grande personne.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

UN PARISIEN A MADAGASCAR, formant un volume grand in-8° illustré de 138 gravures, sera publié en 20 Livraisons.

Chaque livraison, composée d'au moins 16 pages de texte et protégée par une couverture, sera vendue **50 centimes.**

Il paraîtra une Livraison par semaine à partir du 18 Février 1899.

On peut dès maintenant se procurer l'ouvrage complet, au prix de 10 francs, broché, et de 15 francs, relié.

Vient de Paraître chez tous les Libraires de France et de l'Étranger et

chez MONTGREDIEN & Cie, Éditeurs

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, *8, rue Saint-Joseph, Paris*

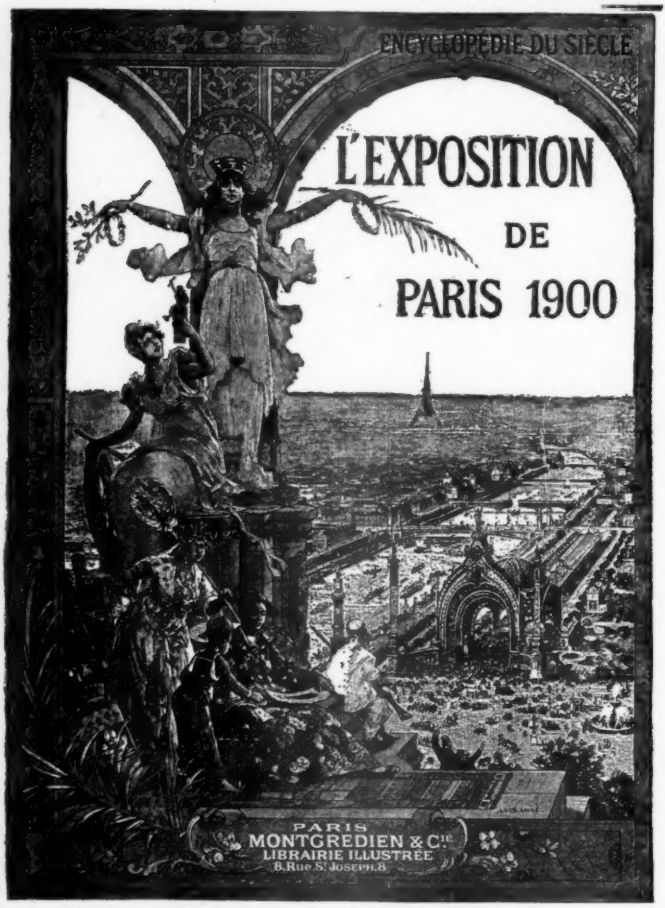
L'EXPOSITION DE PARIS

de 1900

SPLENDIDE PUBLICATION HEBDOMADAIRE, Format grand in-4° (0.38×0.28)

Rédigée par une collaboration de Vulgarisateurs, d'Hommes de lettres et d'Écrivains spéciaux

ILLUSTRÉE PAR LES PREMIERS ARTISTES



Première Partie

Un très beau volume in-4° orné de 250 dessins dans le texte et de 20 *grandes planches* hors texte tirées en plusieurs couleurs, sous une très belle couverture tirée lithographiquement en 15 couleurs.

Prix : 10 francs

payables

5 francs par mois

Envoi contre demande adressée à

MONTGREDIEN & Cie

ÉDITEURS

8, Rue Saint-Joseph, 8

PARIS

L'Exposition de Paris de 1900 sera complète en 6 parties.
(120 grandes planches hors texte en couleurs, et environ 2.000 gravures dans le texte). **Prix : 60fr**

payables 5 francs par mois

SE TROUVE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
et chez **MONTGREDIEN & Cie**, Éditeurs, *8, rue Saint-Joseph, Paris*

Il paraît régulièrement un numéro par semaine CHEZ TOUS LES LIBRAIRES **50 c.** | Envoi d'un numéro spécimen contre **50 c.** adressés à **MONTGREDIEN et Cie**, Éditeurs, *8, rue Saint-Joseph, Paris.*

Librairie académique DIDIER.— PERRIN & Cie, ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

Viennent de paraître :

UN AGENT DES PRINCES PENDANT LA RÉVOLUTION

LE MARQUIS DE LA ROUËRIE

ET LA CONJURATION BRETONNE 1790-1793

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Par G. LENOTRE

Un beau volume in-8°, orné d'un portrait en héliogravure et de deux planches hors texte. **7 fr. 50**
Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. **20 fr.**

DU MÊME AUTEUR :

La Guillotine pendant la Révolution. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
Le vrai Chevalier de Maison-Rouge, A.-D.-J. Gonzze de Rougeville, 1761-1814. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50
Un Conspirateur royaliste pendant la Terreur. Le Baron de Batz. (1792-1795). 1 vol. in-8°. . 7 fr. 50
Paris Révolutionnaire. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)* 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50
La Captivité et la Mort de Marie-Antoinette. — *Les Feuillants.* — *Le Temple.* — *La Conciergerie,* d'après les relations de témoins oculaires. 1 vol. in-8° . . . . . 8 fr.

VICOMTE BRENIER DE MONTMORAND

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Clergé — Noblesse — Bourgeoisie — Peuple

Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

LÉON DESCHAMPS

LES COLONIES PENDANT LA RÉVOLUTION

La Constituante et la Réforme Coloniale

Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

MAURICE GANDOLPHE

LA VIE ET L'ART DES SCANDINAVES

Les Milieux et les Types — L'Art et les Artistes de la Suède

Un volume in-16, avec une lettre de M. Gaston Paris . . . . . **3 fr. 50**

PAUL RENAUDIN

SILHOUETTES D'HUMBLES

Un joli volume in-16, avec couverture dessinée par Jeanniot . . . . . **3 fr. 50**

HENRI WARNERY

LE CHEMIN D'ESPÉRANCE

Confession d'un Inconnu

Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

ANTOINE BAUMANN

SOUVENIRS DE MAGISTRAT

Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR :

Le Tribunal de Vuillermoz. Roman de mœurs judiciaires. Un vol. in-16. **3 fr. 50**

I. POTAPÉNKO

LE POPE

Traduit du Russe avec l'autorisation de l'auteur, par Léon GOLSCHMANN

Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Dernières Publications :

GYP

Monsieur de Folleuil

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RENÉ BAZIN

La Terre qui meurt

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

Voyage au Pays des Mines d'or

— LE KLONDYKE —

Un volume grand in-18, illustré de 40 gravures. Prix. . . . . 4 fr. »

LÉON DE TINSEAU

Les Péchés des Autres

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RICHARD O'MONROY

Les Débutantes

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

ÉDOUARD DELPIT

Le Talion

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

LIVRES NOUVEAUX

VINGT ANS AU PARLEMENT, par Jules Delafosse.

Depuis vingt années que le parti républicain a vraiment achevé sa conquête et pris possession de l'État, M. Jules Delafosse est toujours intervenu dans les discussions diplomatiques et coloniales, et ce livre est un recueil des discours prononcés par lui au cours de cette longue carrière politique et parlementaire. Dans cet espace de vingt années, trois questions principalement ont occupé l'action extérieure du gouvernement de la République : la question d'Égypte, la question du Tonkin et la question d'Orient. Dans une remarquable et substantielle introduction, M. Jules Delafosse a tenu à nous exposer dans leur origine et dans leur développement l'histoire de ces questions : les discours, en effet, ne pouvaient reproduire, pour la curiosité de ceux qui s'intéressent à ces choses, que les impressions du moment. C'étaient œuvres de polémique : ils contribueront, comme tous les discours, à éclairer l'histoire ; l'auteur a bien compris qu'à eux seuls ils ne suffisaient pas à la fixer. Nous y avons gagné une belle étude où les faits sont résumés pour nous avec une clarté et une précision remarquables, et que même les profanes liront avec intérêt.

POÉSIES SIMPLES ET INTIMES, par Xavier Brun.

Le public aimera dans ces vers quelque chose de frais et de fané, de jeune et de vieillot, de joyeux et de mélancolique, de naïf et de précieux, de mièvre et de viril. On y trouvera, notamment, des chansons d'amour ; mais le poète a développé aussi beaucoup d'autres thèmes : la patrie, la religion, la nature, la famille, son village du Jura, ses souvenirs, ses joies, ses peines, ses aspirations. On voit que l'auteur, en publiant ce livre, s'est plu seulement à réunir un jour des pages écrites au hasard de ses joies ou de ses tristesses pour le seul plaisir de les écrire, et sans rien prétendre que la sympathie un peu émue de ceux qui le liront.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE, par H. Roger.

Dans ce livre, qui est un recueil de leçons faites à la Faculté de médecine, M. le professeur Roger nous explique d'abord avec soin la nature et le rôle des divers agents « qui tendent constamment à modifier l'équilibre instable de la santé ». M. Roger expose ensuite les grandes lignes de l'anatomie pathologique, réservant un chapitre spécial à l'étude des troubles fonctionnels, et, après avoir indiqué l'évolution des principales maladies, s'attache à l'examen clinique des malades. Un lexique bref, mais complet, donne à la fin du livre l'explication de tous les mots techniques employés.

LE COLTINEUR DÉBILE, par Jérôme et Jean Tharaud.

Ce joli volume, qui se présente si coquettement au public en sa couverture gris foncé, est rempli de pages charmantes. C'est un livre de rêve, l'histoire très vague d'un frère et d'une sœur, épris tous les deux de bonheur, non pour eux, mais pour tous les hommes, et qui vont, des villes aux campagnes, chercheurs d'idéal et de justice. La sœur, plus ardente, guide le frère, le ranime aux heures de faiblesse, lui insuffle un peu de ses révoltes et de ses espoirs jusqu'au jour où, trop faible pour le fardeau du rêve, il succombe et la laisse seule poursuivre la route commencée. Peut-être le symbole de l'œuvre n'apparaît-il point assez clairement, à une première et rapide lecture ; mais MM. Jérôme et Jean Taraud n'écrivent point pour le public distrait. Tous ceux qui aiment les jolies phrases aux contours souples et gracieux se plairont à relire, de temps en temps, quelques pages ou même quelques lignes ; ils y trouveront toujours quelque thème de méditation grave ou de gracieuse rêverie.

LES ANGLAIS EN FRANCE APRÈS LA PAIX D'AMIENS. *Impressions de voyage de sir John Carr.* Étude, traduction et notes par Albert Babeau.

Dans l'appendice bibliographique qui termine ce volume, M. Babeau relève une trentaine d'ouvrages, — récits, mémoires, lettres, — écrits dans les années qui suivirent 1802, par des Anglais venus en France après la paix d'Amiens. Le voyage en France de sir John Carr est peut-être, de tous ces livres, le plus pittoresque, le plus impartial et le plus instructif. Les anecdotes abondent en ces pages si intéressantes et renseignent le lecteur, en le distrayant, sur le vivant Paris de la Révolution, encore plein des souvenirs de l'ancienne cour, et tout occupé en même temps du nouveau règne qui se prépare et de l'empereur que l'on pressent.

MON PETIT MARI, MA PETITE FEMME, par Michel Corday.

Nous avons signalé déjà les livres de M. Michel Corday. Entre tous nos jeunes romanciers, il est un de ceux qui excellent à mettre de la vie et de l'intérêt dans les moindres pages qu'ils écrivent. Ses romans se lisent sans effort : l'action est simple, le style toujours limpide ; ses nouvelles sont charmantes et sans prétention. Et ce livre est exquis, ni tout à fait roman, ni tout à fait recueil de nouvelles. Comme on peut penser, d'après le titre, c'est la grave question des rapports entre deux jeunes mariés qui préoccupe l'auteur : elle préoccupe, a préoccupé et préoccupera encore beaucoup de gens : qui sait ? la lecture de ce livre en aidera peut-être quelques-uns à être délicats avec l'amour et prudents avec le bonheur.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2270-1-99. — (Encre Lorilleux).

Paris, 28, rue du Mont-Thabor. **Février 1899.**

LA

REVUE DE L'ART

Ancien et Moderne

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

COMITÉ DE PATRONAGE DE LA FONDATION

MM.

PRINCE D'ARENBERG, de l'Académie des Beaux-Arts.

AYNARD, Député.

BERTHELOT, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

GASTON BOISSIER, Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

P. CASIMIR-PERIER, Sénateur.

MM.

COMTE H. DELABORDE, de l'académie des Beaux-Arts.

DELAUNAY-BELLEVILLE, Président de la Chambre de Commerce de Paris.

DERVILLÉ, ancien Président du Tribunal de Commerce de la Seine.

COMTE DE FRANQUEVILLE, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

MM.

GRÉARD, de l'Académie française, Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

LABEYRIE, Gouverneur du Crédit Foncier.

ALFRED PICARD, Commissaire général de l'Exposition universelle de 1900.

ALFRED SOMMIER.

MARQUIS DE VOGUÉ, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien Ambassadeur.

Directeur : JULES COMTE

La *Revue* vient d'inaugurer sa troisième année : un aperçu de ce que contiennent les deux premières dira, mieux que tous les programmes, ce qu'elle a voulu être.

En ce qui concerne l'illustration, elle a eu la prétention de donner un élan nouveau, en le rajeunissant, à ce vieil art si français de la gravure, qu'ont pu troubler, mais que ne sauraient atteindre la photographie et ses dérivés : gravure au burin et gravure à l'eau-forte, lithographie et gravure sur bois, la *Revue* a donné et donnera place à tous les genres.

Nos abonnés possèdent, dès à présent, un choix de 88 *estampes hors texte*, signées de l'élite de nos artistes, qui représentent plusieurs fois à elles seules le prix de l'abonnement.

La *Revue* a pour Directeur Rédacteur en chef M. JULES COMTE, commandeur de la Légion d'honneur, ancien Inspecteur général des Écoles des Beaux-Arts et de Dessin, Directeur honoraire des Bâtiments civils et des Palais nationaux.

M. JULES COMTE fut, il y a vingt ans, avec l'éditeur Quantin, le fondateur de cette *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, répandue aujourd'hui dans le monde entier, qui a rendu d'inappréciables services et demeure un des grands succès de librairie de ces derniers temps.

En somme, la *Revue* est le seul recueil mensuel, *non seulement en France mais dans le monde entier*, qui publie, chaque mois, avec un texte signé des écrivains les plus illustres, un nombre aussi considérable de gravures tirées en taille-douce; **le seul notamment qui publie régulièrement des lithographies et des gravures au burin.**

La *Revue* en outre publie, depuis le 7 janvier 1899, à titre de supplément, un bulletin hebdomadaire qui sera servi gratuitement à tous ses abonnés (voir à la page 4 du présent prospectus).

LISTE DES GRAVURES AU BURIN, EAUX-FORTES ET LITHOGRAPHIES

PUBLIÉES EN 1897 ET 1898

Guillaume Jouvenel des Ursins, d'après Fouquet, par M. Achille Jacquet, de l'Académie des Beaux-Arts.

La Crypte Pasteur, eau-forte originale de M. Brunet-Debaisnes.

Un Attelage de bœufs, eau-forte originale de M. Jean-Paul Laurens, de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Tombeau d'Alexandre Dumas fils, par M. Burney, d'après le marbre de M. René de Saint-Marceaux.

Portrait de M. Joseph Bertrand, de l'Académie française, par M. Achille Jacquet, d'après M. Léon Bonnat.

Tombeau de Madame Carvalho, par M. E. Sulpis, d'après M. Antonin Mercié.

Monsieur et Madame Angerstein, par M. Émile Buland, d'après le tableau de Thomas Lawrence (Musée du Louvre).

Boîte en laque du Japon, eau-forte inédite de Jules Jacquemart.

Portrait de Marie Leczinska, par M. Gaujean, d'après Carle Van Loo.

Décius se vouant aux dieux infernaux, par M. J. Deturck.

Offrande à Priape, stuc du Musée des Thermes, par M. Frédéric Massé.

Villa romaine, stuc du Musée des Thermes, par M. Frédéric Massé.

La Constitution romaine, d'après un dessin de M. Th. Chartran.

Le Buisson ardent, par M. Burney, d'après Nicolas Froment.

Portrait de Mlle H. F., lithographie de Fuchs, d'après M. Henner.

Portrait de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Aumale, gravure sur bois de M. Baude, d'après M. Benjamin Constant.

La marquise de Flavacourt, lithographie de Fuchs, d'après Nattier.

La duchesse de Montmorency et le poète Théophile, gravure de M. Géry Bichard, d'après M. L.-O. Merson.

Gaulois à cheval, gravure de M. Lecouteux, d'après M. Cormon.

Marie-Gabrielle de Sinety, duchesse de Gramont-Caderousse, eau-forte de M. Fr. Courboin, d'après Mme Vigée-Lebrun.

Baigneuse endormie près d'une source, par M. Baraize, d'après Chassériau.

La reine Hortense et son Fils, eau-forte de M. E. Lalauze, d'après Gros.

Le Buste d'Elché, gravure à l'aqua-tinte, d'après un dessin de M. Granié.

La Sirène et le Poète, par M. E. Sulpis, d'après Gustave Moreau.

Le Trophée du grand Condé, eau-forte de M. Kriéger.

Mlle de Clermont, à Silvie, gravure de M. Géry-Bichard, d'après M. Luc-Olivier Merson.

La princesse de Barbançon, duchesse d'Arenberg, gravure de M. Barbotin, d'après Van Dyck.

Esther entrant chez Assuérus, gravure de M. Burney, d'après Philippino Lippi (fragment).

Enfants turcs à la fontaine, eau-forte de M. Lalauze, d'après Decamps.

Le Lévite d'Ephraïm et sa femme morte, lithographie de M. G. Fuchs, d'après M. Henner.

Le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville, gravure de M. Baraize, d'après M. Aimé Morot.

Mme Rose Caron, gravure de M. Dezarrois, d'après la peinture de M. Bonnat.

Bijoux, eau-forte de M. Kriéger.

L'Amour et la Vie, lithographie de M. Fuchs, d'après Watts.

Fata Morgana, lithographie de M. Fuchs, d'après Watts.

L'Espérance, gravure de M. Mordant, d'après Watts.

Un Officier de marine, gravure de M. Lafond, d'après Millet.

Glaneuse, lithographie de M. Fauchon, d'après M. Jules Breton.

Philippe le Beau armant son fils Charles-Quint chevalier de la Toison-d'Or, gravure de M. Louis le Nain, d'après M. Albrecht de Vriendt.

Façade principale du nouvel Opéra-Comique, eau-forte originale de M. Massé.

Les Deux Sœurs, gravure de M. Ardail, d'après une miniature de la collection Thiers.

Camille Saint-Saëns, gravure originale de M. Achille Jacquet.

Marie-Antoinette, gravure de M. Buland, d'après Mme Vigée-Lebrun (Musée de Versailles).

A cette liste, il convient d'ajouter quarante-cinq héliogravures tirées hors texte d'après les maîtres anciens et modernes.

LISTE DES PRINCIPAUX ARTICLES

PUBLIÉS EN 1897 ET 1898

ARCHÉOLOGIE

L'École française d'Athènes, par M. Homolle, de l'Académie des Inscriptions, directeur de l'École.

Les Nouveaux Achats du Louvre. — Orchestre et Danseurs (figurines de terre cuite trouvées à Égine), par M. Max Collignon, de l'Académie des Inscriptions.

La Toge romaine étudiée sur le modèle vivant, par M. Léon Heuzey, de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Style décoratif à Rome au temps d'Auguste, par M. Max Collignon, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le Bronze de Delphes (l'Aurige), par M. Homolle, de l'Institut, directeur de l'École française d'Athènes.

Fouilles de Didymes, par MM. Haussoullier, professeur à l'École des Hautes-Études, et Pontremoli, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

Les Monnaies antiques de Sicile, par M. Adrien Blanchet.

Le Buste d'Elché, par M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

L'Art Copte, par M. Albert Gayet.

HISTOIRE DE L'ART

Jean Fouquet, par M. Leprieur, du Musée du Louvre.

Vittore Pisanello, par M. Eugène Müntz, de l'Institut.

Les Nouveaux Achats du Louvre.— Les Portraits de John-Julius Angerstein et de sa femme, par sir Thomas Lawrence, par M. Georges Lafenestre, de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Portrait de Marie Leczinska, par Carle Van Loo (musée du Louvre), par M. Georges Lafenestre.

La Création de Versailles, par M. de Nolhac, conservateur du Musée.

L'Art de Versailles — La Chambre de Louis XIV, par M. Pierre de Nolhac, conservateur du Musée.
Le Portail Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris, par M. Émile Male.
Le Maître aux Ardents, par M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes.
Nattier, peintre des favorites, par M. F. Engerand.
Nicolas Froment, d'Avignon, par M. Georges Lafenestre.
Une Troisième Vierge au rocher, par M. Paul Flat.
A propos de quelques soi-disant Portraits de femmes du XVIe siècle, par M. René de Maulde la Clavière.
Deux Portraits du maréchal Trivulce, par M. Émile Molinier, conservateur au Musée du Louvre.
Le David de Michel-Ange au château de Bury, par M. A. Pit, conservateur du Musée royal d'Amsterdam.
Une Artiste française pendant l'émigration : Madame Vigée-Lebrun, par M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes.
Philibert de l'Orme, par M. Henri Lemonnier.
Le Buste de Gauthiot d'Ancier, par M. Fournier Sarlovèze.
Deux Statuettes françaises du sculpteur Pfaff, au château de Monbijou, à Berlin, par M. Paul Vitry.
Au Musée de Chartres, par M. François Benoit.
Rubens au château de Steen, par M. Émile Michel, de l'Académie des Beaux-Arts.
La Peinture japonaise au Musée du Louvre, par M. Gaston Migeon.
Le Chroniqueur Fra Salimbene et le Triomphe de la Mort au Campo Santo de Pise, par M. E. Gebhardt, de l'Institut.
L'Anatomie et l'Art, par MM. Mathias Duval, de l'Académie de Médecine, et E. Cuyer.
L'Exposition Rembrandt à Amsterdam, par M. M. Nicolle.
Marie-Antoinette et Madame Vigée-Lebrun, par M. de Nolhac, conservateur du musée de Versailles.

ART CONTEMPORAIN

Le Tombeau de Pasteur, par M. Pératé, ancien membre de l'Ecole française de Rome.
LES SALONS DE 1897, par MM. Pératé, Paul Jamot, Pascal Pierre Lalo, Emile Molinier. — **LES SALONS DE 1898**, par MM. J.-L. Pascal, André de Murville, Pierre Gauthiez, Pierre Lalo, E. Molinier.
L'Exposition de Bruxelles, par M. A. Fiérens-Gevaert.
Les Envois de Rome, par M. Maurice Demaison.
Artistes contemporains : Henner, par M. Gabriel Séailles. **Luc-Olivier Merson**, par M. Gustave Larroumet, de l'Académie des Beaux-Arts. — **Gustave Moreau**, par M. Paul Flat. — **Théodore Chassériau**, par M. V. Chevillard. — **Watts**, par M. M.-H. Spielmann. — **Jules Breton**, par M. Pierre Gauthiez. — **Albrecht de Vriendt**, par M. H. Fiérens-Gevaert. — **Camille Saint-Saëns**, par M. L. Gallet.
Les Peintures de M. Cormon, au Muséum, par M. Emile Michel, de l'Académie des Beaux-Arts.
Aperçu iconographique sur Th. Gautier, par M. H. Boucher.
Compositeurs tchèques contemporains, par M. Albert Soubies.

VARIÉTÉS

Le duc d'Aumale, par M. Alfred Mézières, de l'Académie française.
Une Dague de la collection Ressmann, par M. Maurice Maindron.
La Collection Bonnaffé, par M. Maurice Tourneux.
L'Exposition des Portraits de Femmes et d'Enfants à l'Ecole des Beaux-Arts, par le comte Henry de Chennevières.
La Figuration artistique de la Course, par M. le docteur Paul Richer de l'Académie de Médecine.
A propos de la nouvelle pièce de 5 francs. — Le Semeur, par M. Henry Lemonnier, professeur à l'Université de Paris.
L'Art français du XVIIIe siècle et l'Enseignement académique, par M. Eugène Müntz, de l'Académie des Inscriptions.
Le Vase dit Sobieski, par M. Henri de la Tour, conservateur adjoint du Cabinet des Médailles.
L'Arc-en-ciel dans l'art, par M. Emile Mascart, de l'Académie des Sciences.
Les Tapisseries de Malte aux Gobelins, par M. F. G.
Causeries sur les Styles. — L'Enfance de l'Art, par M. Henry Mayeux, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.
Le Musée Cernuschi, par M. Maurice Demaison.
Le Dernier des Condottieri. — Jean des Bandes noires, esquisse d'iconographie, par M. Pierre Gauthiez.
Les Armes de duel, par M. Maurice Maindron.
Beaumarchais fouetté, par M. Monval, archiviste du Théâtre-Français.
La Société de l'Art précieux en France, par M. Gérôme, de l'Académie des Beaux-Arts.
Pour le Piano, par M. André Wormser.
La Reliure au XIXe siècle, par M. Louis de Fourcaud.
Les Broderies de la ville de Beaugency, par M. J. Guiffrey.
Le Mouvement musical contemporain, par M. Camille Saint-Saëns, de l'Académie des Beaux-Arts.
La Défense de l'Opéra-comique, par M. Camille Saint-Saëns, de l'Académie des Beaux-Arts.
Le Château de Chantilly et le Musée Condé, par MM. A. Mezières, de l'Académie Française; Macon, conservateur adjoint du Musée; Benjamin-Constant, de l'Académie des Beaux-Arts; Bouchot, conservateur adjoint du Cabinet des Estampes; L. Delisle, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Germain Bapst.
La Photographie et l'Art, par M. C. Puyo.
Les Grands Concerts de l'année, par M. L. Gallet.
Le Nouveau Sou, par M. H. Laffillée.
Un Bal de Sauvages, par M. Jules Guiffrey, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins.
Un Flambeau électrique de Bureau.
La Chartreuse du Val d'Ema, par M. Pierre Gauthiez.
Un Ivoire du Musée d'Amsterdam, par M. A. Pit, conservateur du Musée royal d'Amsterdam.
Une Faïencerie à Rotterdam aux XVIIe et XVIIIe siècles, par M. L. de Laigue.
Les Vernet dessinateurs pour modes, par M. Paul Rouaix.
Le Nouvel Opéra-comique, par M. Fiérens Gevaert.
Horloges et Pendules, par M. H. Laffillée.
Vaux-le-Vicomte, par M. Fournier Sarlovèze.
La photographie est-elle un art? par M. L. de Meurville.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art ancien à l'Exposition nationale suisse, par M. Édouard Rod.
Les Tapisseries de la bataille de Pavie, par M. Maurice Maindron.
La Peinture à l'œuf, par M. François Courboin.
Les Meubles du Moyen âge et de la Renaissance, par M. Gaston Migeon.
Ruskin et la Religion de la Beauté, par M. Hugues Imbert.
Les Médailleurs français depuis 1789, par M. E. Molinier.
A propos des Vernet, par Paul Rouaix.
Le Mobilier français au XVIIe et au XVIIIe siècle, par M. Gaston Migeon.

Sommaire du numéro de Janvier 1899.

Artistes contemporains. Fantin-Latour, par M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, p. 1. — **Musique russe**, par Camille Bellaigue, p. 19. — **Portraits d'enfants par Joshua Reynolds**, par M. Ch. Huyot-Berton, p. 31. **L'Exposition Rembrandt à Amsterdam** (fin), par M. Marcel Nicolle, attaché à la conservation du musée du Louvre, p. 39.— **Un Portrait de François Clouet à Bergame**, par M. Henri Bouchot, conservateur-adjoint du Cabinet des estampes, p. 55. — **Les Bibelots du Louvre**, par M. Emile Molinier, conservateur au musée du Louvre, p. 61. — **Archives et Documents. Un dessin inédit de Pisanello au musée de Cologne**, par M. E. Müntz, membre de l'Institut, p. 73. — **Bibliographie**, p. 76. — Liste des ouvrages sur les beaux-arts publiés en France et à l'étranger pendant le quatrième trimestre de 1898, p. 78.

Hors texte : **Étude**, lithographie originale de M. Fantin Latour, — **John et Thérésa**, gravure de M. Achille Jacquet, d'après J. Reynolds. — **Jeune garçon**, héliogravure de Dujardin, d'après Rembrandt. — **Boîte d'évangéliaire** (musée du Louvre), eau-forte de M. Kriéger.

Sommaire du numéro de Février 1899.

Théophile Chauvel, par M. Loys Delteil. — Les **Origines du portrait sur les monnaies grecques**, par M. Babelon, de l'Institut, conservateur du Cabinet des médailles. — Commencement d'une étude sur **Goya**, par M. Paul Lafond. — **L'Architecture moderne sur la Côte d'Azur**, par M. Laffillée, architecte du Gouvernement. — **L'École française du XVIIIe siècle au National Museum de Stockholm**, par M. J. Leclercq. — Les **Peintres primitifs des Pays-Bas à Gênes**, par M. C. Benoit, conservateur-adjoint au musée du Louvre.

Hors texte : Deux eaux-fortes originales de Th. Chauvel ; une lithographie de M. Fuchs, d'après Nattier et une héliogravure, d'après un pastel de Quentin de la Tour.

La *Revue* comprend deux éditions distinctes :

1° *L'Édition ordinaire*, qui est déjà une édition de luxe, tirée sur papier spécial à la *Revue*, du format de 31 sur 23 centimètres;

2° *L'Édition des amateurs*, avec hors texte tirés sur japon, comportant double épreuve *avant lettre* et *avec lettre* ; puis, quand il y a lieu, les *divers états* de chacune des gravures au burin, eaux-fortes, lithographies, etc. Les exemplaires de cette édition, imprimés sur papier vélin expressément fabriqué pour la *Revue*, sont numérotés et signés par le Directeur de la *Revue*.

PRIX D'ABONNEMENT :

Édition ordinaire.

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Paris	60 francs.	32 francs.	17 francs.
Départements . .	65 —	34 —	18 —
Union postale . .	72 —	38 —	20 —

Un numéro, vendu isolément, 7 fr. 50 c.

Édition des amateurs.

	UN AN
Paris	120 francs.
Départements . .	125 —
Union postale . .	135 —

Pour cette édition, il n'est accepté que des abonnements d'un an, datant du 1er janvier.

En outre, tous les abonnés à la Revue reçoivent **GRATUITEMENT** le

BULLETIN DE L'ART ANCIEN ET MODERNE

Supplément hebdomadaire de la « Revue », destiné à tenir ses lecteurs au courant des découvertes, des expositions, du mouvement des musées, des ventes publiques, des nouveautés musicales, des applications photographiques ; en un mot, de tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à l'art et à la curiosité.

Un Numéro : **50** centimes

Abonnement annuel : France, **12** Francs — Étranger, **15** Francs

ENVOI D'UN SPÉCIMEN CONTRE DEMANDE AFFRANCHIE

Les abonnements sont reçus aux bureaux de la REVUE et du BULLETIN, 28, rue du Mont-Thabor. L'Administration se charge d'en faire recouvrer le montant aux adresses qui lui seront indiquées ; les chèques, mandats-poste, bons de poste ou autres valeurs devront être mis au nom de M. l'Administrateur.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2498-2-99. — (Encre Lorilleux).